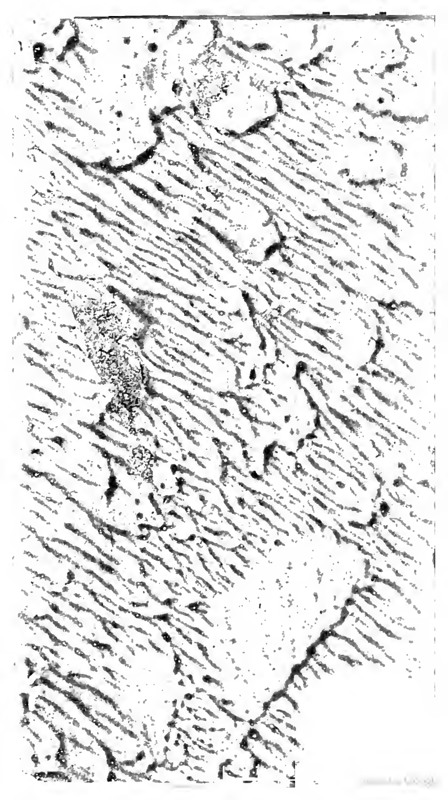






A LA HAYE Chez ISAAC VAILLANT.

LA RHETORIQUE D'ARISTOTE,

TRADUITE EN FRANÇOIS

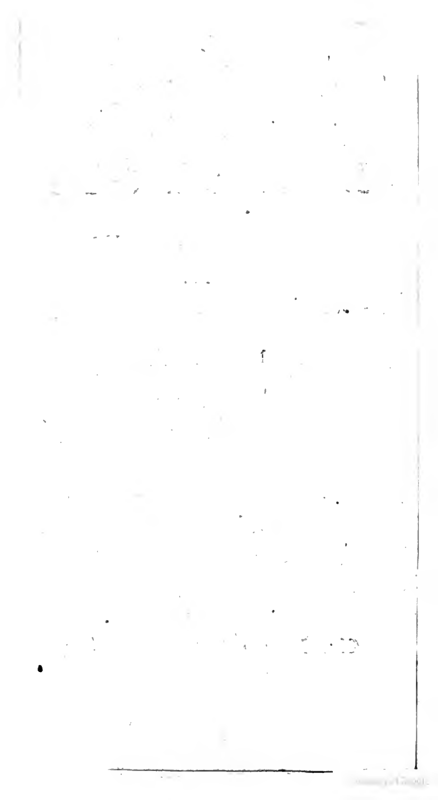
Par

M^R. CASSANDRE.

Nouvelle Edition.



A LA HAYE,
Chez ISAAC VAILLANT.
M. DCC. XVIII.





AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE

sur cette nouvelle Edition.

IL eſt aſſez naturel aux Libraires de vanter les Ouvrages qu'ils publient, & d'élever les nouvelles Editions, qu'ils en donnent, au deſſus de toutes les précedentes. Il n'eſt pas moins naturel aux Lecteurs de ſe défier de ces ſortes d'éloges, & de ne les en croire qu'à bonnes enſeignes. Ils ont raiſon les uns & les autres, quoi qu'ils agiſſent par diférens motifs. J'avouë d'ailleurs qu'il n'eſt pas trop du reſſort des Libraires, en général, de prononcer ſur le mérite de ce qu'ils font imprimer. Auſſi n'ai-je pas l'audace de juger,

 ni

ni de la *Rhetorique d'*ARISTOTE en elle même, ni de la Traduction que Mr. *Cassandre* en a faite. Je m'en rapporte volontiers là-dessus à ce que feu Mr. *D'Ablancourt* en écrivit au Traducteur, dans la Lettre que nous avons inserée après la Dédicace à Mr. *Colbert*, & à ce que feu Mr. *Boileau Despreaux* en a dit à la fin de sa Préface sur le *Traité du Sublime de* LONGIN, qui fut publiée à *Paris* en 1675. Voici de quelle maniere s'est exprimé ce fameux Poëte:

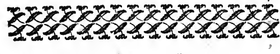
„ Au reste, *dit-il*, je suis bien
„ aise d'avertir ici le Lecteur, a-
„ moureux des matieres de Rhe-
„ torique, que dans peu il doit
„ paroitre une nouvelle Traduc-
„ tion du Chef d'Oeuvre de l'Art,
„ je veux dire de la *Rhetorique*
„ *d'*ARISTOTE. Elle est de Mr.
„ *Cassandre*. C'est l'Ouvrage de
„ plusieurs années. Je l'ai vûe,
„ & je puis répondre au Lecteur
„ que jamais il n'y a eu de Tra-
„ duction ni plus claire, ni plus
„ exacte, ni plus fidèle. C'est un

„ Ou-

„ Ouvrage d'une extrême utilité:
„ & pour moi j'avouë franche-
„ ment que ſa Lecture m'a plus
„ profité que tout ce que j'ai ja-
„ mais lû en ma vie.

Il ſeroit difficile d'ajoûter quelque choſe au poids d'un ſi grand Eloge. Mais pour ce qui regarde cette nouvelle Edition, je n'irai pas au-delà des bornes qui me ſont preſcrites, ſi je dis qu'elle eſt plus correcte que celle qui parut à *Amſterdam* en 1698., & qu'elle ſera plus commode pour les Lecteurs, puis que les Notes, qui ne ſe trouvent dans toutes les Editions précedentes qu'à la fin de l'Ouvrage, ſont inſerées ici au bas des pages, avec des Aſteriſques qui répondent aux endroits du Texte auxquels elles ſe raportent. D'ailleurs, on y a mis tous les Noms-propres en *Italique*, ou en petit Capital; ce qui fait une diſtinction aſſez agréable à la vûë, & qui eſt même de quelque ſecours. Ce n'eſt pas tout, on y a joint la Préface de Mr. *Caſſandre*, qu'on ne voit que dans la premiere Edition qui fut

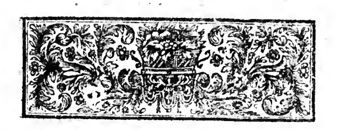
publiée à *Paris* en 1654; auſſi bien que ſon Epitre Dédicatoire à Mr. *Colbert*, & la Lettre de Mr. *D'Ablancourt*, dont nous avons déja dit un mot, qui ne ſe trouvent que dans l'Edition faite à *Paris* en 1675. Ce ſont là de petits avantages, qu'il eſt permis de relever, dont chacun peut ſe convaincre par ſes propres yeux, & ſur lesquels les Libraires ne ſauroient en impoſer au Public. Je n'ai pas autre choſe à lui dire pour le coup.



ERRATA.

Page 342.	ligne 9.	*Enthymême*,	liſez	*Euthydême.*
385.	8.	*Theodomas*,		*Theodamas.*
413.	4.	*Pitolaüs*,		*Pitholaüs.*
419.	15.	*Leptinée*,		*Leptinès.*
422.	22.	*Salamie*,		*Salamine.*

PRE-



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.



Oici cette *Rhetorique d'*ARISTOTE, de laquelle il a plû à Monſieur l'Abbé de *Villeloin*, dans l'HORACE qu'il a donné au public, de porter quelques paroles ſi avantageuſes, aſſez de tems même avant qu'elle fût en état d'être achevée. Je ne doute point que l'approbation d'une perſonne de ce mérite n'ait donné de l'impatience aux Curieux de voir cette Traduction entre leurs mains, & d'autant plus, que non ſeulement l'Ouvrage eſt d'une entrepriſe difficile, mais encore parce qu'il regarde un des plus grands Chef-d'œuvres d'ARISTOTE, & celui en particulier, qui, dans le ſiècle paſſé & auparavant, a exercé, avec beaucoup d'ému-

lation, les plus ſavantes Plumes de l'*Europe*.

Dès le ſiècle 1400. vers la fin, parurent deux Traductions *Latines* de cette *Rhetorique*, l'une de GEORGE de *Trebizonde*, communément appellé *Trapezuntius*, & l'autre d'HERMOLAÜS BARBARUS *Venitien*, Patriarche d'*Aquilée*. La premiere, pour être esclave du Texte & ſcrupuleuſe de rendre mot pour mot, eſt d'un ſtile obſcur, plein de ſechereſſe, & qui le plus ſouvent, pour ainſi dire, parle *Grec* en *Latin* La ſeconde au contraire, comme venant d'un homme paſſionné pour l'éloquence, & l'ennemi capital de la barbarie des Ecoles, a je ne ſai quoi de libre & d'original qui rend le Traducteur intelligible presque dans tous les ſens qu'il croit devoir faire entendre. Depuis ces deux Traductions, près de quatre-vingts ans ſe ſont écoulez, ſans qu'il ſe ſoit rien fait de conſiderable ſur cet Ouvrage, tant qu'enfin en 1547. fut publié cet excellent Commentaire de PETRUS VICTORIUS, qui a ſervi de flambeau & réveillé le courage à tous ceux qui ſont venus enſuite; car c'eſt à ces laborieuſes vieilles que nous ſommes redevables des Traductions exactes de CAROLUS SIGONIUS, de MAJORAGIUS, d'ANTOINE MURET & de RICCOBON. Les *Italiens*, ſi curieux de faire lire en leur Langue les plus

beaux

beaux Originaux de l'Antiquité, n'ont pas manqué de regarder celui-ci comme le plus éclatant; & pour tâcher de nous en donner une Copie qui fût achevée, ils ont bien voulu reprendre la plume jusques à quatre fois. La premiere de ces Copies, qu'on nous dit être un ancien Manuscript, sans faire savoir qui en est l'Auteur, fut imprimée en 1548. fidèle veritablement en beaucoup d'endroits, mais du reste tellement défigurée & remplie de tant de doctrine étrangere, qu'on ne reconnoit point ARISTOTE. Quelques années après BERNARD SEGNI, Gentilhomme *Florentin*, nous en donna une seconde. Les deux dernieres, & les plus estimées, sont celles d'ANNIBAL CARO & d'ALEXANDRE PICOLOMINI, toutes deux opposées en ce point, que la Traduction de PICOLOMINI, pour s'attacher particulierement à la clarté, tient beaucoup de la glose & de la paraphrase. L'autre au contraire, pour sa trop grande fidelité, en est si obscure, que dans les passages fâcheux elle ne s'entend point. En *François* pareillement nous en avons deux Traductions, celle de ROBERT ETIENNE, achevée depuis par un de ses Neveux, & la seconde d'un nommé DU SIN.

Tant de Traductions differentes & en tant de Langues, prouvent, ce me semble, assez clairement, ce que j'ai a-

vancé d'abord, que cet Ouvrage étoit un des plus riches d'ARISTOTE & un des plus difficiles. Sa richeſſe paroît, en ce qu'il ne s'agit pas ici ſimplement du ſecret de l'Eloquence, quoi qu'il y ſoit découvert à fond, mais qu'il peut beaucoup ſervir à la conduite de la vie, ſur tout de ceux qui ont à voir le grand monde & qui ſuivent la Cour. Pour ſa difficulté, j'en remarque deux Cauſes générales, & une troiſième particuliere; ces Cauſes générales ſont, la maniere & le ſtyle de l'Auteur. Sa maniere eſt d'un grand Maître qui veut être entendu à demi mot; ce qui l'a fait appeller *le Ténèbreux*, ΣΚΟΤΕΙΝΟΣ. Son ſtyle eſt ſubtil & méthodique; ce qui eſt ſubtil diſparoit & ſe dérobe aiſément aux yeux de ceux qui n'ont pas trop bonne vûë. La Methode ſuppoſe preſque par tout un Lecteur inſtruit. Mais la plus grande de toutes les difficultez vient de la nature de l'Ouvrage en particulier, qui eſt rempli d'une infinité d'Exemples, les uns tirez d'Originaux que nous n'avons plus, les autres contenant des Hiſtoires qui ne ſont point connuës, qu'ARISTOTE cependant ſuppoſe être ſûës de tout le monde, & la plûpart enfin, comme dans le troiſième Livre, tellement attachées au corps de la Langue *Gréque*, qu'on ne peut les en ſéparer; ce qui a fait dire à MURET, que ce Livre étoit

étoit impossible à traduire, comme en effet il n'y a point voulu toucher, n'ayant traduit que les deux premiers. Ajoûtez à cela le grand nombre des lieux gâtez, tant par l'ignorance des siècles, que par la négligence des Libraires. Toutes ces difficultez néanmoins ne m'ont pas rebuté, & n'ont pas empêché que je ne sois allé jusques au bout, ce que jamais je n'aurois fait, ni crû pouvoir faire, sans l'encouragement puissant & les exhortations continuelles de Monsieur CONRART; car le moyen de ne pas présumer de ses forces ayant un Approbateur de cette qualité? Ce que je suis bien aise de faire savoir, afin que, si mon travail est de quelque utilité, le Public lui en ait la premiére Obligation, ou du moins que mon entreprise ne soit pas jugée temeraire.

Au reste, * ceux qui ont donné à cet Ouvrage le titre de *Rhetorique à* THEODECTE, se sont trompez lourdement, & je ne saurois assez m'étonner que PICOLOMINI se soit opiniâtré à maintenir cette erreur. Quand ARISTOTE au III. Livre cite la *Rhetorique à* THEODECTE, on voit mani-

* Cet Article est une espèce de Préambule que le Traducteur avoit mis à la tête de ses Notes; mais n'aïant pû l'y joindre dans cette nouvelle Edition, parce qu'on les a placées au bas des Pages; on a cru ne le pouvoir inserer dans un endroit plus commode que celui-ci.

nifestement qu'il n'entend point parler de celle-ci, mais d'une autre: Et de vrai lors qu'il fait mention de nôtre Rhetorique, ce qui lui arrive très-ſouvent, jamais il ne ſe ſert d'autres manieres de parler que des ſuivantes: *Comme nous avons fait voir auparavant. Ainſi qu'il a été montré fort au long. Dont il a été traité à fonds & donné des Lieux particuliers*, &c. Mais pour la *Rhetorique à* THEODECTE, il ne la cite point autrement qu'il fait ſes *Topiques*, ſa *Poëtique*, & ainſi des autres Livres qui forment un corps à-part.





À MONSEIGNEUR COLBERT,

Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Secretaire d'Etat, *&c.*



ONSEIGNEUR,

Quoi que cette Traduction aît paru au jour, il y a plus de vingt ans, je l'ai revûë

*de si près & retouchée en tant d'endroits, qu'en l'état où elle est, j'ai crû que c'étoit un present qui pouvoit vous être offert. Car, sans dire que c'est une Copie assez fidelle du plus difficile Original que nous ayons, & qui a exercé, avec émulation & en plusieurs Langues, les plus savantes Plumes; c'est que de plus cet Original est ce riche Chef-d'œuvre d'*ARISTOTE, *qu'on doit appeller le Livre du grand Monde & de la Cour, puis qu'il represente au naturel les Caracteres differens de toutes sortes de conditions & de personnes.*

Le vôtre, MONSEIGNEUR, *n'y est pas oublié, & on le remarque aisément à ces rares Qualitez que la* France *regarde en vous avec admiration, & qui vous font meriter l'estime*

time du plus grand Roi de la Terre. Et certainement où trouver tout ensemble un Esprit si vaste, si éclairé, si pénétrant? un jugement si solide? un zèle si desinteressé? un travail si infatigable? Mais parce que les Lettres sont toute votre passion & que sans elles les Actions plus qu'heroïques de l'incomparable LOUIS, *quelques miraculeuses qu'elles soient, perdroient bien-tôt leur éclat: comme si tant de hauts Emplois, dont vous vous aquitez si dignement, étoient trop peu pour vous, vous vous êtes chargé de la Tutelle glorieuse des Sciences & des beaux Arts: Et ainsi, tandis que ce Prince victorieux étonne l'Univers par ses Conquêtes & fait trembler toute l'*Europe, *vous procurez leur avancement, vous les comblez de faveurs,*

veurs, & faites voir en quelque façon la Paix au milieu de la Guerre. Aussi tous ceux qui sont profession des Lettres vous tiennent pour leur Protecteur, & même la plûpart viennent avec joie vous rendre compte de ce qu'ils sont & de ce qu'ils peuvent faire. J'ai voulu être de ce nombre, & vous assûrer avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble, & très-obéïssant Serviteur,

F. CASSANDRE.

LET-

LETTRE

De Feu Mr. D'ABLANCOURT au Traducteur, sur la premiere Edition de cet Ouvrage.

ONSIEUR,

JE ne vous ai pas donné mon LUCIEN comme une bonne chose; mais comme une chose dûë : Car après la faveur que vous m'aviez faite de me donner vôtre belle Traduction , j'étois comme obligé de vous présenter la mienne, quelque mauvaise qu'elle fût. Je ne prétens donc point qu'elle vous doive servir de modelle; elle n'est pas assez exacte pour cela, & ne peut porter le nom de Traduction qu'improprement & parce qu'on ne lui en peut donner d'autre. Ce n'est pas que je croie avoir gâté ce que j'ai alteré , mais c'est afin qu'on ne croie pas que je vueille faire passer pour des règles de Traduction les libertez que j'ai prises. C'est la vôtre , Monsieur, qui peut supporter la plus exacte censure , & qui n'a rien

rien ôté à son Auteur que l'obscurité. C'est pourquoi je vous conjure d'en entreprendre de nouvelles, & d'achever la Traduction de ce grand Homme qui est si peu intelligible dans les autres; car je soutiens qu'ARISTOTE est beaucoup plus clair chez lui que chez les Traducteurs *Latins*, & que souvent il faut lire l'Original pour entendre la version. Le Public vous sera obligé du travail que vous entreprendrez, à cause du profit qui lui en reviendra, & moi je ferai gloire de vous en avoir donné l'envie, comme celui qui suis, *&c.*

PERROT D'ABLANCOURT.

A *Vitry* le 9. *Novemb.* 1654.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES.

LE PREMIER LIVRE.

Le Genre Deliberatif.

Le

Le Genre Démonstratif.

Le Genre Judiciaire.

LE SECOND LIVRE.

Les Passions.

Les Mœurs.

Lieux & Preuves pour les trois Genres en commun.

LE TROISIEME LIVRE.

La Diction.

Les Parties du Discours.

L A



LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

Que la Rhetorique & la Dialectique se ressemblent.



A Rhetorique & la * Dialectique ont beaucoup de rapport, car toutes deux traittent de matieres, qui, pour être communes, tombent en quelque façon sous la connoissance de tout le monde, & ne

 sont

* Par le mot de *Dialectique*, ARISTOTE entend ici seulement cette partie de la Logique qui s'attache à la Vrai-semblance & aux matieres probables, & qui n'est autre que les *Topiques*; ce n'est pas qu'en beaucoup d'endroits le même mot ne soit employe pour signifier toute la Logique.

sont renfermées dans les bornes d'aucune Science particuliere : d'où vient aussi qu'il n'y a personne qui n'ait quelque usage de l'une & de l'autre, puis que chacun, selon sa portée & jusqu'à un certain point, tâche d'examiner, & de soûtenir une raison ; d'accuser, & de défendre.

Que la Rhetorique est un Art.

PARMI le peuple, quelques-uns réüssissent à ces choses par hazard, d'autres parce qu'ils s'y sont habituez. Que si cela se fait de toutes les deux façons, sans doute on peut avoir des regles là-dessus, & trouver une methode assûrée pour y réüssir toûjours ; puis qu'enfin il y a lieu de découvrir la cause pourquoi, & ceux qui font ceci par un pur hazard, & ceux qui le font par habitude, arrivent au but qu'ils se proposent : Or on m'avouëra que c'est à l'Art à donner ces Regles, & que c'est là proprement son ouvrage.

Que l'adresse principale de la Rhetorique consiste aux Preuves.

TOUS ceux au reste qui jusques à présent ont écrit de la Rhétorique, n'ont presque rien fait de ce qu'il faloit faire ; parce que toute l'adresse de cet Art est renfermée dans la Preuve, le reste n'en est que l'accessoire : Cependant ils ne parlent point des Enthymêmes & des Argumens, qui sont tout le corps de la Preuve, & se sont amusez à des choses éloignées de leur Art,

Art, & purement étrangeres: Car l'invective, la compassion, la colere, & les autres passions de cette nature, dont ils traittent fort au long, ne sont point du fait de l'Orateur, mais regardent le Juge; de sorte que si dans toutes les Justices on faisoit son devoir & que par tout on se gouvernât ainsi qu'en quelques Républiques, & particulierement les mieux policées, il se trouveroit que ces gens-là, lors qu'ils voudroient parler en public, n'auroient rien à dire. Ce n'est pas que cela ne passe pour un abus, & qu'on ne croye qu'il devroit y avoir des Loix pour s'opposer à cette licence; mais peu de gens le mettent en pratique, & ce n'est qu'en certains lieux qu'il est expressément defendu aux Orateurs de sortir de leur sujet & de ne rien dire d'inutile, comme à *Athenes*, encore n'est-ce que pour les jugemens qui se rendent dans l'Aréopage. Et certainement ceux qui le font, ont grand raison d'en user ainsi, puis que jamais il ne faut pervertir un Juge, ni le porter ou à la compassion, ou à la colere, ou à l'envie; vû que c'est faire la même chose que celui qui courberoit une regle dont il se voudroit servir. D'ailleurs, il n'y a personne qui ne voye que l'emploi de celui qui plaide & à quoi il doit s'étudier, est de montrer simplement, Que la chose dont il s'agit, est, ou n'est pas; Qu'elle a été faite, ou ne l'a pas été; car de savoir, Si elle est de conséquence, ou non; Si véritablement elle est juste, ou injuste, au cas que le Legislateur ne s'en soit pas expliqué, c'est au Juge à le connoitre, sans l'apprendre de ceux qui parlent devant lui.

ON voit par-là qu'il ſeroit à ſouhaiter, Que les Loix ſagement établies fuſſent ſi exactes, qu'elles remarquaſſent juſqu'aux moindres circonſtances, afin de laiſſer peu de choſe à la diſcretion des Juges; & cela pour pluſieurs raiſons.

Premierement, *eu égard aux perſonnes*, attendu qu'il n'eſt pas ſi aiſé de trouver d'habiles gens, & que, pour un ou deux qu'on rencontre capables de faire des Loix & d'exercer la Judicature, il y en a cent qui ne le ſont pas.

Secondement, *à raiſon du temps*, vû que les Loix dans leur établiſſement dépendent d'une longue obſervation & de l'experience de pluſieurs ſiecles, au lieu que les Jugemens qui ſe rendent ſe font ſur le champ; de ſorte qu'en cet état il eſt difficile aux Juges, & à ceux qui déliberent dans les grandes Aſſemblées, de ſatisfaire entierement à l'intérêt public, & à celui des Parties.

La derniere raiſon & la plus importante eſt tirée *des choſes mêmes*; puis qu'enfin tout Legislateur n'a point à prononcer ſur des matieres particulieres, ni pour des perſonnes qui ſoient préſentes; mais en général, & pour des perſonnes qui ne ſont pas encore: Le Juge au contraire & ceux qui déliberent ne connoiſſent que de faits particuliers, où le plus ſouvent leur propre intérêt ſe rencontre; & ne regardent que des perſonnes préſentes, pour qui tantôt ils ont de l'amour, & tantôt de la haine; d'où vient qu'alors la paſſion les aveugle, & les empêche de bien voir la verité.

Il eſt donc à propos, comme nous venons de remarquer, que le Legislateur laiſſe peu

peu de chose au pouvoir des Juges, afin, s'il est possible, qu'ils n'ayent qu'à examiner, Si ce qu'on leur dit est, ou n'est pas; s'il arrivera, ou s'il ne doit point arriver; qui sont des cas qu'un Legislateur ne peut prévoir, & que nécessairement il faut laisser à la connoissance des Juges.

Que si cela est ainsi, l'on voit manifestement que ceux-là sortent du sujet de la Rhetorique, qui enseignent, par exemple, Comment il faut faire un Exorde, une Narration, & ainsi de châcune des autres parties d'un Discours; parce que tout ce qu'ils font en telle rencontre, ne tend qu'à alterer l'esprit du Juge, & ne montre point en quoi consiste l'artifice de la Preuve, qui est de cultiver le raisonnement, & de rendre un homme fort en Enthymêmes. Aussi est-ce pour cette considération, qu'encore qu'il y ait deux Parties principales dans la Rhetorique, dont l'une regarde les Déliberations, & l'autre les matieres du Barreau; & même que la partie qui sert à déliberer, soit beaucoup plus noble & plus Politique que celle qui s'arrête seulement à examiner les clauses d'un simple Contract; tous néanmoins ont abandonné la Déliberation, sans en dire le moindre mot; & pour l'autre, c'est à qui en traittera plus au long, & à qui donnera plus de préceptes. Et la raison qui les y a portez, est, Qu'il est peu avantageux de sortir de son sujet en parlant dans un Conseil, cette Partie donnant beaucoup moins d'entrée à la malice & à la finesse, que ne fait pas le Plaidoyé, à cause que l'intérêt qu'elle regarde est un intérêt commun, & que celui qui écoute est Juge

en sa propre Cause ; de sorte qu'ici l'Orateur n'a qu'à montrer simplement que ce qu'il dit est véritable. Il en va autrement du Barreau, où il ne suffit pas de prouver, Que la chose est, mais encore il est bon de gagner l'esprit de l'Auditeur, & de le faire tourner de son côté ; vû qu'il s'agit là de l'intérêt d'autrui, & qu'il n'a point à prononcer sur des choses qui le touchent ; & ainsi comme il ne regarde que sa propre satisfaction, & qu'il n'écoute que pour faire faveur, il se laisse aisément emporter aux discours de ceux qui plaident, & ne fait plus l'office de Juge. C'est aussi pour cela, comme nous disions auparavant, qu'en beaucoup de Lieux la Loi défend aux Orateurs de parler hors de leur sujet : ce qu'il n'a point été necessaire de faire dans la Déliberation, à cause que c'est une chose qui s'observe là assez d'elle-même.

Que les plus fortes Preuves de la Rhetorique dependent des Enthymêmes.

DONC, puis qu'il est certain,

Que tout l'artifice de la Rhetorique consiste dans la Preuve ;

*De plus que la Preuve est une sorte de * Demonstration ;*

Que le plus puissant moyen qu'il y ait pour demontrer c'est l'Enthymême ;

Qu'en-

* Le mot de *Démonstration* est pris ici pour cette troisiéme sorte de Preuve artificielle dont il est parlé au Chapitre suivant.

Qu'enfin l'Enthymême est une maniere de Syllogisme;.

En un mot,

Puis que c'est ou à la Dialectique toute entiere, ou à l'une de ses parties à traitter du Syllogisme pleinement;

Il sensuit,

Que Quiconque sera bon Dialecticien, c'est-à-dire qui saura comment le Syllogisme se fait & de quelles propositions il est composé; Celui-là encore aisément pourra faire des Enthymêmes; n'ayant plus qu'à observer sur quelles matieres ils s'appliquent, & en quoi ils sont differens des Syllogismes de la Logique.

Et cela d'autant que c'est à la même Faculté, qui s'attache au * *Vrai*, qui est l'objet du Syllogisme, de connoître encore le *Vrai-semblable*, qui est l'objet de l'Enthymême: Joint que tous les hommes naturellement sont assez portez aux Sciences & à la connoissance du Vrai; & qu'assez souvent hors ce qui regarde les Sciences, ils

* Par le mot de *Vrai*, ARISTOTE entend, Ce qui arrive nécessairement & toûjours de la même façon. Par celui de *Vrai-semblable* il entend simplement ce qui n'arrive que pour l'ordinaire. Ces termes au reste sont si considerables en Logique, qu'ils embrassent & partagent entr'eux tout ce qui tombe sous sa connoissance; aussi sont-ils cause qu'on lui donne deux noms: car cette Partie qui s'attache au Vrai, s'appelle proprement *Logique*; l'autre qui s'attache au Vrai-semblable s'appelle *Dialectique*, autrement *Topiques*. Or la raison pourquoi la même Faculté qui traite du Vrai, doit aussi traiter du Vrai-semblable; c'est qu'il n'y a pas grande diference de l'un à l'autre; Et de fait, entre *Ce qui arrive toûjours*, & *Ce qui arrive très-souvent*, il ne s'agit que du Plus & du Moins.

découvrent la verité en beaucoup de choses. Tellement que, pour tirer de simples conjectures, & découvrir la Vrai-semblance dans les matieres douteuses, il ne faut point d'autre adresse ni d'autre lumiere, que celles qui, dans les matieres certaines & infaillibles, nous font raisonner regulierement, & trouver toûjours la verité.

Il paroit donc évidemment, Que ceux qui ont écrit de la Rhetorique jusques à Présent n'ont point traitté son sujet; Et nous avons dit pourquoi ils ont quitté le *Genre Deliberatif* pour s'attacher au *Judiciaire.*

Que la Rhetorique est Utile.

On ne peut pas douter que la Rhetorique ne soit utile, puis qu'elle a pour but de faire rendre la Justice, & de faire connoitre la Verité, qui est une chose avantageuse & toute autre que de faire le contraire. Aussi toutes les fois qu'on ne juge pas comme il faut, cela n'arrive que parce l'injustice & le mensonge ont prévalu sur la verité, ce qui merite punition.

De plus la Rhetorique est de telle conséquence, Que, quand nous serions les plus savans du monde, néanmoins il nous seroit difficile en parlant à certaines personnes de les persuader, à cause que les Sciences ont une façon particuliere de s'expliquer & certains termes dont il est impossible de se servir devant des ignorans; de sorte que, pour se faire entendre à eux & pour les persuader, il faut avoir recours à des notions générales, ou *lieux communs*, ainsi que nous avons remarqué dans nos Livres des *Topiques*,

ques, en traittant, *De la maniere de parler au Peuple.*

Un troisiéme avantage de la Rhetorique, est qu'il faut être capable de persuader les deux Parties contraires, de même que dans la Dialectique on doit savoir argumenter de part & d'autre; non pas à la verité qu'il faille faire tous les deux, car jamais on ne doit persuader ce qui est mauvais, mais la chose est importante, afin qu'au moins on n'ignore pas comment cela se fait, & qu'en même temps on puisse répondre à ceux qui voudroient s'en servir pour favoriser l'injustice: Or est-il que de tous les Arts il n'y a que la Dialectique & la Rhetorique qui fassent profession de défendre les deux Partis contraires. Ce n'est pas pourtant qu'il faille croire, que les matieres qui se traittent en telles rencontres soient également probables, puis qu'absolument parlant tout ce qui est véritable & meilleur de soi, est aussi & plus aisé à être prouvé, & plus capable de persuader.

Après tout, il seroit ridicule de s'imaginer, Qu'il y eût de la honte à ne se pouvoir aider de son corps, & qu'il n'y en eût point a être privé du secours de la parole, dont l'usage, bien plus que celui du corps, appartient à l'Homme naturellement.

De dire que la Rhetorique peut beaucoup nuire, si l'on s'en veut mal servir; c'est une objection qui regarde en commun toutes les bonnes choses & les plus utiles mêmes, excepté la Vertu; par exemple, la force, la santé, les richesses, les armes; puisque, selon l'usage qu'on en fera, bon ou mauvais, il en viendra un grand mal ou un grand bien.

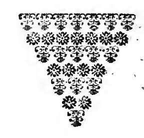
DE tout ce que nous avons dit jusques ici, il se voit en premier lieu, que la Rhetorique est utile, & qu'elle n'a point un sujet particulier ni déterminé, non plus que la Dialectique.

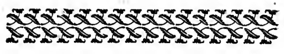
En second lieu, que l'ouvrage de la Rhetorique ne consiste point à persuader absolument, mais à découvrir en chaque chose ce qui est capable de le faire, & en cela convient-elle avec tous les autres Arts. Par exemple, la Medecine ne promet pas de guérir infailliblement, mais seulement de contribuer à la santé autant qu'il est possible; puis qu'on ne laisse pas de bien traitter certains malades, encore que la santé ne leur puisse être renduë.

Enfin il se voit, Que c'est à la Rhetorique à considerer également & ce qui est capable de persuader en effet, & ce qui ne le peut faire qu'en apparence; comme c'est à la Dialectique à traitter du Syllogisme apparent, & du véritable. Je dis que c'est à la Dialectique à traitter du Syllogisme apparent, afin qu'on ne croie pas que cela soit reservé au Sophiste; vû que ce qui donne la qualité de *Sophiste* à un homme, n'est point cette connoissance & cette adresse de pouvoir user de semblables argumens; mais bien le but qu'il se propose & le dessein qu'il a de n'argumenter que pour tromper. Véritablement il y a cette difference entre la Rhetorique & la Dialectique quant à ce point, que dans la Rhetorique autant est *Orateur* celui qui n'employe que de faux argumens, & qui n'en veut point employer d'autres: que celui qui ne se sert que de bons, & qui ne tâche qu'à faire connoitre la verité. Pour la Dialectique il n'en va pas ain-

ainsi, puisque là, le dessein de tromper & de ne s'attacher qu'à de vaines subtilitez, est proprement ce que nous appellons être *Sophiste*; au lieu que le *Dialecticien* ne s'attache qu'à l'Art & à la Vérité.

Mais traittons tout de bon maintenant de la Rhetorique, & voyons de quelle façon nous pourrons venir à bout des choses que nous avons proposées. Comme si donc nous n'avions encore rien dit de cet Art, commençons par sa définition, & ensuite nous examinerons le reste.





CHAPITRE II.

Ce que c'est que la Rhetorique.



POSONS que la Rhetorique est *un Art, ou une Faculté qui considere en chaque sujet ce qui est capable de persuader*; car il n'est point d'Art qui fasse la même chose, puis que tous les autres Arts & toutes les autres Facultez ne traittent que leur sujet & ne persuadent que là-dessus. Par exemple, la Medecine ne raisonue & ne persuade que sur ce qui regarde la santé & la maladie; la Geometrie, que sur les changemens & les differences remarquables qui arrivent aux grandeurs; & enfin l'Arithmetique, que sur ce qui touche le Nombre: Ainsi en est-il des autres Arts & des autres Sciences. Mais pour la Rhetorique, quelque sujet qu'on lui propose, elle a droit, pour ainsi dire, d'y voir ce qui peut persuader: Aussi avons-nous remarqué Qu'elle n'a point un sujet particulier ni determiné sur lequel elle travaille.

Qualité des preuves de la Rhetorique.

LA Rhetorique a deux sortes de Preuves. Les unes sont *artificielles*, & les autres *sans artifice*. J'appelle Preuves sans artifice, celles qui ne dépendent point de nôtre industrie, mais que nous trouvons toutes fai-

faites, comme font les Témoins, les Réponſes faites à la Torture, les Contracts, & autres choſes ſemblables; Et je nomme artificielles, toutes celles que nous pouvons trouver de nous-mêmes, & par les regles de la Rhetorique; de ſorte qu'il faut inventer celles-ci, au lieu qu'on ſe ſert ſimplement des autres.

Pour les Preuves *artificielles*, il s'en trouve de trois eſpèces.

La premiere eſt fondée ſur les Mœurs & la bonne opinion qu'on a de celui qui parle.

La ſeconde vient de la diſpoſition de l'Auditeur, & d'avoir preparé ſon eſprit d'une certaine façon.

Et la derniere enfin naît du diſcours, ſoit que veritablement on ait démontré ſon ſujet, ou ſeulement en apparence.

L'Orateur perſuade à l'occaſion de ſa perſonne & de ſes Mœurs, lors qu'il parle de maniere, qu'il ſe rend digne de foi: car la Vertu eſt d'un tel crédit, qu'abſolument nous ajoûtons toûjours plus de foi & plûtôt aux gens de bien qu'aux autres; & cela généralement en tout, mais particuliérement dans les matieres douteuſes, & où l'eſprit de part & d'autre ne voit point de raiſon qu'il puiſſe ſuivre avec ſûreté; vû qu'alors nous nous abandonnons à eux entierement, & croyons tout ce qu'ils diſent. Or il faut remarquer que ce crédit doit auſſi venir de l'adreſſe de nôtre diſcours, & non pas ſimplement de la préoccupation de l'Auditeur, ni parce qu'il avoit déja cette bonne opinion de nous, avant que de nous écouter: Car enfin on ne doit point s'arrêter à ce que di-

sent quelques-uns de ceux qui ont traitté de la Rhetorique, qui, à propos des bonnes mœurs, & de cette probité qui doit éclater dans le discours de l'Orateur, soûtiennent qu'absolument elle est inutile & ne contribuë de rien à gagner l'esprit; mais tant s'en faut que cela soit, que même c'est un des plus forts & des plus puissans moyens qu'il y ait pour persuader.

On persuade à l'occasion de ses Auditeurs, lorsque par le discours on les porte à quelque passion; aussi jugeons nous bien autrement quand nous sommes tristes, que quand nous sommes joyeux; & bien autrement quand nous aimons, que quand nous avons de la haine. Or, comme il a déja été dit, c'est la seule chose que tous les Rhetoriciens d'aujourd'hui se sont efforcez de traitter; mais il en sera parlé plus particulierement, quand nous serons au discours des Passions.

Enfin on persuade par la force du discours, lors qu'employant tout ce qui peut servir à prouver le sujet que l'on traitte, on fait voir, Que la chose dont il s'agit, est véritable en effet, ou en apparence.

Que si les Preuves *artificielles* dépendent de ces trois points, il est certain qu'il faudra s'étudier à trois choses; Premierement, à savoir faire des Syllogismes; Secondement, à connoître les mœurs & les vertus de châcun; Et en dernier lieu, à connoître les Passions. Par exemple, quelle est la nature de chaque passion en particulier, sa différence, ce qui la fait naître, & comment on le peut faire: de sorte qu'il se voit par-là que la Rhetorique est comme un germe & un rejetton, non seulement de la Dialectique, mais en-

core de cette Partie de la Morale qu'on peut avec raiſon nommer Politique. Et de fait c'eſt pour cela que la Rhetorique affecte de paroître ſous un habit emprunté & de paſſer pour Politique; auſſi-bien que ceux qui font la profeſſion d'Orateur, qui d'ordinaire ſe flattent de cette vanité en partie par préſomption, en partie par ignorance, & en partie pour d'autres conſiderations humaines.

Je dis que la Rhetorique eſt comme un rejetton de la Dialectique, parce qu'elle en eſt une partie & une image, ainſi que nous avons remarqué dès le commencement; vû que ni l'une ni l'autre, ne ſont point des Sciences qui s'attachent à un ſujet particulier, mais bien certaines Facultez qui cherchent à trouver des raiſons dans toutes fortes de matieres. Mais c'eſt aſſez parlé de leur pouvoir, & du rapport qu'elles ont.

*De l'*Exemple *& de l'*Enthymême, *& de leur rapport avec le* Syllogisme *& l'*Induction.

Quant aux Preuves qui en effet démontrent une choſe, ou qui ſemblent la démontrer. Tout ainſi que, pour démontrer dans la Dialectique, l'on ſe ſert toûjours de l'*Induction* & du *Syllogisme*, ſoit véritable ou apparent: De même, pour démontrer dans la Rhetorique, l'on ſe ſert toûjours de l'*Exemple*, qui eſt la même choſe que l'*Induction*, & encore de l'*Enthymême* qui répond au *Syllogisme*: Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que je nomme l'*Enthymême* & l'*Exemple*, l'un le *Syllogisme*, & l'autre l'*Induction* de la Rhetorique.

Et

Et de vrai, pour montrer leur parfait rapport, c'eſt que tout Orateur, qui prouve une choſe par demonſtration, apporte toûjours ou des *Exemples*, ou des *Enthymêmes*, n'y ayant point dans la Rhetorique d'autres moyens pour démontrer que ceux-là. Et par conſéquent ſi la même neceſſité ſe rencontre dans la Dialectique, & que là il ſoit impoſſible de rien prouver démonſtrativement, quelque choſe même que ce puiſſe être, ſans ſe ſervir du *Syllogiſme* & de l'*Induction*, comme nous l'avons fait voir dans nos Livres des *Analytiques*; Il s'enſuit Que châcun de ces deux moyens à l'égard des deux autres, je veux dire Que le *Syllogisme* à l'egard de l'*Enthymême*, & Que l'*Induction* à l'égard de l'*Exemple*, ne ſeront qu'une même choſe.

DE ſavoir maintenant la difference qu'il y a entre l'*Exemple* & l'*Enthymême*, nous l'avons enſeigné dans nos *Topiques*. Car toutes les fois qu'on veut montrer Que quelque choſe eſt d'une certaine façon, & qu'on apporte pour preuve un grand nombre d'autres choſes toutes ſemblables, dans la Dialectique cela s'appelle *Induction*, & dans la Rhetorique, *Exemple*. Mais lors qu'on établit certaines propoſitions, & que par une conſéquence neceſſaire on vient à tirer une autre propoſition toute differente, à cauſe ſeulement que ces premieres propoſitions ont été établies; & cela indifferemment ſoit que telles propoſitions ſoient vraies, ou qu'elles ne ſoient que vrai-ſemblables; dans la Dialectique, cela s'appelle *Syllogisme*; & dans la Rhetorique *Enthymême*.

De-là paroît, Que l'un & l'autre de ces deux

deux moyens, quand on fait bien s'en servir, font de très-grand usage & très-considerables, chacun d'eux contenant en soi comme une espèce de Rhetorique à part : Car ce que nous avons remarqué de la Dialectique dans nos Livres des *Methodes* touchant sa façon de prouver, est encore ici remarquable pour la Rhetorique ; attendu que la Rhetorique, aussi bien qu'elle, a deux styles distinguez ou deux manieres differentes, dont l'une prouve tout par les *Exemples*, & l'autre par les *Enthymêmes*; comme il se trouve des Orateurs qui ne se servent que d'*Enthymêmes*, & d'autres qui n'employent que des *Exemples* : Et certainement les discours qui prouvent par les *Exemples*, ne persuadent pas moins que les autres ; toute la difference qu'il y a, c'est que ceux qui prouvent par les *Enthymêmes*, font une plus forte impression sur l'esprit & troublent d'avantage. La raison en sera dite ailleurs, quand nous montrerons de quelle façon il se faut servir de tous les deux; pour maintenant il suffit de nous expliquer & de débrouiller ces matieres.

Sur quelles matieres s'appliquent les Enthymêmes.

DONC,

Puisque tout ce qui est propre à persuader est relatif aux personnes, c'est-à-dire, *propre à persuader quelqu'un*;

De plus,

Puisque ces choses-là sont de deux sortes, les unes capables de persuader d'elles-mêmes & croyables d'abord ; les autres simplement par-

parce qu'elles semblent établies sur des preuves de la qualité de ces premieres;

Enfin,

Puisqu'il n'est point d'Art qui s'arrête à considerer la nature d'aucun Particulier ni qui en fasse son objet: Car la Medecine, par exemple, ne se propose point de connoitre en particulier ce qui est bon pour la santé de Socrate, *ou de* Callias; *mais seulement de tels en général, & de tels, qui different de temperament, ou qui ont telles maladies; vû que c'est-là proprement où l'Art se fait voir, n'étant pas possible à quelque Science ni a quelque Art que ce soit de connoître tous les particuliers, le nombre en étant infini.*

De là il s'ensuit,

Que la Rhetorique ne se proposera pas non plus, & ne considerera point ce qui est probable à l'égard d'un tel particulier & qui pourra le persuader: Par exemple, qui sera probable à l'égard de Socrate, *ou* d'Hippias; *mais bien ce qui le sera à l'égard de telle ou de telle sorte d'esprits, qui ont des mœurs & des inclinations differentes.*

Et cela à l'imitation de la Dialectique, car la Dialectque ne s'amuse pas à argumenter ni à faire des Syllogismes sur tout ce qui se présente indifferemment, pour probable même qu'il puisse être à certaines personnes; vû qu'il y a des choses qui peuvent paroître probables à certains particuliers, par exemple, à des fous & à des extravagans: Mais seulement elle argumente sur les matieres qui ne sont pas assez établies d'elles-mêmes, & qui ont besoin de preuve.

Pour la Rhetorique, elle s'attache seulement aux matieres qui ont accoûtumé de tomber en déliberation, car c'est-là propre-

ment

ment son ouvrage que d'examiner les choses sur lesquelles ordinairement nous déliberons, & de qui nous n'avons aucun Art; & même encore en présence de certains Auditeurs, qui, pour être peu éclairez, ne sont pas capables de comprendre ce qùi embrasse plusieurs choses à la fois, ni suivre de l'esprit un raisonnement de longue haleine.

Sur cela il faut remarquer, Que jamais nous ne déliberons que sur ce qui nous paroit arriver diversement, n'y ayant point d'autre occasion de déliberer que celle-là ; puis que jamais on ne met en déliberation, ni le passé, quand il ne s'est pû faire autrement qu'il a été fait; ni l'Avenir, quand il est impossible qu'il arrive d'une autre façon, ni le Présent, quand on ne peut pas empêcher qu'il ne soit comme il est; du moins tandis qu'on demeure dans cette opinion & que la chose est cruë ainsi.

La maniere d'argumenter en Rhetorique.

POUR ce qui est d'argumenter & d'établir une chose par Syllogismes & par Conséquences, on s'y prend en deux manieres: Car ou l'on tire des conséquences de propositions qui ont déja été prouvées par d'autres Syllogismes & par d'autres argumens; ou bien de propositions qui ne l'ont pas été, mais qui ont besoin de l'être, parce qu'elles ne sont pas probables d'elles-mêmes. Or est-il que ni l'une ni l'autre de ces deux manieres n'est point propre à la Rhetorique: La premiere, comme trop difficile à suivre à cause de sa longueur, vû qu'on suppose que l'Audi-

teur

teur eſt ſimple & peu intelligent : & l'autre incapable de perſuader, parce qu'elle avance des choſes qui ne ſont pas avouées de tout le monde, & qui n'ont aucune vrai-ſemblance.

DE ces obſervations, il s'enſuit premierement touchant la matiere de l'*Exemple* & de l'*Enthymême*, Que toûjours ils ſeront emploïez ſur des matieres incertaines & ſur des choſes qui pour l'ordinaire arrivent de differente façon; L'*Exemple*, dis-je, qui, comme il a été déja remarqué, eſt la même choſe que l'*Induction*; & l'*Enthymême* la même choſe que le *Syllogisme*.

De plus il s'enſuit quant à la forme de l'*Enthymême*; Que d'ordinaire il ne pourra pas avancer tant de choſes, ni être compoſé de tant de propoſitions que le *Syllogiſme* parfait; attendu que ſi quelqu'une de ces propoſitions eſt connuë, il faut l'omettre, puis que l'Auditeur de lui-même l'a ſuplée alors : Par exemple, on veut faire ſavoir que *Dorieus*, ce fameux Athlete, a vaincu aux Jeux Olympiques, & a été couronné; il ſuffit de dire, que ce *Dorieus* a gagné le prix, ſans qu'il ſoit beſoin d'ajoûter cette propoſition generale, Que ceux qui remportent la victoire à ces Jeux y ſont couronnez; parce qu'on ſait bien que cela ſe fait toûjours.

De

De quelle sorte de propositions sont composez les Enthymêmes.

DONC,

Puisqu'entre les Propositions, dont la Rhetorique forme ses Syllogismes, il s'en trouve peu de Nécessaires, car la plûpart des matieres qui se jugent dans le Barreau, & qui se traittent dans les Déliberations, sont incertaines, & peuvent arriver de differente façon ; vû qu'on ne délibere jamais que sur les choses qu'on veut entreprendre, & qu'on propose de faire ; toutes les actions qui se font dans le monde étant de cette nature, & n'y en ayant pas une, pour ainsi dire, qui porte un effet nécessaire & dont l'évenement soit certain ;

De plus,

Puis que les Propositions Contingentes, & qui ne sont vraies que pour l'ordinaire, doivent toûjours être prouvées par d'autres de même nature & incertaines comme elles ; & tout au contraire les Nécessaires, par des Nécessaires, ainsi que nous avons fait voir dans nos Livres des Analytiques ;

Il s'ensuit,

Que les matieres d'où se tirent les Enthymêmes *seront pour la plûpart Incertaines* ou *Contingentes, & qu'il y en aura fort peu de Nécessaires.*

De vrai tous les *Enthymêmes* qui se font, ont toûjours leur preuve fondée ou sur le *Vrai-semblable* ou sur les *Signes* ; en sorte qu'il faut que ces *Signes*, & ce *Vrai-semblable*, eu égard au *Nécessaire* & à l'*Incertain* ou *Contingent*, ne

ne soient entr'eux qu'une même chose. Et de fait, proprement le *Vrai-semblable* est ce qui se fait d'ordinaire ; non pas à la verité absolument, comme le prétendent quelques-uns dans la définition qu'ils en donnent, entendant par-là indifferemment tout ce qui peut être compris sous le mot de *Vrai-semblable*, de quelque nature que ces choses-là puissent être, soit que la qualité d'*Universel* leur convienne ou ne leur convienne pas : Si bien que, dans la Rhetorique, le *Vrai-semblable* se doit seulement entendre des choses qui n'arrivent pas toûjours de la même façon ; & de plus se rapporter à celles à l'égard desquelles il passe pour *Vrai-semblable*, de la même forte que l'*Universel* se rapporte au *Particulier*.

Des Signes & de leur difference.

POUR les *Signes*, ils sont de deux sortes ; les uns se rapportent aux choses à qui ils servent des Signes, comme le Particulier se rapporte à l'Universel, c'est-à-dire que la preuve en est la même que si l'on prouvoit une Proposition générale par une Proposition particuliere ; les autres au contraire ont le rapport d'un Universel à un Particulier ; Et de ceux-ci quelques-uns sont nécessaires, à qui on donne le nom de *Tecmerium* ; les autres ne sont pas nécessaires, & sont simplement appellez *Signes*, sans avoir d'autre nom qui les distingue. J'appelle *Signes nécessaires* ceux qui peuvent servir de matiere au Syllogisme, & dont la preuve est convainquante & c'est pourquoi le signe appellé *Tecmerium* est mis au nombre de ceux-là : Aussi toutes les fois qu'un Orateur allegue pour preuve des

τεκμήριον.

des choses ausquelles il ne pense pas qu'on puisse répondre, alors il qualifie ces preuves du nom *Tecmerium*, comme qui diroit une preuve démonstrative & qui termine tout le different; car le mot de *Tecmar*, d'où est ti- τέκμαρ. ré celui de *Tecmerium*, anciennement signifioit la même chose que le mot de *Terme*.

MAIS donnons des exemples de ces *Signes*, & premierement de celui que nous avons remarqué avoir le rapport du Particulier à l'Universel. Si donc on raisonne ainsi,

Un Signe que tous les habiles gens sont gens de bien, c'est que Socrate, *qui étoit un habile homme, a été très-homme de bien.*

Veritablement alors ce seroit apporter un signe pour sa preuve; Un tel Signe néanmoins ne seroit pas nécessaire ni convainquant, étant facile d'y répondre: La raison est, qu'on n'en peut pas faire un Syllogisme, puisque le Syllogisme ne tire jamais une conclusion universelle d'une simple proposition particuliere.

Mais si quelqu'un venoit à raisonner de cette autre façon:

Un Signe que cet homme est malade, c'est qu'il a la fievre,

ou bien

Un Signe que cette femme est mere, c'est qu'elle a du lait aux mamelles,

cette sorte de Signe seroit necessaire, & le seul que nous appellons *Tecmerium*: car quand un Signe est de telle qualité, que lui seul suffit pour faire connoître que ce qu'on dit est vrai; pour lors la preuve est convainquante & ne souffre point de réponse.

Quant aux autres Signes qui ont le même rapport qu'a l'Universel au Particulier, mais qui

qui ne sont pas néceſſaires, c'eſt comme ſi quelqu'un diſoit,

Un Signe que cette perſonne à la fiévre, c'eſt qu'elle reſpire comme ſi elle étoit hors d'haleine.

Certainement ce ſigne feroit véritable; il eſt aiſé néanmoins d'y répondre, puis qu'il arrive quelquefois qu'un homme eſt hors d'haleine qui pourtant n'a pas la fiévre.

NOUS avons donc enſeigné ce que c'eſt que *Vrai-ſemblable*, & ce que c'eſt que *Signe*; & de plus nous avons remarqué la différence qu'il y a entre les Signes néceſſaires & ceux qui ne le ſont pas. Mais ces choſes là ont été expliquées & plus clairement & plus au long dans nos Livres des *Analytiques*, où nous avons touché les raiſons pourquoi quelques-uns de ces Signes peuvent ſervir de matiere aux Syllogyſmes & pourquoi les autres en ſont incapables.

*De l'*Exemple, *& comment il s'en faut ſervir.*

POUR ce qui eſt de l'*Exemple*, nous avons remarqué Qu'il étoit la même choſe que l'*Induction*, & de plus nous avons fait voir en quoi conſiſtoit l'*Induction*. Au reſte il ne faut pas conſiderer l'*Exemple* à l'égard des choſes à qui il ſert d'*Exemple*, comme le Particulier eſt conſideré à l'égard de l'Univerſel; ou comme l'Univerſel eſt à l'égard du Particulier; encore moins comme un Univerſel le peut être à l'égard d'un autre Univerſel: Mais bien toûjours comme une choſe Particuliere eſt conſiderée à l'égard d'un autre Particuliere, & comme un Sembla-

blable l'est à l'égard d'un autre Semblable. Toutes les fois donc que deux choses se trouvent sous un même Genre, & que l'une est plus connuë que l'autre, celle qui est la plus connuë est proprement ce que nous appellons *Exemple*: Car si je voulois montrer que *Denys* de *Syracuse* a dessein de se faire Tyran lors qu'il demande des Gardes; Je dirois que *Pisistrate*, comme lui, demanda des Gardes d'abord, & que si tôt qu'il en eut, il se saisit du Gouvernement d'*Athenes*. Je dirois que *Theagene* fit la même chose à *Megare*, & alleguerois ensuite les autres, qu'on sauroit être venus à la Tyrannie par telle voie, qui tous serviroient d'*Exemple* à l'égard de *Denys* de *Syracuse*, dont il ne paroîtroit pas encore si véritablement, que c'est à ce dessein qu'il demande des Gardes. Or tous ces Exemples particuliers sont compris sous cette proposition generale, que *Quiconque pense à la Tyrannie & à se saisir du Gouvernement, demande des Gardes.*

Nous avons donc montré en quoi consistent les preuves de la Rhetorique qui paroissent demonstratives.

De la difference des Enthymêmes.

QUANT aux *Enthymêmes*, leur difference est si grande, qu'il y a peu de personnes qui se puissent vanter de les bien connoitre, puisqu'enfin cette difference est la même que celle des *Syllogismes* de la Dialectique; attendu que quelques-uns sont particuliers à la Rhetorique, ni plus ni moins qu'entre les Syllogismes quelques-uns sont particuliers à la Dialectique; les autres ap-

partienent aux autres Arts, & aux autres Facultez, tant de celles qui sont à inventer, que de celles que nous connoissons & qui sont déja inventées; ce qui fait qu'ils paroissent obscurs à l'Auditeur, & que ceux qui s'en servent autrement que la Rhetorique ou la Dialectique n'enseignent, s'écartent de leur Art, & ne raisonnent plus alors, ni comme un Dialecticien doit faire, ni en qualité d'Orateurs.

Mais sans doute que ceci sera plus clair quand nous l'aurons davantage expliqué. Il faut donc savoir que les Syllogismes, que j'attribuë à la Dialectique, sont ceux à qui nous assignons des *Lieux*: Or il y a deux sortes de Lieux, les uns *Communs*, & les autres *Propres*; J'appelle *Lieux communs* ceux qui servent à prouver diverses matieres, comme de Jurisprudence, de Physique, de Politique, & de beaucoup d'autres qui different d'espece. Tel est le Lieu commun qui traite du *Plus* & du *Moins*; parce que de ce Lieu-là nous pouvons aussi-tôt tirer des Syllogismes & des Enthymêmes sur des matieres de Droit, ou de Physique, que de quelqu'autre Science que ce soit; Or est-il que toutes ces matieres sont distinguées d'espèce & differentes entr'elles. Pour les *Lieux propres*, ce sont ceux qui sont particuliers à châque genre & à châque espèce de Propositions. Par exemple, il y a des Propositions tellement dépendantes de la Physique, qu'on n'en sauroit faire d'Enthymêmes ni de Syllogismes pour prouver aucune Proposition de la Morale; & d'autres au contraire tellement dépendantes de la Morale, qu'on ne s'en pourroit pas servir pour prouver aucune Proposition de la Physique: Ce qui se doit en-

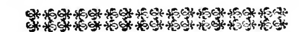
entendre également de toutes les autres Propositions particulieres & specifiques.

IL y a ceci à remarquer touchant les *Lieux Communs*, Que jamais ils ne peuvent nous rendre savans sur aucune matiere particuliere; à cause qu'ils sont vagues & ne traitent point un sujet déterminé. Il en est tout au contraire des *Lieux propres*, car plus les Propositions que nous en tirerons seront choisies & particulieres au sujet que nous traitons, & plus insensiblement nous nous éloignerons de la Dialectique & de la Rhetorique pour nous approcher d'une autre Science; parce qu'enfin si nous ramenons ces Propositions jusqu'aux principes, alors notre raisonnement & notre preuve ne seront plus l'ouvrage de la Dialectique ni de la Rhetorique; mais seulement de la Science dont nous aurons touché les principes.

Ici nous observerons encore, que la plûpart des Enthymêmes se tirent des Lieux propres seulement, & qu'il y en a fort peu qui soient tirez des Lieux communs. Nous diviserons donc ici les Enthymêmes de la même façon que nous avons déja fait dans les *Topiques*, savoir en autant de Lieux propres qu'il y a de sortes de Propositions d'où ils peuvent être tirez. Au reste j'appelle *Lieux propres d'Enthymêmes*, les Propositions qui sont particulieres à châque Genre de la Rhetorique; Et je nomme *Lieux Communs*, les Propositions communes à tous les Genres, & qui servent à prouver toute sorte de matieres. Parlons donc premierement des Lieux propres des Enthymêmes, mais auparavant des Genres de la Rhetorique, afin qu'ayant montré combien il y en a,

 nous

nous puissions voir en particulier Quels sont les *élemens* de châcun, & les Propositions qui leur conviennent.



CHAPITRE III.

Que la Rhetorique a trois Genres.


A Rhetorique a sous soi trois Genres, puisqu'il se trouve autant de sortes d'Auditeurs. Car il faut savoir que tout Discours regarde trois choses, Celui qui parle, le sujet que l'on traite, & la personne à qui on parle, que nous appellons l'*Auditeur*, & auquel se rapporte tout le Discours.

Tout Auditeur au reste doit être necessairement ou simple Auditeur, ou Juge. S'il est Juge, il faut que ce soit, ou de choses qui aient été faites déja, ou de choses qui ne le soient pas encore.

L'Auditeur qui a son jugement à donner sur ce qui n'est pas encore arrivé, mais qu'on propose de faire simplement, est, par exemple, Le peuple d'*Athenes* assemblé pour déliberer sur les affaires de la République.

Celui qui a à juger du Passé & de ce qui a été fait, est proprement le Magistrat ou le Juge.

Enfin le simple Auditeur est celui qui ne vient que pour contenter sa curiosité & pour avoir le plaisir d'entendre un excellent Orateur.

De

De maniere qu'il faut par neceſſité qu'il y ait trois Genres de la Rhetorique qui répondent à ces trois ſortes d'Auditeurs,

Le *Genre Déliberatif*,
Le *Genre Judiciaire*,
Le *Genre Démonſtratif.*

Le Genre Déliberatif a deux Parties, la *Perſuaſion* & la *Diſſuaſion*; car toûjours ceux qui déliberent font l'une de ces deux choſes, ſoit qu'ils délibérent ſur leurs affaires particulieres, ou ſur les affaires publiques.

Le Genre Judiciaire a auſſi deux Parties ſous ſoi, l'*Accuſation* & la *Defenſe*; car il eſt néceſſaire qu'en plaidant les Avocats faſſent l'un ou l'autre, Qu'ils défendent, ou Qu'ils accuſent.

Le Genre Démonstratif pareillement comprend deux Parties, la *Louange* & le *Blâme.*

Chacun de ces Genres a auſſi *un Tems* qui lui eſt particulierement affecté.

L'*Avenir* appartient au Déliberatif, car tout homme qui délibere, ſoit qu'il conſeille ou diſſuade, délibere toûjours ſur ce qui n'eſt pas encore arrivé.

Le *Paſſé* convient au Judiciaire, car on n'accuſe & l'on ne défend jamais que les actions qu'une perſonne a faites.

Enfin le *Préſent* eſt le plus propre au Genre Démonstratif, puis qu'on ne loue ou ne blâme que ce qui eſt effectivement. Ce n'eſt pas néanmoins qu'aſſez ſouvent en telle rencontre les Orateurs ne faſſent auſſi mention du paſſé afin d'en renouveller la memoire; & même par avance de ce qui

n'eſt pas encore, comme par un prejugé de l'avenir.

DE plus châcun de ces Genres ſe propoſe un but & une fin particuliere. De ſorte que comme il y a trois Genres, il ſe trouve auſſi trois fins differentes.

Celui qui delibere ſe propoſe pour but ce qui eſt *Utile*, ou *Nuiſible*; car tout Orateur qui entreprend de perſuader une choſe, la propoſe toûjours comme la meilleure; Et s'il veut la diſſuader, il tâche de faire voir que c'eſt la pire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſerve encore de tout le reſte que les autres Genres ſe propoſent, afin d'en fortifier ſa preuve; Par exemple, il tâche de montrer Que cette même choſe eſt encore juste ou injuſte; Honnête ou contre l'honneur.

Ceux qui plaident ſe propoſent toûjours de faire voir que la choſe dont il s'agit eſt *Juste* ou *Injuſte*; & pareillement ſe ſervent de tout le reſte pour ce deſſein.

Enfin ceux qui ont à loüer ou à blâmer, prétendent ſeulement de montrer que ce qu'ils louent ou blâment eſt *Honnête* ou *Honteux*, Et tout de même y rapportent les autres choſes que nous venons de dire.

Et une preuve certaine Que châcun de ces Genres ne ſe propoſe point une autre Fin que celle dont nous venons de parler; C'eſt que bien ſouvent il n'y auroit point de conteſtation touchant les autres points. Par exemple, Ceux qui plaident demeurent ſouvent d'accord qu'une choſe a été faite, & même qu'elle a porté préjudice; mais jamais ils n'avouent qu'ils aient fait une injuſtice, autrement il ſeroit inutile de plaider. Le même ſe peut dire de ceux qui Deliberent; Souvent

ils

ils accordent tout le reste, mais jamais ils n'avouent Que ce qu'ils persuadent de faire soit inutile, ou que l'entreprise dont ils veulent détourner soit avantageuse. De savoir maintenant si ce qu'ils conseillent est contre la Justice ou non: Par exemple d'assujettir des Peuples voisins & qui n'ont jamais fait de tort, c'est bien souvent à quoi ils ne pensent pas seulement, tant ils s'en mettent peu en peine. Il en est de même de Ceux qui louent ou blâment quelqu'un, Tant s'en faut qu'ils examinent, S'il a fait des choses qui lui aient apporté du Profit ou de la perte, Que bien souvent ils le louent davantage quand il a méprisé son propre intérêt pour entreprendre quelque action glorieuse. Par exemple, ils donnent des louanges à *Achille*, de ce qu'étant asseuré de perdre la vie en vengeant la mort de *Patrocle* son meilleur ami, il aima mieux mourir que de laisser cette mort impunie. Cependant il est certain, que si d'une part cette mort lui fut glorieuse, d'un autre côté la vie lui étoit utile.

De la necessité des Lieux propres *&* *des* Lieux communs.

ON voit par ce qui a été dit, Qu'il faut avoir premierement un certain fonds & amas de Propositions sur toutes les matieres dont nous venons de parler qui appartiennent aux trois Genres: Et de plus on se doit souvenir Que les Propositions, dont la Rhetorique se sert, sont toutes tirées des Signes, tant simples que nécessaires, & du Vraisemblable. La nécessité au reste d'avoir ainsi les Propositions toutes prêtes, vient de ce qu'ab-

qu'absolument on ne sauroit faire de Syllogismes sans Propositions; Et ainsi l'Enthymême étant une espèce de Syllogisme, il faut aussi qu'il soit composé de Propositions, mais de Propositions de la qualité de celles que nous avons remarquées.

MAis parce qu'on ne peut pas dire Que ce qui est du tout impossible puisse jamais avoir été fait, ni qu'il le puisse être; vû que cela n'appartient qu'aux choses qui sont possibles de leur nature. Outre cela, parce qu'il est encore impossible Que ce qui n'a point été, ou qui jamais ne doit être, ait été fait déja, ou soit fait à l'avenir; Il sera encore nécessaire à l'Orateur, soit dans une Deliberation, soit en plaidant, soit dans les sujets qui regardent le Genre démonstratif, d'avoir un autre fonds ou amas de Propositions, tant sur la matiere du *Possible*, que sur celle de l'*Impossible*, afin de pouvoir connoître, Si une chose aura été faite ou non; Si elle arrivera ou n'arrivera pas.

ET d'autant encore que tout Orateur, soit Qu'il louë ou blâme, Qu'il accuse ou défende, Qu'il persuade ou dissuade, ne tâche pas seulement de prouver les matieres que nous venons de dire; mais assez souvent même de faire voir qu'une chose, qui est bonne ou mauvaise, honnête ou deshonnête, juste ou injuste, est encore grande ou petite; de consequence ou non; Et cela indifferemment, soit qu'il considere ces choses-là en elles-mêmes, ou qu'il les compare entre elles: Il est certain qu'il sera encore nécessaire d'avoir des Propositions & en général & en par-

particulier, tant ſur la *Grandeur* & la *Petiteſſe*; que ſur ce que nous appellons *plus Grand*, & *plus Petit*; afin de ſavoir, Quel bien en particulier ſera plus grand, ou plus petit qu'un autre; Quelle action ſera plus juste, ou plus injuste, & ainſi du reste.

NOus venons donc de montrer Quelles ſont les matieres d'où ſe doivent tirer néceſſairement les propoſitions dont il ſe faut ſervir. Parlons enſuite de châcune en particulier; Savoir de celles qui appartiennent au Genre Déliberatif premierement. En ſecond lieu, de celles qui appartiennent au Genre Démonſtratif. Et enfin des autres qui regardent le Genre Judiciaire.





LE GENRE DELIBERATIF.

CHAPITRE IV.

Des Matieres qui tombent en Déliberation.

DANS ce Genre ici ce qu'il y a à faire premierement c'est, D'avoir égard à la qualité des *Biens* & des *Maux* que celui qui a à déliberer examine d'ordinaire, & sur lesquels il donne son avis; Car assûrement il ne les examine pas tous, n'y ayant que les incertains ausquels il s'arrête, & qu'il juge également pouvoir arriver & ne pas arriver; puis que jamais on ne met en déliberation ni tout ce qui arrive nécessairement & de la même façon; ni ce qui de toute impossibilité ne peut être.

Il est encore certain, Qu'on ne met pas en déliberation tous les Biens qui sont incertains absolument, puis qu'il y en a qui dépendent de la Nature, & d'autres de la Fortune, qui tantôt arrivent & n'arrivent pas, sur lesquels il seroit inutile de déliberer. D'où

il est facile de voir Quels sont au vrai les Biens ou les Maux qui peuvent tomber en déliberation.

Ce sont donc tous ceux qui de leur nature se rapportent à nous, & qui sans nous n'arriveroient point, comme ayant en nous-mêmes le principe de leur production; car d'ordinaire nous deliberons sur une chose jusqu'à ce que nous ayons reconnu si elle est en notre pouvoir, ou s'il nous est impossible de la faire.

Au reste, ce n'est pas ici le lieu de faire une exacte recherche, ni un dénombrement particulier de toutes les choses dont les Hommes ont accoutumé de déliberer, bien loin d'en traiter à fonds & d'en donner une parfaite connoissance; puisque cet emploi appartient à un Art & plus excellent, & plus intelligent que la Rhetorique: Car tant s'en faut que la Rhétorique soit capable de bien traiter à fonds, que même on lui a attribué beaucoup plus de connoissance qu'il ne lui en appartient naturellement: aussi ce que nous avons remarqué au commencement est-il vrai, Que la Rhetorique est composée premierement de l'Analytique, qui est une portion de la Logique; En second lieu, de cette partie de la Politique qui s'attache aux mœurs; & de plus Qu'elle ressemble à la Dialectique en partie, & en partie à la maniere trompeuse de raisonner des Sophistes. Mais la plus forte preuve qu'on ait qu'elle ne peut rien traiter à fonds, c'est que plus un Orateur prendra à tâche d'employer ou la Dialectique ou la Rhetorique, non pas comme de simples facultez qui raisonnent en général, mais comme des Sciences exactes, & plus sans

y penser il détruira leur nature ; puis qu'alors s'en servant comme de Sciences, il les renfermera dans de certains sujets, au lieu qu'elles font profession de discourir sur toutes sortes de matieres. Ne laissons pas néanmoins de traiter ces choses, de sorte que nous n'omettions rien de tout ce qui peut servir à nôtre dessein, & qu'il en demeure encore assez pour occuper la Politique.

IL y a donc cinq points principaux qui donnent lieu aux Assemblées publiques, & sur lesquels tout le monde délibere : car on délibere toûjours,

Les matieres qui tombent en deliberation dans un Etat.

Ou sur *la matiere des Finances*,
Ou touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*,
Ou pour *la Garnison des Places*,
Ou sur *le fait des Vivres & des Marchandises qu'on apporte de dehors & qui se transportent ailleurs*,
Ou enfin pour *l'Etablissement des Loix.*

DE maniere que si un Orateur est obligé de parler *sur les Finances*, il faudra qu'il sache en premier lieu, Quels sont les revenus de l'Etat, & à combien ils montent ; afin que, si quelque fonds est diverti, on le rétablisse ; ou, si quelque droit a été diminué, qu'on l'augmente. Il faudra qu'il sâche encore tout ce que, l'Etat dépense chaque année, afin que si quelqu'une de ses dépenses est superfluë, on la retranche, ou qu'on diminuë celle qui sera trouvée trop grande : car non seulement on devient plus riche quand on ajoûte à ce qu'on possede

déja,

déja, mais même quand on retranche les dépenses inutiles. Or pour parler pertinemment de toutes ces matieres, il ne suffira pas simplement de les connoître par sa propre experience & par ce qui sera arrivé dans l'Etat où l'on est, mais encore il sera nécessaire de savoir tout ce qui aura été inventé là-dessus, & tout ce qu'en disent les Histoires.

Ainsi en doit-il être si nous avons à déliberer touchant *les affaires de la Guerre & de la Paix*. Il faudra connoître la puissance de l'Etat, combien il a de forces présentement, & jusqu'à quel point on les peut accroitre; de plus en quoi elles consistent, & celles qu'il y faudroit ajoûter. Il sera bon encore de savoir les Guerres que l'Etat a soutenuës autrefois, & comment il les a terminées: Et non seulement il les faudra savoir en particulier, mais encore celle de tous les autres Etats voisins. Il ne faudra pas non plus ignorer Quels sont les Peuples à qui il sera glorieux de faire la guerre, afin que faisant la paix avec ceux qui seront plus puissans que nous, il soit après en nôtre disposition de prendre les armes contre les autres qui seront plus foibles. Il faudra aussi pouvoir faire comparaison de nos forces avec celles des ennemis, afin de connoitre si elles sont égales ou inégales; puis qu'en ce point consiste assez souvent le gain ou la perte des Batailles. Or pour cela il ne suffira pas d'avoir fait reflexion sur toutes nos Guerres en particulier, ni d'en avoir remarqué les évenemens; mais encore il sera nécessaire d'avoir fait la même chose sur toutes les Guerres des autres Peuples, vû que d'ordinaire les entreprises qui se ressemblent ont des succès semblables.

POUR ce qui eſt *des Garniſons*, non ſeulement il ne faudra pas ignorer comment une Province eſt gardée, mais encore il faudra connoître & la qualité de la Garniſon, & le nombre de ceux qui la compoſent, & la ſituation même de châque Place forte; afin que, ſi quelque Garniſon eſt foible, on la renforce ; ou , ſi quelqu'une eſt trop groſſe, qu'on la diminuë , & encore afin que les Places les plus importantes ſoient auſſi les mieux gardées. Or eſt-il qu'il eſt impoſſible de ſavoir toutes ces choſes, ſi l'on n'a une connoiſſance particuliere du Païs.

QUANT aux *Vivres*, il faudra ſavoir, & la quantité qui ſera néceſſaire pour l'entretien de l'Etat, & la qualité de ceux qui croiſſent dans le Païs , ou qu'on apporte d'ailleurs; & de plus Quelles ſont les Marchandiſes qui viennent de dehors, ou qui doivent être transportées: Et le tout, afin que nous faſſions alliance & amitié avec les Peuples, ou qui emporteront ce que nous aurons de trop, ou qui nous fourniront les choſes néceſſaires à la vie: car il ſe faut donner de garde principalement d'offenſer deux ſortes de perſonnes , Ceux qui ſont plus puiſſans que nous, & Ceux qui nous ſont abſolument utiles. Voilà pour ce qui regarde la ſûreté d'un Etat, & qu'il faut qu'un Orateur connoiſſe.

IL nous reſte à parler du dernier point qui n'eſt pas moins conſiderable, & que celui qui délibere ne doit pas non plus ignorer; ſavoir eſt, de *l'Etabliſſement des Loix*: Car c'eſt principalement de l'obſervation des Loix & de leur établiſſement, que dépend le ſalut d'un Etat. Il faudra donc qu'il ſâche enco-

encore, Combien il y a de formes de Gouvernemens; ce qui convient à châcun & ce qui les détruit ; soit que ces choses-là leur soient propres & essentielles, soit que de leur nature elles leur soient contraires. Je dis que les Etats peuvent être détruits par les choses mêmes qui leur sont propres & qui les établissent, puis que si nous en exceptons l'Etat seul qui est veritablement parfait, on peut dire, qu'il n'y en a pas un qu'on ne puisse détruire en lui donnant trop de ces choses, ou en ne lui en donnant pas assez. Par exemple, si nous donnons à l'Etat populaire, plus ou moins de liberté qu'il ne faut, aussi-tôt il s'affoiblit & dégenere en Oligarchie: Car il en est de même que des Nez que nous appellons Camus & Aquilins; non seulement ajoûtant aux uns & ôtant aux autres on les ramene à la mediocrité, mais encore si l'on s'efforce de les rendre toûjours plus Camus ou plus Aquilins, on les met en tel état, qu'à la fin il ne leur reste pas même la moindre apparence de Nez. Or pour ce qui est de l'Etablissement des Loix, ce ne sera pas assez à l'Orateur de connoitre, par ce qui s'est passé dans l'Etat où il parle, Quelle façon de gouverner est la meilleure; mais encore il faudra qu'il sache, par une exacte lecture de tout ce qui s'est fait chez les autres Peuples, Quelles sortes de Loix sont plus propres à elles ou à telles sortes de personnes.

D'où il s'ensuit évidemment deux choses; La premiere, Que, pour être capable d'établir des Loix, les voyages sont utiles; puis que c'est principalement dans les voyages & en pratiquant plusieurs Nations, qu'on fait experience des Loix. La seconde,

de, Que, pour être en état de persuader dans les Assemblées publiques, il faut être versé dans l'Histoire. Or tout cela est l'ouvrage de la Politique seulement, & n'appartient en aucune façon à la Rhetorique.

Nous avons donc remarqué, Quels sont les points principaux que doit connoitre l'Orateur qui a à déliberer; parlons desormais de ce qu'il doit employer, non seulement afin de pouvoir persuader sur ces mêmes points, ou dissuader; mais encore afin de le pouvoir faire sur quelque autre matiere qui se présente.

CHAPITRE V.

Du souverain Bien, & de ses parties.

IL n'y a presque personne, soit en commun soit en particulier, qui dans la vie ne se propose un certain but; Et pour arriver à ce but, que sans cesse on a en vûë; chacun de son côté fait tout ce qu'il peut afin d'aquerir & d'éviter certaines choses; Or ce but, en un mot, est ce que nous appellons, *Souverain bien*, *Felicité*, *Souverain bonheur* & tout ce qui en dépend. Afin donc qu'on en ait quelque idée, disons en gros ce que c'est que cette Felicité ou ce souverain Bien, & ce qui en fait partie; puisque tout ce qu'on employe, & à persuader & à dissuader, regarde toûjours ou la Felicité elle-même, ou ce qui se rapporte à elle, ou qui lui est opposé. Et de fait tout ce qui est

est capable de nous rendre heureux absolument ou en partie, ou qui d'un petit Bien en peut faire naître un plus grand, est toûjours ce que nous devons nous proposer de faire; comme nous devons toujours nous abstenir d'entreprendre les choses qui peuvent détruire nôtre bonheur ou l'empêcher, ou nous faire passer à un état contraire.

Supposons donc que la Felicité se rencontre,

A mener une vie dont toutes les actions réüssissent au contentement de celui qui les fait, sans pourtant s'éloigner en rien de la Vertu ni du devoir d'un honnête homme;

Ou encore,

A se voir en tel état, qu'on n'ait affaire de rien;

Ou bien,

A passer si agréablement ses jours, que les plaisirs n'en puissent être troublez;

Ou enfin,

A joüir d'une possession si parfaite de toutes choses, qu'on soit en puissance également & de les conserver dans le besoin, & de les aquerir de nouveau si elles étoient perduës.

Car sans doute tout le monde demeure d'accord que le souverain Bien consiste, ou dans la possession de quelqu'une de ces choses, ou de plusieurs ensemble.

Que si la Felicité est veritablement ce que nous venons de dire, on doit mettre au nombre de ce qui en fait partie, *la Naissance, le Crédit, l'Amitié des honnêtes gens, les Richesses, l'Avantage d'avoir des Enfans parfaits & en grand nombre*, & enfin

la

la Joüissance d'une vieillesse exempte de toute sorte d'incommoditez. De plus il y faudra ajoûter *toutes les qualitez excellentes du Corps*, par exemple *la Santé*, *la Beauté*, *la Force*, *la Taille*, *l'Adresse à toutes sortes d'exercices*; Et encore, *la Gloire*, *les Honneurs*, *la bonne fortune*; en un mot, *la Vertu*, *& tout ce qui en dépend*, savoir *la Prudence*, *la Valeur*, *la Temperance*, *la Justice*; Car il est certain qu'un homme sera souverainement content lors qu'il se verra possesseur, & des Biens qui se trouvent dans nous-mêmes & que nous possedons en propre; & de ceux qu'on emprunte d'ailleurs & qui sont hors de nous; puis qu'après ces deux sortes de Biens, il n'en faut point chercher d'autres. J'appelle *Biens qu'on trouve dans soi-même*, tout ce qui sert à l'embellissement de l'Ame, & à perfectionner le Corps: Et j'appelle *Biens étrangers & hors de nous*, *la Noblesse*, *les Amis*, *les Honneurs*, *& les Richesses.* Outre ces avantages néanmoins, nous croyons encore que, pour assûrer entierement le bonheur de nôtre vie, il est bon d'*Avoir de la puissance & d'être favorisé de la Fortune.*

Examinons en particulier, Quelle est la nature de toutes ces choses, & premierement en quoi consiste la *Noblesse.*

Les parties qui composent le souverain Bien.

LA *Noblesse* se peut considerer en deux façons, ou à l'égard de tout un Peuple, ou d'un Particulier seulement. Un Peuple sera remarquable par sa Noblesse, s'il est originaire du Païs qu'il habite, ou du moins fort

fort ancien; Si ses Fondateurs ont été illustres, & s'il en est sorti quantité de grands hommes qui aient éclaté par leur sagesse, par leur valeur, par leur justice & par tous les autres avantages qui donnent de l'émulation. La Noblesse d'un Particulier peut venir ou du côté des hommes, ou du côté des femmes, ou de tous les deux ensemble, sur tout si sa naissance est légitime; Et cette Noblesse sera toûjours d'autant plus considerable, si, de même que nous venons de remarquer touchant les Fondateurs des Etats, les premiers de sa race ont été illustres pour leur vertu ou leurs grands biens, ou pour quelqu'une des autres choses qui ont du crédit dans le monde; Et non seulement si les premiers de sa race ont été illustres, mais encore si depuis on en peut compter beaucoup d'autres dans sa famille, aussi bien parmi les femmes, que parmi les hommes; parmi les jeunes gens, & les vieillards, qui aient ajoûté à cette premiere gloire.

IL n'est pas difficile de connoître en quoi consiste ce que nous appellons *Etre heureux en enfans*. En général donc ce Bonheur se rencontre dans une Ville ou dans un Etat, s'il y a beaucoup de jeunesse, & qui ait de bonnes qualitez; soit que ces qualitez regardent le Corps, comme sont *la Taille*, *la Beauté*, *la Force*, *l'Adresse à toutes sortes d'exercices*; soit qu'elles regardent l'Ame, comme *la Temperance* & *la Valeur*: car à proprement parler, ces deux Vertus appartiennent aux jeunes gens. En particulier nous appellerons un homme heureux en enfans, celui qui en aura un grand nombre, tant

tant de l'un que de l'autre sexe, & remarquables par toutes les qualitez que nous venons de dire. Au reste les qualitez qui rendent les femmes recommandables, premierement quant au Corps, sont la *Beauté*, & la *Taille*: en second lieu, pour l'Ame & pour l'esprit, nous recherchons aux femmes particulierement la *Temperance*, & de plus *cet Amour du ménage qui ne tient point de la bassesse & qui n'est pas indigne d'une femme de condition*. De quelque façon donc que nous considerions la possession des enfans tant de l'un que de l'autre sexe, soit que nous la considerions en général ou en particulier, jamais elle ne pourra être heureuse entierement, si ces enfans, autant les filles que les mâles, n'ont toutes les vertus & toutes les qualitez que nous avons remarquées: Et pour cela peut-on assûrer de tous ceux qui ont des filles & des femmes aussi mal élevées que les *Lacedemoniens* en ont, Qu'ils ne sont heureux en enfans qu'à-demi.

QUANT aux *Richesses*, ce qui en fait partie est *l'Argent comptant*, la *quantité des heritages & des belles terres*; *les Meubles*, *les Troupeaux*, *les Esclaves*, sur tout s'ils sont remarquables par la grandeur, par la beauté, & par le nombre. Or non seulement, pour être riche, il faudra posseder toutes ces choses, mais encore il faudra que la possession en soit *sûre*, *honnête* & *profitable* tout ensemble. Une chose est profitable, lors qu'elle est de rapport; & elle est honnête, lors qu'on ne s'en sert que pour le plaisir. J'appelle possession de rapport celle dont nous tirons du revenu, & je nomme possession pour le plaisir simplement, celle qui n'a rien de plus con-

:onfiderable que l'ufage. Enfin nous poffe-
lons *en affûrance* une chofe, lors que nous
:n jouïffons en tel lieu & de telle forte que
ious pouvons en ufer comme il nous plait ;
& de plus quand la proprieté nous en appar-
ient. On poffede en propre une chofe lors
qu'on la peut aliener ; j'appelle aliener, la
rendre, ou la donner. Après tout, il ne
aut pas penfer que la qualité de Riche dé-
pende plus de la poffeffion des Richeffes
que de leur ufage ; car tant s'en faut que
ela foit, que même fe fervir de fon Bien,
ft proprement ce que nous appellons être
Riche.

LA *Gloire* & *la Reputation* confiftent à
paffer pour homme de bien dans l'es-
rit de tous les hommes. Et encore a être
rû poffeffeur d'un avantage ou que tout
: monde fouhaite paffionnément, ou du
ioins les plus honnêtes gens, ou les per-
onnes d'esprit.

L'*Honneur* eft un témoignage d'estime
qu'on rend à ceux qui font bien-faifans;
elà vient qu'on honore principalement les
erfonnes qui font du bien: Et quoi qu'il
it juste de ne porter de l'honneur qu'à ces
ens-là, on ne laiffe pas d'honorer encore
eux qui font en puiffance de bien faire: Au
ste le Bienfait regarde toûjours, ou la vie
& tout ce qui peut être caufe de fa confer-
ation, ou les richeffes, ou enfin quelqu'un
es autres avantages dont l'aquifition eft dif-
cile à faire, foit abfolument, foit en cer-
ain lieu, ou en certain tems: Et c'eft auffi
ourquoi fouvent nous voyons rendre beau-
oup d'honneur & faire de grandes foumis-
fions

fions à des perſonnes pour de très-petites choſes en apparence, ſeulement à cauſe que l'occaſion ou la difficulté de les faire les avoient renduës conſiderables. Les parties de l'Honneur, ou les manieres differentes d'honorer ſont, *les Sacrifices*, *les Inſcriptions publiques ſoit en vers ou en proſe*, *les Recompenſes*, *les Lieux conſacrez*, *les Préſéances*, *les Tombeaux*, *les Statuës*, *les Penſions qu'on a du Public*; à quoi l'on peut ajoûter ce que pratiquent les Nations étrangeres quand elles veulent honorer quelqu'un; par exemple, *Se proſterner contre terre*, ou *Se retirer du chemin quand on paſſe*. Il faut encore mettre *les Préſens* au nombre des choſes qui ſont en honneur. De vrai le Préſent eſt de telle nature, qu'en même tems il eſt & la donation d'une choſe & une marque d'eſtime; auſſi les Avares & les Ambitieux en ſont-ils grands amateurs; à cauſe qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchent. Les Avares y rencontrent l'aquiſition, & les Ambitieux l'honneur; qui eſt ce que tous deux demandent.

LA *Santé* eſt proprement la vertu du Corps; il faut néanmoins la poſſeder de maniere que nous puiſſions faire toutes ſortes de fonctions ſans en être malades; car il y en a beaucoup qui jouïſſent de la Santé comme faiſoit *Herodicus*, qu'on ne peut pas dire être heureux en cet état, à cauſe qu'il faut qu'ils s'abſtiennent de tout ce qui rend notre vie commode & agréable, ou de la plus grande partie.

POUR la *Beauté*, elle eſt differente à raiſon des âges differens. La Beauté d'un jeune

jeune homme est d'avoir le Corps propre à toutes sortes d'exercices, soit à la Course, & aux autres actions qui demandent de la force. Il faut encore qu'il soit agréable à voir, & si agréable même qu'on ne puisse se lasser de le regarder: Pour cette raison les Athletes propres à la Course & à se battre, sont très-beaux. La Beauté d'un homme fait, est de pouvoir supporter toutes les fatigues de la guerre, & d'avoir je ne sai quoi dans le visage qui le rende agréable à voir & redoutable tout ensemble. Enfin celle d'un vieillard consiste à pouvoir faire toutes les fonctions nécessaires; & cela sans se plaindre, comme ne sentant aucune des incommoditez qui affligent d'ordinaire la vieillesse.

LA *Force* consiste à tourner & manier quelqu'un comme on veut; ce qui se fait en cinq façons: Ou en le tirant, ou en le poussant, ou en l'élevant, ou en le terrassant, ou en l'étreignant: car on ne peut pas dire qu'un homme soit fort, s'il ne fait tout ceci, ou une partie.

A L'EGARD de la *belle Taille*, c'est quand on surpasse presque tous les autres, ou en hauteur, ou en largeur, ou en grosseur; en sorte néanmoins que cet excès ne rende pas le corps plus pesant ni plus tardif dans tous ses mouvemens.

POUR réussir au métier d'*Athlete* qui comprend trois sortes d'Exercices, savoir *la Lute*, *la Course*, & *le Combat des poings*; le Corps doit avoir ces trois avantages, *la Taille*, la *Force*, & l'*Agilité*: car tout homme qui est agile est fort. Au

δρομικὸς. Au reste, Quiconque peut jetter les jambes d'une certaine maniere, les avancer loin & promptément, est propre à la Course.

παλαιστικὸς. Celui qui peut étreindre son homme & le tenir ferme, est né pour la Lute.

πληκτικὸς, Enfin pouvoir à force de poings repousser un adversaire & le faire toujours reculer, c'est ce qu'il faut au combat des poings.

παγκρατιαστικὸς. πένταθλος. Entre les Athletes, quelques-uns réüssissent aux poings & à la lute tout ensemble, & d'autres sont adroits à toutes ces trois sortes d'exercices.

LA *Vieillesse commode* est celle qui vient tard & qui ne fait rien souffrir. Pour en joüir donc, il ne faudra pas vieillir de trop bonne heure; aussi ne suffira-t-il pas de vieillir tard, si en même tems on n'est exempt de toutes sortes d'incommoditez. Or cet avantage ne dépendra pas seulement des qualitez excellentes du Corps, mais encore de la bonne Fortune: Car qu'un homme soit sujet aux maladies & de foible complexion, le moyen qu'il ne souffre jamais? & s'il doit être incommodé, comment est-il possible que, sans un grand bonheur, il puisse vivre long-temps en cet état? J'avouë véritablement que, sans la santé & la bonne constitution, on ne laisse pas de vivre quelquefois assez long-temps; puis que tous les jours il se voit des gens privez de tous les avantages du Corps arriver à de longues années: Mais ce n'est pas ici qu'il faut donner une exacte connoissance de cette matiere.

POUR ce qui est *du Crédit*, & *d'avoir l'Amitié des honnêtes Gens*, ceci sera facile

cile à connoître quand nous aurons déclaré ce que nous entendons par le mot d'*Ami.* Tout homme donc qui tâchera, par toutes sortes de moyens, de procurer à un autre ce qu'il juge lui être avantageux sans autre motif que de le vouloir obliger, & seulement parce qu'il l'aime, c'est-là proprement ce que nous appellons *être Ami.* Or quiconque aura beaucoup de personnes disposées de cette sorte à son égard, se pourra vanter d'*Avoir du Crédit & beaucoup d'Amis*; & si ces mêmes personnes ont du mérite & de la vertu, pour lors il aura *l'Amitié des honnêtes gens.*

On appelle *bonne Fortune*, quand il arrive à une personne, ou qu'il lui est arrivé tous les biens & les avantages dont la Fortune est la cause ordinairement, ou du moins quand, de tous ces Biens, il lui en est arrivé la meilleure partie, ou les plus considérables. La Fortune au reste peut être cause quelquefois des mêmes Biens & nous procurer les mêmes avantages que ceux que notre adresse & les Arts nous procurent, quoi que d'ordinaire la plûpart de ceux qui viennent d'elle ne soient nullement au pouvoir des Arts, comme sont tous les Biens de Nature. Quelquefois encore elle est cause de certains Biens qui arrivent extraordinairement & en quelque façon contre le dessein de la Nature même; Par exemple, la Fortune est quelquefois cause de la Santé qui est un Bien dependant de la Medecine; & cette même Fortune bien souvent est cause de la Beauté & de la Taille, qui sont des avantages purement dépendans de la Nature. Mais en général, on peut nommer Biens de

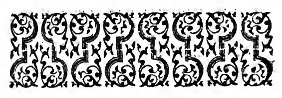
C la

la Fortune, tous ceux qui sont sujets à l'Envie. Outre ces Biens, la Fortune en donne encore d'autres quelquefois contre toute sorte de raison & d'apparence, comme il arrive, Quand, entre plusieurs freres qui sont très-laids, il s'en rencontre un parfaitement beau; Ou lors que, de plusieurs qui cherchent un trésor, il n'y en a qu'un qui le trouve; Ou encore quand une fléche, qui a été tirée, épargne celui-ci & en blesse un tout contre; Ou enfin lors qu'une personne, qui avoit accoûtumé d'aller seule en certain lieu, s'abstient d'y aller dans le tems que plusieurs, qui y étoient allez pour la premiere fois, y perissent; car il semble que toutes ces choses-là soient de purs effets de la bonne Fortune.

TOUCHANT *la Vertu*, parce qu'elle regarde la Louange particulierement, nous remettons à faire savoir ce que c'est quand nous serons au Genre Démonstratif.



CHA-



CHAPITRE VI.

De la Fin du Genre Déliberatif, *&* *des* Lieux, *pour prouver Qu'une chose est bonne ou utile.*



RE'SENTEMENT l'on voit Quelles sont les choses à quoi il faut avoir égard lors qu'on à à persuader, soit que ces choses-là soient arrivées, ou aient à arriver. Et de même en est-il pour dissuader, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire.

Mais parce que Celui qui délibere a toûjours pour but ce qui est *Utile*; d'ailleurs que jamais personne ne délibere de la *Fin*, mais seulement des *Moyens* pour y arriver; & que ces moyens-là, c'est ce qui est utile touchant le dessein qu'on à; Enfin parce que ce qui est utile, est toûjours un Bien & un avantage; Pour cela il faut que nous donnions ici quelques notions du *Bien* en général, & de ce qui est *Utile*, afin d'en tirer des Propositions.

Supposons donc,

Que le Bien est une chose souhaitable à cause d'elle-même;

Ou, qui, pour l'avoir, obligé à en rechercher d'autres ausquelles on ne penseroit jamais;

Ou généralement, que c'est ce que souhaite Tout ce qui est au monde, ou du moins Tout ce qui a du sentiment ou de la raison ; Et même ce que souhaiteroit Tout ce qui est privé de raison s'il en avoit.

Disons encore,

Que le Bien est tout ce que la Raison nous represente comme tel ;

Et encore,

Que tout ce qu'elle nous représente comme un Bien en chaque rencontre particuliere ; cela même nous est toûjours avantageux.

Ajoutons,

Que le Bien est ce qui par sa présence fait qu'on se trouve tout autre, & si content qu'on ne souhaite rien au delà ;

Ou,

Ce qui tout seul nous suffit ;

Et même,

Que c'est ce qui peut être cause de tous ces Biens que nous venons de dire, Ou qui les peut conserver, Ou qui en est toûjours suivi.

Supposons enfin,

Que le Bien est tout ce qui peut éloigner ou détruire ce qui est contraire aux avantages que nous avons remarquez.

En passant nous observerons Qu'une chose peut être Suivie d'une autre en deux manieres, ou *en même tems*, ou *quelque tems après*. Par exemple, l'Etude est suivie de la Science quelque tems après, parce que, pour être savant, il faut auparavant avoir étudié. Et la Vie suit toûjours la Santé en même tems, puis qu'il n'est pas possible qu'on jouïsse de la santé, & qu'en même tems on soit privé de la vie.

Nous observerons aussi Qu'une chose peut être Cause d'une autre en trois façons : Ou *for-*

formellement & par elle-même, ainsi la Santé est toûjours cause qu'une personne est saine: Ou *en reparant ce que cette chose perd*, ainsi les alimens sont cause encore de la Santé: Ou bien enfin *en la conservant*, & de cette sorte l'Exercice est cause de la Santé, parce que d'ordinaire la Santé en dépend.

SUPPOSE' donc que le Bien soit véritablement ce que nous venons de dire, il sera nécessaire de tirer ces conséquences: Premierement,

Que l'aquisition d'un Bien & la délivrance d'un Mal, seront des choses avantageuses; I.

puis que d'un côté aquerant un Bien, on n'aura pas en même tems le mal qui lui est contraire: Et d'un autre côté qu'étant délivrez d'un Mal, on aura après le bien qui le suit.

En second lieu,

Que l'échange d'un petit Bien pour un plus grand, ou l'échange d'un grand Mal pour un plus petit, seront encore de grands avantages; II.

puis que d'une part il sera vrai d'assûrer, Qu'autant que ce grand Bien aura d'avantage sur le petit, autant de Bien aura-t-on aquis qu'on n'avoit pas; Et d'une autre part, Qu'autant que ce petit Mal sera moindre que le plus grand, d'autant de mal sera-t-on délivré qu'on n'aura plus.

On pourra aussi inferer,

Que généralement toutes les Vertus seront des Biens; III.

puis que ceux qui les possedent se trouvent contens en cet état, & que d'ailleurs elles sont causes qu'il leur arrive ensuite beaucoup d'autres avantages; & même qu'elles les

rendent capables de faire du bien aux autres. Mais nous parlerons de cette matiere à part en un autre endroit, où il sera traité de chaque Vertu en particulier, & de sa difference.

De plus on soutiendra,

IV. *Que le Plaisir est un Bien*,

parce que naturellement tous les Animaux le recherchent.

Et par la même raison,

V. *Toutes les belles choses & qui sont agréables*,

car tout ce qui est agréable nous apporte du plaisir. Quant aux choses qui sont Belles, il faut remarquer que les unes sont agréables simplement, & les autres honnêtes & souhaitables pour l'amour d'elles-mêmes.

Enfin, pour ne rien oublier, & pour nommer tous les Biens les uns après les autres, il faudra mettre encore au nombre des Biens, Premierement,

VI. *Le souverain Bien*,

vû qu'il est souhaitable à cause de lui-même & qu'il peut satisfaire pleinement, & que, pour l'aquerir, nous n'épargnons rien de tout ce qui est en nôtre pouvoir.

Secondement, il y faudra mettre

VII. *La Justice, la Valeur, la Temperance, la Grandeur de Courage, la Magnificence, & pareilles habitudes*;

à cause que ce sont-là les Vertus de l'Ame.

Il y faudra encore ajoûter

VIII. *La Santé, la Beauté, & telles choses semblables*;

puis que non seulement ce sont les Vertus du Corps & les qualitez qui le perfectionnent, mais encore parce qu'elles sont capables de nous faire entreprendre beaucoup de choses, & même de les executer. Par exemple, la San-

Santé est un Bien, parce qu'elle est la source de tous les Plaisirs & de la Vie même; aussi est-ce principalement ce qui la fait passer pour un Bien excellent, à cause qu'elle est en même tems le principe des deux seules choses que le Vulgaire estime le plus au monde, qui est de vivre; & de vivre avec plaisir.

Les Richesses encore sont à mettre au rang des Biens, IX.

puis qu'il y a de la vertu à s'en bien servir, & que par leur moyen on peut faire bien des choses.

Pareillement

Les Amis & l'Amitié; X.

car un Ami est toûjours souhaitable à cause de lui-même, joint qu'il peut beaucoup servir.

L'honneur encore & la Gloire sont des Biens; XI.
car, outre qu'il est agréable de les posseder, & qu'ils nous peuvent servir beaucoup, c'est qu'il arrive d'ordinaire, que les mêmes choses qui nous font rendre de l'honneur se trouvent véritablement en nous.

Savoir Parler & agir sont encore des Biens, XII.
puis que ces choses-là peuvent nous procurer de très-grands avantages.

Il faut dire le même,

Du bel Esprit, de la Memoire, de la Docilité, de la Vivacité, & de telles autres qualitez; XIII.

car tout cela peut beaucoup contribuer à nôtre fortune, & nous mettre en état de faire de grandes choses.

On doit aussi mettre au rang des Biens,

Toutes les Sciences, & les Arts, comme aussi la Vie; XIV.

puis que, quand nous n'aurions autre avantage que de vivre, il ne faudroit pas laisser de souhaiter la vie à cause d'elle-même.

Enfin nous devons tenir pour Bien,

XV. *Tout ce qui est Juste,*

attendu qu'il regarde l'utilité publique.

Voilà pour les choses qui sans contredit passent chez tous les hommes du monde pour de véritables Biens.

Biens douteux ou controversez, & pour les faire valoir.

QUANT aux autres choses à qui la qualité de Bien est contestée, la preuve s'en pourra faire ainsi;

Premierement,

I. *Que tout ce qui a pour son contraire un Mal, est un Bien.*

En second lieu,

II. *Tout ce qui a pour son contraire une chose dont les Ennemis tirent de l'avantage;*

Par exemple, s'il est utile aux Ennemis que nous soyons poltrons, sans doute la Valeur nous sera fort avantageuse.

Et generalement enfin,

III. *Tout ce qui sera contraire aux choses que les Ennemis souhaitent, ou qui leur donnent de la joie, apparemment nous doit être utile.*

De-là vient que *Nestor*, dans HOMERE, voulant reconcilier *Achille* & *Agamemnon*, de qui la division alloit ruiner l'entreprise des *Grecs* devant *Troie*, allegue d'abord, comme un moyen très-capable de les toucher,

Iliad. I. *Quelle joie à Priam, s'il apprend ce desordre?*

Il faut pourtant remarquer que ceci n'est pas toûjours vrai, mais seulement pour l'ordinaire;

dinaire ; puis qu'enfin rien n'empêche que quelquefois une même chose ne soit utile à deux Ennemis en même tems ; d'où est venu le Proverbe : *Que souvent les Maux portent à la reconciliation, & rendent les hommes amis* ; ce qui se doit entendre lors que la même chose est dommageable également aux uns & aux autres.

De plus il y aura lieu de soûtenir,

Que tout ce qui n'est point dans l'excès est un Bien ; puisque tout ce qui est excessif & plus grand qu'il ne faut, est un Mal. IV.

Comme encore,

Tout ce qui nous aura fait prendre beaucoup de peine, ou obligé à une grande dépense. V.

Et certainement pourroit-on dire que ces choses-là n'eussent pas toutes les apparences d'un véritable Bien, puis qu'en effet elles seront le but & la Fin de toute cette dépense & de tous ces grands travaux ? Car ce qui tient lieu de Fin est toûjours un Bien. Aussi est-ce la raison qui oblige HOMERE de faire dire à *Junon*, lors que les *Grecs* sont prêts de s'en retourner, & de lever honteusement le siege de devant Troie :

Quoi donc de leur retour les Grecs *trop desireux*
Oublîront en fuyant tant d'exploits genereux ?
Les Troyens *à leur honte auront donc la victoire ;*
Et Priam *pour jamais se verra plein de gloire ?*

Il fait dire encore à *Ulysse*, en un autre endroit, parlant à l'Armée des *Grecs* pour les faire opiniâtrer à ce Siege,

Quelle honte, Guerriers, à tant de combattans, Iliade 2.
De n'être pas vainqueurs après un si long-tems,
Et de s'en retourner sans honneur & sans gloire ?

C'est encore ce qui a donné lieu au Proverbe,
Casser sa cruche à la porte.

On pourra soûtenir de même,

 Que

VI. *Que ce que quantité de personnes souhaitent passionnément, ou qui merite en apparence qu'on en dispute la possession & qu'on se batte pour l'avoir, est un Bien.*

Cette Proposition doit passer pour certaine, suivant une des définitions du Bien que nous avons données, vû qu'alors il a été dit, *Que le Bien étoit une chose que généralement tous les hommes souhaitoient* : Il est vrai que cette Proposition est conçuë en des termes moins universels; mais quand on dit *un grand nombre* ou *la plûpart*, il semble en quelque façon qu'on veuille dire, *Tout le monde.*

Ce raisonnement encore sera plausible,

VII. *Que tout ce qui est louable est un Bien;*

à cause que personne ne se met en peine de louer une chose qui n'a rien de bon en soi.

Toute action encore passera pour bonne,

VIII. *Qui tire des louanges de la bouche même des Ennemis, & des plus Méchans.*

Car qui pourroit dire alors Que cette action ne fût pas dans une approbation générale, quand ceux qui ont le plus d'intérêt d'en dire du mal pour leur avoir été prejudiciable, eux-mêmes en disent du bien? Il est certain que jamais ils n'en auroient fait cette estime, si la verité ne les y avoit forcez. Ce fondement est si vrai, que c'est par cette raison qu'on tient pour méchans ceux qui sont blâmez de leurs Amis, & tout au contraire pour honnêtes Gens & pour vertueux ceux qui obligent même leurs propres Ennemis à les louer; & c'est de cette maniere que *Simonide* loua un jour les *Corinthiens*, dont néanmoins ils se tinrent fort offensez; c'est quand il dit,

Et quoique tu sois Greque, *ô fameuse* Corinthe, IX.
*Ce n'est point contre toi qu'*Ilion *fait sa plainte.*

On pourra encore proposer comme excellent,

Tout ce qu'une personne très-sage, ou un très-homme de bien, ou une honnête femme auront jugé tel.

Ainsi nous dirons d'ULYSSE, *Qu'il faut que l'ait été un excellent homme; puis que, de tous les* Grecs, *il n'y en a eu pas un que* Minerve *ait plus estimé que lui.* Ainsi encore dirons-nous, *Qu'*Helene *a dû être une parfaitement belle femme, attendu que* Thesée *la jugea seule digne de son choix & de son affection.* On assûrera de même du jeune PARIS, *Que sans doute il fût extraordinairement judicieux, puisque trois Déesses considerables le voulurent avoir pour Arbitre de leur differend.* On maintiendra aussi *Qu'*Achille *a été un très-vaillant Capitaine, à cause que le divin* HOMERE *l'a fait le premier Heros de son Poëme.*

On mettra encore de ce rang,

Tout ce que d'ordinaire on préfere aux autres choses: X.

Or ce qu'on préfere d'ordinaire c'est, ou de faire ce que nous avons remarqué être avantageux, ou ce qui peut nuire à nos Ennemis, ou être profitable à nos Amis; ou enfin ce qui est possible. Au reste on tient une chose *possible* pour deux raisons, ou quand elle s'est faite déja, ou quand elle est facile à faire. Une chose est facile à faire, lors qu'on la fait sans peine, & en fort peu de tems; car la difficulté d'une entreprise se mesure toûjours, ou à la longueur du tems qu'on employe à l'executer, ou au mal qu'elle donne.

Il y aura lieu encore de soûtenir,

XI. *Que tout ce qui se fait comme on veut, est un Bien.*

Et de fait ce que les hommes veulent toûjours, c'est, ou de n'avoir point de mal absolument, ou d'avoir peu de mal pour beaucoup de bien. Ainsi un méchant homme se porte à une action punissable, dans la pensée, ou qu'il n'en sera point puni, ou s'il vient à l'être, que la punition sera legere.

Cet autre raisonnement encore pourra servir,

XII. *Que les choses que nous possederons en propre, ou que personne n'aura que nous, ou qui excelleront par dessus toutes les autres, seront bonnes;*

à cause qu'il y aura plus honneur à les posseder.

Comme aussi,

XIII. *Tout ce qui nous conviendra particulierement;*

Par exemple, tout ce qui nous sera bienséant ou à cause de nôtre naissance, ou à cause de nos grands emplois.

Pareillement,

XIV. *Toutes les choses que nous croirons nous manquer, pour petites qu'elles soient;*

Puis qu'on ne se met pas moins en peine d'aquerir celles-là, que les autres qui sont d'une plus grande importance.

On fera passer encore pour de bonnes choses,

XV. *Celles dont on peut venir à bout aisément;* car non seulement elles sont possibles, mais encore faciles à faire. Au reste nous croyons pouvoir aisément venir à bout d'une chose, lors que tout le monde l'a déja faite, ou quantité de personnes, du moins nos pareils, ou ceux qui ne nous valent pas.

Une

Une chose encore paroîtra avantageuse & à entreprendre,

Qui sera agreable à nos Amis, ou fera dépit à nos Ennemis. XVI.

Et encore,

Tout ce que les personnes d'un haut merite & qu'on estime infiniment au dessus des autres, d'ordinaire se proposent de faire. XVII.

De plus,

Toutes les choses pour lesquelles il semble qu'on soit né, ou dont on a une très-grande experience; XVIII.

Puis que c'est d'ordinaire en de telles rencontres que les hommes se promettent plus de succès.

Nous pourrons encore faire valoir,

Tout ce que les personnes de niant & de basse condition ne peuvent faire; XIX.

Vû qu'alors il y aura d'autant plus de gloire à entreprendre ces choses, qu'elles seront hors du commun & au dessus de la portée des hommes ordinaires.

Enfin l'on fera passer pour bon,

Tout ce qu'ordinairement on souhaite; XX.

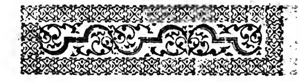
Car outre qu'on y trouve du plaisir, c'est que même on ne croit pas qu'il y ait rien de meilleur.

Mais sur tout une chose sera aisée à proposer comme excellente à une personne,

Si c'est particulierement sa passion & ce qu'elle souhaite le plus au monde; XXI.

Par exemple, comme est la Victoire à un Ambitieux; l'Argent à un Avare; & ainsi des autres.

Ce sont donc là les *Lieux* qui doivent fournir des Propositions, quand on aura à montrer Qu'une chose est Bonne & Utile.



CHAPITRE VII.

Lieux *pour connoitre Quand un Bien est plus grand ou plus petit qu'un autre.*

MAIS parce qu'assez souvent il arrive Que les mêmes personnes, qui demeurent d'accord que deux choses véritablement sont *Utiles*, ne laissent pas d'être en contestation sur *le Plus* & *le Moins* ; Il faut encore que nous enseignions à connoitre Quand un Bien sera *plus Grand* qu'un autre, & Quand une chose sera *plus Utile*.

Supposons donc premierement, *Que tout ce qui surpasse une chose, en quoi que ce soit, est ce qui déja contient en soi tout autant que cette chose-là contient, & qui a encore quelque chose de plus*: Et au contraire, *Que tout ce qui est surpassé & moindre, est ce qui est renfermé & compris dans la chose qui le surpasse.*

Supposons en second lieu, *Que tout ce qu'on dit être* ou *plus grand*, ou *en plus grand nombre* n'est tel qu'à cause qu'on en fait comparaison avec quelque chose de plus petit. Et tout de même, Qu'autant de fois qu'on se sert des termes de *Grand* & de *Petit*, de *Peu* & de *Beaucoup*, c'est toûjours à l'occasion de choses qu'on fait rapporter à d'au-

d'autres dont on veut faire savoir la grandeur & en quelle quantité elles sont.

Supposons enfin, *Que tout ce qui surpasse une autre chose*, est proprement ce que nous appellons *Grand*; Et au contraire, *Que tout ce qui en est surpassé* est proprement ce que nous appellons *Petit*; & ainsi du *Peu* & du *Beaucoup*.

DONC, puis qu'il a été remarqué,

Que le Bien est une chose qu'on doit souhaiter à cause d'elle-même, & non pas à cause d'une autre;

Et encore,

Que c'est généralement ce que desire tout ce qui est au monde, ou qui a de la raison, ou que rechercheroit tout ce qui est privé de raison, s'il avoit de la connoissance & du jugement;

En un mot,

Que c'est tout ce qui est capable de nous procurer de pareils avantages, ou de nous les conserver, Ou qui en est suivi:

Supposé encore ce que nous avons dit,

Qu'une chose à laquelle nous en rapportons d'autres, tient toûjours lieu de Fin;

puis que c'est à la Fin seule à quoi on rapporte tout ce qu'on fait, & pour laquelle tout le reste est recherché:

Supposé en dernier lieu,

Que tout ce que chaque Particulier se propose comme un Bien, jamais à son égard il ne peut être tel qu'il n'ait en lui quelqu'une des bonnes qualitez que nous venons de dire:

Tout cela présupposé, on pourra tirer les conséquences qui suivent:

PRE-

PREMIEREMENT,

I. * *Que plus de choses qu'une seule prise à part, ou qu'un petit nombre; & cela comparé de sorte l'un avec l'autre que dans ce plus grand nombre se trouve aussi compris ce même petit nombre ou cette seule chose; sans doute le plus grand nombre en cet état l'emportera & sera à préferer.*

En effet, les deux conditions que nous avons remarquées, pour avoir l'avantage & être consideré comme le meilleur, s'y rencontrent: Car déja, de soi & en qualité de plus grand nombre, on ne peut pas douter qu'il ne les surpasse. Et d'ailleurs ces autres choses-ici, pour être comprises en lui, en sont surpassées.

Secondement cette consequence sera bonne,

II. *Que si une chose, qui est la plus excellente dans son Genre, l'emporte sur une autre qui soit aussi la plus excellente dans le sien; sans difficulté le Genre de la plus excellente l'emportera sur le Genre de l'autre.*

Et reciproquement,

III. *Que si un Genre est plus excellent qu'un autre Genre, Ce qu'il y aura de plus excellent*

* Il y a ici plus de finesse que l'on ne pense, & sans la precaution dont *Aristote* se sert, la Proposition absolument seroit fausse. Un exemple éclaircira ce que je dis. Mettez d'un côté vingt petits *Louïs* blancs de quatre sols, & de l'autre côté un *Louïs* d'or, ou trois; il est certain que si simplement vous faisiez comparaison de ces vingt petits *Louïs* avec ce *Louïs* d'or, ou ces trois; il ne seroit point vrai de dire, *Que le plus grand nombre l'emporteroit sur le petit*; Aussi n'est-ce pas-là le sens d'*Aristote*; mais il ajoûte: Mettez encore autant d'or avec ces pieces d'argent qu'il y en a de l'autre côté, & pour lors la Proposition sera vraie.

lent dans ce plus parfait Genre, l'emportera sur tout ce qu'il y aura de plus excellent dans l'autre.

Par exemple, s'il est vrai de dire en particulier, Que le plus excellent de tous les hommes est plus parfait que la plus excellente de toutes les femmes; En général il sera vrai de dire encore, Que tous les hommes seront plus parfaits que toutes les femmes généralement.

Et au contraire, par la même raison, Si l'on peut dire Que tous les hommes généralement sont plus excellens & plus parfaits que toutes les femmes en général; on pourra dire en particulier aussi, Que le plus excellent de tous les hommes sera plus parfait que la plus excellente de toutes les femmes; puis que les degrez d'excellence de chacun Genre, & des choses qui sous eux tiennent le premier rang, ont toûjours un parfait rapport entr'eux, & sont dans une juste proportion.

De plus, on pourra inferer,

IV. *Qu'un Bien, qui en aura un second à sa suite, vaudra mieux qu'un autre qui n'en aura point;*

A cause que joüissant de l'un, on joüira aussi de celui qui le suit. Au reste nous avons déja fait savoir, Q'une chose peut venir ensuite d'une autre en deux façons; Ou *en même temps*, Ou *quelque temps après*. Il se remarque encore une troisiéme façon que nous appellons *Suivre en puissance*. Donnons des exemples.

La Vie suit la Santé en même temps; Il n'en est pas toûjours de même de la Santé à l'égard de la Vie.

La

La Science encore suit l'Etude, mais ce n'est que quelque tems après.

Enfin le Larcin suit en puissance le Sacrilege; puis que quiconque a la hardiesse de voler sur les Autels & de piller les Temples, Celui-là ne fera pas difficulté de dérober ailleurs.

Cette conséquence aussi aura lieu,

V. *Que de deux choses qui en surpasseront une troisiéme, celle qui la surpassera de davantage sera la meilleure;*

attendu que, pour être en cet état, il est nécessaire qu'elle surpasse aussi l'autre qui étoit plus grande.

On pourra dire encore,

VI. *Que tout ce qui produira un plus grand Bien vaudra mieux & sera plus digne de notre choix;*

puis que c'est à cela principalement qu'on connoit quand un Bien est plus grand qu'un autre. Et reciproquement,

VII. *Tout ce qui sera produit par une plus excellente chose;*

car si tout ce qui est bon pour la Santé est plus souhaitable, & est un plus grand Bien que ce qui apporte simplement du plaisir; la conséquence est nette, Que le Plaisir est bien moins considerable que la Santé.

Il y aura lieu encore d'inferer,

VIII. *Que tout ce qui sera souhaitable de soi-même, vaudra mieux que ce qui ne sera souhaitable qu'à cause d'une autre chose;*

Par exemple, la Force doit être tenuë pour un plus grand Bien que tout ce qui regarde la Santé seulement; puis que sans la Santé on ne souhaiteroit jamais pas une de ces choses; Au lieu que la Force est toûjours desirable d'elle-même, en quoi nous avons dit,

dit que consistoit principalement la nature du Bien, entre les definitions que nous en avons données.

On pourra aussi prétendre,

Que tout ce qui tient lieu de Fin est meilleur que ce qui n'est point considerable en cette qualité; IX.

vû que celui-ci n'est recherché qu'à cause d'une autre chose, & que l'autre est recherché pour l'amour de lui-même. Par exemple, l'Exercice le doit ceder à la Santé, à cause qu'on n'aime à faire de l'exercice, qu'afin de se bien porter.

Cette conséquence encore sera bonne,

Que ce qui n'aura pas tant de besoin d'une chose ou de plusieurs qu'un autre, sera meilleur; X.

attendu qu'il sera beaucoup plus parfait & plus capable de satisfaire tout seul. Au reste une chose a moins de besoin qu'une autre en deux manieres, Ou quand elle n'a pas affaire de tant, ou que ce qui lui manque est plus aisé à trouver.

On aura aussi raison d'assûrer,

Que de deux Biens, dont l'un sera tellement dépendant de l'autre, que sans lui il ne seroit pas ou ne pourroit être; l'autre au contraire ne dépendra point de ce Bien en aucune façon, l'Indépendant vaudra beaucoup mieux; XI.

car, comme il n'aura que faire de rien, c'est une marque qu'il sera & plus capable de satisfaire tout seul & plus parfait de lui-même.

La même conséquence encora aura lieu à l'égard de deux choses comparées ensemble,

Si l'une a la qualité de Principe & que l'autre ne l'ait pas. Et XII.

Et tout de même de deux autres,

XIII. *Si l'une est Cause, & l'autre non;* vû qu'on sera obligé d'en faire d'autant plus d'état, qu'absolument il est impossible que sans aucune Cause & sans aucun Principe, quelque chose que ce soit puisse être jamais, ni être faite.

Cette conséquence aussi sera necessaire,

XIV. *Que de deux Biens qui reconnoitront chacun un Principe different, celui qui sera produit par le plus excellent Principe sera aussi le plus excellent:*

Et encore celle-ci,

XV. *Que de deux Biens qui reconnoitront chacun une Cause differente, celui qui sera l'effet de la plus noble Cause sera aussi le plus noble:*

Et reciproquement il sera vrai de dire, en renversant ces deux mêmes consequences,

XVI. *Que de deux Principes differens, celui qui produira un plus grand Bien sera aussi le meilleur;*

Comme aussi,

XVII. *De deux Causes celle qui produira un plus grand effet.*

Par ce que nous venons de dire il se voit, Que; de quelque façon qu'on puisse raisonner en ce sens, toûjours de part & d'autre il sera aisé de faire paroître une chose plus considerable; car non seulement un Bien en paroîtra plus considerable; *Si étant reconnu pour Principe, on le compare avec un autre qui ne soit pas tel*; mais encore, *Si n'étant point Principe, on en fait comparaison avec un autre qui soit Principe véritablement.* Et de fait, dans tout ce qu'on se propose, la Fin est toûjours la chose la plus considerable & ce qui tient le premier rang; cepen-

dant

dant ce n'est point un Principe. Donnons quelque exemple. LEODAMAS accusant CALLISTRATE soûtenoit, Que *celui qui avoit conseillé de faire une mauvaise action étoit plus coupable que celui qui l'avoit commise; parce*, disoit-il, *que cette action n'auroit jamais été faite, si premierement elle n'avoit été conseillée.* Ici le Conseil est consideré comme le Principe de l'Action. Et tout au contraire une autrefois le même accusant CHABRIAS soûtint, Que *celui qui avoit commis une injustice, étoit beaucoup plus coupable que celui qui l'avoit conseillée; puis que tout Conseil demeure inutile, si un autre ne l'execute, & que ceux qui conseillent de faire une chose la conseillent toûjours à dessein que d'autres la mettent à execution.* Ici l'Execution est considerée comme la Fin.

On pourra encore tirer cette conséquence,

Que ce qui se trouve rarement est plus excellent que ce qui se trouve communement & en abondance. XVIII.

Ainsi l'Or est plus excellent que le Fer; car quoi qu'on n'en tire pas tant d'usage que du Fer, il semble néanmoins plus precieux à cause que l'aquisition en est plus difficile à faire.

Dans un autre sens aussi on pourra soûtenir,

Qu'une chose qu'on aura en abondance sera meilleure qu'une autre qui sera plus rare; XIX.

puis qu'en effet on se servira beaucoup plus de l'une que de l'autre; & que tout ce qui sert très-souvent, vaut mieux que ce qui ne sert que quelquefois & très-peu. C'est ce qui a fait dire à PINDARE dans une de ses Odes, *il*

Pind. Ode 1. Olymp. *Il n'est rien de si bon que l'eau.*
Et tout de même on pourra prétendre,

XX. *Que ce qui est plus difficile à aquerir est préferable à tout ce qui s'aquiert aisément;*
parce qu'il sera plus rare que l'autre.

Et tout au contraire,

XXI. *Que ce qui est plus facile à aquerir vaut mieux que ce qui ne peut être aquis qu'avec difficulté;*
puis que nous avons ces choses-là comme nous voulons & quand bon nous semble.

Pareillement,

XXII. *Tout ce qui aura pour son contraire un plus grand Mal:*

Et encore,

XXIII. *Toutes les choses dont la privation nous apportera plus de dommage ou plus d'incommodité.*

On prétendra aussi,

XXIV. *Que tout ce qui est Vertueux vaut mieux que ce qui n'est point une Vertu;*
Et au contraire,

XXV. *Que ce qui est Vicieux est pire que ce qui n'est point un Vice & qui n'y a aucune disposition;*
attendu que ces choses sont arrivées à leur terme & à leur Fin; & que les autres ne sont pas en cet état-là.

Cette conséquence encore aura lieu,

XXVI. *Que ce qui produira des effets plus louables ou plus blâmables, sera aussi plus blâmable ou plus louable lui-même.*

Et par la même raison,

XXVII. *Que les plus hautes Vertus & les plus grands Vices produiront aussi des actions & plus vicieuses & plus vertueuses;*
puis que ce qu'un Principe & une Cause sont à l'égard de leurs Effets, tels sont toû-

toûjours les Effets à l'égard de leurs Principes.

De plus on pourra raisonner ainsi,

Que toutes les choses, dont l'excès sera ou plus souhaitable ou plus honnête, ces choses-là seront elles-mêmes & plus honnêtes & plus souhaitables: XXVIII.

Par exemple, à cause qu'il est plus souhaitable d'avoir une excellente vûë, que d'avoir l'odorat excellent; il s'ensuit Que la bonne Vûë est quelque chose de plus souhaitable que le parfait Odorat:

Et pareillement,

Que s'il est beaucoup plus honnête d'aimer à faire des Amis, que d'aimer à aquerir des richesses, l'amour des Richesses sera moins honnête que l'Amour des Amis. XXIX.

Et reciproquement on pourra dire, en renversant les deux Propositions precedentes;

Que plus une chose sera excellente & honnête, & plus l'excès en sera honnête & excellent: XXX.

Et tout de même,

Que plus le desir d'un Bien sera honnête & raisonnable, & plus ce Bien-là aussi sera honnête; XXXI.

car il est certain Que plus les choses que nous souhaitons sont grandes en elles-mêmes, & plus à proportion nos desirs croissent & sont grands pour l'ordinaire.

Tout au contraire on dira,

Que d'autant plus qu'une chose sera honnête & bonne, d'autant plus aussi le desir en sera bon & honnête. XXXII.

Et encore,

Que plus une Science sera honnête & belle, & plus les matieres qu'elle traitera seront belles aussi & honnêtes; XXXIII.

at-

attendu que Telle qu'eſt la nature d'une Science, telle eſt ſa Doctrine; puis que chaque Science n'enſeigne rien que ce qui eſt de ſon ſujet.

Et par la même raiſon, à cauſe de l'analogie & du parfait rapport,

XXXIV. *Que plus une choſe ſera belle & honnête, & plus la Science qui en traitera ſera telle.*

CE raiſonnement encore aura lieu,

XXXV. *Que tout ce que des hommes prudens & très-judicieux, ou tous les hommes enſemble, ou un fort grand nombre de perſonnes, ou la plûpart, ou les plus habiles gens d'une Profeſſion, jugeroient ſans doute, ou auront déja jugé être un Bien ou un plus grand Bien; aſſûrément cela doit paſſer pour tel. Au reſte il n'importe que ç'ait été ſimplement leur avis, ou qu'ils aient rendu ce jugement en qualité de Maîtres & d'Experts.*

Or non ſeulement on poûrra ſe ſervir de cette Propoſition, quand il ſera queſtion de juger ſi un Bien ſera plus grand qu'un autre; mais encore en quelque matiere que ce ſoit; Car on s'en pourra ſervir également & en raiſonnant ſur la nature d'une choſe, & en traitant de ſa Quantité, de ſa Qualité, & ainſi du reſte; puis que toûjours il y aura lieu d'aſſûrer, Qu'une choſe ne ſera jamais autre que ce que la Prudence, ou la Science qui en doit juger, en aura déterminé; ce que nous avons déja remarqué eſt vrai entre les definitions du Bien que nous avons données; vû qu'il a été dit, *Que le Bien eſt une choſe que tout ce qui eſt au monde rechercheroit, s'il avoit du ſens & de la prudence.* D'où il s'enſuit, Qu'un Bien ſera toûjours d'au-

d'autant plus grand & à souhaiter, que celui qui le jugera tel aura de prudence & de jugement.

Sur ce fondement on pourra dire encore,

Que tout ce qui se rencontre dans les XXXVI.
honnêtes gens, soit absolument, soit en qualité d'honnêtes gens, est plus à rechercher.

Par exemple, à cause que la Valeur se rencontre plus ordinairement dans un honnête homme que la force du Corps, il sera vrai de dire que la Valeur est quelque chose de plus considerable que la Force.

On dira aussi,

Que ce que le plus homme de bien choisi- XXXVII.
roit & préfereroit à toute autre chose, soit absolument soit en qualité de plus homme de bien, on le doit croire meilleur.

Ainsi nous pourrons assûrer; Qu'il vaut mieux souffrir l'injustice que de la faire, à cause que le plus homme de bien qui soit au monde sera de ce sentiment.

On pourra dire encore,

Que ce qui donnera plus de plaisir sera XXXVIII.
préferable à tout ce qui en donnera moins; car ce raisonnement paroîtra d'autant plus vrai, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne recherche le Plaisir, & qu'on souhaite toûjours le Plaisir à cause de lui-même; qui sont deux qualitez essentielles que nous avons attribuées au Bien & à la Fin en apportant leurs definitions. Au reste une chose apporte plus de plaisir qu'une autre en deux façons, Et quand elle est accompagnée de moins de douleur, Et quand le plaisir qu'elle donne est d'une plus longue durée.

Il y aura lieu encore de conclure,

XXXIX. *Que ce qui sera plus honnête vaudra mieux que ce qui le sera moins;*

Vû que tout ce qui est honnête ou apporte du plaisir, ou est souhaitable à cause de lui-même.

Et pareillement,

XL. *Que tout ce que nous aimerions mieux nous procurer à nous-mêmes ou à nos amis, sera un plus grand avantage;*

Comme au contraire un plus grand Mal,

XLI. *Tout ce que nous aimerions mieux éviter, ou faire éviter à nos amis.*

Il y aura lieu encore de soutenir,

XLII. *Que ce qui sera d'une plus longue durée doit être préferé à ce qui ne durera pas tant;*

Et tout de même,

XLIII. *Que ce qui sera moins sujet au changement, vaudra mieux que ce qui sera d'une nature plus changeante;*

attendu que l'usage de ces deux choses l'emportera sur celui des deux autres: Puis que ce qui sera d'une plus longue durée apportera plus d'utilité, à cause qu'on s'en servira plus long temps. Et par la même raison, Tout ce qui sera d'une nature moins changeante; vû que nous aurons la liberté de nous en servir toutes les fois qu'il nous plaira: car c'est seulement de ce qui ne change point qu'on se peut servir quand on veut, parce qu'on le trouve toûjours en même état.

On pourra dire encore,

XLIV. *Que telles que seront entre elles deux choses comprises sous quelqu'un des termes que nous appellons* Conjuguez & de Cas semblables, *telles seront entre elles aussi toutes*

toutes les autres qui seront de leur suite & de leur dépendance.

Par exemple, s'il est vrai de dire Que ce que signifie le mot *Vaillamment*, qui est un terme conjugué, est quelque chose de plus honnête & plus à souhaiter que ce qui est signifié par ce mot *Temperament* qui est un autre terme conjugué; Il faudra conclure Que la *Valeur* sera plus souhaitable que la *Temperance*; & Qu'être *Vaillant* sera une Vertu beaucoup plus considerable Que d'être *Temperant*.

Ce raisonnement encore pourra servir,

Qu'une chose que tout le monde souhaitera ou beaucoup de personnes, vaudra mieux qu'une autre que tout le monde ne souhaitera pas, ou peu de personnes seulement; XLV.

Et cela conformément à la définition du Bien que nous avons donnée: Car s'il est vrai *Que le Bien soit une chose que tout le monde souhaite généralement*; la conséquence est nécessaire, Que tout ce qui sera davantage souhaité sera aussi un plus grand Bien.

On pourra encore faire valoir ce raisonnement,

Que ce que nos Parties adverses, ou nos Ennemis, ou nos Juges, ou des Experts ayant commission d'eux de nous juger, auront declaré être un plus grand Bien, sans doute il doit passer pour tel. XLVI.

Car quant à l'approbation de nos Parties Adverses & de nos Ennemis; on pourra soûtenir Qu'elle doit tenir lieu d'une approbation générale, & que c'est autant que si tout le monde en étoit demeuré d'accord.

A l'égard des Juges, leur jugement encore sera très-considerable, tant parce qu'il n'y aura qu'eux qui aient autorité de prononcer sur de semblables matieres; que parce qu'ils y seront très-intelligens.

Quelquefois encore on pourra soûtenir,

XLVII. *Qu'une chose à laquelle tout le monde participe est digne d'une plus grande estime,*

puis qu'en quelque façon il y a de la honte à n'y pas participer comme les autres.

Quelquefois le contraire aura lieu; par exemple, si une chose est de telle qualité,

XLVIII. *Qu'aucun autre ne la possède que nous, ou fort peu de personnes,*

attendu qu'elle en sera beaucoup plus rare.

On pourra dire encore,

XLIX. *Que ce qui est plus digne de louange est aussi plus considerable,*

puis que, pour être tel, il faut qu'il soit plus honnête.

Et tout de même,

L. *Qu'une chose à qui on rend plus d'honneur doit être plus estimée,*

à cause que l'honneur qu'on lui rend fait comme voir ce qu'elle vaut.

Et par la même raison au contraire,

LI. *Que tout ce qui est suivi d'un plus grand châtiment est un plus grand mal.*

Et encore il sera aisé de représenter comme meilleur,

LII. *Ce qui surpassera une chose reconnuë généralement pour un très-grand avantage, ou du moins qui paroîtra telle.*

Pour

POUR rendre encore une chose plus grande qu'une autre en apparence, on se pourra servir d'Adresse, qui est, De la diviser en plusieurs parties; parce que toutes ces parties la feront paroître comme multipliée; & surpasser par un plus grand nombre d'effets. De cette Adresse s'est servi le Poëte à l'endroit où la femme de *Meléagre* veut persuader à son mari de prendre les armes pour la défense de son Païs; car faisant la peinture du malheur d'une Ville prise par force, c'est ainsi qu'elle parle :

Helas! combien répand & de sang, & de larmes, Hom. 9. Iliad.
Une Ville exposée à la fureur des armes?
Par tout ce n'est que meurtre, & que feux allumez,
Maisons, Temples, Palais brûlent, sont consumez,
On voit traîner captifs par des troupes barbares
Femmes, filles, enfans. . . . .

On se pourra aussi servir de l'adresse contraire, en assemblant plusieurs choses en une & en les entassant, comme fait *Epicharme*; Et cela pour la même raison que nous venons d'alleguer touchant la division d'une chose en ses parties; car d'assembler ainsi plusieurs choses, non seulement l'objet grossit à la vûë & paroît beaucoup plus; mais encore on se figure Qu'il cause de très-grands effets.

Outre ces Adresses, parce que nous avons remarqué Qu'un Bien, qui est plus difficile à aquerir, ou plus rare, est aussi ordi-

nairement plus confiderable ; on pourra encore faire paroître une chofe plus grande en faifant valoir toutes les circonstances qui l'accompagnent, comme font *les occafions*, les *lieux*, le *temps*, *l'âge*, & *les forces* des perfonnes qui l'auront faite : Car fi quelqu'un, par exemple, a réuffi dans une entreprife qui paffoit de beaucoup fes forces & fon âge ; Ou à laquelle pas-un de fes Pareils n'eût jamais ofé penfer ; Ou encore s'il l'a executée d'une certaine façon, Ou en certain lieu ; fans doute qu'alors cette entreprife doit être tenuë pour bien plus glorieufe, que fi elle étoit fans toutes ces circonftances. Or non feulement cette Adreffe pourra fervir à faire estimer davantage une action *Jufte*, *Utile*, ou qui aura été faite pour *aquerir de l'Honneur* ; mais encore elle fervira à rendre plus blâmable tout ce qui aura été fait au contraire. Il y a un exemple de ceci dans l'Epigramme compofée à la louange du Poiffonnier d'*Argos* qui remporta le prix aux Jeux Olympiques : C'eft lui même qui parle :

Auroit-on jamais crû qu'un jour j'euffe la gloire
D'obtenir en ce lieu cette illustre victoire ?
Moi, qu'on vit mille fois un panier fur le dos
Et l'épaule chargée,
*Apporter du poiffon de la ville d'*Argos
Pour le vendre à Tegée.

C'eft de cette façon que fe louoit *Iphicrate* lui-même, ce fameux Général d'Armée des *Atheniens*, qui, de fils de Savetier qu'il étoit, monta enfin à ce haut degré d'honneur ; *Qui étois-je autrefois*, difoit-il, *pour être maintenant ce que je fuis ?*

On

On pourra encore tirer cette conséquence,

Que ce qui nous vient naturellement & qui naît avec nous, vaut beaucoup mieux que tout ce que nous empruntons d'ailleurs & que nous pouvons aquerir, LIII.

à cause que l'aquisition en est bien plus difficile. D'où vient qu'HOMERE fait dire à *Phémius*,

Ce que je sai, je le sai de moi-même. Odyss. l. 22.

Cette conséquence encore sera bonne,

Que la partie la plus considerable d'une chose, qui de soi est considerable, doit être plus estimée que pas-une des autres parties. LIV.

C'est aussi sur ce fondement que *Periclès*, dans l'Oraison funebre qu'il fit à l'honneur de ceux qui étoient morts au service de l'Etat, dit *Que la perte d'une Jeunesse si vaillante n'étoit pas moins considerable à la République* d'Athenes, *que le seroit à l'Année le retranchement du Printemps.*

Il faudra mettre encore au rang des plus grands Biens,

Les choses qui nous serviront davantage dans notre plus grand besoin; LV.

par exemple dans notre vieillesse, ou lors que nous serons malades.

On pourra aussi prétendre,

Que de deux choses qui se rapportent à une même Fin, celle qui touche de plus près cette Fin est la meilleure. LVI.

Et encore il y aura lieu d'assûrer,

Qu'un Bien qui nous regardera particulierement, vaut mieux qu'un autre qui sera simplement un Bien en général; LVII.

Et

Et tout de même,

LVIII. *Qu'un Bien qu'il sera en notre puissance d'aquerir, si nous voulons, sera préferable à un autre que de toute impossibilité nous ne saurions jamais avoir;*

attendu que l'un nous regarde & que nous en pouvons jouïr, mais non pas de l'autre.

De plus ce raisonnement pourra servir,

LIX. *Que les Biens qu'on ne pourra obtenir que sur la fin de ses jours seront beaucoup plus à estimer;*

à cause qu'étant plus proches de la Fin, ils sembleront plus participer à sa nature.

On dira aussi,

LX. *Que ce qui tient plus de la Verité, vaut mieux que tout ce qui ne dépend que de l'Opinion.*

Or, pour savoir quand une chose dépendra seulement de l'opinion, il faut examiner si celui qui la fait voudroit la faire au cas qu'elle ne vînt à la connoissance de personne. Ainsi on pourra dire, *Que recevoir du Bien de quelqu'un, est plus à souhaiter, que d'en faire; à cause que volontiers on recevroit d'autrui, si l'on étoit assûré que cela fût toûjours secret.* Il n'en est pas de même de donner, vû qu'il semble que jamais on ne voudroit rien donner, si en donnant l'on croyoit que cette liberalité demeurât toûjours cachée.

On pourra encore faire passer pour meilleur & plus avantageux,

LXI. *Tout ce que l'on aimeroit mieux avoir en effet qu'en apparence;*

puis que ces choses-là tiendront davantage de la Verité. D'où vient que quelques-uns soûtiennent, *Que la Justice est une Vertu dont*

on

on ne doit pas faire grand état; *à cause*, disent-ils, *Qu'on aimeroit beaucoup mieux paroître juste que de l'être.* Il n'en est pas ainsi de la Santé; puis qu'il vaut mieux se bien porter en effet, que de n'avoir la Santé qu'en apparence.

On pourra encore avancer,

Que ce qui sera utile à plus de choses, doit etre davantage estimé; LXII.

Par exemple, ce qui en même temps contribuëra, non seulement à nous faire vivre, mais encore à nous faire vivre agréablement, à nous donner la jouïssance de toutes sortes de plaisirs, & à nous faire entreprendre de grandes choses. Aussi est-ce pour cela que les Richesses & la Santé sont si estimées dans le monde, parce qu'en elles se trouvent tous ces grands avantages.

On dira le même,

De tout ce qui est à la fois & exemt de douleur, & accompagné de plaisir; LXIII.

car sans doute deux Biens ensemble valent mieux qu'un. Or le plaisir est un Bien, & aussi l'Indolence. Par *Indolence*, j'entends la privation de toute sorte d'incommodité & de douleur.

Il y aura encore lieu d'inferer,

Que de deux Biens, dont l'un ajoûté à une certaine chose fera un Tout plus considerable que si l'on y ajoûtoit l'autre, celui qui fera un Tout plus considerable, sera beaucoup meilleur. LXIV.

Et tout de même on dira,

Qu'un Bien qui se fait sentir & appercevoir aussitôt qu'on l'a, sera préferable à un autre qui ne se fait pas sentir ni appercevoir davantage quand on l'a, que quand on ne l'a pas; LXV.

car l'un sans doute tient beaucoup plus de la Verité que l'autre : aussi estime-t-on un bien plus grand avantage d'être Riche en effet, que de le paroître simplement.

Enfin on soûtiendra,

LXVI. *Que les choses qu'on tient plus cheres que d'autres, seront aussi beaucoup plus estimables; Et plus sans doute à Ceux à qui il n'en restera plus qu'une de plusieurs qu'ils avoient auparavant; qu'aux autres qui n'en ont pas pour une seule.*

D'où vient aussi que la Loi est beaucoup plus severe à un homme qui creve l'œil à un autre qui n'avoit que celui-là ; que s'il le crevoit à un qui eût encore ses deux yeux; parce qu'en effet il le prive alors d'une chose qui lui étoit d'autant plus chere, que c'étoit la seule qui lui restoit.

Voila à peu près les preuves dont il se faut servir quand on aura à persuader ou à dissuader.



CHA-

CHAPITRE VIII.

De l'Autorité Souveraine, & de chaque sorte d'Etat en particulier.

Après tout, le plus excellent Moyen & le plus fort pour persuader & parler avec succès, dans une Assemblée publique où l'on delibère, c'est de connoître toutes les formes de Gouvernement qu'il y a, & les Mœurs de chacune; & encore de savoir distinguer leurs Loix, leurs Coûtumes & tout ce qui est utile à un Etat; Car les hommes ont cela, Qu'ils se laissent aller à leur intérêt quand on leur propose des choses qui doivent leur apporter de l'utilité. Or est-il que dans un Etat tout ce qui sert à le maintenir est ce qui est le plus utile. Faisons donc connoître, en peu de mots, Quelle est la nature de chaque Etat en particulier, & premierement en quoi consiste l'Autorité Souveraine.

L'Autorité, ou la *Puissance Souveraine*, n'est autre chose Que ce qu'établissent & ordonnent dans un Etat ceux qui y commandent & qui en ont la conduite: Cette autorité au reste se divise en autant d'espèces qu'il y a de formes de Gouvernement; car autant qu'il y a de Gouvernemens differens, autant y a-t-il de Souverainetez differentes.

TOUCHANT les Formes de Gouvernement, il s'en trouve quatre,

La *Democratie*,
L'*Oligarchie*,
L'*Aristocratie*,
La *Monarchie*.

De maniere, que ce qui commande dans ces Etats & qui a l'autorité en main, y doit être consideré, ou comme partie simplement, ou comme le tout: C'est-à-dire Que cette autorité Souveraine est ou partagée en plusieurs, ou renfermée toute entiere en une seule personne.

La *Démocratie*, ou l'Etat populaire, est une Forme de Gouvernement où les Charges se donnent au sort.

L'*Oligarchie*, ou le Gouvernement de peu de personnes, est un Etat où celui qui possede davantage a le plus d'autorité.

L'*Aristocratie* est une Forme de Gouvernement où commandent ceux qui ont eu une meilleure Education. Par *Education*, j'entens cette instruction & ces Mœurs que les Loix d'un tel Etat prescrivent: Car il faut savoir, que dans l'Aristocratie, il n'y a que ceux qui ont été parfaits observateurs des Loix qui montent aux Charges & qui prennent le manîment des affaires. Et parce que des personnes qui vivent ainsi paroissent très-honnêtes gens, cette Forme de Gouvernement a emprunté ce nom de-là; car le mot d'*Aristocratie* proprement veut dire un Etat où les plus honnêtes gens ont l'autorité.

Il est aisé de connoître ce que c'est que la *Monarchie*, par le nom qu'elle porte, puis qu'il marque un Etat où un seul homme commande à tous les autres. Il y a pourtant cet-

te difference à faire, Que lors que celui qui gouverne observe quelque ordre, on l'appelle *Royauté*, & *Tyrannie* au contraire quand celui qui commande, gouverne à sa fantaisie sans observer ni regles ni Loix.

Pour être capable encore de persuader dans une Assemblée publique, il ne faudra pas ignorer Quelle Fin se propose en particulier chacune de ces formes de Gouvernement; puis que tout ce qui se fait dans un Etat est toûjours rapporté au but & à la Fin que cet Etat se propose.

La *Fin* que se propose la *Démocratie* c'est la Liberté.

L'*Oligarchie* se propose les Richesses.

L'*Aristocratie*, la bonne Education & l'exacte observation des Loix.

Et la *Tyrannie* a pour but d'entretenir des Gardes pour la sûreté de celui qui commande.

Pour persuader donc dans les Assemblées où l'on délibere, il faudra savoir distinguer les Loix, les Coûtumes, & tout ce qui est utile & qui se rapporte à la fin que se propose chaque Etat; puis qu'on n'entreprend jamais rien dans quelque Etat que ce soit, qu'on ne le rapporte toûjours au but & à la Fin particuliere que cet Etat se propose.

Mais parce que l'Orateur ne persuade pas seulement quand il démontre & prouve son sujet, mais encore lors qu'il parle de sorte qu'on peut juger de ses Mœurs par son Discours; Et de fait, souvent il arrive que nous n'ajoûtons foi aux paroles d'un homme qu'à cause qu'il nous paroît tel en particulier, je veux dire honnête homme

me, ou affectionné, ou tous les deux ensemble: Pour cette raison, il sera encore à propos de savoir, Quelles Mœurs conviennent à chaque Forme de Gouvernement; vû qu'il n'est rien de plus puissant pour persuader que de faire paroître en sa personne des Mœurs conformes à celles de l'Etat où l'on parle. Ainsi ce sont ces Mœurs-là même qu'il faudra prendre pour modelle, & ne point recourir ailleurs. Or ce qui les donnera à connoître, est la façon d'agir qu'affecte chaque Etat dans tout ce qu'il entreprend & ce choix particulier auquel il se détermine: car ceci se rapporte toûjours au but & à la Fin qu'ils se proposent tous.

A l'égard donc des *choses* que doit connoître l'Orateur qui a à déliberer, soit qu'elles ne soient pas encore arrivées, ou le soient déja: De plus pour ce qui est des *Propositions* dont il se doit servir quand il aura à montrer Que tel ou tel Moyen qu'il propose est utile & avantageux: Enfin pour ce qui regarde les *Mœurs*, les *Loix*, les *Coutumes de chaque forme de Gouvernement*, nous en avons parlé autant qu'il étoit à propos de le faire à présent, puis que cette matiere a déja été examinée ailleurs & traitée à fonds dans nos Livres de la *Politique*.



LE GENRE DÉMONSTRATIF.

CHAPITRE IX.

De la Vertu en général & en particulier.



Arlons maintenant *du Vice* & *de la Vertu*, de ce qui est *Honnête* & *Deshonnête* ; puis que c'est le but que se proposent Ceux qui ont à louer ou à blâmer quelqu'un. Au reste, en traitant ces matieres, il se rencontrera qu'en même tems nous ferons connoître les choses dont il se faut servir pour se mettre bien dans l'esprit de l'Auditeur & lui faire avoir bonne opinion de nos Mœurs; Qui est la seconde sorte de preuve artificielle que nous avons remarquée: Car enfin les mêmes moyens que doit employer un Orateur pour faire croire honnête homme & vertueux celui qu'il a dessein de louer, ces mêmes Moyens-là lui serviront encore pour faire croire Qu'il est honnête homme lui-même.

Et parce qu'assez souvent il nous arrive de louer, aussi bien par plaisir que serieusement, non seulement un Homme, ou une Divinité; mais même les choses qui n'ont point de vie, ou des Animaux le premier venu; il est nécessaire encore que nous fassions ici comme nous avons déja fait dans le Genre Déliberatif, c'est-à-dire, Etablir des Propositions sur toutes les matieres de la Louange ou du Blâme, afin qu'elles nous servent. Mais auparavant donnons quelque idée de ce que nous appellons *Honnête* & de ce que nous appellons *Vertu.*

PAR le mot d'*Honnête*, on entend

Une chose qui étant souhaitable à cause d'elle-même merite qu'on la loue;

Ou si l'on veut encore,

Une chose qui étant un Bien en soi, outre cela est agréable à cause que c'est un Bien.

Que si cette supposition est vraie, il s'ensuivra,

I. *Que la Vertu est une chose Honnête,*

puis qu'étant un Bien, elle mérite encore qu'on la louë. Au reste, à juger de la Vertu seulement par ce qu'elle nous paroît, elle peut être definie,

Une Puissance capable de nous faire aquerir de très-grands avantages & de nous les conserver;

Ou encore,

Une Puissance capable d'obliger beaucoup, & en des occasions importantes; Et même à qui rien n'est difficile dans ce qu'elle entreprend, & qui peut tout en toutes choses.

Les Parties de la Vertu ou les Vertus, en particulier, sont, *La Justice, la Valeur, la Temperance, la Magnificence, la Magnanimi-*

té,

té, *la Liberalité*, *la Mansuetude* ou *la Clemence*, *la Prudence*, & *la Sageſſe*.

Or ſuppoſé que la Vertu ſoit telle que nous venons de dire, il faudra mettre au nombre des Vertus les plus hautes,

Celles qui ſont très-utiles aux autres; II.
puis que le propre de la Vertu c'eſt d'obliger. Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que les Peuples honnorent principalement les Hommes Juſtes, & les Vaillans; à cauſe que la Juſtice leur eſt utile en tems de Paix, & la Valeur durant la Guerre. Après ceux-ci, le Liberal eſt la perſonne qu'on honore le plus; puis que, loin de quereller pour l'Argent, que tous les autres recherchent avec tant d'avidité, jamais au contraire il n'eſt plus joyeux que lors qu'il le donne & qu'il en fait des largeſſes.

QUANT aux definitions de chaque Vertu en particulier, premierement *La Justice* eſt définie une Vertu qui conſerve à châcun ce qui lui appartient conformément aux Loix & aux Ordres établis dans châque Etat.

L'Injustice au contraire eſt un Vice qui nous fait uſurper & retenir le Bien d'autrui contre l'ordonnance & l'intention de ces mêmes Loix.

La Valeur ou *le Courage* eſt une Vertu qui, au milieu des plus grands perils, fait entreprendre de belles actions; ce qui ſe doit entendre lors que toutes les circonſtances que les Loix preſcrivent ſont exactement obſervées. Le *Courage* auſſi paroît à faire valoir les Loix & à les maintenir dans leur vigueur.

La Lâcheté eſt le vice contraire.

La

La Temperance eſt une Vertu qui fait que nous nous reglons ſur la Loi touchant les plaiſirs ſenſuels.

L'Intemperance, ou *la Débauche*, eſt le vice oppoſé.

La Liberalité eſt une Vertu qui ne regarde les richeſſes que pour en faire du bien & pour obliger.

L'Avarice eſt le contraire.

La Magnanimité eſt une Vertu qui ſe plaît à obliger dans les grandes choſes & aux occaſions importantes.

La Puſillanimité, ou *Baſſeſſe d'Ame*, eſt un vice qui lui eſt oppoſé.

La Magnificence eſt une Vertu qui aime l'éclat & à faire de grandes dépenſes.

La Meſquinerie eſt tout le contraire.

La Prudence enfin eſt une Vertu de l'eſprit, qui, touchant les Biens & les Maux que nous avons dit contribuer à nous rendre Heureux ou Malheureux, nous les fait distinguer, afin de ne pas prendre l'un pour l'autre.

Lieux communs pour la Louange.

APRE'S avoir conſideré le Vice & la Vertu en général & en particulier autant qu'il étoit à propos de faire pour nôtre deſſein; il ne ſera pas difficile de paſſer au reſte, & de tirer des conſéquences. Premierement donc il ſera néceſſaire de conclure,

I. *Que tout ce qui contribuë à nous rendre vertueux eſt honnête;*

puis qu'il ſe rapporte à la Vertu.

Secondement,

II. *Tout ce qui vient de la Vertu, & qui en eſt une ſuite,*

Com-

Comme sont tous les Signes & les marques qu'on a de la Vertu ; & tout ce qu'elle produit.

Que si tout ce qui sert de Signe pour faire connoître la Vertu en général, même si tous les Effets qu'elle produit, & tout ce qu'on peut souffrir à son occasion, est honnête; Il sera vrai d'assûrer encore de chaque Vertu en particulier, par exemple de la Valeur,

Que tout ce qui sera un Effet, ou une Marque de Valeur ; & tout ce qui aura été souffert, en se portant vaillamment, sera honneur. III.

On en dira autant de la Justice & de tous ses effets, à l'exception néanmoins d'une partie des choses qu'elle fait souffrir; car c'est de la Justice seulement qu'il n'est pas toûjours vrai de dire, Que ce qu'elle fait souffrir soit honnête ; attendu qu'il est beaucoup plus honteux d'être justement puni, que de l'être injustement. Au reste, ce que nous remarquons ici de ces deux Vertus, se doit entendre également de toutes les autres.

Il faudra mettre encore au rang des choses honnêtes,

Toutes les actions à qui l'Honneur sera proposé pour recompense; IV.

Comme aussi,

Celles qui nous apporteront beaucoup plus d'honneur que de profit. V.

On en doit dire autant,

De toutes les choses qui sont à rechercher pour elles-mêmes, si celui qui les fait, ne les fait point pour lui, mais pour d'autres. VI.

Et ainsi en est-il,

De celles qui seront bonnes simplement en général; VII.

Par

Par exemple, tout ce qu'une perſonne entreprendra pour le ſalut ou la gloire de ſa Patrie, au préjudice de ſon intérêt.

On aſſûrera la même choſe,

VIII. *De tout ce qui eſt bon naturellement;*

Et encore,

IX. *De tout ce qui ne ſera pas bon pour ſoi, & dont on ne tirera aucun uſage;*

puis qu'on ne le poſſedera point par intérêt ni en ſa propre conſideration.

Il en ſera de même,

X. *De tout ce qui arrivera à une perſonne plûtôt après ſa mort que durant ſa vie;*

attendu que tout ce qu'on fait pour un homme durant ſa vie, & toutes les déferences qu'on lui rend, viennent ordinairement de gens intéreſſez qui regardent moins le mérite & la vertu de celui qu'ils honorent, que ſon crédit & le pouvoir qu'il a de les obliger.

Il faudra tenir encore pour honorable,

XI. *Tous les Ouvrages publics & ce qui ſe fait pour les autres;*

puis que l'Auteur de telles choſes y aura le moins de part:

Et pareillement,

XII. *Toutes les entrepriſes que nous aurons achevées heureuſement, & toutes les affaires que nous aurons conduites avec ſuccès, où il n'y alloit nullement de nôtre intérêt, mais ſeulement de l'interet d'autrui.*

Comme encore,

XIII. *Tout ce que nous aurons fait à l'avantage des perſonnes à qui nous ſerons obligez;*

à cauſe que c'eſt une choſe juſte d'être reconnoiſſant.

XIV. *Les Bienfaits encore ſeront de cette nature;*

puis

puis que tout Bienfait regarde autrui, & qu'il n'en revient rien à celui qui le fait.

On fera passer encore pour honnête,

Tout ce qui est contraire aux choses qui font rougir & donnent de la honte; XV.

Car tout homme qui témoigne de la honte & qui rougit, c'est toûjours pour des choses sales & deshonnêtes, soit qu'en effet il soit trouvé s'en entretenant, ou qu'il les fasse, ou seulement qu'il soit prêt de les faire, ou de les dire. Ce qu'a fort bien remarqué *Sapho* à l'endroit où elle introduit *Alcée* qui lui parle en ces termes:

ALCÉE.

Je voudrois bien, Sapho, *vous dire quelque chose,*
Mais un respect honteux à mon desir s'oppose.

SAPHO répond,

C'est trop me dire, Alcée, *un si honteux respect*
Accuse ton desir, & me le rend suspect;
Si ce desir étoit un desir legitime,
Si ta langue trop prompte à se charger d'un crime
N'avoit à mettre au jour un propos vicieux,
Tu ne baisserois pas honteusement les yeux,
Et tu serois hardi dans une cause juste.

Il faudra encore tenir pour honnête,

Tout ce qui nous donne de l'inquietude & du soin, sans pourtant qu'en cet état nous nous trouvions saisis d'aucune apprehension; XVI.

puis que cela ne pourra venir que d'émulation

tion seulement, & de ce que nous nous serons proposé d'aquerir quelqu'un de ces Biens & de ces avantages éclatans qui regardent la reputation & la gloire.

On pourra assûrer aussi,

XVII. *Que les vertus & les œuvres des personnes plus parfaites, seront aussi plus remarquables & plus dignes d'honneur;*

Par exemple, celles de l'Homme, plus que celles de la Femme.

Et encore,

XVIII. *Toutes celles qui seront plus pour la jouïssance & le profit des autres, que de celui en qui elles se trouveront.*

D'où vient que la Justice particulierement est en honneur, & tout ce qui est juste.

Il en sera de même,

XIX. *Du dessein qu'on aura de se venger de ses ennemis, plûtôt que de faire accord avec eux.*

Car il est juste de rendre la pareille à ses Ennemis; Et si la chose est juste, il y a de l'honneur; joint que le propre d'un homme généreux est de ne point ceder à ses Ennemis, & de ne souffrir jamais d'en être vaincu.

Il faudra encore conclure,

XX. *Que la Victoire & l'Honneur seront fort à estimer;*

car, puis que ce sont des choses à souhaiter, quand bien même elles seroient infructueuses & qu'il n'en reviendroit rien, nous aurons encore cet avantage en les possedant, qu'elles feront paroître en nous un mérite extraordinaire & un excès de vertu.

On fera encore passer pour honête,

XXI. *Tout ce qui peut entretenir la memoire d'un homme, & faire parler de lui après sa mort.* D'où

D'où non seulement il s'ensuivra,

Que plus une chose sera capable de produire un tel effet, & plus elle sera honorable; XXII.

Mais encore,

Tout ce qui ne pourra arriver à une personne qu'après sa mort; XXIII.

Comme aussi,

Tout ce qui sera suivi d'honneur, de gloire & de reputation; XXIV.

Pareillement,

Toutes les choses extraordinaires & qui excellent. XXV.

Enfin,

Tout ce qui ne sera possedé d'aucun autre que de nous. XXVI.

Car comme ces choses-là seront plus remarquables d'elles-mêmes, aussi seront-elles plus propres à faire parler de nous & à nous mettre en estime.

On pourra encore proposer comme honnête,

Toutes les aquisitions qui ne seront d'aucun rapport, XXVII.

puis qu'elles feront éclater davantage la liberalité de celui qui les aura en sa possession.

Il en sera de même

De tout ce qui sera particulier à chaque Peuple & à chaque Nation; XXVIII.

Comme aussi

De tout ce qui servira de marque à chaque Peuple des choses qui sont particulierement en estime chez lui. XXIX.

Par exemple, c'est un honneur chez les *Lacedemoniens* de porter de grands cheveux, à cause qu'ils les prennent pour une marque de Liberté & d'Indépendance. Et sans doute il y a quelque raison à cela, puis qu'enfin il n'est

n'est pas aisé à un homme qui a les cheveux grands de faire rien de servile. Ainsi encore en est-il chez eux de n'exercer aucun Art mechanique, comme étant encore de la Liberté de ne dépendre point d'autrui & de n'être assujetti à personne.

Adresses pour louer ce qui ne sera pas louable.

OUTRE les propositions & les conséquences que nous venons d'alleguer, on se pourra encore servir d'Adresse. Premierement donc, au lieu des Qualitez veritables qui se trouveront en la personne qu'on voudra louer ou blâmer, on se servira de celles qui leur ressemblent, ou en approchent. Par exemple, si nous avons à parler contre un homme *Vaillant en effet*, mais qui, à la Guerre, employe plus ordinairement la ruse que la force, nous dirons, *Que c'est un poltron, & qu'il n'a du courage que quand il faut prendre en trahison, & dresser des embuscades.* Au contraire si nous avons à louer *un Sot & un Niais*, nous ferons passer sa niaiserie pour une Bonté; Et encore nous appellerons *Doux* & *Pacifique* un homme Insensible à toutes sortes d'injures. En un mot, nous tâcherons de faire prendre en bonne part chaque défaut & chaque vice, en leur attribuant le nom des choses qui les accompagnent d'ordinaire & qui sont de leur suite. Ainsi, parlant à l'avantage *d'un Colere* & *d'un Rebarbatif*, nous dirons Que c'est un homme Ouvert, & qui ne peut dissimuler. De même nous dirons *d'un Orgueilleux* & *d'un Arrogant*, Que sa façon d'agir

d'agir est noble & sent sa personne de qualité,

Une seconde Adresse dont on se pourra servir, c'est d'attribuer la qualité de Vertueux à des personnes qui péchent par excès, comme de nommer *Vaillant*, un Temeraire; ou d'appeller *Liberal*, un Prodigue : Car, outre que bien des gens y seront trompez, c'est qu'il y aura lieu même d'apporter un faux raisonnement pour le faire croire tout de bon; Et de fait on dira,

Un homme qui court au danger sans nécessité, que ne fera-t-il point quand l'Honneur l'y appellera?

On en dira autant du Prodigue en raisonnant de la même sorte,

Celui qui donne à tout venant & qui ne peut refuser à personne, est-il croyable qu'il abandonne ses amis au besoin, & qu'il ne soit avare que pour eux?

Et veritablement il semble que faire ainsi du bien à tout le monde est l'effet d'une Vertu extraordinaire, & d'une Bonté qui va jusqu'à l'excès.

Une autre observation encore à faire pour la Louange, c'est de prendre garde Qui sont ceux devant qui on doit parler; Car ce n'est pas sans raison que SOCRATE disoit *Qu'il n'étoit pas difficile de louer les* Atheniens, *en parlant aux* Atheniens. Ainsi donc, selon les personnes devant qui on aura à paroître, il faudra voir Quelles choses particulierement seront chez elles en estime, & alors en parler comme si véritablement elles étoient à estimer; Par exemple, chez les *Scythes*, au cas qu'on ait à parler devant eux, ou chez les *Lacedemoniens*, ou devant des Philosophes. En un mot, il faudra ramener

mener à l'Honnête & faire passer pour tel ; ce qui ne sera que simplement Honorable & estimé de quelques personnes : Et de fait il semble qu'il n'y ait pas grande difference de l'un à l'autre.

Outre ceci, quand on aura à louer quelqu'un, il sera bon encore d'examiner S'il a fait en sa vie des actions, & bienséantes, & qui conviennent à une personne de sa qualité. Par exemple, S'il a fait des choses dignes de sa naissance & de ses Ancêtres; ou si ce qu'il vient de faire répond à ses actions passées & à l'atente qu'on avoit de lui : car non seulement il y a du bonheur à augmenter toûjours sa reputation, & à entasser honneur sur honneur, mais encore c'est une chose glorieuse.

Il sera encore bon d'examiner le contraire : car sans doute c'est une très-belle occasion de louer un homme, que d'avoir à montrer Qu'il a été vertueux au delà même de ce qu'on en devoit attendre, & Que ce qu'il a fait, il l'a toûjours fait de mieux en mieux; comme de dire, *Qu'au milieu de la prosperité il ne s'est point oublié & qu'il a été aussi modeste que devant*: Ou au contraire, *Que, dans l'adversité & le malheur de ses affaires, il s'est toûjours soûtenu, & n'a pas moins paru genereux*: Ou enfin, Qu'*étant sorti de bas lieu, à mesure qu'il est monté aux Charges & aux Honneurs, il n'en est devenu que plus honnête homme & plus facile à aborder*. Et de vrai c'est là-dessus qu'est fondée la Louange qu'*Iphicrate* se donnoit à lui-même, comme nous avons déja remarqué, lors qu'il disoit : *Qui étois-je autrefois pour être maintenant ce que je suis?* Et encore celle qu'on lit dans l'Epigramme du Poissonnier d'*Ar-*

gos

gos qui remporta le prix aux Jeux Olympiques,

> *Auroit-on jamais crû qu'un jour j'eusse la gloire, ...*
> *Moi, qu'on vit mille fois un panier sur le dos. . . . . . .*

Telle est encore la louange que *Simonide* donne à *Archedicé*, qui se montra si bonne & si obligeante à tout le monde, quoi qu'elle fût d'une très-haute Naissance, & comme il l'assûre lui-même,

> *Et Fille & Femme & Sœur de Monarques puissans. . . .*

Après tout, parce que la Louange regarde principalement les actions de la vie, & que le propre d'un homme vertueux c'est d'agir toûjours de dessein; il faudra tâcher, en louant une personne de montrer Que toutes les actions qu'elle a faites, elle ne les a point faites par hazard, mais de dessein & de propos déliberé. Pour cela donc il sera nécessaire de faire voir, Que souvent elle a fait de même; & alors on ramassera tout ce qui lui sera arrivé en sa vie, ou fortuitement, ou par bonheur, le faisant valoir comme des choses qu'elle avoit resoluës de faire & ausquelles elle s'étoit étudiée particulierement; car quand on peut alleguer d'une même personne plusieurs actions toutes semblables, c'est en quelque façon un préjugé & une preuve certaine Que cette personne est vertueuse effectivement, & qu'elle n'a rien fait que de dessein & après s'être proposé de le faire.

Espèces differentes de Louange.

AU reste il y a plusieurs sortes de Louanges; La premiere espèce regarde les Vertus Heroïques & confirmées par de longues habitudes: Elle est definie, *Un discours qui donne à connoître une très-haute Vertu.* Or pour faire qu'on puisse ajoûter foi à une Louange de cette qualité, il faudra montrer Que toutes les actions de la personne qu'on loue viennent d'habitude, & sont des effets d'une Vertu éminente.

ἔπαινος,

ἐγκώμιον

La seconde espèce de Louange regarde les Oeuvres & chaque action louable en particulier. Pour tout le reste qui a accoûtumé d'entrer dans la louange, comme sont les circonstances: cela sert seulement à rendre une chose croyable & à la persuader plus aisément: Telles sont la Naissance & l'Education, parce qu'il est vrai-semblable qu'un homme qui est sorti d'honnêtes gens est honnête homme; Et encore que celui qui a eu une telle éducation, est tel qu'on l'a élevé. Aussi pour cela toûjours louons nous bien davantage ces personnes quand elles font des actions qui répondent, ou à leur éducation, ou à leur naissance; puis qu'alors il y a lieu de faire voir Que de semblables actions viennent d'une nature confirmée au bien, & procedent d'habitude. Ce fondement est si veritable, que même nous ne laisserions pas de louer un homme, quoi qu'il n'eût rien fait de remarquable en sa vie, si nous étions assûrez qu'il fût tel que nous venons de dire.

μακαρισμὸς,

La troisième espèce de Louange, à qui les *Grecs* donnent deux noms, quoi qu'en effet

ces deux noms n'aient que la même signification, consiste à féliciter une personne & à la louer comme souverainement heureuse. Cette Louange est differente des deux autres, en ce qu'elle se propose un sujet plus vaste & plus étendu; Car tout ainsi que le souverain Bonheur & la Felicité comprennent en soi la possession de toutes sortes de Vertus, de même cette espèce de Louange renferme les deux autres, puis qu'elle n'a pas simplement pour objet une habitude vertueuse comme la première, ou quelque action louable en particulier comme la seconde; mais toutes les Vertus généralement* & les riches qualitez de l'Ame. εὐδαιμονισμός.

Ressemblance du Genre Démonstratif *avec le* Déliberatif.

UNE observation à faire touchant la Louange & le Conseil, c'est que tous deux ont beaucoup de conformité; Car enfin ce qu'on propose en conseillant quelqu'un & tout ce que l'Orateur alors met en avant comme des avis à suivre; cela même peut servir de Louange en changeant simplement la façon de parler: D'où il s'ensuit qu'ayant la connoissance, comme nous avons, de tout ce qu'il faut qu'un homme fasse pour être loué, & des qualitez qu'il doit posseder, il nous sera très-facile de former des préceptes de toutes ces matieres de louange, puis qu'il n'y aura qu'à changer un peu la phrase. Donnons quelque exemple: Si donc on disoit ainsi,

Jamais il ne se faut prévaloir, ni tirer avantage des biens que la Fortune nous donne, mais seulement de nôtre Vertu, & des biens qui nous appartiennent en propre.

Cela sans doute exprimé de la sorte est un précepte & un Conseil tout pur : cependant qu'on change un peu la façon de parler, ce sera une Louange; car il n'y aura qu'à dire,

Jamais cet homme n'a tiré avantage des faveurs qu'il a reçuës de la Fortune, & quand il s'est voulu faire valoir, il ne s'est servi que de son merite & de sa propre Vertu.

Toutes les fois donc que vous aurez à louer quelqu'un, prenez garde au conseil que vous lui donneriez si vous aviez à lui faire entreprendre quelque belle action : Et au contraire quand vous aurez à donner un conseil, ou quelque avis, jugez-en vous même & examinez Quelle action meriteroit en effet d'être louée. A la verité l'expression sera differente, & doit être opposée nécessairement; car pour le Conseil, il faut qu'elle soit prohibitive, & pour la Louange il ne le faut pas.

De l'Amplification.

Ce ne sera pas encore une petite Adresse quand on voudra louer quelqu'un d'user d'*Amplification*, & de se servir des circonstances qui agrandissent une action & la font paroître plus considerable : comme de dire, Qu'il a été le seul, ou le premier qui ait

ait osé faire une telle entreprise; ou de montrer Qu'il l'a executée avec fort peu de monde; ou Qu'il n'y en a point qui s'y soit plus signalé que lui: car ces circonstances sont glorieuses à remarquer & méritent une louange particuliere.

Le *Tems* encore & les *Occasions* peuvent beaucoup faire valoir une action, parce qu'alors elle paroîtra extraordinaire, & sera regardée comme une chose qui a passé l'attente de tout le monde & l'esperance qu'on en avoit conçuë.

On pourra aussi agrandir la louange d'un homme, en faisant voir Qu'il a souvent réussi dans les mêmes entreprises; Car outre que l'action en sera plus considerée & se fera davantage admirer; jamais on ne pourra croire qu'elle ait été faite par hazard, & on l'attribuëra toûjours à l'adresse & à la Vertu de celui qui y aura réussi.

Il sera encore avantageux de remarquer, Si quelqu'une des choses, qui sont faites pour donner de l'émulation & pour porter les hommes aux belles actions, ont été inventées & établies pour faire honneur à celui que nous aurons à louer: ou, S'il est le premier à qui on ait donné des Eloges en public, comme il est arrivé à *Hippolochus*; enfin, Si sa gloire peut être égalée à celle d'*Harmodius* & d'*Aristogiton*, qui furent les premiers à qui les *Atheniens* dresserent des Statuës dans la Place publique. Or non seulement ceci aura lieu pour embellir une action & la faire valoir davantage, mais encore pour faire le contraire, pouvant servir également à enlaidir la vie & les actions de ceux que nous voudrons blâmer.

Adresse pour louer un homme qui n'a rien fait de louable.

MAis s'il arrive que la personne que nous aurons à loüer n'ait rien fait qui puisse fournir de matiere pour en parler glorieusement, en ce cas il faudra avoir recours aux parallèles, & la comparer à d'autres; Ce qu'*Isocrate* a fait souvent pour n'avoir pas pratiqué le Barreau, ni s'être étudié au Judiciaire. Il y a ceci à observer touchant ces comparaisons, Qu'il faut que les personnes qu'on choisit soient illustres & d'une haute reputation, à cause qu'il n'y a rien qui agrandisse davantage la louange d'un homme, que de faire voir Qu'il a des qualitez plus éclatantes, & qu'il a fait des actions plus vertueuses, que ceux même qui passent pour être très-vertueux.

Or pour montrer que ce n'est pas sans sujet que l'Amplification a lieu particulierement dans la Louange, c'est que la Louange aime l'excès, & ne cherche que ce qui est excellent & qui passe l'ordinaire; or est-il que nous avons déja remarqué Que tout ce qui est excellent & qui passe a un excès louable est du nombre des choses honnêtes. Pour cela donc, si celui que nous aurons à louer n'est pas assez considerable de lui-même pour être comparé à des personnes illustres, il ne faudra pas laisser de le comparer à d'autres; Car enfin de quelque façon qu'on éleve un homme au dessus d'un autre, toûjours cette élevation & ce degré d'éminence témoignent qu'il a du merite.

Les choses qui sont particulieres à chaque Genre.

En un mot donc, & pour prononcer en général sur chaque Partie de la Rhetorique, nous pouvons dire Que, de tous ses trois Genres, il n'y en a pas un à qui l'*Amplification* soit plus necessaire & plus propre qu'au *Genre Démonstratif.* La raison est qu'un Orateur qui loue, prend toûjours pour son sujet des actions véritables, & reconnuës telles de tout le monde: De sorte que ce qu'il lui reste à faire, c'est d'embellir ces actions-là & de leur donner de l'éclat.

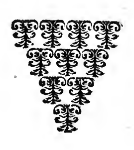
Pour les *Exemples*, ils s'accommodent mieux avec le *Genre Déliberatif*, puis que les jugemens que nous formons dans nos entreprises & dans tous nos desseins se fondent sur les conjectures que le Passé donne de l'Avenir, & sur le rapport qui se remarque entre ce qui est déja fait & ce qui se peut faire.

Quant aux *Enthymémes*, ils sont plus propres au *Genre Judiciaire*; car comme là il s'agit de Fait, & de juger du Passé, qui est une chose qu'on ne connoît pas toûjours & qui aisément peut être revoquée en doute; pour cela il est besoin de rendre raison particulierement, Pourquoi une chose a été faite, & d'en faire la preuve.

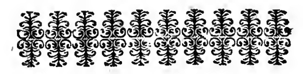
VOILA à peu près ce qui se peut dire sur le sujet du Blâme & de la Louange, & tout ce que l'Orateur se doit propo-

ser quand il aura à louer, ou à blâmer quelqu'un ; En un mot tous les Lieux & toutes les Adresses qui peuvent servir à embellir, ou à enlaidir quelque action que ce soit ; car, pour blâmer & parler au desavantage d'une personne, il ne faut point d'autres préceptes que ceux que nous avons donnez pour louer. Tout Contraire ayant cela de propre, de donner la connoissance de son Contraire en même tems qu'il se fait connoître.

Le Blâme donc aura pour son sujet tout ce qui est contraire & opposé à la matiere de la Louange.



LE



LE GENRE JUDICIAIRE.

CHAPITRE X.

Ce que c'est que Faire tort ou injure.

Maintenant il s'agit de l'*Accusation* & de la *Défense*, & de donner à connoitre le nombre & la qualité des Lieux, dont le Genre judiciaire se sert pour tirer ses Argumens: mais auparavant il est important de savoir ces trois Points:

Quelles choses portent les hommes à se nuire; Et combien il y en a;

Qui sont ceux qui le font, & les dispositions qu'ils ont à ceci;

Enfin, A quelles personnes ils s'attaquent, & en quel état il faut qu'ils les trouvent.

Ce que nous tâcherons d'éclaircir après avoir expliqué ce que c'est que *Faire injure à quelqu'un.*

On appelle Faire injure *Quand volontairement on nuit à un autre contre la defense de la Loi.* Or il y a deux sortes de Loix, les unes *Particulieres*, & les autres *Communes.*

J'appelle Loix Particulieres, celles qui sont écrites & qui servent de regle dans un Etat ; Et j'appelle Communes, toutes celles qui ne font point écrites, & qui semblent avoir été établies du commun consentement de tous les Peuples.

Toute personne au reste *Agit volontairement* lors qu'elle fait bien ce qu'elle fait, & qu'elle n'y est point forcée. Ce n'est pas que tout ce qui se fait volontairement, se fasse toûjours de dessein & de propos deliberé; mais bien ce qui se fait de propos deliberé & de dessein, se fait toûjours volontairement & avec connoissance de cause; puis qu'enfin il n'est pas possible Qu'un homme ignore la chose qu'il se propose de faire plûtôt qu'une autre & à laquelle il se determine.

Or de savoir pourquoi on est porté a faire du mal & à nuire contre la deffence des Loix, cela vient de deux Causes, *du Vice* ou *de la Passion*. Car il se remarque que tous les vicieux généralement, soit qu'ils aient plusieurs vices, ou qu'ils n'en aient qu'un, jamais presque ne font injustes ni mal-faisans, qu'en ce qui touche le vice qui leur commande. Ainsi l'*Avare* n'est guères porté à mal-faire, qu'à cause de l'Argent; ni le *Débauché*, que parce qu'il espere jouïr de quelque plaisir ; ni le *Faineant*, qu'afin d'avoir dequoi flater sa paresse ; ni le *Poltron*, que pour éviter quelque danger; (car la crainte fait toûjours abandonner aux Lâches leurs compagnons dans le danger) ni l'*Ambitieux*, que lors qu'il y va de l'honneur ; ni un *homme Prompt*, que dans les transports de sa colere; ni *Celui qui aime à vaincre* que lors qu'il s'agit de la victoire ; ni

ni un *Vindicatif*, qu'à cause de la vangeance; ni *celui qui n'a point d'esprit*, que par sa bêtise & sa stupidité; pour ne pas discerner ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, & sans cesse s'y tromper; ni l'*Effronté* enfin & l'*impudent*, que parce qu'il a perdu toute honte & qu'il se moque de la reputation: Et ainsi en est-il de tous les autres vicieux à l'égard du vice auquel ils sont sujets. Tout ceci au reste nous est déja connu en partie par ce qui a été dit de la Vertu, & le sera pleinement quand nous aurons à traiter des Passions. Il nous reste à faire voir, Pour quelle raison, & de quel esprit sont portez ceux qui font du tort, & à quelles personnes ils s'attaquent.

Actions humaines, & leurs Causes.

DONNONS donc à connoitre en premier lieu les choses, que souhaitant d'avoir ou d'éviter, ensuite nous tâchons de nuire à notre prochain & lui faire tort. Car sans difficulté tout Avocat qui accuse doit regarder principalement combien de ces choses-là qui tentent les hommes & les portent à faire du tort donnent prise sur sa partie adverse. Comme au contraire c'est à l'Avocat qui défend, d'examiner en sa Partie combien elle est éloignée de soupçon touchant ces choses-là, afin de la justifier.

Il faut donc savoir, *Qu'absolument il n'y a rien que les Hommes ne fassent*, & Que de tout ce qu'ils font, il y en a une partie *Qu'ils ne font point d'eux-memes*; & l'autre, *Qu'ils font d'eux-memes & de leur propre mouvement.*

De plus, Que-ce qu'ils ne font point d'eux-mêmes, une partie se fait *par hazard*, & l'autre *par necessité*.

Et enfin Que ce qu'ils font par necessité, il y en a encore une partie où *ils sont violentez*; & l'autre qu'ils font *par Nature*.

De maniere, Que tout ce que les hommes ne font point d'eux-mêmes, peut être rapporté à trois Causes principales, *au Hazard*, *à la Nature* & *à la Contrainte*.

Pour *les Choses que les Hommes font de leur propre mouvement, & dont ils sont eux-memes les Auteurs*, elles sont de quatre sortes. Car il y en a une qu'ils font *par Coûtume*, & l'autre *par Inclination & parce que leur Appetit les y porte*: mais comme il y a deux sortes d'*Appetits* dans l'Homme, l'un d'*Animal* ou *Sensuel*, & l'autre *Raisonnable*; il se trouve que tantôt ils suivent l'Appetit Raisonnable & tantôt le Sensuel.

L'Appetit raisonnable au reste n'est autre chose que nôtre *Volonté*, qui est definie, un *Appetit* ou *un Desir du Bien conduit & reglé par la Raison*; car il est certain Que jamais personne ne veut une chose, que parce qu'il croit que c'est son bien.

L'Appetit Irascible, & L'Appetit Concupiscible.

L'*Appetit sensuel* se partage en deux & reconnoit deux Principes differens; l'un de la *Colere*, & l'autre de la *Convoitise*.

SI bien qu'à examiner les Causes de toutes nos actions, il ne s'en trouve que sept, puis qu'enfin Tout ce que les hommes font en leur vie doit être rapporté,

Ou *au Hazard*,
Ou *à la Contrainte*,
Ou *à la Nature*,
Ou *à l'Accoûtumance*,

Ou

Ou *au Raisonnement*,
Ou *à la Colere*,
Ou *à la Convoitise*.

Car de faire une plus longue division & de vouloir encore distinguer les Actions des hommes par les Ages differens, par les Habitudes, & par telles autres qualitez, ce seroit une chose superfluë; Etant certain Que s'il arrive aux Jeunes gens d'être coleres ou adonnez à leurs plaisirs, ce n'est point à leur jeunesse qu'il s'en faut prendre; mais à leur Passion bouillante & à leur Convoitise dereglée. Ainsi en est-il des Riches & des Pauvres; car ce n'est point leur Pauvreté ni leurs Richesses qu'il faut accuser: Et quoi qu'on puisse dire, Que quelquefois les Pauvres ne souhaitent avec passion d'avoir de l'Argent, qu'à cause qu'ils sont dans la nécessité; ni les Riches, que parce qu'étant dans l'abondance, & en puissance de faire tout ce qu'ils veulent, ils viennent alors à former une infinité de vains desirs, & à rechercher des plaisirs qui ne sont point nécessaires; Ce n'est pas une conséquence pour cela Que de tels desirs soient des effets de leurs richesses simplement, ou de leur pauvreté; mais bien de leur Convoitise. On doit assûrer le même des personnes Justes, & Injustes; & généralement de tous ceux que nous disons agir par quelque habitude de cette qualité; vû que tout ce que ces gens-là font ne pêut être rapporté à d'autres Causes qu'à celles qui ont est remarquées; puis qu'il faut toûjours que ce soit, Ou *parce qu'ils sont persuadez de quelque Raison*, Ou *parce qu'ils se laissent emporter à leurs Passions*. Toute la difference qu'il y a, c'est que les uns ont des Mœurs & des Passions louables,

les

les autres au contraire en ont de mauvaises. A' la verité je demeure d'accord Que chaque habitude ayant toûjours des accompagnemens & des suites conformes à sa nature, d'ordinaire il arrive Que telles ou telles actions en particulier ne sont faites, que parce qu'un homme a contracté telle ou telle habitude; Car par exemple il se peut faire Que cet homme-ci, qui est Temperant, n'aura d'abord tels desirs honnêtes, & ne sera persuadé des sentimens qu'il faut avoir touchant les plaisirs de la vie, que parce qu'il est temperant; Et tout au contraire Que ce Débauché n'aura tels desirs & tels sentimens deshonnêtes, que parce qu'il est attaché à la débauche : néanmoins comme ces distinctions ne sont pas considerables, on les peut laisser-là.

Ce que nous aurions à faire ici maintenant, ce seroit d'examiner ce qui a accoûtumé d'arriver à telles, ou telles sortes de personnes, ensuite de telle ou telle Qualité; Et cela à cause que tout ce qui met de la difference dans les hommes n'apporte pas toûjours du changement dans leurs sentimens & leurs Mœurs : car par exemple, Qu'un homme soit blanc ou noir, grand ou petit, tout cela de soi n'exige point Qu'il ait telles Mœurs en particulier, ni telles passions; mais bien S'il est vieux ou jeune, S'il est homme de bien ou méchant : En un mot, nous aurions à examiner tout ce qui arrivant à une personne pour la fortune, fait que d'ordinaire elle vient à changer de Mœurs & de sentimens; comme quand cette personne s'imagine Qu'elle est riche, ou pauvre; Heureuse, ou malheureuse; Mais ce n'est pas encore ici le lieu de traiter cette matiere.

Ache-

Achevons seulement d'expliquer ce qui nous reste à dire touchant les Principes & les Causes des Actions humaines.

Premierement donc on attribuë une chose à la *Fortune*, & l'on croit qu'elle a été faite par hazard, Quand la Cause qui l'a produite est purement incertaine & indeterminée; Ou qu'on ne voit pas, ni à quel dessein ni pourquoi elle a été faite; Ou quand elle n'arrive ni toûjours, ni d'ordinaire de cette façon-là; Ou enfin Quand elle ne se fait point reglement & avec un certain ordre: Toutes lesquelles conditions ont été remarquées exactement dans la définition que nous avons donnée ailleurs du Hazard & de la Fortune.

En second lieu la *Nature* est Cause d'une chose, lors que cette chose a au dedans d'elle-même le Principe qui la produit, & que ce Principe en la produisant observe un certain ordre; au reste il n'importe que telle chose arrive nécessairement, ou pour l'ordinaire; puis que de quelque façon qu'elle arrive, toûjours elle se fera de la même sorte. Quant aux effets extraordinaires de la Nature & qui semblent violer ses regles, ou n'arriver pas selon son dessein, ce n'est point ici le lieu de les examiner particulierement, ni de voir si leur production se fait veritablement selon le dessein de la Nature, ou s'il faut en rechercher une autre Cause; quoi qu'après tout on puisse dire, Qu'assez souvent tels effets sont un pur ouvrage de la Fortune & du Hazard.

A l'égard *de la Force & de la Contrainte*, nous tenons Qu'une chose est faite avec Contrainte & par force, quand celui qui la fait

fait agit contre sa propre inclination ; ou contre son avis.

Un homme agit *par Coûtume* Quand il ne fait une chose, que parce qu'il l'a déja faite plusieurs fois.

On agit *par Raisonnement*, lors qu'on ne fait une chose Qu'en intention d'aquerir quelqu'un des biens que nous avons remarquez devoir apparemment apporter du profit & de l'avantage ; soit qu'on borne ses pretensions à posseder un tel Bien, & qu'on se le propose pour but & pour Fin ; soit qu'on ne le considere que comme un Moyen pour arriver à quelqu'autre chose qui tienne lieu de Fin & qui soit de plus grande importance. A' condition néanmoins, comme j'ai dit, que cela se fasse à dessein seulement d'en tirer de l'utilité. Car il ne faut pas ici confondre ce que nous voyons faire assez souvent aux Débauchez, qui en apparence semblent faire beaucoup d'entreprises pour le gain seulement & pour le profit ; puis qu'en effet leur intention alors n'est autre, que de joüir après plus à leur aise des plaisirs qu'ils aiment, & pour donner lieu à une plus longue débauche.

Pour ce qui est de *la Colere* & de *l'Animosité*, elles regardent simplement la vangeance. Or il faut remarquer qu'il y a grande difference entre *la Vangeance* & *le Châtiment*; puis que le Châtiment est toûjours pour le bien de celui qu'on châtie; & qu'au contraire la Vangeance n'a pout but que la satisfaction & le contentement de celui qui se vange. De savoir maintenant ce que c'est que la Colere, & ce qui la fait naître; nous en parlerons amplement quand nous serons au Traité des Passions.

Enfin

Enfin on fait par *Convoitise* tout ce qui en apparence doit donner du plaisir. Au reste je mets au nombre des choses agréables & qui donnent du plaisir, toutes celles qu'on a accoûtumé de faire, & ausquelles on s'est habitué: car l'Accoûtumance a cela Qu'elle fait trouver du plaisir même dans ce qui n'est point plaisant à faire, si-tôt qu'on y est accoûtumé.

DONC, pour trencher en un mot cette matiere, il est certain,

Que de toutes les choses que les Hommes font d'eux-mêmes, il n'y en a pas-une qui ne soit ou veritablement Bonne *&* Utile, *ou telle en apparence; Et encore qui ne soit, ou en effet, ou apparemment*, Agréable.

Et parce que tout ce que les Hommes font d'eux-mêmes, ils le font toûjours volontairement: Et au contraire, Que ce qu'ils ne font point d'eux-mêmes, c'est toûjours contre leur volonté & malgré eux qu'ils le font: Il est certain encore, à l'égard de ceux qui agissent volontairement,

Que de tout ce qu'ils se proposent de faire, il n'y a rien qui ne soit, en effet, ou apparemment, Utile, *Et encore qui ne soit, ou* Agréable *véritablement, ou du moins en apparence.*

Après tout, je mets au nombre des Biens & des avantages, non seulement la délivrance de quelque Mal que ce soit, réel ou apparent; mais aussi l'échange d'un grand Mal pour un petit, parce que tout cela est à souhaiter. Et tout de même, je mets au nombre de ce qui est *Agréable* la Délivrance de tout ce qui est *Fâcheux*, soit qu'en effet il soit tel, ou seulement en apparence; Et encore

core l'Echange d'une chose très-*Fâcheuse* pour une qui le sera moins.

AINSI donc, Puis que ce qui est *Utile*, & ce qui peut apporter du *Plaisir*, est toûjours ce qui porte les Hommes à faire ce qu'ils font: Pour cela l'Orateur doit s'étudier à connoitre & le Nombre, & la Qualité des choses qui sont *Utiles*, & qui sont *Agréables*. Pour ce qui est de l'*Utile*, nous en avons déja parlé en traitant du Genre Déliberatif; il ne reste plus qu'à faire voir celles qui sont *Agréables* & qui apportent du plaisir. J'avertirai ici en passant Qu'on ne doit pas prendre garde de si près aux Définitions que nous donnons, puis qu'il importe peu à la Rhetorique qu'elles soient si exactes, pourvû qu'elles ne paroissent pas obscures.



CHA-



CHAPITRE IX.

Des choses Agréables & qui donnent du plaisir.



POSONS pour fondement que le Plaisir est, *Une certaine Emotion de l'Ame, ou un changement qui arrive tout à coup, qui se rend sensible, & qui met la Nature en l'état qu'elle demande*; Et pour la Douleur, Que c'est tout le contraire. Que si le Plaisir est tel que nous venons de dire, il s'ensuit,

Que tout ce qui sera capable de nous mettre en l'état que nous venons de remarquer, sera très-agréable; I.

Et au contraire, très-fâcheux,

Tout ce qui détruira ce même état, ou qui sera cause que nous tomberons dans l'autre qui lui est opposé:

Il s'ensuivra aussi,

Que pour l'ordinaire c'est une chose agréable de se sentir arriver à cet état où nous devons être naturellement, sur tout quand ce qui se fera selon le desir de la Nature aura atteint toute la perfection qu'il peut avoir. II.

Il faudra mettre encore au nombre des choses qui apportent du plaisir,

Toutes sortes d'Accoûtumances; III.

puis que l'Accoûtumance est en quelque façon une chose qui a passé en nature. Aussi n'y

n'y a-t-il rien qui ressemble davantage à la Nature que l'Accoûtumance; par la même raison Qu'il n'y a rien qui approche plus de ce qui se fait toûjours que ce qui se fait très-souvent; Et de vrai l'*Accoûtumance* est pour les choses qui se font très-souvent; & la *Nature* pour celles qui se font toûjours.

De plus il s'ensuivra,

IV. *Que tout ce qui ne se fera point avec violence, sera agréable;*

puis que la violence est ennemie de la Nature. Et c'est pour cette raison que toutes les Contraintes sont fâcheuses, & toutes les occasions où il y a necessité de faire quel-

Evenus. que chose. Ce qu'un Poëte a très-bien remarqué lors qu'il a dit,

Tout ce qu'on fait par force incommode toûjours.

Or si cela est, il faudra encore tenir pour Fâcheux, *les Inquietudes*, *les Soins*, *l'Etude*, *les fortes Applications d'esprit*, en un mot, *toutes sortes d'Efforts*; à cause que de semblables actions tiennent toûjours de la Contrainte, si l'on n'y est accoûtumé; vû qu'en ce cas l'Accoûtumance les adoucit & les rend agréables.

D'où il faut conclure,

V. *Que ce qui sera contraire à tout ce que nous venons de dire apportera du plaisir;*

par exemple *la Paresse*, *l'Oisiveté*, *la Negligence*, *les Divertissemens*, *le Repos*, *le Sommeil*; puis qu'il n'y a rien de plus éloigné, ni de plus affranchi de la Contrainte que cela.

Il faudra encore tenir pour Agréable,

VI. *Toutes les choses où le desir & l'Appetit nous portent;*

vû que le Desir n'est qu'un Apetit de joüir de ce qui est agréable, & qui peut donner

du

du plaisir. Or comme nous avons déja remarqué, il y a deux sortes d'Apetits dans l'Homme, l'un Sensuel ou d'Animal & l'autre Raisonnable : Par *Appetit Sensuel*, j'entends tout ce que les Hommes desirent sans faire de reflexion dessus ni l'examiner: Ces sortes de Desirs s'appellent proprement Naturels, & ne regardent que la satisfaction & les nécessitez du Corps.

Tels sont premierement, *la Faim* & *la Soif*, qui sont donnez au Corps pour lui faire songer en général aux alimens nécessaires à l'entretien de sa vie ; Et tous les autres encore qui regardent chaque espèce de Nourriture en particulier.

Tels sont en second lieu les Desirs qui tendent à l'Amour, & à la bonne chere ; Bref tous ceux qui flatent les autres Sens, & qui peuvent contenter le toucher, l'odorat, l'oreille, & la vûë.

J'appelle *Appetit Raisonnable*, Ce qui fait desirer une chose seulement à cause qu'on est persuadé de sa bonté ; Car il se trouve beaucoup de choses dont on ne vient à desirer & la vûë & la possession, que parce qu'on en a ouï faire de l'estime, & que véritablement on croit qu'elles meritent d'être possedées.

Or puis que le Plaisir consiste à se sentir émouvoir en soi-même, & à être touché de quelque passion; Outre cela Que nôtre Imagination, à la bien considerer, soit je ne sai quelle sorte de sentiment debile & imparfait; En un mot, puis qu'il n'est pas possible d'esperer, ni de se souvenir de quoi que ce soit, qu'en même temps on ne forme dans son imagination l'idée & l'image de la chose qu'on espere, ou dont on se sou-

vient; Cela présupposé, il s'ensuit,

VII. *Qu'il y aura du plaisir à se souvenir parfaitement d'une chose, & à être dans une très-grande esperance de l'avoir;*

puis que, selon ce que nous venons de dire, ce sera en jouïr alors en quelque sorte & l'avoir présente à ses sens. Tellement qu'il est nécessaire que rien ne nous puisse donner du plaisir qu'en l'une de ces trois façons, Ou quand il sera présent à nos sens & qu'en effet nous en jouïrons; Ou quand il nous souviendra qu'autrefois nous en avons joui; Ou enfin lors que nous aurons esperance d'en jouïr quelque jour: car la *Jouïssance* regarde toûjours le Présent, la *Memoire* le Passé, & l'*Esperance* l'Avenir.

La *Memoire* donc ne représente jamais rien qu'elle n'apporte du plaisir: car non seulement elle donne du plaisir lors qu'elle rappelle les images des choses qui étoient agréables dans le temps qu'on en jouïssoit; mais même encore lors qu'elle en représente d'autres d'une nature toute contraire & qui autrefois étoient très-fâcheuses à supporter; principalement quand les personnes ont changé d'état, & qu'à leurs travaux passez & à toutes leurs disgraces a succedé un grand repos ou beaucoup de gloire. C'est aussi ce qui a fait dire à EURIPIDE,

D'un peril évité le souvenir est doux.

Et encore à HOMERE,

Odyss. 15. *Quiconque a vû ses jours autrefois traversez,*
Prend plaisir de songer à ses malheurs passez,
Sur tout quand son adresse, & son propre courage,
Après beaucoup d'efforts, ont surmonté l'orage,

Et

Et la raison de ceci est, Qu'il y a même du plaisir à n'avoir point de mal.

Quant à l'*Esperance*, il est certain encore Qu'on ne sauroit jamais rien esperer de tout ce qui semble, ou devoir réjouïr par sa présence, ou apporter quelque grand avantage, ou simplement être utile sans incommoder, qu'en même temps il n'en vienne du plaisir. En un mot, tout ce qui par sa presence cause de la joie, pour l'ordinaire apporte du plaisir à ceux qui s'en souviennent, ou qui sont dans l'esperance de l'avoir. Et de fait c'est pour cela encore,

Qu'il y a un très-grand plaisir à se mettre en colere, VIII.

comme *Homere* a fort bien remarqué, quand parlant de cette passion il a dit,

Lors qu'en nous elle accroît son feu seditieux, Iliade 18.
Le miel n'est pas si doux, ni si delicieux;

à cause que jamais on ne se met en colere contre les personnes, de qui en apparence il est impossible de se vanger; non plus que contre ceux qui ont incomparablement plus de pouvoir & de crédit que nous: car s'il arrive que nous nous mettions en colere contre eux; c'est toûjours bien moins que contre d'autres.

Il est certain encore,

Que la plûpart de nos desirs seront accompagnez de plaisir, IX.

car soit qu'alors on se souvienne d'avoir joüi autrefois de ce que l'on souhaite, ou qu'on espere d'en joüir bien-tôt; toûjours en cet état on vient à goûter je ne ne sai quel plaisir; par exemple, Ceux qui sont travaillez de la soif pendant une fièvre, soit qu'alors il leur souvienne d'avoir bû autrefois à souhait étant extrémement alterez, ou qu'ils

esperent de boire encore de même, toûjours à cela ils trouvent je ne sai quelle joie. Le même se remarque en ceux qui sont passionnez d'amour; car soit que dans l'entretien ils viennent à parler de la personne qu'ils aiment, soit qu'ils lui écrivent, qu'ils songent à elle, ou qu'ils fassent quelqu'autre chose qui la regarde; toûjours alors ils sont joyeux; Et ce qui fait leur joie en toutes ces rencontres, est qu'ayant cette personne présente à la memoire, il leur semble que veritablement ils sont avec elle: Aussi est-ce à cela principalement qu'on reconnoit si l'amour commence à prendre empire sur l'esprit, Quand non seulement on se plait à demeurer avec la personne qu'on aime, mais encore lors que l'affection persiste dans l'absence, & qu'on ne se peut empêcher d'y songer; & tout de même lors qu'en étant éloigné on s'attriste de ne la plus voir.

Il faut dire encore,

X. *Qu'il y aura je ne sai quel plaisir au milieu des plaintes & des soûpirs;*
car si d'un côté la tristesse nous donne un déplaisir sensible d'avoir perdu pour jamais la personne que nous pleurons; d'un autre côté elle nous fait trouver du plaisir & de la consolation à nous la représenter telle qu'elle étoit dans toutes ses actions, & comme si nous l'avions encore devant nos yeux. Ce qu'*Homere* justifie par ses vers,

Iliade 23. *Il dit, & son discours fit lors trouver des charmes,*
A pousser des soûpirs & repandre des larmes.

On ne peut pas douter non plus,

XI. *Que la vangeance ne soit très-douce;*
puis qu'autant qu'il est fâcheux de ne pouvoir venir à bout de ce qu'on souhaite, autant

tant

tant y a-t-il de douceur à le voir réüssir : Or est-il que ceux qui sont en colere se fâchent toûjours extraordinairement, lors qu'ils perdent l'occasion de se vanger ; & témoignent au contraire être très-contens lors qu'ils conçoivent le moindre espoir de vangeance.

Il faudra encore conclure,

Que la victoire sera agréable, XII.

non seulement à ceux qui aiment à vaincre, mais encore à toutes sortes de personnes ; puis qu'alors on s'imagine qu'on est plus excellent qu'un autre, qui est une chose pour laquelle tous les Hommes sont passionnez ; à la verité les uns plus, & les autres moins.

Que si en effet il se trouve du plaisir à vaincre, il s'ensuivra encore,

Que toutes sortes de Jeux & de divertissemens, où il y aura Deffi & Partie faite, seront très-agréables ; XIII.

& cela sans distinction, soit que la partie ait été faite entre Musiciens, Athletes, ou Savans ; puis qu'il arrive toûjours en ces rencontres de remporter la Victoire.

Il en sera de même,

Des Dez, de la Paume, des Echets ; XIV.

Et encore,

Des Jeux les plus serieux & les plus graves ; XV.

car quoi qu'ils ne soient pas tous divertissans d'abord, on ne laisse pas néanmoins d'y trouver du plaisir si tôt qu'on y est accoûtumé. Ceux qui d'abord apportent du plaisir sont la Chasse, & toute autre Adresse à prendre des Animaux. Ce qui fait donc qu'on trouve du plaisir à toutes ces sortes d'occupations, c'est que par tout où il y a un combat, là il y a de la Victoire.

Et ainsi il se voit encore,

XVI. *Que la profession du Barreau, & la dispute des Ecoles sont très-agréables à ceux qui y réüssissent & y sont accoûtumez.*

De plus il faudra mettre au nombre des choses qui apportent un très-grand plaisir,

XVII. *L'Honneur & la Reputation,*

à cause de l'opinion qu'alors chacun a de soi-même Que véritablement il est honnête homme & tel qu'on le publie : à laquelle opinion on se laisse toûjours aller d'autant plus aisément, qu'on pense que ceux chez qui on est en estime ne louent que parce qu'en effet c'est leur sentiment & qu'ils croient dire la verité : Tels que sont des Voisins plûtôt que ceux qui sont éloignez ; Et plûtôt encore les personnes avec qui on converse familierement, ou qui sont de connoissance, ou de la même Ville ; que des Etrangers & des gens de dehors ; Et encore plûtôt ceux qui sont vivans, que ceux qui ne sont pas encore au monde ; Bref les personnes sages & d'une haute prudence, plûtôt que des étourdis & des gens sans jugement ; Et enfin quantité de personnes, plûtôt qu'un petit nombre : Parce qu'en effet il y a toûjours plus d'apparence que ces personnes-là disent là verité, que non pas les autres. Et pour montrer que toute sorte d'estime n'est pas également considerable, c'est qu'on ne se soucie point d'être estimé ni honoré de ceux que tout le monde méprise & dont on ne tient compte ; comme sont les Enfans & les Bêtes ; au moins eu égard simplement à leur estime & aux honneurs qu'ils peuvent rendre ; puisque s'il arrive quelquefois qu'on témoigne faire

cas

cas de leur estime & de s'en mettre en peine, c'est toûjours par intérêt, ou pour quelque autre raison.

Il faut dire encore,

Que la possession d'un Ami est une chose très-douce, XVIII.

à cause qu'il y a beaucoup de plaisir à aimer; & de fait qui est l'yvrogne & la personne aimant le vin, qui ne se plaise pas à voir du vin?

D'où il s'ensuit,

Qu'il y aura aussi du plaisir à être aimé; XIX.

à cause qu'on ne peut être aimé sans s'imaginer en même temps Qu'on a en soi quelque bonne qualité, dont tous ceux qui ont la connoissance sont amateurs. Au reste *être aimé*, veut dire proprement, être cheri pour sa personne, & non point par intérêt.

Etre admiré encore doit être très-agréable; XX.

puis qu'on ne peut pas être admiré sans être honoré en même temps.

Etre flaté aussi & avoir des Flateurs, plait encore beaucoup; XXI.

car tout Flateur paroît en même temps, & Admirateur, & Ami de celui qu'il flate.

On pourra soutenir encore,

Que faire les mêmes actions très-souvent apporte du plaisir; XXII.

puisque, comme nous avons déja remarqué, l'Accoûtumance est agréable.

Et tout au contraire,

Qu'il y aura du plaisir à ne pas toûjours faire la même chose, & à changer quelquefois; XXIII.

vû que tout changement semble s'accommoder au dessein de la Nature. Et de vrai, Faire toûjours la même chose engendre un

certain dégoût, & témoigne je ne sai quel excès dans l'habitude qu'on a contractée: Ce qui a fait dire à un Poëte,

Eurip. *in* Orest. *Le changement nous plait en toutes choses.*

En effet c'est par cette raison Que tout ce qu'on est quelque temps sans voir, par exemple un homme ou quelque autre chose, en paroit plus agréable: Car outre que ce qu'on n'a pas vû, il y a long-temps, apporte du changement par sa présence; c'est que même il en paroit plus rare, à raison qu'on ne le voit pas toûjours.

XXIV. *Apprendre encore, & avoir de l'admiration pour quelque chose, d'ordinaire apporte du plaisir;*

puis que tout ce qu'on admire, fait naître à l'instant le desir de savoir ce que c'est? de sorte qu'on peut assûrer Que tout ce qui se fait admirer est souhaitable. En apprenant aussi, on a cet avantage que l'Esprit se perfectionne, & arrive à cet état excellent où il aspire de sa nature.

XXV. *Ce sont encore deux choses très-agreables, que d'obliger & d'être obligé;*

puis qu'on ne peut être obligé qu'en même temps on n'aquiere ce qu'on desire. Et de plus qu'en obligeant on fait voir, Que non seulement on a dequoi obliger; mais même qu'en ce point on surpasse celui qu'on oblige; qui sont deux avantages que tous les Hommes souhaitent passionnément.

Or les mêmes raisons qui font dire Qu'il y a du plaisir à obliger, les mêmes font dire encore,

XXVI. *Qu'il est très-agréable de remontrer à son prochain, & de le corriger de ses fautes;*

Comme aussi,

D'a-

D'achever quelque chose qui aura été commencée. XXVII.

Que s'il y a du plaisir à Apprendre, à Admirer, & autres choses semblables; Il s'ensuivra encore,

Que tout ce qui sera imité parfaitement, sera très-agréable, XXVIII.

comme sont les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, de Poësie; en un mot tout ce qui consiste en Imitation, quand bien même ce qui auroit été imité seroit très-desagréable en soi: car enfin le plaisir qu'on a de voir une belle imitation ne vient point precisément de ce qui a été imité, mais bien de nôtre Esprit qui fait alors en lui-même cette reflexion & ce raisonnement: *Qu'en effet il n'est rien de plus ressemblant, & qu'on diroit que c'est la chose même, & non pas une simple représentation*; de sorte qu'en telle rencontre il arrive qu'on apprend je ne sai quoi de nouveau.

Les Revers de Fortune encore, & ces Evenemens qui arrivent contre toute sorte d'attente, tels que d'ordinaire représentent les Tragedies & les Théatres, doivent apporter du plaisir; XXIX. περιπέτειαι.

Comme aussi,

De s'être vû en très-grand danger, & si près de perir, que peu s'en soit falu que cela ne soit arrivé; XXX.

car tout ceci est surprenant & donne de l'admiration.

Et parce que Tout ce qui est selon la Nature & qui a de la conformité avec elle, est agréable; De plus Que toutes les choses qui sont de même genre & de même nature sont très-conformes entr'elles, il s'ensuit encore,

XXXI. *Que tout ce qui sera de même nature & de même genre; Et aussi Que toutes les choses qui auront de la ressemblance, se plairont entr'elles pour l'ordinaire*:

Par exemple, un Homme avec un autre Homme, un Cheval avec un Cheval, un Enfant avec un Enfant, & ainsi du reste: & de fait c'est de-là que sont venus tous ces Proverbes,

Que chacun se plait avec son pareil;
Qu'un semblable aime son semblable;
Qu'une Bête connoit une autre Bête & la cherche;
Que la Corneille est toûjours avec la Corneille;

& beaucoup d'autres.

Davantage, parce que Toutes les choses qui se ressemblent, ou qui sont de même genre se plaisent entr'elles; & Qu'il n'y a rien qui nous soit plus semblable ou qui approche plus de nôtre nature que nous-mêmes; il sera encore nécessaire de conclure,

XXXII. *Que tous les Hommes généralement, plus ou moins, s'aimeront eux-mêmes*;

puis qu'il n'y a rien qui ait plus les qualitez de conformité & de ressemblance, qu'une personne comparée à elle-même.

Or s'il est vrai que tous les Hommes s'aiment eux-mêmes, il s'ensuivra encore,

XXXIII. *Qu'ils aimeront tout ce qui viendra d'eux, & y prendront du plaisir*;

comme sont leurs ouvrages, leurs discours, leurs raisonnemens. Ce qui doit encore servir de preuve pour montrer Que d'ordinaire ils aimeront les Flateurs, & tous ceux qui auront pour eux de l'amour; enfin Qu'ils seront

seront jaloux d'honneur, & Qu'ils auront une inclination particuliere pour leurs enfans; car il n'y a rien qui soit plus l'ouvrage d'un homme que ceux qu'il a mis au monde.

En un mot, il s'ensuivra,

Que tous les Hommes seront ravis & auront du plaisir d'achever un ouvrage qui aura été laissé imparfait; XXXIV.

puis que l'ayant achevé, il semblera qu'il leur appartienne tout entier.

Et parce que l'Autorité & le Commandement sont les choses du monde les plus agréables, il faut dire encore,

Qu'il y aura un très-grand plaisir à passer pour un Homme Sage & Prudent; XXXV.

puis que la Prudence & la Sagesse sont des Vertus Royales, sans lesquelles on est incapable de commander. La Sagesse au reste est définie, *Une Science qui éclate par la diversité & le grand nombre des Connoissances; & qui peut rendre raison des Effets les plus curieux & les plus propres à donner de l'admiration.*

De plus, parce que d'ordinaire les Hommes sont ambitieux & très-aises de recevoir de l'honneur, il sera encore nécessaire de conclure,

Que non seulement il y aura du plaisir à reprendre autrui & à le corriger de ses fautes, comme nous avons déja remarqué; mais encore à s'occuper aux choses où l'on croit réüssir & être plus excellent que les autres, XXXVI.

comme a fort bien remarqué *Euripide* à l'endroit où il dit;

Un Artisan savant se plait à son ouvrage,

Il travaille sans cesse & ne perd point courage;
Le desir de la gloire & de se surpasser,
Lui fait cent fois le jour son travail repasser.

Dailleurs, parce que nous avons montré Que le Jeu est du nombre des choses qui plaisent, comme encore toutes sortes de Relâches, & aussi le Rire; Il sera nécessaire encore de tirer cette consequence,

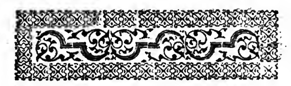
XXXVII *Que tout ce qui sera facetieux & ridicule, soit hommes, discours, actions, apportera du plaisir.*

Quant au Ridicule, nous en avons traité à part dans nos Livres de la *Poëtique*. Voilà pour ce qui regarde les choses qui sont agréables & qui apportent du plaisir. A l'égard de celles qui peuvent être fâcheuses & qui attristent, il n'y a qu'à prendre le contraire.

Nous avons donc fait voir Quels sont les Motifs qui d'ordinaire portent les Hommes à faire injure à leur prochain.



CHA-



CHAPITRE XII.

Ceux d'ordinaire qui font injure à autrui.



Aisons à présent connoître l'état & le raisonnement de ceux qui se proposent de faire injure à autrui. Et de plus à quelles personnes ils s'attaquent ordinairement.

Les Hommes donc sont portez à faire injure en quatre façons,

Ou quand ils croient Que ce qu'ils veulent entreprendre est possible, & qu'eux-mêmes en pourront venir à bout;

Ou qu'ils pensent Qu'après l'avoir fait, on n'en saura rien, & qu'ils ne seront point découverts;

Ou si l'on vient à découvrir que c'est eux; Qu'ils n'en seront point punis;

Enfin s'ils en sont punis, Que la punition n'égalera point le profit qui leur en reviendra; soit à eux en particulier, ou à ceux qui les touchent & pour qui ils s'intéressent.

De savoir maintenant quelles choses sont *Possibles à faire*, ou *Impossibles*; c'est une matiere que nous ne traiterons pas encore si-tôt, à cause qu'elle regarde en commun toutes les Parties de la Rhetorique.

Ceux qui se promettent l'Impunité.

OR entre les personnes qui s'engagent à faire tort à autrui, *Ceux-là particulierement croient le pouvoir faire avec impunité*, qui sont Ou Eloquens, Ou Entreprenans & gens d'execution ; Ou qui ont aquis une grande experience dans le monde, & vû ou manié une infinité d'affaires ; en un mot, Ceux qui ont beaucoup d'amis, & qui sont Riches. Mais sur tout ils se promettront l'Impunité, s'ils se voient fortifiez de tous les avantages que nous venons de remarquer, ou du moins quelqu'un de leurs Amis, ou de leurs Associez, ou même les personnes qui dépendent d'eux & qui sont à leur service : Car, par le moyen de tous ces avantages, non seulement ils executeront leur mauvais dessein, mais encore ils ne pourront ni être découverts ni punis.

Ceux-là encore se promettront l'Impunité Qui seront Amis des personnes mêmes à qui ils voudront faire injure, ou des Juges devant qui ils auront à répondre. Car quant aux Amis, il n'est rien de si aisé que de leur faire tort, à cause qu'ils ne s'en défient point. Joint Qu'ils sont plûtôt d'accord & reconciliez qu'ils n'ont songé à plaider ni à faire aucune poursuite en Jugement. A l'égard des Juges, il est certain encore qu'ils font toûjours faveur à leurs Amis ; car de deux choses l'une, ou ils les renvoient absous, ou ils ne les condamnent que legerement.

Ceux

Ceux qui croient Qu'ils ne seront point découverts.

CEux-là auſſi auront esperance de n'être point découverts, de qui l'apparence ſera ſi trompeuſe, qu'à juger d'eux par l'exterieur, jamais on ne les prendroit pour avoir fait ce qu'ils auront fait effectivement; comme quand quelqu'un en apparence très-foible de corps en aura battu un autre outrageuſement, qui paroîtra beaucoup plus fort que lui: Ou quand un Gueux aura couché avec une Dame de condition; ou un homme très-laid avec une belle femme.

Les choſes encore qui ſont trop en jour & expoſées aux yeux de trop de monde, pourront faire croire à un méchant homme Qu'il ne ſera point découvert s'il les prend; la raiſon eſt, Que perſonne ne s'en donne de garde, & qu'ordinairement on ne s'imagine pas qu'il y ait des gens aſſez hardis pour oſer ſeulement y penſer.

De plus on croira n'être point découvert, Si le crime eſt de telle nature & ſi énorme, qu'on n'ait pas même connoiſſance que jamais il ait été commis; puis que c'eſt une choſe à laquelle on ne ſonge point & dont perſonne ne ſe défie; Car les hommes n'ont point accoutumé de ſe préparer autrement contre les injures, qu'ils ſont contre les maladies; pas-un ne craignant & ne tâchant d'éviter celles qu'il n'a pas encore éprouvées.

Tout Homme encore qui n'aura point d'Ennemis, ou au contraire qui en aura beaucoup, croira n'être pas découvert: Car d'un

d'un côté n'ayant point d'Ennemis, il lui sera très-facile de surprendre & de faire son coup, parce qu'on ne se défiera point de lui. D'un autre côté aussi ayant beaucoup d'Ennemis, on aura de la peine à s'imaginer Qu'il ait osé s'attaquer à des personnes qui étoient sans cesse sur leurs gardes : Outre que pour sa deffense il aura cette raison à alleguer, *Qu'il se fût bien empêché d'entreprendre une action de cette qualité, quand bien même il en auroit eu envie, à cause qu'il devoit être soupçonné plûtôt qu'un autre.*

Ceux-là enfin se pourront persuader de n'être point découverts en faisant tort à autrui, qui auront moyen, ou de cacher leur larcin, ou de le détourner, ou bien de lui faire changer de forme & de nature, ou de s'en défaire promptement.

Ceux qui ne craignent pas d'être punis.

D'Autres au contraire seront assûrez d'être découverts & poursuivis en Justice, qui n'entreprendront pas moins de faire du tort ; par exemple s'ils esperent, Ou d'échaper aux Juges & de décliner leur Jurisdiction, ou de faire durer les procès fort long-tems, Ou enfin de gagner les Juges & de les corrompre.

D'autres encore *verront leur condamnation inévitable*; mais parce qu'au plus il n'ira que d'une amande, ils ne s'en mettront pas en peine; à cause qu'ils sauront les moyens, Ou de s'en défendre & de jamais n'en rien payer; Ou de se faire donner un long terme pour y satisfaire; Ou bien même que leur

leur pauvreté sera si grande, qu'ils n'auront rien à perdre.

Ceux-là encore ne craindront pas d'être condamnez en faisant tort, à qui le larcin promettra presentement ou bien-tôt un profit assûré, ou quelque avantage important; & cependant si on vient à les condamner, Qu'ils en sortiront pour peu de chose; ou même Qu'il ne leur en coûtera rien; en tout cas s'il leur en doit coûter, Qu'il se passera bien du tems avant que d'y avoir satisfait.

On mettra encore de ce nombre tous Ceux qui se proposent d'aquerir une chose si considerable, que la punition, pour grande qu'elle soit, supposé même qu'elle arrive, n'égalera jamais l'avantage ni le profit qu'ils en tireront. Tel est l'avantage que semble promettre la Tyrannie à ceux qui ont envie de se rendre Maîtres d'un Etat.

Ceux-là aussi n'apprehenderont pas d'être condamnez pour leur injustice, s'ils trouvent Qu'il y ait à gagner pour eux; & quant à la punition, Qu'ils en seront quittes pour un affront & pour quelque peu d'injures. Ni tous Ceux au contraire dont le crime les fera estimer, & leur tournera à honneur; Comme quand un Homme viendra à vanger en même tems la mort de son pere, ou de sa mere, ainsi qu'il arriva à *Zenon*; & cependant Que la punition ne pourra aller au plus qu'à une amande, ou à un simple bannissement, ou à quelqu'autre peine semblable. Car il est certain qu'en ces deux rencontres ces personnes-là seront portées à executer leur mauvais dessein; quoi qu'entr'elles il y ait cette difference que les derniers sont louables pour leurs mœurs, & les autres dignes de punition.

Ceux-

Ceux-là encore se hazarderont volontiers à faire tort, qui jamais n'auront été pris sur le fait, ni découverts, ni punis; Et pareillement Ceux qui auront manqué plusieurs fois leur coup : car il en prend ici comme à la Guerre, où souvent il arrive aux vaincus de tenter la fortune de nouveau & de retourner au combat.

Ceux-là encore seront hardis qui auront esperance de jouir présentement, ou de tel plaisir en particulier, ou d'avoir un tel profit; à cause que s'il y a quelque chose à souffrir en punition, ou quelque perte à faire; ce ne sera qu'après : Tels sont d'ordinaire les Incontinens & les Débauchez. L'*Incontinence* au reste est un vice qui regarde les choses où nous portent toutes les Passions agréables, & le dereglement de la Convoitise.

Il s'en trouve d'autres qui font le contraire de ceux-ci; d'abord ils préferent d'endurer quelque chose, ou, de faire quelque perte, parce qu'ils esperent à l'avenir ou d'avoir un établissement assûré, ou de jouïr d'un plaisir très-durable. Et c'est ce que font ordinairement Ceux qui ont de la prudence, & qui ne sont pas adonnez à leur plaisir.

D'autres encore ne se soucieront pas Qu'on sache que c'est eux qui ont fait tort, à cause qu'ils ne paroitront l'avoir fait Que par malheur; Ou par necessité; Ou dans un transport & un premier Mouvement; Ou par Accoûtumance; En un mot, parce qu'ils paroitront avoir plûtôt failli qu'offensé malicieusement.

Ceux-là encore seront de ce nombre, qui espereront en la bonté des Juges & qu'on ne les

les traitera pas à la rigueur. Comme aussi Ceux qui seront pauvres. Or il y a deux sortes de *Pauvres* dans le monde ; Les uns le sont des choses nécessaires à l'entretien de la vie, comme Ceux qui mendient ; & les autres des choses superfluës, comme la plûpart des Riches.

Enfin Ceux-là ne craindront point de faire du tort qui seront en très-bonne estime ; ni Ceux au contraire qui seront tout à fait perdus de reputation : Car quant à ceux qui auront de l'estime, jamais on ne voudra croire que ce soit eux ; & pour les autres, ils n'en seront pas plus décriez.

Voilà ce que nous avions à dire touchant les personnes qui entreprennent de faire tort & injure à autrui. Voyons maintenant Ceux à qui on s'attaque ordinairement.

Les Personnes à qui d'ordinaire on fait tort.

LES Méchans donc d'ordinaire s'attaquent aux personnes qui possedent les choses qu'ils n'ont pas & dont ils ont besoin ; soit qu'elles soient necessaires à l'entretien de la vie, ou superfluës, ou seulement pour la jouïssance & le plaisir.

Ils attaquent encore également, & leurs Voisins, & Ceux qui sont d'un Païs éloigné. Leurs Voisins ; parce que leur coup est bientôt fait ; Les Etrangers ; à cause que d'ordinaire la vangeance en est tardive, & qu'il leur faut beaucoup de tems pour tirer raison du tort qu'ils ont receu. Tels sont ceux, par exemple, qui attendent les *Carthaginois* au passage afin de les piller.

On

On fait tort encore ordinairement aux perſonnes negligentes & qui ne ſe tiennent point ſur leurs gardes, ou qui ſont ſi ſimples qu'on leur peut faire accroire tout ce qu'on veut, parce qu'il y a lieu de s'imaginer qu'on ne ſera point découvert.

On s'adreſſe encore aſſez ſouvent à ceux qui ſont d'un naturel lâche & qui aiment à vivre en repos; telles perſonnes n'étant pas d'humeur à s'embaraſſer d'un procès, à cauſe que la pourſuite en eſt difficile, & qu'il faut être agiſſant pour en venir à bout.

Il en eſt de même de ceux qui ont beaucoup de pudeur, parce qu'ils ont l'honneur en recommandation & ſeroient honteux de paroître en jugement pour un leger interêt, & de plaider pour peu de choſe.

On s'attaque encore d'ordinaire aux perſonnes que d'autres ont déja attaquées ou offenſées pluſieurs fois, ſans que jamais elles en aient fait de pourſuite, comme étant du nombre de ceux que le Proverbe appelle, *La proie des* Myſiens.

Tous ceux encore à qui une perſonne n'a jamais fait tort, Et ceux au contraire à qui pluſieurs fois déja elle en a fait, ſont en grand danger d'en être attaquez: à cauſe que ni les uns ni les autres ne ſe tiennent point ſur leurs gardes: Ceux-ci, parce qu'ils ne croient pas qu'elle leur en veuille plus faire; les autres, parce qu'elle ne leur en a pas encore fait.

On ſe propoſe auſſi de faire injure à Ceux qui ont déja été traduits en Justice pour pluſieurs crimes, ou à qui il eſt très-facile de faire faire le procès; à cauſe que telles gens n'oſeront pas s'en plaindre, ſoit par la crainte qu'ils auront des Juges, ſoit pour n'être

pas

pas en état d'être crûs. Ce qui se peut dire encore de tous ceux qui sont haïs, ou enviez de tout le monde.

D'ordinaire encore on s'attaqne à ceux contre qui on a quelque prétexte & quelque raison specieuse, soit qu'on aille rechercher l'histoire de leurs Ancêtres, & qu'on déterre des querelles mortes & ensevelies; soit qu'on se plaigne d'eux en particulier, ou de quelqu'un de leurs Amis; par exemple, Ou pour être en état d'en recevoir présentement du tort, Ou pour en avoir déja receu plusieurs fois, soit en sa propre personne, soit en celle de ses Amis, ou de ceux de qui on prend les interêts: Car, comme dit fort bien le Proverbe, *La Malice n'a besoin que de prétexte.*

On fait tort encore indifferemment, & à ses Ennemis, & à ses Amis propres: à ses Amis; parce qu'il est très-facile de le faire; à ses Ennemis; à cause qu'il y a du plaisir.

Il en est de même de Ceux qui n'ont point d'Amis, Et des autres qui ne sont ni éloquens ni gens d'execution: car ou ces personnes-là n'auront pas seulement la hardiesse de poursuivre en Justice ceux qui leur auront fait tort; ou si elles le font, elles s'accorderont bien-tôt, ou même ne gagneront rien à plaider.

Ceux-là aussi seront sujets à être attaquez, à qui il n'est pas avantageux de s'arrêter long-tems en un même lieu dans l'attente qu'un procès soit terminé, ou qu'ils soient dédommagez & remboursez de leurs frais: Tels sont d'ordinaire les personnes de dehors, & Ceux qui n'ont autre revenu que le travail de leurs mains; car pour peu de

chose

chose on compose avec eux, étant facile de les contenter.

On attaque encore volontiers Ceux qui ont fait beaucoup de tort en leur vie, ou qui ont fait la même injure à d'autres qu'on a dessein de leur faire, à cause qu'il ne semble pas que ce soit une injustice de traiter un méchant homme de la même sorte qu'il a accoûtumé de traiter les autres; comme quand quelqu'un, qui est connu pour querelleur & pour battre ordinairement, viendra lui-même à être bien battu.

On tâche aussi de faire injure à ceux de qui autrefois on a receu quelque déplaisir, Ou qui ont eu dessein d'en faire, Ou qui ne manquent pas de volonté pour cela, Ou même qui s'y préparent & qui font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout; Car non seulement on y trouvera du plaisir, mais même cela fera honneur; Outre qu'il ne semblera pas qu'on ait fait une injustice.

C'est encore une occasion de faire injure à quelqu'un, si en l'attaquant on est assûré de faire une chose agréable & qui plaira extrémêment, Ou à ses Amis, Ou à ceux qu'on estime beaucoup, Ou aux personnes pour qui on a de l'amour, Ou à ses Maîtres: En un mot, à tous ceux dont on dépend, ou de qui on attend quelque faveur.

On cherche encore à nuire aux personnes qu'on a autrefois accusées de quelque crime, ou à l'amitié desquelles on a renoncé, * témoin ce que fit *Calippe* contre *Dion*: Et ce qui donne d'autant plus de hardiesse alors, c'est que même il ne semble pas qu'on fasse une injustice.

On

* Voyez *Plutarque* en la Vie de *Dion*.

On attaque encore les personnes qu'on sait que d'autres sont tout prêts d'attaquer si on ne les prévient, comme n'y ayant plus lieu de déliberer si on le doit faire ou non. De-là vient qu'*Ænesideme* envoya des présens à *Gelon*, pour l'avoir prévenu en la reduction de certains Peuples, qu'il avoit dessein d'assujettir lui-même.

On s'adresse encore à Ceux à qui on ne doit faire qu'une seule fois du tort pour être en état de leur faire après beaucoup de bien, à cause qu'il sera facile alors de guerir le mal, & les recompenser de leur perte. C'étoit sur ce fondement que *Jason* le *Thessalien* avoit accoûtumé de dire, *Qu'il est bon quelquefois de faire un peu de mal, pour être en état après de faire beaucoup de bien.*

Les Injustices qui se font d'ordinaire.

POUR ce qui est des Injustices, D'ordinaire on se laisse aller à celles que la plûpart, ou tout le monde fait; vû qu'alors on se persuade qu'on aura sa grace aisément.

On cherche encore à faire tort dans les choses qu'il est facile de cacher. Or ces choses-là sont de plusieurs sortes. Les unes se consument en peu de tems, comme tout ce qui est bon à manger; Dautres sont aisées à déguiser, soit qu'on leur donne une nouvelle figure, ou qu'on leur fasse changer de couleur, ou qu'on les mêle. D'autres peuvent être détournées en divers lieux, comme tout ce qui est facile à transporter, ou qui tient peu de place; Et quelques-unes enfin sont telles, que comme celui qui les veut dérober en a beaucoup chez lui toutes semblables, jamais on ne pourra les re-

reconnoitre lors qu'elles feront enfemble.

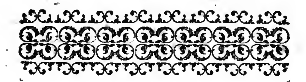
On fait encore injure dans les chofes qu'on fait être honteufes à dire aux perfonnes mêmes à qui l'injure eft faite ; comme Quand on a abufé de la femme de quelqu'un; ou Que lui-même ou fes enfans ont été contraints de ceder à la brutalité d'un Infame.

On fait tort enfin & injure dans les chofes pour lefquelles on ne peut intenter de procès fans fe décrier & paffer pour Chicaneur; ou à caufe qu'elles font de peu d'importance, ou parce que ce font des fautes pardonnables.

C'eft à peu près ce qui fe peut dire fur cette matiere, foit à l'égard de Ceux qui font tort, ou des chofes qu'ils recherchent, ou des perfonnes qu'ils attaquent ; Soit à l'égard des motifs & des raifons qui d'ordinaire les portent à executer leur mauvais deffein.



CHA-



CHAPITRE XIII.

Des Actions Justes & Injustes.



EXAMINONS à présent en quoi consiste ce qu'on appelle, *Avoir Droit* ou *Tort*, & ce qui doit passer pour *Juste* ou *Injuste* parmi les hommes. Voici par où je commence.

Je suppose, ce qui a été déja remarqué, Que tout ce qu'il y a de Legitime ou d'Injuste dans le monde, est toûjours estimé tel à cause qu'il se rapporte à deux sortes de Loix, & à deux sortes de Personnes.

JE dis en premier lieu, *Qu'il y a deux sortes de Loix*, les unes Particulieres, & les autres Communes.

J'appelle *Loix Particulieres*, celles qui servent de regle dans un Etat & que chaque Peuple s'impose à lui-même: Et de celles-ci il y en a qui sont Ecrites, & d'autres qui ne le sont pas.

J'appelle *Loix Communes* celles que la lumiere naturelle nous découvre, & qu'il semble que la Nature elle-même nous ait dictées. Car il faut demeurer d'acord, Qu'il y a je ne sai quoi que tous les Hommes devinent & reconnoissent naturellement être Juste ou Injuste, quand bien même il n'y au-

auroit eu jamais de societé entr'eux, & qu'ils fussent encore à contracter pour la premiere fois. C'est ce qu'*Antigone* semble nous vouloir enseigner dans *Sophocle*, lors qu'elqu'elle soûtient : *Qu'il étoit juste qu'elle enterrât le Corps de son frere* Polynice, *quelque defense & quelque commandement au contraire que le Roi en eût fait ; comme étant*, disoitelle, *une action de justice naturelle, dont l'autorité est au dessus des Loix, & qui absolument ne peut être soumise à la volonté des hommes* :

Car voici ce qu'elle dit,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on commence à voir
L'usage d'un si juste & si pieux devoir ;
Aux Peuples de tout tems ce Droit s'est fait connoître,
Et de tous les Mortels pas un ne l'a vû naître.

Empedocle nous confirme cette verité à l'endroit où il prouve, Que c'est mal fait d'égorger les Animaux & de leur ôter la vie, à cause que cela est contre la Justice & la Loi naturelle ; puis qu'enfin on ne peut pas dire Qu'il soit permis aux uns de le faire, & Qu'aux autres il ne le soit pas ; car c'est de cette sorte qu'il s'explique,

C'est un Droit établi par tout cet Univers,
Il s'étend aussi loin que l'espace des Airs,
Et ne sauroit finir, qu'où finit la Lumiere.

Cela se voit encore dans l'Oraison d'*Alcidamas* intitulée, *Le Messeniaque.*

Je dis en second lieu, *Qu'à l'égard des personnes*,

sonnes, on considere encore les Actions en deux manieres: car tout ce qui se doit faire ou ne pas faire, n'est jamais estimé tel, que parce qu'il regarde deux choses, Ou l'interêt public & tous les hommes en général d'une Societé, Ou simplement un Particulier de cette Societé. Sur quoi il faut établir cette maxime, Que tout ce qui se fait, ou justement, ou injustement dans le monde, n'arrive jamais qu'en deux façons; car Ou il se rapporte à *Tel* en particulier, Ou à *Tous* en général; & qu'ainsi ne soit, Que quelqu'un en batte un autre, ou commette un Adultere, sans doute qu'en ces rencontres il ne fait tort qu'à un Particulier; Mais s'il refuse d'aller à la guerre dans une occasion pressante, ou qu'il soit Deserteur, alors il commet un crime d'Etat & offense tout le Public.

Cela donc posé pour certain, *Que de toutes les Injustices qui se font, les unes regardent le Public, & les autres un Particulier seulement, ou plusieurs*; Après que nous aurons repeté en quoi consiste l'Injustice, & ce qu'on appelle Recevoir une injure, expliquons le reste ensuite.

Donc, *Recevoir une injure* proprement veut dire, *Etre offensé, & souffrir quelque chose d'injuste d'un homme qui attaque volontairement & de propos deliberé.* Car comme il a déja été remarqué, Toute Action injuste est toûjours volontaire de la part de celui qui la fait.

Or puis qu'il est nécessaire que ceux à qui on fait injure, non seulement soient offensez & qu'ils reçoivent quelque tort; mais encore que cela leur arrive malgré eux &

contre leur volonté : Il eſt aiſé à préſent de connoître, par ce qui a été dit, *Quelles ſont les choſes qui peuvent nuire & offenſer* ; puis que non contens d'avoir fait un dénombrement de tout ce qui eſt Bon ou Mauvais, il a encore été montré en quoi conſiſte une Action volontaire, & Qu'il n'y en a point d'autres que celles qui ſe font avec connoiſſance de cauſe.

Tellement donc qu'il faut par neceſſité,

Que tout crime regarde ou le Public, ou un Particulier;

Et qu'il vienne toûjours,

Ou de perſonnes qui pèchent par ignorance & contre leur volonté,

Ou tout au contraire,

De perſonnes qui agiſſent volontairement & ſachant très-bien ce qu'elles font. Avec cette difference néanmoins,

Que de ceux-ci les uns le feront de ſang froid, & les autres transportez de Colere & dans la paſſion.

Touchant la Colere, il en ſera parlé quand nous ſerons au Traité des Paſſions. Quant aux Offenſes qui ſe commettent de deſſein, & même de ſavoir De quel eſprit on eſt toûjours porté en les commettant, c'eſt une matiere que nous avons amplement éclaircie.

MAIS parce que bien ſouvent on avouë avoir fait une choſe, & qu'en même tems on ne demeure pas d'accord ni du nom dont on la qualifie, ni de toutes les circonſtances du Fait;

Par Exemple,

On confeſſera avoir pris une choſe, mais Que ce n'eſt point un Larcin;

Qu'on

Qu'on a frappé le premier, mais Qu'on a eu raison de le faire;

Qu'on a couché avec cette femme, mais Qu'on n'a point commis d'adultere;

Qu'on a dérobé, mais non pas fait un Sacrilege, puisque ce n'est point une chose sacrée ni dediée à Dieu;

Qu'on a passé ses bornes & labouré au-delà de ses terres, mais que cela ne s'est point fait dans les terres qui sont au Public;

Qu'on a eu conference avec les Ennemis, mais Que ce n'a point été avec intelligence, ni pour trahir le Parti.

Pour cela, il faudra savoir distinguer chaque Action particuliere, & montrer en quoi consiste *le Larcin*, *l'Injure*, *l'Adultere*, & ainsi du reste; afin que, si nous voulons prouver, Qu'une personne a commis quelqu'un de ces crimes, ou qu'elle ne l'a pas commis, nous puissions dire pourquoi? & faire voir clairement ce qui est de Droit ou contre la Justice. En effet, dans tous les differends que nous venons d'alleguer, le nœud de la contestation & la principale difficulté se rencontrent à pouvoir dire: *Si telle action en particulier est malicieuse, ou non? Si elle a été faite avec un mauvais dessein, ou autrement?* Vû que la Méchanceté & l'Injustice viennent de l'Intention & du but qu'on s'est proposé; Or les noms que nous avons alleguez, par exemple celui de *Larcin*, celui d'*Injure*, & ainsi des autres, renferment tous, dans leur propre signification & dans leur idée, *Un choix, une Détermination, & un Dessein formé de faire une injustice.* Et pour montrer que cela est ainsi, & qu'il n'y a que les Actions véritablement injustes & criminelles à qui ces noms conviennent; c'est

que si un Homme a frappé simplement, il ne s'ensuit pas qu'il soit coupable; mais bien s'il a frappé à tel dessein & pour tel sujet: Par exemple, pour faire affront, ou pour son plaisir. Et tout de même on ne pourra pas dire, Qu'un homme ait fait un Larcin, pour avoir pris quelque chose en cachette; mais bien s'il l'a prise en intention de faire tort & de se l'approprier: Enfin il faut juger de toutes les autres Actions comme de celles-ci.

De l'Equité.

MAIS d'autant qu'il a été montré, Que tout ce qui se fait justement ou injustement, est de deux espèces: & de plus Qu'une partie de ces Actions-là se rapporte aux Loix écrites, & l'autre aux Loix qui ne le sont pas: A l'égard des Actions que les Loix reglent & dont elles font mention, il en a été parlé. Pour celles qui ne dépendent point des Loix établies ni du Droit écrit, Elles sont encore de deux espèces & reduites à deux Chefs, Les unes de telle qualité, qu'en elles il se remarque toûjours un excès de vice ou de vertu; d'où vient ensuite à la personne qui les fait, ou blâme, ou louange; honneur, ou infamie; prix & recompenses; Comme par exemple, ***De témoigner de la gratitude, De rendre la pareille à ceux qui nous ont fait du bien, D'être prompt à obliger ses Amis***, & choses semblables. Les autres s'attachent à l'Equité, servant comme de supplement & de derniere perfection aux Loix particulieres & écrites; car tout ce qui est Equitable paroit Juste.

L'Equité au reste n'est autre chose, ***Qu'u-***

ne certaine raison de Justice qui supplée au défaut de la Loi écrite, parce que cette Loi n'en fait aucune mention. Or ce défaut arrive à la Loi en deux façons, ou volontairement de la part du Legislateur, ou contre sa volonté. Ce défaut arrive à la Loi contre l'intention du Legislateur, Quand une chose n'est pas venuë à sa connoissance; Et il arrive de son consentement lors que, lui étant impossible de remarquer tous les cas particuliers & les incidens qui pourroient naître, il se voit reduit à la nécessité de dire la chose en général; quoi que la Loi ainsi établie ne puisse être juste dans l'application que pour l'ordinaire. Et non seulement ce défaut arrive à la Loi quand il est impossible au Legislateur de faire autrement, mais encore lors que la chose est difficile, à cause du grand nombre de circonstances qu'il faudroit comprendre qui iroient à l'infini: Car si un Legislateur étoit obligé de faire cette Loi, par exemple, *Que personne n'ait à frapper avec du fer*, sans doute qu'il perdroit son tems s'il vouloit s'arrêter à remarquer, & de quelle grandeur le fer doit être, & de quelle façon; parce que ce ne seroit jamais fait.

De sorte donc Que, quand un Legislateur sera obligé de faire une Loi, & que le sujet de sa Loi sera si vaste qu'il ne pourra pas lui donner des bornes ni le renfermer dans de certaines circonstances; alors il faudra qu'il s'explique en termes généraux & qu'il prononce absolument. Et sur cela on peut voir en quoi consiste l'Equité; Car supposé que la Loi, dont nous venons de parler, soit établie ainsi généralement, *Que personne n'ait à frapper avec du fer*, Et que par hazard il arrive qu'un homme ayant un anneau de fer à

ſon doigt, vienne à lever la main ſur quelqu'un pour le frapper, ou même le frappe; ſans doute que s'arrêtant aux termes de la Loi, cet homme alors eſt coupable & merite d'être puni: cependant en effet & dans la verité, il eſt innocent. Or c'eſt proprement en ceci que l'Equité conſiste.

Que ſi l'Equité ſe rencontre en ce que nous venons de dire, il eſt clair Quelles ſont les choſes qu'on doit croire équitables, ou non; & Quelles ſortes de perſonnes doivent paſſer pour Iniques.

L'Equité donc aura lieu premieremenr dans toutes les occaſions où il eſt à propos de pardonner.

Secondement elle conſiste à ſavoir distinguer une ſimple Faute d'avec une pure Méchanceté, & à ne les pas juger également puniſſables; Comme auſſi à ne pas confondre une Faute, avec un ſimple Accident & une choſe arrivée par malheur. J'appelle *Accident*, tout ce qui ſe fait ſans malice & ſans y penſer. J'appelle *Faute*, ce que véritablement on fait ſans malice, mais non pas ſans y avoir penſé, ni avoir crû qu'il faloit faire ainſi. Enfin j'appelle *Méchanceté*, tout ce qu'on ne fait jamais ni ſans y penſer, ni ſans malice: Au reste ſous le nom de Malice, je comprends tout ce que la Paſſion & l'Appetit deſordonné nous font faire.

De plus l'Equité ſe rencontre à donner quelque choſe à la fragilité & à la foibleſſe humaine; Et quelquefois encore, à moins conſiderer la Loi en elle-même, que le Legislateur qui l'a faite; Et auſſi à ne pas tant regarder ce qu'elle dit, que ce qu'il a voulu dire; Enfin à examiner plûtôt l'intention de l'Accuſé, que ſon action.

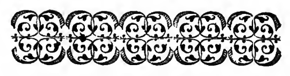
L'E-

L'Equité encore consiste à ne pas s'arrêter simplement au détail & au particulier d'une chose, mais au gros & au général; Et encore à juger plus volontiers du Coupable par ce qu'il a toûjours été ou d'ordinaire, que par ce qu'il est présentement ; En un mot à songer plûtôt au bien qu'autrefois il nous a procuré, qu'au tort que nous en avons receu ; Et plus encore au bien que nous en avons receu, qu'à celui que nous lui avons procuré, ou fait autrefois.

En dernier lieu, l'Equité se remarque à supposer que celui qui a été offensé est homme endurant, & que son dessein n'est pas de porter les choses à l'extremité ; Et encore à rechercher les voies de la douceur, plûtôt que celles de la force; Enfin à mieux aimer en passer par Arbitres, que de plaider: Car tout Arbitre a égard à l'Equité, au lieu que le Juge ne s'attache qu'à la Loi : Et de fait l'usage des Arbitres n'a été introduit que pour faire valoir l'Equité.

C'est-là ce que nous avions à dire touchant les Actions Equitables.





CHAPITRE XIV.

A quoi l'on connoit qu'une Action est plus injuste qu'une autre.



Ntre les Actions injurieuses & qui font tort, celles-là sont plus criminelles qui viennent d'une plus grande injustice ; Aussi est-ce la raison pourquoi quelquefois les plus petites en effet, sont estimées les plus grandes; Comme ce qui se voit dans *Calistrate* accusant *Melanopus*; car l'endroit où il s'arrête davantage à exagerer la mauvaise foi de cet homme, est quand il montre Qu'ayant eu à payer de pauvres Ouvriers employez au bâtiment d'un Temple, il n'avoit pû s'empêcher de leur faire tort de trois demi-oboles, quoi que ce fût un argent sacré & donné aux Autels. Pour les Actions de Justice c'est tout le contraire. Ce qui oblige au reste à porter ce jugement des Actions injustes, est que d'ordinaire il se remarque en elles un dessein & une volonté qui vont au delà de ce qui a été fait: Et de vrai toute personne qui, dans la rencontre que nous venons de remarquer, a pû faire tort de trois demi-oboles seulement; sans doute qu'elle ne fera pas difficulté de prendre davantage quand l'occasion s'en présentera. Quelquefois donc l'on juge de cette sorte de

la

la grandeur d'une injustice, & Quelquefois le jugement s'en fait par le tort qu'on a receu & le préjudice qu'elle porte.

Un crime encore est bien plus grand, s'il est de telle qualité; Que le Coupable n'en puisse être assez puni, & qu'il n'y ait point de supplice qui ne soit au dessous de ce qu'il a merité.

Une Injustice encore est estimée plus grande à laquelle il n'y a point de remede: Car non seulement la chose alors est fâcheuse en soi, mais encore il est impossible de s'en exempter.

On tient encore qu'une Injustice est très-grande, quand l'Auteur n'en peut être poursuivi en jugement; vû qu'alors on peut dire Que le mal est sans remede. Je me sers ici du mot de *Remede*, parce qu'en effet toute Condamnation & tout Châtiment sont, à l'égard de l'Offense, ce que le Remede est à l'égard d'une Maladie.

Une Injure encore est plus atroce, quand celui qui l'a receuë de dépit s'est procuré plus de mal qu'il n'avoit, & s'est vangé sur lui-même: Car quiconque offense alors, merite indubitablement une punition plus rigoureuse. Et de fait c'est pour cela que *Sophocle* plaidant la Cause d'*Euctemon*, qui, pour une offense receuë, s'étoit tué lui-même de desespoir, *Quoi*, *Messieurs*, disoit-il aux Juges, *seriez-vous moins severes à l'endroit du Coupable qui a fait l'Injure*, *que celui qui la receuë n'a été severe à lui-même*?

Un homme encore est plus punissable, & son action beaucoup plus à blâmer, S'il est le seul, ou le premier qui l'ait faite; ou s'est servi de peu de monde pour l'executer.

Retomber souvent dans les mêmes fautes, est aussi une circonstance qui agrave le crime & le rend plus punissable.

Toute Action encore est plus criminelle, qui donne occasion à de nouveaux Edits, ou fait inventer de nouvelles peines pour la punir: Et de fait les *Argiens* punissent toûjours ceux qui sont cause qu'on fait de nouvelles Loix, & pour qui on est obligé de bâtir de nouvelles prisons.

Ce qui se fait avec plus de brutalité mérite encore une plus grande punition: Comme aussi toute méchanceté qui a été meditée long-temps auparavant & à laquelle on s'est preparé de longue-main: Enfin tout crime qui donne plus d'horreur, que de pitié, à ceux qui en entendent parler.

Outre ce que nous venons de remarquer, il y a encore des adresses dont la Rhetorique se sert quelquefois pour amplifier & faire paroitre une action plus méchante: Comme de dire, *Que celui qui l'a commise a renversé ou violé une partie des Loix, & de ce qui sert à entretenir la Justice parmi les Hommes, comme sont les Sermens, l'Amitié, la bonne Foi, le Mariage*, & ainsi du reste; vû qu'il semble alors qu'un seul crime en renferme plusieurs, & même qu'il va au de-là.

C'est encore un surcroît de méchanceté, Que de commettre une injustice au lieu même où on punit les Coupables, comme sont les faux Témoins: Car je vous prie en quel endroit sera-t-on retenu de faire mal, si on ne craint pas même de pecher à la face de la Justice & en la présence des Juges?

Toute Action encore qui est particulierement honteuse à faire, sera aussi plus criminelle.

Et

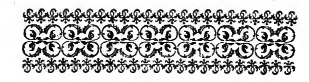
Et aussi toute offense qui est faite à son Bienfaicteur; parce qu'alors on peche doublement; Car premierement on fait mal; Et de plus on fait tout le contraire de ce qu'on devroit.

On peut assûrer encore en un sens, *Que pécher contre les Loix qui ne sont pas écrites, est l'effet d'une ame très-méchante; à cause que c'est le propre d'un honnête-homme de se porter au bien de soi-même, & non pas par contrainte ni par néceßité: Or est-il qu'il y a toûjours necessité d'obeir aux Loix écrites, au lieu qu'il est libre d'obeir aux autres si on veut.*

Dans un autre sens aussi on pourra dire, *Que violer les Loix écrites est l'effet de la plus haute malice, & de la derniere détermination au mal; car si un méchant homme ne peut être détourné de commettre une mauvaise action par la peur des supplices, difficilement pourra-t-il s'en empêcher lors qu'il n'aura rien à craindre.*

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les sortes d'Injustices qui sont ou plus grandes, ou plus petites.





CHAPITRE XV.

Des Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de l'Orateur.



PRE'S ce qui a été dit jusqu'à présent, il ne reste plus qu'à parcourir les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice de la Rhetorique, vû que c'est ici le lieu d'en traiter, comme appartenant toutes au Genre Judiciaire. Or ces Preuves-là se reduisent au nombre de cinq: Savoir,

les *Loix*,
les *Témoins*,
les *Contracts*,
les *Tortures*,
le *Serment*.

Parlons donc premierement des Loix, & montrons comment il s'en faut servir, soit qu'on ait à persuader, ou dissuader; soit qu'on entreprennne d'accuser, ou de deffendre.

LES LOIX.

DONC, quand un Avocat verra que quelqu'une des Loix écrites n'est pas favorable à sa Cause & fait contre lui, il faut qu'il ait recours aux Loix communes & à l'Equi-

l'Equité, & qu'il soûtienne: *Que ce sont des Regles incomparablement plus certaines, & beaucoup plus amies de la Justice.* Il pourra soutenir encore, *Que, quand un Juge doit juger en conscience & dans l'Equité, cela ne signifie autre chose sinon, Que son autorité ne releve point des Loix écrites, & qu'il n'est pas obligé de s'y attacher servilement.* De plus il dira en faveur de l'Equité, *Que c'est un Droit qui demeure à jamais & qui ne change point non plus que les Loix Communes, à cause que ces Loix-là sont conformes à la Nature; au lieu que les Loix écrites changent le plus souvent & sont de peu de durée.* Ce qui peut être confirmé par l'*Antigone* de *Sophocle*, où cette Princesse pour sa justification allegue, *Que si elle a contrevenu à la Loi de* Creon, *ç'a été pour obéir à une Loi plus autorisée que la sienne, quoi qu'elle ne soit pas du nombre des Loix écrites;* car c'est ainsi qu'elle parle:

Ce n'est pas depuis peu que l'on commence à voir
L'usage d'un si juste & si pieux devoir ...

Et un peu après elle ajoûte,

Je ne le cele point, je l'ai fait hardiment,
Sans craindre ni Créon, *ni son commandement.*

Outre cela il pourra remontrer, *Que tout ce qui est juste, doit être quelque chose de veritable & de réel, qui effectivement apporte de l'utilité aux hommes; & non pas une chose imaginaire, qui ne subsiste que dans l'opinion ou en apparence. Qu'ainsi donc ces conditions ne se rencontrant point dans la Loi dont il s'agit, on a raison de prétendre, Que même le nom de Loi ne lui appartient point, à cause qu'elle n'en fait aucunement la fonction.* En un mot il dira, *Que le Juge est établi sur les ma-*

matieres qui regardent la Justice; comme un homme entendu à connoitre l'Argent l'est sur la Monnoie; afin de faire le discernement de tout ce qui sera faux & de mauvais alloi, d'avec ce qui sera bon & autorisé. Enfin il soûtiendra, *Qu'il est d'un honnête homme, non seulement de faire plûtôt valoir les Loix qui ne sont pas écrites que les autres; mais même de s'y attacher & de ne suivre qu'elles.*

Ce sera encore à l'Avocat à prendre garde si la Loi qui fait contre lui n'est point contraire à quelque autre qui soit en estime, ou si elle-même ne se contrarie pas: car quelquefois il arrive qu'une Loi ordonne, par exemple, *Que toutes sortes de Conventions & de Traitez soient valables*; & qu'en même temps une autre fait deffense, *Que personne n'ait à contracter au préjudice des Loix & des Ordonnances établies.*

Il tâchera d'observer encore, Si la Loi, dont il s'agit, n'est point ambiguë & sujette à diverse interpretation; afin de voir de quelle façon on la pourra tourner: car s'il y a lieu de lui donner un sens, Ou qui établisse tout-à-fait son droit, Ou qui soit utile à sa Cause, alors il s'en doit servir & en tirer avantage.

De plus il faudra qu'il considere Si la Loi qu'on lui oppose, & dont on veut faire valoir l'autorité, n'a point été faite pour des considerations qui ne puissent plus avoir lieu, ou pour des choses qui ne soient plus. Car l'ayant fait voir, il doit insister là-dessus pour la détruire & lui ôter tout crédit.

MAIS aussi s'il arrive que la Loi fasse pour lui, alors il peut remontrer à l'avantage des Loix écrites, *Que, quand les*

Juges

Juges font ferment de juger en leur conſcience & dans l'Equité, cela ne veut pas dire qu'ils aient abſolument la liberté de juger comme bon leur ſemble & de ſe diſpenſer des Loix; mais bien que cela ſe fait ainſi, afin que ſi par hazard le ſens d'une Loi étoit ſi caché qu'ils ne pûſſent pas en avoir l'intelligence, alors ils ſe reſſouvinſſent de leur ferment, de crainte de le violer & de commettre une injuſtice.

Pour faire encore valoir l'autorité d'une Loi, l'Avocat pourra ſoûtenir, *Que comme jamais perſonne ne ſe propoſe d'aquerir ce qui eſt bon ſimplement en général, mais toûjours ce qui lui eſt propre & utile en particulier; c'eſt ce qui doit davantage obliger à maintenir les Loix écrites, puis qu'elles ne ſont établies dans un Etat que pour quelque néceſſité particuliere.*

Il pourra dire encore en leur faveur, *Qu'en vain un Legiſlateur établit des Loix, ſi jamais elles ne doivent être obſervées; puis que faire des Loix & ne les pas obſerver, eſt la même choſe que ſi l'on n'en faiſoit point.*

Il dira outre cela, *Que ſi dans tous les Arts généralement il eſt dangereux de vouloir paroître plus ſavant que les Maîtres, par exemple dans la Medecine de prétendre encherir ſur l'avis & l'Ordonnance de ſon Medecin; à plus forte raiſon cela arrive-t-il dans les Loix, puis qu'en effet on peut dire, Que la faute du Medecin n'eſt jamais ſi préjudiciable à la gueriſon d'un malade, que l'accoûtumance de contrevenir aux Loix du Prince & de s'en écarter, eſt contraire au bien de l'Etat.* Enfin il pourra ajoûter, *Que de chercher à raffiner ſur les Loix & prétendre être plus ſage qu'elles, eſt une choſe que les Loix les plus eſtimées ont de tout temps deffendu.*

C'eſt-

C'eſt-là en gros ce qui ſe peut dire touchant les Loix.

LES TEMOINS.

POUR les Témoins il s'en trouve de deux ſortes, les uns ſont *Anciens*, & les autres *Modernes*; Et de Ceux-ci il y en a qui ſont en danger & qui courent même fortune que l'Accuſé; Et d'autres qui ſont hors de danger. J'appelle Témoins Anciens, les Poëtes, & tout ce qu'il y a eu de grands hommes autrefois, dont le jugement ou les Ecrits ſont en reputation: Et leur autorité eſt ſi conſiderable, que, Quand les *Atheniens* eurent different pour l'Isle de *Salamine*, ils ne ſe ſervirent point d'autres témoignages que de celui d'*Homere*; Comme depuis peu Ceux de *Tenedos* ont oppoſé aux habitans de *Sigée* le ſentiment du ſage *Periander* de *Corinthe*: Enfin *Cleophon*, plaidant contre *Critias* & l'accuſant d'être un Débordé, cita principalement une des Elegies de *Solon*, pour montrer Que ce vice même lui étoit hereditaire, & que de tout temps il avoit été reproché à ceux de ſa maiſon: car, diſoit-il, ſi cela n'étoit vrai, quelle apparence qu'un perſonne comme *Solon* ſe fût aviſé de faire ce Vers-ci,

Dis à ce beau Blondin.

Dis au blond Critias *qu'il écoute ſon Pere.*

Tels ſont donc les Témoins Anciens, & qui ſont foi pour le paſſé. A l'égard de Ceux dont le témoignage eſt conſiderable pour l'avenir, ce ſont les Interpretes des Oracles; Ainſi l'on ajouta foi à *Themiſtocle* quand il fit ſavoir,

Que les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, ne donnoient autre choſe à entendre ſinon,

non, Qu'il faloit équipper des Vaisseaux & se battre sur Mer.

Les Proverbes encore, comme nous avons remarqué ailleurs, peuvent faire foi dans les rencontres & servir de témoignage: car si quelqu'un, par exemple, vouloit conseiller à un autre *De jamais ne faire amitié avec des personnes d'âge*, il pourroit alleguer ce Proverbe, *Ne fais jamais plaisir à un Vieillard.* Ou encore si l'on avoit à persuader, *Qu'il ne faut point laisser vivre les Enfans dont on a tué les Peres*, le Vers suivant qui a passé en Proverbe serviroit de Preuve,

Sot, qui tuant le Pere épargne les Enfans.

Quant aux Témoins Modernes, on entend par-là Ceux qui ayant de la reputation, ont porté jugement & donné leur avis sur quelque chose; car sans doute leur jugement ne servira pas peu aux Parties qui auront le même differend. De-là vient qu'*Eubulus* fit en plein Barreau la même repartie à *Charès*, que *Platon* avoit déja faite auparavant à *Archibius*, Qu'*il étoit cause qu'à* Athenes *on faisoit profession publique de méchanceté, & que personne ne s'en cachoit.*

Au reste entre les Témoins Modernes, ceux-là sont en danger d'être punis & courent même fortune que l'Accusé, s'il paroit qu'ils soient faux Témoins & Calomniateurs; Et cette sorte de Témoins-ici ne sert qu'à faire connoitre, *Si un tel crime en particulier a été commis, ou non; Si telle chose est, ou n'est pas*; vû que jamais on ne prend l'avis de ces gens-là sur la qualité d'aucune action que ce soit; par exemple, pour savoir Si telle action est criminelle, ou innocente;

cente; si elle est avantageuse, ou porte préjudice. Il n'en va pas ainsi des autres Témoins qui ne sont pas présens au procès & qui n'y ont aucune part, puis que c'est d'eux principalement que le témoignage est considerable en ces rencontres: En effet, il n'y a rien de si digne de foi que les Anciens, comme étant personnes incorruptibles & hors d'état d'être subornées; car enfin il faut demeurer d'accord Que la preuve par Témoins n'est pas tout-à-fait inutile, & que souvent on y ajoûte foi aussi-bien qu'à d'autres preuves plus fortes.

OR s'il arrive qu'un Avocat n'ait point de Témoins pour lui, il peut remontrer alors, *Que jamais on ne doit fonder de jugement certain sur un simple rapport, mais seulement sur la force des raisons & la Vrai-semblance; & que juger de cette sorte est proprement ce qu'on appelle juger en conscience & dans l'Equité.* Il dira de plus à l'avantage de la Vrai-semblance, *Que jamais elle n'a été corrompuë par argent, & qu'on ne la sauroit convaincre d'aucun faux témoignage.*

Un Avocat au contraire qui aura des Témoins à produire contre un autre qui n'en aura point, doit soûtenir, *Que ce seroit être ennemi de la Justice, de prétendre qu'on pût condamner un homme sur de simples conjectures, ou sur quelques raisons apparentes & Vrai-semblables; puis que la Vrai-semblance, toute trompeuse qu'elle est déja d'elle-même, n'étant point sujette au châtiment, comme les Témoins, il arriveroit tous les jours que la Calomnie triompheroit de l'Innocence.* En un mot il soûtiendra, *Qu'en vain les Juges auroient de tout temps introduit cet usage si néceſſaire de produi-*

re

re des Témoins, si absolument les raisons toutes seules avoient été suffisantes pour convaincre d'un crime & en faire la Preuve.

Tout témoignage au reste regarde, Ou notre personne, Ou la Partie adverse ; & regarde encore, Ou le sujet de la Cause, Ou la vie & les mœurs ; d'où il se voit, Que, de quelque façon qu'on puisse rendre témoignage dans une affaire, toûjours il y aura lieu de s'en servir & d'en tirer avantage; Car si le témoignage qui aura été rendu ne fait rien au sujet de nôtre Cause, soit pour lui être favorable, ou contraire aux prétentions de la Partie adverse; Au moins fera-t-il quelque chose à la vie & aux mœurs, ou de nôtre Partie pour prouver son innocence, ou de la Partie adverse pour la charger & la rendre criminelle. Je sai qu'il y a encore d'autres raisons qu'on peut alleguer touchant la personne & la qualité des Témoins, afin d'affoiblir ou fortifier leur dépositionm, comme de montrer : *Qu'ils sont amis, ou ennemis, ou qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre; Qu'ils ont mauvais bruit, ou sont en bonne reputation, ou qu'on n'a jamais oüi parler d'eux ni en bien ni en mal*, & telles autres differences semblables; Mais il seroit superflu d'en traiter à part, puis que pour cela il ne faut qu'avoir recours aux Lieux d'où se tirent les Enthymêmes.

LES CONTRACTS.

QUANT aux Contracts & aux Conventions, tout ce qui s'en peut dire aboutit, Ou à en agrandir la validité, Ou à en montrer la nullité; & consiste encore, Ou à empêcher qu'on n'y croie, Ou à leur faire

faire ajoûter foi. Que si les Contracts qu'on aura produits sont pour nous, il faut tâcher de leur faire ajoûter foi, & d'en agrandir l'autorité; Et s'ils sont contre nous, il faut faire le contraire. De savoir maintenant comment on leur fera ajoûter foi ou non; c'est la même adresse que celle qui a été remarquée en parlant des Témoins pour rendre leur témoignage croyable ou suspect; car il est certain, Que tels d'ordinaire qu'on aura crû Ceux, ou qui auront signé un Contract, ou qui en garderont la Minute; tel sera crû ce Contract-là, & la même foi lui sera ajoutée.

Que si en plaidant on demeure d'accord de la validité d'un Contract, au cas qu'il fasse pour nous, il faut tâcher d'en agrandir l'autorité; car il y aura lieu de dire, *Que tout Contract & toute Convention sont à proprement parler des Loix, mais des Loix qui ne regardent que certaines choses en particulier, & certaines personnes. A la verité qu'il n'y a point de Convention ni de Contracts assez considerables pour donner de l'autorité à quelque Loi que ce soit; mais au moins qu'ils ont cet avantage, qu'étant faits legitimement & dans les formes, ils deviennent aussi inviolables & autorisez que les Loix mêmes.* En un mot il faudra soûtenir, *Que châque Loi en particulier n'est autre chose qu'un Contract; de maniere que quiconque est assez injuste pour n'y avoir aucun égard & pour en empêcher l'execution; celui-là s'attaque directement aux Loix, & les détruit autant qu'il peut.* On soûtiendra enfin: *Que la plûpart des affaires qui se traitent dans le monde, que les Negociations par exemple, les Societez, & tout ce qui s'établit d'un commun consentement, n'est jamais fondé*

fondé que sur la bonne foi, & ne ſubſiste que par les Conventions; de ſorte que, ſi on veut qu'elles n'aient point de credit, l'on veut en même temps qu'il n'y ait plus ni de communication, ni de commerce parmi les hommes. On pourra dire encore bien d'autres choſes ſur ce ſujet que la Cauſe fournira d'elle-même, & dont il ſera facile dans la rencontre de faire l'obſervation.

MAIS s'il arrive qu'un Contract faſſe contre nous, & ſoit à l'avantage de la Partie adverſe; pour le combatre, il faudra premierement ſe ſervir des mêmes armes que nous avons déja données pour attaquer une Loi qui nous ſeroit contraire; car nous dirons alors, *Qu'il ſeroit etrange! ſi croyant, comme nous faiſons, qu'il n'y a jamais d'obligation d'obeir à des Loix qui n'ont pas été établies comme il faut, ou qu'un Legislateur n'a faites que par intérêt & pour abuſer les Peuples; nous puiſſions croire pourtant qu'il y eût quelque neceſſité de ſatisfaire à des Contracts frauduleux, & qui pecheroient contre les formes? Joint que ſi tout Juge eſt diſpenſateur de la Justice, il eſt de ſon devoir, de ne pas tant regarder à ce qui eſt porté par un Contract, qu'à ce qui ſe doit faire & qui eſt davantage dans l'Equité.* On dira enfin, *Que tout ce qui eſt juste veritablement, jamais ne peut être perverti par aucune fineſſe; ni par aucune violence; parce qu'il a ſon fondement dans la Nature: Mais pour les Conventions, Que la fourbe le plus ſouvent y préſide, & qu'ordinairement les hommes ne contractent que parce que la neceſſité les y force.*

Outre ce que nous venons de remarquer, il faudra prendre garde, Si le Contract dont on

on se voudra servir contre nous n'est point contraire à quelqu'une des Loix écrites, ou des Loix Communes & naturelles; Et encore s'il ne choque point l'Equité, ou les bonnes Mœurs. Il faudra aussi observer si ce même Contract ne déroge point à quelque autre qui ait été fait depuis lui, ou auparavant; car il s'ensuivra, Que si le dernier Contract est valable, le premier sera nul; & au contraire, Si le premier est bon & dans les formes, que le dernier sera frauduleux & contre la bonne foi. Pour lors donc nous nous en servirons selon que nous le jugerons à propos & qu'il sera à nôtre Cause. Enfin il faudra prendre garde de quelle utilité pourra être un tel Contract, & s'il ne contient rien de contraire aux Arrêts & à l'autorité des Juges, & telles choses semblables qu'il sera aisé de voir alors, & que la matiere qu'on traitera découvrira assez d'elle-même.

LES TORTURES.

A L'égard des Tortures & de la Question, on peut assûrer Que c'est une espèce de Témoignage, auquel même il semble qu'on doive ajoûter d'autant plus de foi, que par leur moyen un homme est forcé à déclarer la verité. Au reste il n'est pas difficile de voir ce qui s'en peut dire de part & d'autre.

Si donc il est avantageux à notre Cause de nous en servir, alors il en faudra faire valoir l'usage & soûtenir, *Que de tous les Témoignages c'est le seul véritable, & qu'il n'y en a point de si fidelle que celui-là.*

Que si au contraire la Partie adverse s'en doit

doit servir contre nous, il faut tâcher d'en rendre l'usage suspect & montrer, Que les Tortures ne sauroient jamais faire connoitre la verité. Et en même temps il sera à propos de traiter en général de leur nature, car il y aura lieu de prétendre, *Que la violence des tourmens qu'elles font souffrir, peut aussitôt porter un homme à dire ce qui n'est pas, qu'à dire ce qui est. Joint qu'il n'arrive que trop souvent à la Question, que des Criminels, pour être robustes & capables de supporter la douleur, n'avouënt rien de leurs crimes : Et qu'au contraire des personnes très-innocentes, forcées par le mal qu'on leur fait souffrir, s'accusent d'abord faussement afin d'être soulagées.* Ensuite de ces raisons, il faudra rapporter les exemples de ceux, à qui telles choses seront arrivées, & dont on saura que les Juges auront une connoissance particuliere.

LE SERMENT.

POUR le Serment, il peut être consideré en quatre façons; car,

Ou en même temps nous demandons Que la Partie adverse ait à faire le Serment, & qu'à son refus nous soyons receus à le faire;

Ou absolument nous ne voulons pas un des deux;

Ou bien seulement nous voulons l'un & non pas l'autre.

Et cette troisiéme façon arrive encore en deux manieres, car,

Ou nous voulons bien nous en rapporter au Serment de notre Partie adverse, sans vouloir jurer nous-mêmes;

Ou nous ne voulons pas qu'elle jure & nous demandons d'être crûs seuls à notre serment.

Outre

Outre ces quatre façons, le Serment peut être encore consideré autrement, pour savoir si quelqu'une des Parties a juré; & cela étant, ce sera à l'Avocat de voir si c'est sa Partie qui a juré, ou l'autre.

Donc, s'il arrive que ce soit nous qui refusions de nous en rapporter au serment de la Partie adverse, alors il faudra soûtenir, *Que ce refus est legitime, puis qu'il y a si peu de gens qui fassent difficulté de se parjurer. Joint qu'en matiere de prêt, ce seroit un mauvais recours pour un Créancier de vouloir s'en rapporter au Serment de son Debiteur, qu'on sait ne demander pas mieux que d'avoir occasion de se parjurer afin d'être quitte. Après tout, que nous sommes trop bien fondez en nôtre demande, pour ne pas attendre des Juges un Arrêt favorable & qui porte condamnation contre la Partie adverse, sans s'arrêter à son Serment ni à toutes ses protestations frivoles. En tout cas s'il faut hazarder, que nous aimons beaucoup mieux nous en rapporter à nos Juges, qu'à nôtre Partie; attendu que sa mauvaise foi ne nous est que trop connuë, & qu'au contraire nous avons tout sujet de prendre confiance en la vertu de nos Juges & en leur équité.*

S'il arrive au contraire que la Partie adverse veuille bien s'en rapporter à nôtre Serment, & que sur son offre nous refusions de jurer: Pour nôtre deffense nous alleguerons, *Qu'il est indigne d'un honnête homme d'accepter une offre de cette qualité lors qu'il s'agit d'argent. Qu'assûrément si nous étions méchans & que notre demande fût mal fondée, nous n'aurions garde de laisser échaper une si belle occasion; & d'autant plus qu'il vaut mieux être méchant pour quelque chose, que pour*

pour rien: Or est-il qu'en cette Cause l'on voit, que nous n'avons qu'à jurer pour avoir ce que nous demandons, au lieu que ne jurant pas, nous nous mettons même en état de perdre tout. Et qu'ainsi la Partie adverse ne doit point tirer avantage de nôtre refus; puis que si nous refusons son offre, c'est parce que nous faisons profession d'honneur, & non point pour aucune crainte que nous ayons de blesser nôtre conscience ni de faire un faux serment. Et là-dessus on pourra alleguer ce que disoit XENOPHANÈS, *Qu'en matiere de Serment il n'y a nulle comparaison à faire d'un homme de bien à un méchant homme; puis qu'alors la partie est aussi inégale, que si un homme fort & robuste demandoit à se battre contre un autre qui fût de beaucoup plus foible que lui.*

Mais au cas que ce soit nous qui demandions à prêter le Serment, il faudra remontrer, *Que ce que nous en faisons c'est parce que nous sommes très-assûrez de dire la verité, & que nous nous deffions de la Partie adverse.* Et pour lors renversant la raison de *Xenophanès*, nous soûtiendrons, *Que la partie n'est jamais plus égale, que lors qu'un mechant homme offre de s'en rapporter au serment d'un homme de bien, & que l'homme de bien accepte son offre.* Enfin nous pourrons ajoûter, *Qu'il seroit bien étrange que nous refusassions de faire un Serment que nos Juges mêmes n'ont pas fait difficulté de faire avant nous, & sans quoi nous ne croirions pas qu'ils fussent capables de nous juger.*

Que si c'est nous-mêmes qui fassions offre à la Partie adverse de nous en rapporter à son Serment, nous pourrons dire, *Qu'assûrément il n'est rien de plus digne de la pieté & de l'esprit d'un homme de bien, que de vou-*

 loir

loir remettre ses intérêts entre les mains des Dieux. Qu'il n'est pas besoin que la Partie adverse ait recours à d'autres Juges, puis que nous sommes tous prêts d'en passer par ce qu'elle dira. Après tout, qu'il seroit ridicule qu'elle refusât de prêter un Serment, qu'elle même croit que ses Juges sont obligez de faire pour etre capables de la juger.

Ayant la connoissance comme nous avons de ce qui se peut dire de part & d'autre touchant les quatre façons de considerer le Serment, à les prendre chacune en particulier; l'on voit encore ce qu'il y aura à dire lors qu'on viendra à les accoupler & qu'il en faudra considerer plus d'une à la fois; Par exemple, lors qu'il se rencontrera, *Que nous voudrons bien faire le Serment, & que nous ne voudrons pas que la Partie adverse le fasse*; Ou au contraire, *Lors que nous voudrons bien qu'elle le fasse, & que nous-memes ne voudrons pas le faire*; Bref, *lors que nous voudrons bien tous les deux, ou que nous ne voudrons ni l'un ni l'autre.* Car comme de necessité tous ces accouplemens, ou combinaisons, seront composez des mêmes choses qui ont été remarquées separément; sans doute aussi les raisonnemens seront les mêmes, hormis qu'ils seront joints ensemble.

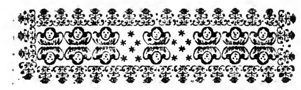
OR s'il arrive que le Serment que nous aurons fait soit contraire à ce que nous aurons dit auparavant, pour avoir sujet de nous en dédire, il faudra soûtenir *Qu'absolument en cette rencontre on ne peut pas nous accuser d'etre parjures, puis qu'en verité le Serment que nous avons fait n'a été fait que par contrainte & par surprise. Que qui dit* Parjure, *dit un homme qui fait une injustice;*

&

& qui dit Injustice, *dit une chose qu'on a fait volontairement. Or est-il qu'il n'y a rien de plus opposé à une action volontaire, que ce qui se fait par surprise & par contrainte.* Et là-dessus il faudra conclure, *Que jamais la langue ni la parole ne sont capables toutes seules de faire un faux Serment; mais seulement l'intention, & la volonté.*

Mais au cas que ce soit la Partie adverse qui se veuille dédire de son serment, nous soûtiendrons alors, *Que c'est renverser tout ce qu'il y a de mieux établi & de plus saint parmi les hommes, que de ne se pas tenir à son Serment; Que l'usage du Serment a été crû de tout temps si necessaire & si religieux, que meme on n'a pas voulu permettre aux Juges de faire leur fonction, qu'ils n'eussent auparavant juré & promis solemnellement de s'aquitter de leur devoir.* Et alors s'adressant aux Juges mêmes, *Quoi, Messieurs, il seroit dit, que vous, qui êtes nos Juges, vous seriez obligez étroitement de vous tenir à ce que vous avez jugé, à cause du Serment que vous avez fait? Et à nous autres, qu'il nous sera permis de violer nôtre Serment quand bon nous semblera, & de nous y tenir s'il nous plait?* Et telles choses semblables qu'on pourra dire afin de donner plus d'aversion du Parjure, & de rendre sa Partie odieuse.

VOILA ce que nous avions à remarquer touchant les Preuves qui ne dépendent point de l'Artifice ni de l'adresse de la Rhetorique.



LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Que l'Orateur doit connoître les Mœurs & les Passions.



OUR ce qui regarde les Choses qu'il faut savoir afin d'être en état de *Persuader* ou *Dissuader*; *Blâmer* ou *Louër*; *Accuser* ou *Deffendre*; Et même pour ce qui est des *Opinions* & des *Propositions* utiles en telles rencontres afin de faire croire ce qu'on dit; c'est ce qui jusques-ici nous avons tâché d'expliquer, car c'est de-là seulement & des *Lieux* que nous avons donnez que se tirent tous les Argumens & les Enthymêmes que demande à part chaque Nature de Discours & chacun des trois Genres.

Mais

Mais parce que la Rhetorique est instituée pour porter l'Auditeur à donner son jugement sur ce qui lui est proposé; car & les Resolutions qui se prennent en plein Conseil sont de véritables Jugemens, & le Barreau encore n'est célèbre que par ses Arrêts; Pour cela il sera nécessaire, Que l'Orateur non seulement ait soin d'aporter de bonnes raisons & de prouver ce qu'il dit, mais aussi de donner une bonne opinion de lui en parlant; & de plus de gagner l'esprit de ses Juges & de les faire tourner de son côté. Car en matiere de persuasion il est très-important, sur tout dans les Assemblées publiques & après dans le Barreau, Premierement de donner toûjours bonne opinion de soi en parlant à ses Auditeurs (c'est-à-dire de paroître tout ensemble & habile homme, & homme d'honneur, & porté pour leur bien;) En second lieu de disposer & préparer les esprits d'une certaine maniere.

Quant à l'adresse de donner une bonne opinion de soi en parlant à ses Auditeurs, elle est plus propre à la Deliberation; Et pour ce qui est de préparer les esprits, c'est un artifice qui fait plus son effet dans le Barreau en plaidant devant des Juges. Aussi une personne prévenuë de colere, ou d'amour, prend bien les choses d'un autre biais & d'un autre esprit, que celui qui n'est touché d'aucune de ces deux Passions, & qui n'a ni haine ni colere; attendu que les choses alors ou paroissent tout autres, ou en tout cas bien plus grandes ou bien moindres. Et de fait qu'un homme ait à juger son ami convaincu d'avoir fait une injustice, Ou il lui semblera que ce qu'il a

fait n'eſt rien, ou que c'eſt peu de choſe : cependant un ennemi, qui auroit à juger la même perſonne, porteroit un jugement tout contraire. Il en eſt de même de ceux qui ſouhaitent quelque choſe avec paſſion, ou qui ſont dans l'eſperance de l'avoir; car ſi ce qu'ils eſperent, ou ſouhaitent, eſt pour leur apporter du plaiſir, non ſeulement en cet état ils ne douteront point que cela ne leur arrive, mais encore ils s'imagineront que ce leur ſera un très-grand avantage & un très-grand bonheur. D'autres au contraire, qui regarderont la même choſe avec indifference, ou qui n'en auront pas une ſi bonne opinion, ſeront d'un tout autre avis.

TROIS choſes donc ſont cauſe qu'on ajoûte foi au Discours d'un Orateur; car il en faut autant pour pouvoir ajoûter foi aux paroles de qui que ce ſoit; je dis même ſans avoir égard à ſes preuves ni aux raiſons qu'il apporte. Ces choſes-là ſont,

La Prudence & Capacité de celui qui parle,

Sa Probité,

Sa Bien-veillance, ou *l'Inclination qu'il ſemble avoir pour nous.*

Car il eſt certain que ſi l'Orateur en quelque occaſion manque à dire la verité touchant la matiere qu'il traite, c'eſt toûjours, ou pour ces trois raiſons-là enſemble, ou pour quelqu'une; puis qu'enfin, ſi les avis qu'il donne ſont mauvais, cela arrive, Ou parce qu'il eſt ignorant & ne ſait pas juger des choſes; Ou bien par méchanceté, au cas que ce ne ſoit pas faute de connoiſſance; Et ſi ce n'eſt ni par malice, ni par ignoran-

ce qu'il le fait; c'est qu'il n'est point affectionné. Et voilà donc toûjours pourquoi il arrive que des personnes qui pourroient donner de bons Conseils ne le font pas: car après ces raisons-ici il n'en faut point chercher d'autres.

Nécessairement donc tout Orateur, qui paroitra avoir en lui ces trois qualitez que nous venons de remarquer, sera toûjours consideré par ses Auditeurs comme un honnête homme & digne qu'on ajoûte foi à ses paroles.

De savoir maintenant ce qui est requis pour paroitre habile homme, & homme de bien tout ensemble; cela dépend de ce que nous avons dit dans le Genre Démonstratif, en traitant des Vertus; car les mêmes *Lieux*, & les mêmes moyens qu'un Orateur doit employer pour faire éclater ces qualitez en autrui, ces mêmes moyens-là encore lui doivent servir pour les faire éclater en sa personne.

Touchant la Bienveillance, & la qualité d'Ami, c'est dequoi il nous faut parler; sur tout à présent que nous avons à traiter des Passions. Au reste on appelle *Passions*, tout ce qui étant suivi de douleur & de plaisir, apporte un tel changement dans l'esprit qu'en cet état il se remarque une notable difference dans les jugemens qu'on rend: telles sont *la Colere*, *la Pitié*, *la Crainte*, & autres Passions semblables, y comprenant encore celles qui leur sont contraires.

Au reste, pour bien traiter des Passions, il est à propos de les diviser chacune en trois parties. Je dis, par exemple, Que pour bien expliquer ce que c'est

que la Colere, je dois premierement montrer,

En quel état se trouvent ceux qui sont sujets à cette Passion;

Secondement,

Contre quelles sortes de personnes ils se fâchent;

Et enfin,

A quelle occasion & pour quelle raison ils le font.

Car il est certain que si nous ne connoissons qu'une ou deux de ces choses-là, sans les connoître toutes, il nous sera impossible d'émouvoir nôtre Auditeur, & de le porter à la Colere. Il en faut dire autant de toutes les autres Passions en particulier.

Donc en la même maniere que nous avons déja donné des Propositions sur toutes les matieres qui ont été traitées, continuons de même & ne changeons point de Methode.



LES



LES PASSIONS.

CHAPITRE II.

De la Colere.



Upposons que la *Colere* est *Un desir de Vangeance de laquelle nous croïons pouvoir venir à bout, mais un desir triste & mêlé de déplaisir, dans la pensée que nous avons qu'on nous a méprisé & traité indignement, ou quelqu'un de ceux qui nous appartiennent.*

Que si la Colere est ce que nous venons de dire, il est nécessaire premierement,

Que quiconque se met en Colere, s'y mette toûjours contre une certaine personne;

Par exemple, contre Cleon en particulier, & jamais indeterminément ni contre l'homme en général: Et alors il faut qu'il se fâche contre lui, parce qu'il lui a fait à lui-même ou à quelqu'un des siens, ou est prêt de lui faire une chose qu'il croit ne devoir point souffrir.

Il est nécessaire en second lieu,

Que toute sorte de Colere soit suivie de quelque plaisir;

A cause de l'esperance qu'on a alors de se vanger, puis qu'il y a grand plaisir à s'imaginer qu'on aura les choses que l'on souhaite avec passion ; Et d'autant plus que jamais personne ne vient à souhaiter ce qu'il croit lui être impossible d'avoir. Or est-il que celui qui est en colere, souhaite toûjours ce qu'il croit être en son pouvoir d'executer ; & ainsi il y trouve du plaisir. Aussi est-ce à ce propos qu'HOMERE a dit judicieusement, en parlant de cette passion,

Iliad. 18. *Lors qu'en nous elle accroît son feu seditieux,*
Le miel n'est pas si doux ni si delicieux.

Car il est si vrai que la Colere est toûjours accompagnée de plaisir, que non seulement il le faut croire pour la raison que nous venons d'alleguer ; mais encore parce que la vangeance, qu'on se propose alors, est tellement présente à l'imagination, que véritablement on croit se vanger déja ; ce plaisir-là au reste est un plaisir trompeur qui ressemble à un songe & à une réverie agréable.

Le Mépris & ses espèces.

MAIS parce que ce qu'on appelle *Mépris*, est lors qu'actuellement on vient à former cette opinion d'une chose & témoigner Qu'elle ne merite pas qu'on en fasse état : car enfin tout ce que nous jugeons être bon, ou mauvais; ou qui regarde quelque Bien ou quelque Mal & y a du rapport; jamais nous ne pensons qu'il le faille negliger ; attendu qu'il n'y a que les choses de néant, ou de peu de considera-tion,

tion, dont on croie ne devoir point faire d'état ; il s'ensuit, Qu'il y a trois sortes de Mépris, savoir *le Dédain*, *l'Importunité*, & *l'Affront.*

Car premierement il est constant que tout homme qui dédaigne, méprise; vû que jamais on ne dédaigne que ce qu'on croit ne rien valoir, & que tout ce qu'on croit ne rien valoir, est toûjours méprisé.

De plus toute personne qui se rend importune & qui incommode, semble toûjours mépriser alors; puis que l'Importunité n'est autre chose, Qu'un certain empêchement ou obstacle qu'on apporte au vouloir d'autrui; non point par intérêt, mais simplement afin qu'il n'ait pas ce qu'il veut: Or si ce n'est point par intérêt qu'il le fait, ni afin qu'il lui en revienne rien; assûrément, c'est qu'il le méprise: puis que s'il avoit opinion que ce fût une personne à lui nuire, loin de le mépriser, il le craindroit. On ne dira pas non plus qu'il le juge capable de l'obliger en rien, parce que tant s'en faut qu'alors il le méprisât, que même il tâcheroit d'en faire un Ami.

Enfin il est certain Que tout homme qui fait affront méprise, puis que l'Affront consiste à fâcher & à nuire en des choses qui tournent à deshonneur & qui font de la honte; non pas que celui qui fait affront prétende alors en devenir plus riche, ou veuille rendre la pareille; mais il le fait, parce que c'est son plaisir; Et de vrai ceux qui rendent la pareille se vangent plûtôt, qu'ils ne font affront véritablement.

Or ce qui est cause que ceux qui font affront y prennent du plaisir, c'est qu'en maltraitant ils croient avoir un grand avantage

& être bien plus que les autres: Aussi est-ce pour cette raison-là que les jeunes gens & les Riches d'ordinaire sont insolens & outrageux, à cause qu'en faisant affront, ils s'imaginent se faire valoir & en être bien plus considerables. Le propre donc de l'Affront est d'ôter l'honneur; or quiconque ôte l'honneur, méprise toûjours. Et de fait, tout ce qui n'est bon à rien, est laissé-là & l'on n'en tient compte, comme ne pouvant faire ni bien ni mal: C'est aussi ce qui fait dire à ACHILLE, lors qu'il est en colere contre AGAMEMNON:

Iliade I. *Eut-il pû me traiter avec plus de mépris?*
L'usurpateur qu'il est, il me retient mon prix.

HOMERE encore lui fait dire, en un autre endroit,

Iliade 9. *Ainsi que si j'étois un homme sans honneur.*

Or ACHILLE dit tout ceci comme si c'étoit principalement ce qui le mit en colere.

Tous les hommes au reste ont cette opinion-là d'eux-mêmes, Qu'ils croient toûjours devoir être considerez & respectez de ceux qui leur sont inferieurs, ou en naissance, ou en crédit, ou en mérite; en un mot, dans toutes les choses en quoi ils excellent & qui leur donnent quelque avantage sur les autres. Par exemple, un Riche prétend, à cause de ses richesses, Que le pauvre lui doit rendre de l'honneur. Autant en croit un Orateur de celui qui est incapable de parler en public. Il en est de même d'un Prince à l'égard de son Sujet, & de quiconque est jugé digne de commander à l'égard d'un autre qui est né pour obéïr. C'est aussi, à l'occasion d'un Roi en colere, qu'il a été dit,

Des

Des Rois enfans du Ciel la colere est extrême. HOM. *Il.* 2.

Le même Poëte dit encore ailleurs,

Il feint d'être appaisé, pour mieux prendre son tems. *Iliad.* 1.

Car certainement le mépris est insupportable aux Rois & aux Princes, à cause de leur dignité & du haut rang qu'ils tiennent.

Et non seulement nous sommes dans cette opinion à l'égard de nos inferieurs, mais encore à l'égard des personnes de qui nous pensons n'en devoir attendre que de bons traitemens; Tels que ceux à qui autrefois nous avons fait du bien, ou à qui présentement nous en faisons, ou quelqu'un des nôtres, où à qui d'autres n'en font qu'en nôtre consideration. En un mot, toutes les personnes à qui nous avons toûjours témoigné de la bonne volonté; ou qu'en effet nous voudrions servir, si l'occasion s'en présentoit. De-là il se voit en quel état se trouvent ceux qui se mettent en colere; Et même contre quelles gens ils s'y mettent, & pour quelles raisons.

Les Personnes sujettes à se mettre en colere.

CERTAINEMENT tous ceux qui pâtissent & qui souffrent, sont très-aisez à se mettre en colere; à cause que tout homme qui souffre, souhaite quelque chose. Et en cet état ils se mettent toûjours en colere lors que directement on s'oppose à ce qu'ils veulent; comme si quelqu'un empêchoit de boire un homme qui eût

grand soif; ou ne le faisant pas si ouvertement qu'il semblât faire quelque chose d'approchant.

Il en faut dire autant de tout autre, si, se trouvant en pareil état que celui que nous venons de dire, quelqu'un traverse ses desseins, ou pouvant l'y servir qu'il ne le fasse pas; enfin lors qu'il lui nuira de quelque façon que ce soit. Aussi est-ce ce qui fait que les Malades, les Pauvres, ceux que l'Amour ou la Soif travaillent, tous ceux, en un mot, qui desirent quelque chose ardemment & qu'ils ne peuvent avoir, sont très-coleres & bien plus aisez à fâcher que d'autres: sur tout contre les personnes qui ne tiennent compte d'eux en l'état où ils sont. Par exemple, un Malade se fâche toûjours pour les choses qui regardent sa maladie; un Pauvre pour celles qui regardent sa pauvreté; un Soldat à l'occasion de la guerre; un Amant pour ce qui touche sa passion; & généralement en est-il de même de tous les autres. Car il est constant que, dans toutes les rencontres où nous nous mettons en colere, chacun de nous y est comme acheminé & préparé par la passion qui le travaille, & par ce qu'il sent d'affligeant en lui-même.

D'ordinaire encore on se fâche lors que tout le contraire arrive de ce qu'on attendoit; car sans doute un accident inopiné, & auquel on ne s'attendoit pas, afflige bien davantage; par la même raison qu'un bonheur, qui arrive contre toute esperance & sans s'y être attendu, donne plus de joie, sur tout quand il produit l'effet qu'on veut. D'où il est aisé de remarquer Quelles peuvent être les occasions, les saisons, les dispo-

positions, les âges qui sont plus propres à mettre en colere; & même précisement quand, & en quel lieu. Et non seulement cette remarque est aisée à faire, mais encore il paroît, Que plus une personne sera sollicitée & pressée par des circonstances de cette qualité, & plus alors il sera facile de la fâcher.

Tous ceux donc qui seront en l'état, que nous venons de dire, seront très-propres à être mis en colere.

Ceux contre qui on se met en colere.

Au reste nous nous mettons toûjours en colere contre ceux qui se prennent à rire en nôtre présence, ou qui se moquent de nous ouvertement, ou bien qui nous attaquent avec des railleries piquantes; car il est certain qu'alors ces personnes-là nous offensent.

On se met encore en colere contre ceux qui nuisent en des choses où il se remarque visiblement Que c'est à dessein d'offenser; Or il faut que ces choses-là soient telles qu'on ne voie pas Qu'il leur en revienne rien, ni que ce soit à dessein de se vanger: Si bien qu'alors il paroît Que c'est purement pour offenser qu'ils le font & pour faire dépit.

Nous nous fâchons encore contre les personnes qui parlent mal de nous, ou qui nous méprisent dans les choses dont nous faisons nôtre principale occupation. Par exemple, un homme passionné pour la Philosophie & qui cherche à aquerir de la reputation par-là, s'offensera extraordinai-

rement ſi quelqu'un vient à choquer cette profeſſion. Il en eſt de même d'une Dame qui ſe pique de beauté, ſi quelqu'un n'en parle pas comme elle le ſouhaite; Et ainſi en eſt-il de tout le reste. Mais ſans doute leur colere s'allume bien davantage en ces rencontres, ſi telles perſonnes ont quelque ſoupçon, que ces choſes-là ne ſe trouvent point du tout en elles, ou bien moins qu'elles ne s'imaginent; en tout cas qu'elles ne paſſent point pour cela: car quand quelqu'un croit exceller en la choſe même ſur laquelle on le raille, jamais alors il ne s'en fâche.

On ſe fâche encore plus ordinairement contre ſes Amis, que contre ceux avec qui l'on ne fait point amitié; à cauſe qu'on croit devoir attendre plûtôt de ſes Amis un bon traitement, qu'un mauvais.

Nous nous mettons auſſi en colere contre ceux qui ayant accoûtumé de nous rendre de l'honneur, ou d'avoir ſoin de cultiver nôtre connoiſſance & de ſe mettre bien avec nous, ceſſent d'en uſer de la ſorte; parce qu'il y a lieu de croire alors qu'ils nous mépriſent, n'y pouvant avoir d'autre raiſon que celle-là qui les empêche de faire encore de même; & d'agir avec nous comme auparavant.

On ſe fâche encore toûjours contre ceux qui, après avoir receu quelque plaiſir, ſont aſſez ingrats pour nous abandonner dans l'occaſion, ou qui ne font pas autant pour nous, que nous avons fait pour eux. Enfin contre tous ceux qui ont des deſſeins contraires aux nôtres, particulierement ſi ce ſont des perſonnes inferieures & bien au deſſous de nous pour la condition: car il ſemble alors que

que toutes ces ſortes de gens nous mépriſent ; Ceux-ci, parce qu'il nous traitent tout-à-fait d'inferieurs, & comme des perſonnes qu'on ne ſe ſoucie pas de choquer ; Les autres, parce qu'ils vivent avec nous, comme ils vivroient avec un inferieur qui les auroit obligez.

Nous ſommes encore bien plus touchez du mépris de Ceux qui ne ſont en aucune conſideration dans le monde, que du mépris des autres; & cela conformément à la ſuppoſition que nous avons faite, *Que la colere vient toûjours d'un mépris indigne, & fait à des perſonnes qu'on devroit traiter tout autrement.* Car il eſt de la bienſéance qu'un homme, qui n'eſt pas tant que d'autres, reſpecte ceux qui ſont plus que lui.

Nous nous fâchons encore contre nos amis ; lors qu'ils ne diſent pas du bien de nous, ou qu'ils n'ont pas ſoin de nous obliger; mais bien plus incomparablement, lors qu'ils ſont tout le contraire, ou qu'ils ne s'apperçoivent pas de nôtre beſoin; & c'eſt ainſi que *Plexippe*, dans ANTIPHON, ſe fâche contre *Meléagre.* Auſſi eſt-ce toûjours une marque qu'on ne ſe ſoucie pas d'une perſonne & qu'on n'en tient point de compte, lors qu'on ne s'apperçoit pas même qu'elle eſt en neceſſité ; puis que d'ordinaire on n'ignore pas l'état des choſes dont on ſe ſoucie particulierement & qu'on eſtime.

Nous nous fâchons auſſi contre les perſonnes qui ſe réjouïſſent de nos diſgraces, & généralement contre tous ceux qui ne ſont point touchez des malheurs qui nous arrivent : Car c'eſt une preuve alors, ou qu'ils ſont nos ennemis, ou qu'ils ne tiennent compte de nous.

Nous

Nous nous mettons encore en colere contre ceux qui ne se soucient pas de nous fâcher, & c'est pour cela que le message des personnes qui apportent de mauvaises nouvelles est toûjours si mal receu.

Nôtre colere encore s'allume contre ceux qui écoutent le mal qu'on dit de nous, ou qui sont attentifs à regarder celui qui nous est arrivé; vû que telles actions semblent venir, ou d'un homme qui nous méprise, ou d'un ennemi: Car sans doute si c'étoient de vrais amis, ils compatiroient alors à nôtre affliction & la regarderoient comme la leur; puis que jamais personne ne peut regarder ses propres maux sans s'attrister.

Nous ne pouvons encore souffrir d'être méprisez en présence de cinq sortes de personnes, qui sont,

Nos Competiteurs & ceux avec qui nous disputons du rang;

Ceux de qui nous faisons une très-grande estime;

Toutes les personnes chez qui nous voulons nous mettte en credit & en reputation;

Ceux à qui nous portons un grand respect;

Enfin tous ceux qui nous respectent.

Car il est certain que, quand on vient à mépriser dans quelqu'une de ces rencontres-là, le mépris alors est tout autrement sensible que devant d'autres.

Ceux là encore nous mettent en colere qui offensent en certaines choses des personnes qu'honnêtement nous ne pouvons pas abandonner en de telles rencon-

tres, & où il y auroit de la honte pour nous de ne pas prendre leur deffenſe. Ces perſonnes-là ſont, nos peres, & meres, nos enfans, nos femmes, nos domeſtiques, & tous ceux qui dépendent de nous.

Nous nous fâchons encore contre ceux qui ſont inſenſibles à nos bienfaits & qui ne nous en ſavent pas de gré; car le mépris de telles gens eſt toûjours d'autant plus injurieux, qu'il eſt ſans fondement & contre toute ſorte de raiſon.

On ſe fâche encore contre ceux qu'on apperçoit ſe moquer dans le tems qu'on penſe traiter ſerieuſement avec eux: car l'Ironie a cela qu'elle eſt extraordinairement mépriſante.

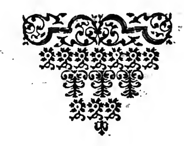
On ſe met encore en colere contre les perſonnes qui ſe montrent obligeantes & font du bien à tous les autres, excepté à nous; car ſans doute il n'y a rien qui faſſe plus connoitre qu'on nous mépriſe, que lors qu'on ne juge pas devoir faire pour nous, ce qu'on croit devoir faire pour tous les autres.

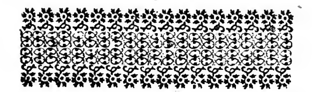
L'oubli encore eſt une choſe qui excite la colere, comme ſi un homme ſe mettoit ſi peu en peine d'un Ami, qu'il oubliât ſon nom; car il ſemble alors que cet oubli ſoit un effet de ſon mépris, puis que l'oubli ne vient jamais que de négligence, & que la négligence eſt toûjours un mépris.

Nous avons donc montré, non ſeulement Quelles ſont les perſonnes contre qui nous nous mettons en colere; mais encore en quel état ſe trouvent ceux qui s'y mettent, & pour quelles raiſons ils le font.

Et

Et par-là il se voit ce que l'Orateur doit se proposer ; car ce qu'il aura à faire d'abord c'est, De manier avec telle adresse l'esprit de ses Juges, qu'il les amène au point où se trouvent toûjours ceux qui sont prêts de se mettre en colere ; En second lieu, de faire éclater en la personne de l'adverse Partie des choses qui aient de coûtume de les irriter ; Et enfin, de le répresenter tel à leurs yeux, qu'ils puissent le regarder comme un de ceux contre qui ils s'emportent ordinairement.





CHAPITRE III.

De l'Humeur paisible ou *Douceur d'Esprit.*

Mais parce que se *Fâcher* & *s'appaiser*, sont choses contraires, & tout de même *la Colére* & *la Douceur d'Esprit*; pour cela trois points seront à examiner. Premierement, *En quel état se trouvent ceux qui ont l'esprit doux & paisible.* En second lieu, *Avec quelles sortes de personnes on vit d'ordinaire paisiblement.* Et enfin, *A' quelle occasion, & pour quelles raisons la Colere s'appaise.*

Supposons donc que la Douceur d'esprit soit, *Cet état où l'on se trouve lors que la Colere cesse.* Que si cela est, & qu'on se mette toûjours en colere contre ceux qui méprisent; de plus que le Mépris de sa nature soit toûjours volontaire; Il faut dire, Que jamais personne ne se mettra en colere contre ceux qui n'auront rien fait de semblable, ou l'auront fait malgré eux, ou paroîtront l'avoir fait ainsi.

Il est certain encore qu'on ne se mettra point en colere contre ceux qui voudroient avoir fait tout le contraire de ce qu'ils ont fait, ou qui n'auront rien fait à nô-

tre égard qu'ils n'aient fait souvent à eux-mêmes; à cause qu'il n'est pas croyable qu'une personne soit pour se mépriser elle-même.

On ne se fâche pas non plus contre ceux qui reconnoissent nous avoir offensé, & s'en repentent; car, comme si nous croïïons alors qu'ils fussent assez punis de leur repentir, nous nous appaisons aussi-tôt. Cela se peut remarquer aux Valets que nous châtions; parce que plus ils s'opiniâtrent à nous mentir & à nous contredire, & plus nous continuons à les châtier; au lieu que nôtre colere cesse, lors qu'ils avouent qu'ils sont punis justement: Et la raison pourquoi alors nous en usons ainsi, est parce qu'il y a de l'impudence & de l'effronterie à dénier une chose qu'on a vûë, ou qui est claire d'elle-même. Or l'Impudence est toûjours une sorte de mépris & de dédain, puis qu'il n'y a que les personnes que nous méprisons beaucoup, pour qui nous manquions de respect & devant qui nous ne nous soucions pas de faire paroître de l'impudence.

Nôtre colere encore ne peut durer contre ceux qui nous font des soumissions, ou écoutent tout ce que nous leur disons sans repartir; à cause que par-là ils semblent avouer qu'ils sont nos inferieurs. Or est-il que tout homme qui se croit inferieur à un autre, craint toûjours de l'offenser; & craignant de l'offenser, assûrément il ne le méprise point; Et une preuve Qu'on ne peut être en colere contre ceux qui s'humilient, c'est que les Chiens mêmes nous le montrent, ne mordant jamais ceux qui sont couchez par terre.

On ne se fâche point encore contre les per-

personnes qui ne tournent point en raillerie un discours serieux, à cause que faisant état en apparence de ce qu'on leur dit, il n'y a pas lieu de croire alors qu'ils méprisent.

Nous ne pouvons encore nous fâcher contre ceux qui nous ont beaucoup plus obligé par le passé, qu'ils ne nous ont desobligé présentement; Non plus que contre les personnes qui nous viennent demander pardon, ou qui nous prient de quelque chose; attendu que la qualité de suppliant les abaisse, & les fait humilier devant nous.

Personne encore ne se met en colere contre ceux qui ne sont point injurieux ni moqueurs, & qui ne méprisent jamais personne; ou bien qui ayant à mépriser quelqu'un, ne s'adressent point aux honnêtes gens, ni à ceux de nôtre sorte. En un mot, le secret d'appaiser la colere est d'avoir égard à tout ce qui est contraire aux choses qui la font naître.

On ne se fâche point encore contre les personnes qu'on craint, ou pour qui l'on a beauconp de respect; vû que la colere ne peut jamais rien sur l'esprit, tandis qu'on est en cet état; étant impossible d'être saisi de peur & de colere en même tems.

On ne se fâche point encore, ou du moins très-peu, contre ceux qui n'ont offensé que parce qu'ils étoient en colere; à cause qu'il ne semble pas alors que ce soit par mépris qu'ils l'aient fait; vû que personne ne peut jamais mépriser dans le tems qu'il est en colere, puis que le mépris de sa nature est froid & sans trouble; au lieu que la colere est turbulente & pleine de ressentiment.

Enfin

Enfin nous ne nous mettons jamais en colere contre ceux qui ſont honteux en nôtre préſence, & qui nous portent du reſpect.

Il eſt certain encore Que les perſonnes qui ſeront dans une diſpoſition contraire à celle où il faut être pour ſe fâcher, auront alors l'eſprit doux & paiſible; Par exemple, tous ceux qui ſe divertiront à quelque Jeu, qui riront, qui aſſiſteront à une Fête, qui ſeront dans un jour de réjouïſſance, ceux à qui il ſera arrivé quelque heureux ſuccès, ceux qui ſeront ſaouls; en un mot, les perſonnes qui goûteront certains plaiſirs dont on ne peut pas s'offenſer & qui ne font aucun tort; enfin ceux qui auront une juste occaſion de bien eſperer.

Ceux-là auſſi ſeront diſpoſez à la douceur, de qui la colere aura eu du tems pour ſe repoſer, & même encore qui tout fraîchement ne viendront pas de s'y mettre, car le Tems appaiſe la colere.

C'eſt encore une diſpoſition à faire perdre la colere, pour grande qu'elle ſoit, que de s'être vangé d'un autre un peu auparavant: Et pour cela *Philocrate* avoit raiſon, lorſque le Peuple étoit animé le plus contre lui, & qu'un certain lui demandoit, „ Pour-„ quoi il ne ſe préſentoit pas pour ſe justi-„ fier? *Il n'eſt pas encore tems*, dit-il. Et comme l'autre lui eut reparti, *Et quand penſez-vous donc qu'il ſera tems? Il ſera tems*, répondit-il, *quand j'aurai vû faire le Procès à quelque autre.* Et certainement, comme j'ai dit, il avoit raiſon; car d'ordinaire le Peuple en eſt bien plus doux, lors qu'il a déchargé ſa colere ſur quelqu'un, ainſi qu'il arriva à *Ergophile*: Car, quoi que les *Athe-*

niens

niens fussent beaucoup plus irritez contre lui que contre *Callisthene*, ils ne laisserent pas néanmoins de le renvoyer absous, à cause que le jour d'auparavant ils avoient condamné *Callisthene* à mort.

C'est encore une occasion à n'être plus en colere, que d'avoir convaincu & mis en leur tort, des personnes qui nous avoient offensé; Ou bien même d'apprendre que ces personnes-là ont beaucoup plus souffert de mal que nous ne leur en eussions fait, si nous nous fussions vangez; vû qu'alors on se croit comme vangé de telles gens par le mal qui leur est arrivé.

Nous ne nous mettons point encore en colere, lors que nous croyons avoir tort, & souffrir justement ce que nous souffrons; puis que jamais on ne se peut fâcher pour des choses qui sont justes, à cause qu'on n'a aucun sujet de se plaindre ni de prétendre être traité indignement, en quoi principalement nous avons remarqué que consistoit la colere. C'est aussi la raison pourquoi il est toûjours à propos, avant que de châtier quelqu'un, de lui faire quelque reprimande & lui remontrer ses fautes; car il se remarque, Que les Valets même qu'on châtie de la sorte, en sont beaucoup plus aisez à châtier & supportent la peine bien plus patiemment.

Nôtre colere cessera encore contre les personnes, de qui même nous voudrions bien nous vanger, lors que nous croirons qu'en les maltraitant, elles ne sauroient, ni de quelle part cela leur viendroit, ni pourquoi; car la colere est de telle nature, qu'elle est toute renfermée dans le particulier, ainsi qu'il se voit par sa définition. C'est aus-

si sur ce fondement qu'HOMERE fait dire très-à-propos à *Ulysse*, lors qu'il fuit de *Polyphème*,

Odyss. 9. *Cyclope, en cet état ayant l'œil hors du front,*
Si quelques Etrangers, ou des gens de ton Isle,
Vouloient savoir l'Auteur d'un si cruel affront;
C'est Ulysse, *entens-tu? ce destructeur de Ville.*

Comme si *Ulysse* eût crû ne s'être pas vangé de *Polyphème*, s'il ne lui eût fait connoître, & pourquoi son œil avoit été crevé, & qui l'avoit fait. De sorte donc, Que non seulement on ne s'en fâchera point contre les personnes qui ne pourroient pas s'appercevoir qu'on se vangeroit d'elles; mais encore contre tous les autres qui ne sentiroient pas le mal qu'on leur feroit; non plus que contre les Morts, comme si l'on avoit cette pensée des Morts Qu'ils doivent être épargnez pour avoir passé par la plus grande de toutes les extremitez & éprouvé le dernier des malheurs: Joint à cela, qu'ils ne sont plus en état ni de souffrir, ni de rien sentir; qui sont des conditions sans lesquelles la vangeance ne peut être douce, & que souhaitent particulierement ceux que la colere porte à se vanger. Aussi est-ce la raison pourquoi le Poëte voulant appaiser *Achille* qui se vangeoit encore du pauvre *Hector*, tout mort qu'il étoit, dit à ce propos,

Iliad. 24. *Il frappe de la terre, insensible à sa rage.*

IL est donc clair, Que, pour appaiser ses Auditeurs & pour porter leur esprit à la douceur, il ne faut point d'autres *Lieux* que

que ceux que nous venons de donner. Car premierement, pour ce qui regarde la personne des Auditeurs, on n'aura qu'à préparer leur esprit de la même sorte, qu'on voit ceux qui n'ont pas sujet de se mettre en colere. En second lieu à l'égard des autres, contre qui ils seront en colere, on montrera, *Ou que ce sont gens à craindre, ou personnes qu'ils doivent respecter; ou à qui ils ont obligation, ou même que leur dessein n'étoit point de les offenser, & que ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait malgré eux; En un mot, Qu'ils sont très-fâchez de ce qui est arrivé, & voudroient que la chose n'eût point été faite.*



CHAPITRE IV.

De l'Amour & de la Haine.

OUCHANT les personnes qu'on aime ou qu'on hait, & pour quelle raison; c'est ce qu'il faut examiner, après que nous aurons defini l'*Amitié*, & montré ce que c'est que d'*Aimer*.

Supposons donc qu'*Aimer*, soit, *Désirer à quelqu'un, & vouloir qu'il lui arrive tout ce qu'on croit lui devoir être avantageux; & cela, non point à cause de soi-même, ni pour aucune prétention qu'on ait; mais en sa seule consideration.* Et non seulement pour l'aimer il faut lui desirer ceci, mais encore *S'employer de tout son pouvoir afin de le lui procurer.*

La qualité d'*Ami* consiste, *à Aimer & à être Aimé reciproquement.* Or ceux-là pensent être Amis qui se croient tels entre eux que nous venons de remarquer.

Ceci présupposé, & Qu'un veritable Ami doive toûjours vouloir du bien à son Ami, il sera nécessaire de tirer cette conséquence. Premierement,

I. *Que quiconque témoignera à un autre de la joie lors qu'il lui sera arrivé du bien; & au contraire qui fera paroître de la tristesse lors qu'il lui sera arrivé du mal; celui-là sera son Ami;*

A con-

A condition pourtant, comme j'ai dit, qu'il ne le fasse point pour aucun intérêt ; mais seulement en considération de cette personne-là. La raison est Que tous les hommes ont de la joie lors qu'ils voient arriver les choses qu'ils veulent, & ont de la tristesse lors que tout le contraire arrive ; De maniere qu'on peut dire Que la Tristesse & la Joie sont des marques comme infaillibles pour connoître de quel esprit une personne est portée pour une autre, & si elle lui veut du bien, ou du mal.

En second lieu il faudra tirer cette autre conséquence,

Que ceux, à qui présentement les mêmes choses sont bonnes, ou mauvaises, seront Amis entr'eux; II.

Comme aussi,

Tous ceux qui auront les mêmes personnes pour amis, ou ennemis; III.

attendu qu'il sera nécessaire alors qu'ils soient unis de volonté, & qu'ils desirent les mêmes choses; Tellement qu'il est certain *Que quiconque veut & désire pour un autre les mêmes choses qu'il desire & veut pour lui-même; Celui-là paroîtra toujours être son Ami.*

Les Personnes qu'on aime.

QUANT aux personnes qu'on aime d'ordinaire, on peut mettre au premier rang Ceux qui nous ont fait du bien, Soit qu'ils nous en aient fait à nous-mêmes, ou aux personnes qui nous touchent & de qui nous prenons les intérêts ; Soit qu'ils nous aient rendu des services signalez ou simplement obligé de bonne grace & sans nous faire attendre ; Soit enfin qu'ils nous aient servi en

des occasions pressantes, Ou qu'en faisant quelque chose pour nous, ils aient témoigné que c'étoit en nôtre seule consideration & purement pour l'amour de nous qu'ils le faisoient. Et non seulement nous aimons les personnes qui nous ont obligé en effet, mais encore tous ceux que nous croyons en avoir la volonté.

Nous serons encore portez d'affection pour les Amis de nos Amis, & pour quiconque aimera les mêmes personnes que nous aimons, ou qui en sera aimé. Comme aussi nous aimerons tous ceux qui auront les mêmes Ennemis que nous, ou qui haïront les mêmes personnes que nous haïssons, ou qui en seront haïs; Et cela à cause que tout ce qui paroîtra être un Bien à ces gens-là, semblera aussi être un bien pour nous; de maniere qu'en cet état il n'est pas possible qu'on ne leur souhaite du bien, qui est une chose que nous avons remarqué ne pouvoir venir que d'un Ami.

Nous aimons encore tous ceux qui volontiers assistent de leur argent, ou qui ne craignent point d'exposer leur vie pour les autres: De-là vient qu'on porte honneur principalement aux personnes liberales, ou qui font profession de valeur, ou qui sont amies de la Justice; au nombre desquels l'on met Ceux qui ne vivent point aux dépens d'autrui, comme font les gens qui gagnent leur vie à travailler; or ceux-ci font deux corps, savoir les *Laboureurs* & les *Artisans* particulierement.

On aime aussi ceux qui sont Temperans & dont la vie est reglée; à cause que d'ordinaire ils ne font tort à personne. Et par la même raison encore tous ceux qui mènent une

une vie paisible, & qui ne se mêlent de rien.

Nous aimerons encore les personnes avec qui nous voudrions avoir fait amitié, sur tout s'il nous paroît que de leur côté elles souhaitent la même chose. Ces personnes-là ordinairement sont ceux qui éclatent par leur vertu, ou qui ont aquis de la reputation, soit qu'ils soient estimez de tout le monde, ou des plus honnêtes gens; soit de ceux que nous estimons beaucoup, ou qui ont une très-grande estime pour nous.

On aura encore de l'inclination pour toutes les personnes qui sont d'une conversation agréable, ou avec qui il y a grand plaisir de vivre, tels que ceux qui ont l'humeur douce & facile, ou qui n'aiment pas à reprendre les fautes qu'on fait, ou qui jamais ne veulent avoir le dessus ni l'emporter sur les autres; En un mot, qui ne sont point opiniâtres; à raison que ces gens-là ne sont ni querelleurs, ni ne se plaisent à contester: Car tout homme qui aime à contester est toûjours fâcheux; puis qu'il semble vouloir le contraire de ce qu'on veut.

Ceux-là encore nous paroîtront aimables qui sauront railler avec adresse, ou souffrir une raillerie sans se fâcher; parce que telles personnes s'étudient à deux choses qui plaisent extrémement en compagnie; car les uns veulent bien être raillez, & les autres raillent de bonne grace.

Nous serons portez encore à aimer tous ceux qui feront valoir les bonnes qualitez qui sont en nous & les louëront; sur tout si, entre celles-là qu'ils louëront, il s'en trouve quelqu'une, que nous craignons de ne pas avoir effectivement.

On aura aussi de l'inclination pour ceux

qui font de bonne mine, & bien mis, ou fort propres en tout ce qu'ils font; Et encore pour tous les autres qui ne feront point fujets à reprocher les fautes d'autrui, ni le bien qu'ils ont fait; à raifon que ceux qui font telles chofes font importuns, & cherchent à reprendre.

On aimera encore les perfonnes qui n'ont point de rancune, ou qui ne font pas gens à s'offenfer de peu de chofe; mais avec qui il eft toûjours très-aifé de fe réconcilier; Vû qu'il y a lieu de croire Qu'ils vivront avec nous comme ils font avec les autres.

Et tout de même nous aimerons ceux qui ne font point médifans, ou qui ne fe plaifent pas à entendre dire du mal de nous, ni de qui que ce foit, mais feulement du bien: à caufe qu'il n'y a que les honnêtes gens qui faffent cela.

Nous aimons encore les perfonnes qui ne nous refistent point quand nous fommes en colere, ni lors que nous fommes occupez ferieufement à quelque chofe; parce que ceux qui font telles actions, fe plaifent d'ordinaire à choquer & à contredire.

Nous aurons encore de l'affection pour tous ceux dont la façon d'agir & de fe comporter avec nous témoignera, Ou qu'ils font estime de nôtre merite, Ou qu'ils nous tiennent pour gens d'honneur & de probité; Ou enfin qu'ils fe plaifent en nôtre compagnie: Mais fur tout nous ferons portez à les aimer, fi cette inclination & cette estime, qu'ils feront paroître, leur vient pour des chofes où principalement nous voulions être confiderez, ou paffer pour vertueux, ou pour agréables.

Nous aimerons encore nos pareils, & ceux

ceux de même Profession que nous; pourvû qu'en ceci ils ne nous nuisent en rien; & que leur vie & la nôtre ne dépendent pas du même exercice; car autrement ce que dit HESIODE des Potiers auroit lieu,

Le Potier d'ordinaire, au Potier porte envie.

Nous aimerons encore tous ceux qui souhaitent les mêmes choses que nous ; à condition que ces choses-là soient de telle nature, qu'elles puissent être possedées, & par eux & par nous en même tems : Car autrement il arriveroit encore ce que nous venons de remarquer des Potiers.

Nous aimerons aussi les personnes avec qui nous vivrons si familierément & de sorte, que nous ne craindrons point de faire en leur présence toutes les choses qui ne sont honteuses à faire que dans l'opinion du peuple; pourvû néanmoins que ce ne soit point par mépris que nous le faisions: Et de même encore nous aimerons ceux en presence de qui nous serions bien fâchez d'avoir rien fait qui fût véritablement honteux à faire.

Toutes les personnes aussi avec lesquelles nous aurons à contester pour le rang, Et ceux encore que nous voudrions avoir pour émulateurs, mais non pas pour envieux; ces gens-là toûjours, ou nous engageront à les aimer, ou du moins feront souhaiter leur amitié.

Nous aimerons aussi ceux à qui volontiers nous préterions la main pour leur faire avoir les avantages qu'ils poursuivent, si ce n'étoit qu'en le faisant, il nous pourroit arriver plus de perte, ou de mal, que nous ne leur procurerions de bien.

On aura encore de l'inclination pour ceux

qui aiment leurs amis, autant abſens, que préſens : Auſſi eſt-ce la raiſon pourquoi tout le monde cherit les perſonnes qui ſe montrent telles à l'endroit des Morts & qui n'enterrent point leur affection avec leurs Amis. En un mot, on aimera tous ceux qui ſont paſſionnez pour leurs Amis, & qui jamais ne les abandonnent quoi qu'il arrive ; à cauſe que, de tous les biens qui ſont au monde, il n'y en a point qu'on croie comparable à celui d'avoir un parfait Ami.

On aimera encore toutes les perſonnes qui ne ſont point diſſimulées, tels que ceux qui ne cachent rien à leurs Amis, non pas même leurs propres imperfections; Car, comme il a déja été remarqué, jamais nous n'avons honte de dire à nos Amis les choſes qui ne ſont blâmables que chez le vulgaire & par opinion. Sur quoi on peut fonder cette Maxime, en argumentant par les Contraires,

Que s'il eſt vrai que quiconque a honte de découvrir certaines choſes à un autre, n'eſt pas ſon Ami,

Il s'enſuivra,

Que celui qui n'aura pas honte de le faire & qui les lui découvrira franchement, fera paroître qu'il l'aime.

Enfin nous aimerons toutes les perſonnes & qui ne feront point redoutables, & En qui nous pourrons avoir confiance ; car, pour ceux qui ſe font redouter, il eſt certain que jamais perſonne ne les aime.

Les differentes ſortes d'Amitié.

L'*Amitié* au reſte a ſous ſoi pluſieurs eſpèces. Les plus remarquables ſont *la Societé, la Familiarité, la Parenté, l'Alliance & choſes ſemblables.* Quant

Quant à ce qui peut faire naître l'Amitié, c'est *d'Obliger & de faire du bien*; De plus, *d'Obliger de si bonne grace, qu'on le fasse même sans en etre prié*; Et enfin, *de ne s'en pas vanter après l'avoir fait* : car, sans doute ; obliger de cette sorte, donne à connoître qu'on le fait en consideration seulement de la personne qu'on oblige, & non pas pour autre raison.

La difference qu'il y a entre la Haine & la Colere.

DE savoir cela après ce que c'est que l'*Inimitié*, & en quoi consiste ce que nous appellons *Haïr* ; il est aisé de le connoître, puis qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui a été dit de l'Amitié, & de ce qui fait aimer. A' l'égard des choses qui font naître la Haine ou l'Inimitié, il s'en trouvre trois, qui sont, *La Colere*, *l'Importunité*, & *la Calomnie* ou *Medisance.*

Au reste il y a une si grande difference entre la *Colere* & la *Haine*, Que jamais nous ne nous mettons en colere que pour des choses qui ont été faites à notre personne & qui nous regardent ; Au lieu que nous pouvons avoir de la haine, sans même qu'il nous ait été rien fait, puis qu'il ne faut qu'avoir opinion qu'un homme ait tel ou tel vice en lui, pour en avoir aversion & le haïr.

De plus la colere est remarquable en ce point, Que jamais elle n'en veut qu'à certaines personnes, par exemple, à *Callias*, ou à *Socrate*. Pour la haine, elle va plus loin, elle se prend même au général & à la nature des choses; atendu qu'il n'y a person-

ne qui n'ait de la haine pour un Larron & pour un Calomniateur, même sans le connoître. Joint que la colere est de telle qualité, que le Temps la peut guérir, au lieu que la haine est incurable.

La Colere encore a cela, que jamais elle n'en vient à l'extremité, se contentant de faire des choses qui simplement fâchent. Il n'en est pas ainsi de la Haine; car son but est plûtôt de faire du mal, que de fâcher simplement: Et de vrai le dessein d'un homme en colere, lors qu'il se vange de quelqu'un, est de lui faire sentir Que c'est lui qui se vange, mais pour celui qui a de la haine, peu lui importe Que l'autre le fâche ou ne le fâche pas.

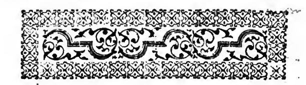
A l'égard des choses qui sont simplement *Fâcheuses*, ou tout-à-fait *Mauvaises*, il faut remarquer Que les Fâcheuses sont toutes sensibles de leur nature; & pour les autres au contraire il se trouve, Que même celles qui sont principalement Mauvaises, ne se sont point sentir: car la Folie & l'Injustice, qui sans contredit sont les deux plus grands maux qui puissent arriver à l'homme, ne sont nullement sensibles, vû qu'en devenant méchant, on ne sent pas plus de douleur qu'on faisoit.

La Colere encore est differente de la Haine en ce point, Que celle-ci est exempte de trouble & de fâcherie; au lieu que la Colere est toûjours dans la fâcherie & dans le trouble; car enfin un homme en colere sent toûjours au dedans de lui-même je ne sai quoi qui l'afflige; ce qui n'arrive pas à quiconque a de la haine.

Enfin l'homme en colere est si different de celui qui hait, qu'il peut se laisser aller à la com-

compassion, au cas que son Adversaire se trouve attaqué de plusieurs maux; mais pour l'autre, nulle consideration ne le touche, & quoi qu'il arrive, jamais il n'aura de pitié. La raison de cela est, Que celui qui est en colere n'a dessein que de rendre la pareille & de faire connoitre qu'on ne s'est pas adressé à qui on pensoit; Au lieu que celui qui a de la haine veut entierement la perte de la personne qu'il hait, & n'est point satisfait qu elle ne perisse.

PAR ce que nous venons de dire donc, & par les Lieux que nous avons donnez, il se voit, Que non seulement il sera facile de montrer Quand il y aura Amitié ou Inimitié entre des personnes qui veritablement sont Amies ou Ennemies; mais encore De faire passer pour Amis, ou Ennemis, des gens qui ne le seront point; & même De convaincre de mensonge & de refuter les raisons de ceux qui voudroient passer pour tels & s'attribuer faussement la qualité d'Ami. En un mot, lors qu'il y aura contestation entre des personnes, & qu'à leur égard on sera en doute si une chose aura été faite simplement par Colere, ou par Inimitié, il est évident encore De quelle adresse il se faudra servir pour porter l'esprit des Juges à croire lequel des deux on voudra.



CHAPITRE V.

De la Crainte & de l'Assûrance.



POUR ce qui est des choses & des Personnes qu'on craint, & en quel état on se trouve alors ; c'est ce que nous allons faire connoitre.

Supposons donc que la Crainte soit *Une certaine affliction ou trouble d'esprit, lors que nous venons à nous imaginer qu'il nous doit arriver du mal, mais du mal qui regarde notre perte & menace notre vie, ou du moins qui nous doit affliger beaucoup.* Car il ne faut pas penser qu'on craigne indifferemment toute sorte de maux ; par exemple, de devenir méchant, ou d'avoir l'esprit lourd ; mais seulement on apprehende ceux qui sont capables de causer une grande affliction, ou de perdre tout-à-fait ; principalement si ces maux-là ne semblent pas fort éloignez, mais tout proches & comme sur le point d'arriver ; car jamais on n'a peur d'un mal qui paroit très-éloigné : & de vrai tout le monde sait qu'il faut mourir, cependant parce qu'on ne croit pas que ce doive être si-tôt ; personne ne s'en met en peine.

Que si la crainte est ce que nous venons de dire, il s'ensuit Qu'il faudra craindre

I. *Tout ce qui paroitra être en puissance de nous perdre, ou du moins de nous nuire en des choses*

choses qui seroient capables de nous affliger beaucoup.

Et de fait c'est pour cela même que ce qui n'est qu'un Signe & une marque simplement que de semblables malheurs doivent arriver, est toûjours redoutable; à cause qu'ils semblent tout proches. Et c'est-là proprement ce qu'on appelle *Danger*; car qui dit Danger, dit l'Approche & le voisinage d'une chose à craindre. On peut donner pour exemple de tels Signes,

L'Inimitié & la Colere de ceux qui sont en quelque puissance de faire du tort; II.

puis qu'alors on ne peut pas douter qu'ils n'en aient tout ensemble, & la volonté & le pouvoir: de maniere qu'en cet état on les doit toûjours considerer, comme gens tout prêts d'executer leur mauvais dessein.

De plus on pourra alleguer

L'Injustice, lors qu'elle aura de l'autorité & sera en puissance d'agir; III.

à cause que tout méchant homme n'est tel, que parce qu'il a la volonté portée au mal, & ne songe qu'à en faire.

On en dira autant,

Du Merite offensé & d'un grand Courage, lors que des personnes de cette sorte viendront à avoir du credit, & se verront en puissance de se vanger. IV.

Car on ne pourra pas douter, que ces personnes-là n'aient protesté en elles-mêmes & resolu de se vanger dans le temps, & toutes les fois qu'elles se font vuës traitées indignement: Or maintenant nous supposons qu'elles sont en pouvoir de s'en ressentir.

Enfin on mettra de ce nombre,

L'apprehension qu'auront de nous tous ceux qui pourront nous nuire, V.

com-

comme étant sans cesse à chercher les moyens de se défaire de nous, afin de n'avoir plus rien à craindre.

OUTRE ce que nous venons de dire, Parce que la plûpart des hommes s'adonnent plus volontiers au mal qu'au bien, & de plus, Qu'ils sont si attachez à leur intérêt qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent pour de l'argent; Enfin qu'ils sont lâches & poltrons dans toutes les rencontres où ils croient qu'il y a du danger; on doit conclure encore,

VI. *Que c'est une chose bien à craindre, de se voir à la merci d'autrui.*

Et par conséquent,

VII. *Que nous n'aurons pas peu à apprehender ceux qui seront complices avec nous de quelque grand crime, ou qui nous l'auront vû commettre;*

à cause que nous ne serons pas assûrez qu'ils ne nous découvrent enfin, ou qu'au besoin ils ne nous abandonnent.

Il faut dire encore,

VIII. *Que quiconque peut faire du mal, doit être apprehendé de ceux à qui il est aisé d'en faire;*

puis que d'ordinaire les Hommes ne laissent point échapper d'occasion de nuire quand il s'en présente.

Il faudra craindre encore également,

IX. *Et ceux qu'on aura offensé en effet, & ceux qui penseront l'avoir été;*

vû que ces gens-là seront sans cesse à épier l'occasion de se vanger.

Il en est de même,

X. *Des autres qui nous auront fait autrefois du tort, s'ils viennent à être puissans;*

attendu qu'ils seront toûjours en apprehen-

sion

sion que nous ne leur rendions la pareille: Car entre les choses que nous avons remarquées être à craindre, il a été dit que celle-là en étoit une.

Nous aurons encore à apprehender,

Tous ceux qui seront nos Competiteurs en des choses que nous ne pourrons pas avoir tous ensemble; XI.

parce que sans cesse on est en guerre avec eux.

Tous ceux encore qui sont redoutables à de plus puissans que nous, le seront aussi à nous-mêmes; XII.

à raison qu'il leur sera plus aisé de nous faire du tort, qu'à ceux qui auront plus de crédit que nous & plus de moyen de resister.

On en pourra dire autant,

Des personnes que de plus puissans que nous craindront, pour la même raison. XIII.

Et encore,

De quiconque aura ôté la vie à d'autres qui avoient plus d'adresse & de force que nous n'avons. XIV.

Et même,

De tous ceux qui en auront attaqué de plus foibles que nous; XV.

puis qu'alors il sera à craindre, ou que présentement ils ne nous attaquent nous-mêmes, ou qu'ils ne le fassent quand les forces leur seront venuës.

Enfin de tous ceux que nous aurons à redouter, soit pour avoir été offensez de nous, ou pour être nos ennemis, ou simplement nos adversaires; sans doute Qu'il faudra bien moins se donner de garde des personnes promptes & sujettes à se mettre

en

en colere, ou qui disent tout ce qu'elles pensent,

XVI. *Que de ceux qui ne temoigneront aucun ressentiment, ou même qui dissimuleront & ne feront pas semblant de rien; en un mot qui seront fins & malicieux.*

Car comme alors nous ne pourrons pas savoir leur dessein, & si présentement ils ne sont point déja tout prêts de nous nuire, il n'y aura aucune apparence de croire qu'ils different leur vangeance, & que le mal qui nous doit venir d'eux soit bien éloigné.

Au reste, entre les choses qui sont à craindre, celles-là incomparablement le sont plus que d'autres,

XVII. *Que manquant une fois à faire comme il faut; on ne sera plus en état d'y remedier;*

soit parce que la chose de soi sera impossible ou qu'elle ne sera plus en nôtre pouvoir, mais au pouvoir de nos ennemis, ou de nos adversaires.

On en doit dire autant,

XVIII. *De celles où nous ne pourrons avoir secours de personne, ou difficilement.*

En un mot il faudra craindre,

XIX. *Tout ce qui arrivant, ou étant prêt d'arriver à autrui, nous donnera de la compassion.*

A l'égard donc des choses qui sont à craindre, & qu'en effet nous craignons toûjours, c'est-là à peu près ce qui se peut dire de plus remarquable. Expliquons maintenant comment sont disposez pour l'esprit, & en quel état se trouvent Ceux qui craignent.

Les

Les Personnes qui ont de la Crainte.

DONC s'il est vrai que la Crainte nous tienne toûjours dans l'attente de souffrir quelque mal dangereux & capable de nous perdre entierement, il est sans difficulté,

Que pas-un de ceux qui ne pensent pas qu'il leur doive arriver mal, n'aura de crainte. I.

Et tout de même,

Qu'aucun ne craindra les maux qu'il ne s'imaginera pas devoir souffrir. II.

Non plus,

Que les personnes dont on ne se défiera point & qui ne sont nullement suspectes. III.

Enfin,

Qu'on sera toûjours sans apprèhension dans le temps où on s'attendra le moins qu'il doive arriver de mal. IV.

D'où necessairement il s'ensuit,

Que non seulement ceux-là auront de la crainte, qui croiront avoir à souffrir quelque chose en general; V.

Mais encore,

Tous ceux qui auront à souffrir quelque chose en particulier, ou de telle & telle personne, ou précisément en tel temps. VI.

Ceux qui sont sans crainte.

QUANT aux personnes qui ne croient pas être en état de rien souffrir, il faut mettre de ce nombre premierement,

Ceux qui se voient dans la prosperité & élevez à une haute fortune.

Et

Et de fait c'eſt pour cela que telles gens d'ordinaire ſont inſolens, audacieux, & ſujets à mépriſer les autres. Et ce qui les rend de cette humeur, ſont les Richeſſes, la Force, le Credit, le grand nombre d'Amis, & la puiſſance.

Secondement ceux-là ſeront en état de ne rien apprehender,

Qui croiront avoir ſouffert tout ce qu'il y a de rude dans la vie, ou qui auront perdu toute eſperance à l'avenir, tels que ſont les Criminels au ſupplice.

Car on ne peut pas dire de ceux-ci qu'ils aient de la crainte en cet état; puis que la Crainte a cela de propre, que jamais elle n'abandonne une perſonne au point, qu'elle ne lui laiſſe toûjours quelque petite eſperance de ſortir des malheurs qui l'affligent. Et pour marque de cela, c'eſt que ſi on obſerve de près la nature de la Crainte & les effets qu'elle produit, il ſe trouvera Qu'elle nous fait toûjours conſulter & penſer aux moyens d'éviter les maux qui nous menacent: Or eſt-il que jamais perſonne ne conſulte ni ne délibere ſur les choſes où il n'y a plus du tout d'eſperance.

Donc toutes les fois que l'Orateur jugera être à propos & plus utile à ſa Cauſe de porter ſes Auditeurs à la Crainte, il faudra qu'il tâche de leur faire croire, *Qu'en l'état où ils ſont ils ont ſujet d'apprehender qu'il ne leur arrive du mal; & cela, parce qu'il en eſt arrivé à d'autres bien plus puiſſans qu'eux, & qui s'en pouvoient beaucoup mieux défendre*; Et là-deſſus il leur repréſentera, *Que tels, & tels, qui ſont leurs égaux, ſont en telle peine préſentement, ou y ont été autrefois; & de plus Que cette disgrace leur a été procurée par des per-*

ſon-

sonnes dont jamais ils ne se fussent doutez, & de qui ils étoient bien éloignez d'avoir une telle pensée; & même encore en des choses, & dans un temps où ils s'y attendoient le moins.

De l'Assûrance.

OR puis qu'à présent nous savons, non seulement *Ce que c'est que la Crainte, & quelles choses sont capables d'en donner*; mais encore *Comment sont disposez pour l'esprit, & en quel état se trouvent ceux qui craignent*; Sans doute que nous savons aussi par même moyen, *Et ce que c'est que l'Assûrance, Et à l'occasion de quelles choses nous nous tenons assûrez, Et en quelle disposition il faut être pour cela*: car il est certain que l'Assûrance est contraire à la Crainte, comme tout ce qui peut assûrer l'esprit est contraire à ce qui nous donne de la peur.

L'Assûrance donc peut être définie, *Un certain espoir qui nous vient, lors que nous nous imaginons que les choses d'où dépend notre conservation, sont proches & sur le point d'arriver. Et au contraire; Que celles qui pourroient nous nuire & nous faire apprehender, ou ne sont point du tout, ou du moins ne sont pas prêtes de venir.*

Les choses au reste qui peuvent donner de l'assûrance sont, Premierement,

De se voir éloigné de toutes sortes de malheurs, & proche au contraire de tout ce qui peut assûrer l'esprit & chasser la crainte. I.

Secondement,

De se voir en état de reparer sa faute, & de remedier aux disgraces qui sont arrivées. II.

De plus,

D'avoir

III. *D'avoir présentement ou beaucoup de secours, ou de très-considerables, ou tout cela à la fois.*

Et encore,

IV. *De n'avoir receu aucun tort en sa vie, & de n'en avoir jamais fait à personne.*

Enfin,

V. *Dans toutes ses prétentions, de ne se voir ni Rivaux ni Competiteurs ; Ou si l'on en a, que ce soient gens sans credit ; Ou s'ils ont du credit, qu'ils soient de nos amis, ou personnes qui nous aient obligation, ou à qui nous en ayons ; Ou si rien de tout cela ne se rencontre, qu'en recompense il y ait bien du monde interessé à prendre notre parti, ou du moins de plus puissans que ceux qui nous traversent, ou toutes ces deux choses-là ensemble.*

Les Personnes qui se croient en assûrance.

AU reste toutes les Personnes dont l'esprit sera disposé de la maniere que nous allons dire, ne craindront rien, & se croiront toûjours en assûrance :

Premierement,

I. *Ceux qui pensent avoir réussi en beaucoup d'occasions sans jamais avoir trouvé de difficulté dans ce qu'ils entreprenoient, ni rien souffert.*

En second lieu,

II. *Toutes les personnes qui s'étant trouvées souvent en danger & en de fâcheuses rencontres, en sont toûjours sorties heureusement.*

Car il faut remarquer, Qu'on ne peut être sans crainte & mépriser les dangers, que pour deux

deux raisons; Ou parce qu'encore on n'en a pas fait l'experience, Ou parce qu'on croit avoir assez d'adresse & de secours pour s'en tirer au besoin: Cela se voit ordinairement sur la Mer lors qu'il y fait dangereux; car d'un côté ceux qui n'ont jamais vû de tempête, ne s'imaginent pas que le danger soit si grand qu'il est, & croient toûjours que ce ne sera rien: Et pour les autres qui ont de l'adresse & qui sont entendus au mêtier de la Navigation, il est certain encore qu'ils n'en sont pas plus étonnez, à cause de leur experience.

De plus ceux-là auront de l'assûrance au milieu des dangers,

Qui sauront que tels dangers n'ont pas fait peur à leurs Pareils, ni aux personnes qui ne les valent pas, ou de qui ils n'ont pas si bonne opinion que d'eux-memes. III.

On a toûjours meilleure opinion de soi que d'un autre pour trois raisons; Ou lors que déja on a eu l'avantage sur lui, ou sur de plus considerables, ou sur ses Pareils.

On se tiendra encore toûjours assûré,

Lors que, de toutes les choses qui rendent les hommes redoutables quand ils les possedent avec éclat & avec avantage au dessus des autres, on croira les avoir & plus excellentes, & en plus grand nombre que qui que ce soit. IV.

Telles choses sont, D'être riche en argent; d'avoir beaucoup d'hommes à soi, & un Païs bien fortifié; d'être puissant en Amis; Et pour ce qui regarde la guerre, de se voir tous les appareils nécessaires, ou les principaux.

Ceux-là encore se tiendront assûrez,

Qui n'ont jamais fait tort à personne, V.

ou

ou à peu de monde, ou qui n'en ont fait qu'à certaines gens qu'ils ne croient pas devoir craindre.

En un mot on se tiendra assûré contre les menaces & les entreprises des Méchans;

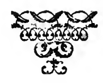
Lors qu'on se croira être bien avec les Dieux & les avoir pour Protecteurs; particulierement si cette créance est fondée sur quelques augures favorables, ou sur la réponse même des Oracles.

Car il faut remarquer qu'en ces rencontres deux choses servent extrémement à nous assûrer. L'une est la Colere à laquelle nous nous emportons alors: car la Colere est une passion pleine de confiance, puis que jamais on ne se met en Colere pour avoir fait une injure, mais pour l'avoir receuë. L'autre est l'espoir qu'on a en l'assistance du Ciel, parce que d'ordinaire on croit Que Dieu prend en sa protection & vange tôt ou tard ceux à qui on fait injustice.

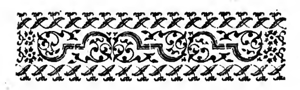
Enfin on sera toûjours hardi & plein d'assûrance,

VI. *Lors qu'attaquant le premier, on s'imaginera, Ou n'être point en danger, Ou qu'il n'en pourra arriver de mal, Ou qu'on viendra a bout de son dessein.*

Voilà ce que nous avions à dire touchant les choses qui peuvent donner de la Crainte ou de l'Assûrance.



CHA-



CHAPITRE VI.

De la Honte, & de l'Impudence.



CE que nous allons dire fera connoitre & *Ce qui donne de la Honte ou n'en donne point*; & *Devant quelles perſonnes on en a*; & *Comment ſont diſpoſez & faits pour l'eſprit, ceux qui reſſentent les effets de cette paſſion.*

SUPPOSONS que la Honte eſt, *Une certaine affliction ou trouble d'eſprit qu'on a pour quelque malheur qui ſemble nuire à la reputation, ſoit que préſentement un tel malheur ſoit arrivé, ou doive arriver.* Suppoſons encore que l'Impudence eſt, *un Mépris & une indifference pour de ſemblables diſgraces.* Que ſi la *Honte* eſt en effet ce que nous venons de dire, il s'enſuit Que nous aurons de la honte,

Pour tous les maux & les malheurs, qui en apparence doivent tourner à nôtre deshonneur; ſoit qu'ils nous regardent en nôtre perſonne, ou Ceux qui nous touchent & de qui nous prenons les intérêts. 1.

Et tels maux ſont, Toutes les OEuvres & les Actions qui procedent de vice, par exemple,

lors qu'on croit qu'il vient lui-même pour emprunter.

Ou bien,

De demander à emprunter de nouveau, lors qu'on pense qu'une personne vient redemander ce qui lui est dû. 8.

Ou même tout le contraire de cela,

De redemander sa debte, lors qu'on croit qu'une personne vient pour emprunter de nouveau. 9.

Il en sera de même,

De louer une chose de telle sorte, qu'il semble en la louant qu'on ait envie de la demander à donner. 10.

Et encore,

De ne pas laisser de demander en don une chose, quoi qu'on ait été déja refusé. 11.

Car assûrément toutes ces actions-là témoignent de l'avarice, & qu'on a l'ame basse.

Ainsi en sera-t-il,

De louer quelqu'un en sa présence, 12.

A cause que cela tient du Flateur.

Et même,

De trop louer l'action d'un homme, lors qu'il a fait quelque chose de bien; 13.

Ou au contraire, lors qu'il a fait mal,

De déguiser son action, & la vouloir faire passer pour bonne. 14.

Ou bien encore,

Lors qu'une personne sera affligée, de faire beaucoup plus l'affligé qu'elle-même. 15.

En un mot, il en faut dire autant de toutes les autres actions de cette nature; puis que ce sont autant de marques de flateries.

Comme encore,

De ne pouvoir endurer les mêmes choses ni 16.

 sup-

supporter le même travail, que des personnes, Ou beaucoup plus âgées, Ou qui ont toûjours été nourries délicatement, Ou qui sont de plus haute condition, En un mot, que d'autres sans comparaison plus foibles supportent bien;

Parce que cela sent sa Mollesse & tient de l'Effeminé.

Il en sera de même,

17. *De recevoir trop souvent du plaisir d'une personne.*

Et encore,

18. *De reprocher le bien qu'on a fait,*

Puis que c'est une marque qu'on a l'esprit petit & l'ame basse.

Ce sera toute la même chose,

19. *De se louer soi-même;*

20. *De promettre plus qu'on ne peut;*

21. *De s'attribuer la gloire d'une chose qu'on n'a pas faite;*

A raison que toutes ces actions marquent un esprit arrogant & plein de suffisance. En un mot, il en est ainsi de tous les autres défauts, ou imperfections qui pechent contre les belles mœurs & la maniere d'agir des honnêtes gens. Et non seulement ceci se doit entendre des Actions vicieuses & des Défauts que nous venons de dire; mais encore de leurs moindres Signes; & même de tout ce qui en approchera, & y aura du rapport; parce qu'en effet tout cela est laid & honteux.

Il y aura encore de la honte,

II. *De se voir privé des avantages honnêtes, dont tout le monde, ou ses Semblables, ou la plûpart de ses Pareils sont participans.*

Au

Au reste j'appelle *Pareils* & *Semblables* les personnes qui sont de même Nation, ou de la même Ville, ou de même âge, ou de même extraction, en un mot, tous ceux qui passent pour égaux: Car assûrément alors c'est une espèce d'affront & de tache, de n'y pas participer comme les autres; Par exemple, *De n'avoir pas autant étudié qu'il est bien-séant à un honnête homme*; & ainsi du reste. Mais sans doute l'affront sera bien plus grand, s'il paroit que ce soit par notre faute & qu'il n'ait tenu qu'à nous; puis qu'alors cela ne pourra venir que d'un vice, mais d'autant plus blâmable, qu'on verra Que c'est nous-mêmes qui sommes cause pourquoi Telles & telles choses ensuite nous sont arrivées déja, ou nous arrivent présentement, ou nous arriveront.

On témoignera encore de la honte, lors qu'on souffrira, ou qu'on aura souffert, ou qu'on aura à souffrir,

Des choses qui sont pour tourner à blâme, ou à deshonneur,

Comme tous les services indignes que le Corps peut rendre, & toutes les Actions des-honnêtes sujettes à être reprochées, & qui peuvent faire affront. A la verité il y a cette difference touchant les actions *Lascives* & d'Incontinence, qu'absolument il n'y en a pas une qui ne soit honteuse & qui n'apporte de l'infamie; qu'on les souffre volontairement, ou non. Pour les autres où il y a de la *Violence* & de la force, celles-là seulement sont honteuses qu'on souffre en sa personne. La raison est, Que souffrir une injure de cette qualité sans se

vanger, témoigne de la lâcheté & qu'on n'a point de cœur; puis qu'enfin il y a lieu de croire Qu'on n'auroit rien souffert si l'on avoit voulu se deffendre.

Voilà a peu près les choses à remarquer qui causent de la honte. Venons aux personnes.

Ceux devant qui on a de la Honte.

DONC puis que la Honte est *Une certaine imagination qu'on a, qui fait apprehender le scandale & la perte de la reputation*; & cela seulement *à cause d'un tel scandale, & non point pour ce qui en peut arriver.* D'ailleurs, *Puis que jamais personne ne se met en peine simplement de l'opinion qu'on peut avoir de lui; mais toûjours à cause de ceux qui viendroient à l'avoir;*

Il faudra nécessairement,

Qu'on ait toûjours de la honte en présence des personnes de qui on fait état.

Ces personnes-là sont, Ceux chez qui on est en estime; ou que l'on estime soi-même; ou de qui on veut être estimé; ou avec qui on est en contestation pour le rang & qu'on regarde avec émulation; En un mot, tous Ceux de qui on ne méprise point le jugement.

Les personnes au reste *qu'on estime, & de qui on veut être estimé*, sont Ceux qui éclatent par quelqu'un des avantages qu'on honore dans le monde, ou qui sont maîtres des choses dont on a un très-grand besoin & qu'on souhaite avec passion, comme il arrive aux Amans: Pour les autres, *avec qui nous avons à disputer du rang, & que nous regardons avec émulation*, ce sont nos Pareils

reils & nos Egaux. Enfin *Les personnes qu'on ne méprise point & de qui nous faisons toûjours état pour le Jugement*, sont Ceux qui ont de la prudence, comme gens qui savent juger des choses selon la verité, tels que les Vieillards d'ordinaire & les Savans.

De plus il y aura lieu d'assûrer,

Que les choses qui seront à découvert & à la vûë de tout le monde, donneront de la confusion.

Aussi est-ce de-là qu'est venu le Proverbe, *Que la Honte loge dans les yeux.* Et même encore c'est la raison pourquoi l'on a toûjours beaucoup plus de honte devant Ceux qui sans cesse ont à être avec nous, & qui sont pour prendre garde à toutes nos actions, que devant d'autres; parce qu'alors on est à découvert & exposé aux yeux d'autrui.

Nous aurons encore honte devant les personnes qui ne seront pas sujettes aux mêmes vices que nous; puis qu'on ne peut pas douter qu'ils ne les blâment en eux-mêmes, & n'aient des sentimens contraires aux nôtres.

Il en sera de même à l'égard de ceux qui n'excusent jamais rien, & ne pardonnent point lors qu'ils croient qu'on a failli; car si ce qu'on dit d'ordinaire est veritable, *Que jamais un homme ne reprend son prochain des fautes qu'il fait lui-même*, assûrément il le reprendra toûjours de celles qu'il ne fait point.

De plus en faisant une chose, on se cachera toûjours des personnes qui vont redire aux autres tout ce qu'elles savent; car sans doute devant des personnes secrettes jamais

on n'en auroit honte, à cause qu'on ne paroitroit pas l'avoir faite; attendu qu'il n'y a point de difference, entre *Ne paroitre pas avoir fait une chose, & l'avoir faite devant des personnes qui n'en diront jamais rien.* A' ce propos il faut remarquer Qu'il y a deux sortes de gens qui publient & vont rapporter aux autres tout ce qu'ils savent. Premierement, *Ceux qu'on a offensez*, puis qu'ils sont toûjours à épier ce qu'on fait. En second lieu, *les Médisans*; car si les Médisans disent du mal de ceux même en qui il n'y a rien à reprendre, à plus forte raison en diront-ils des autres en qui il y a à reprendre véritablement.

On se cachera encore des personnes qui mettent toute leur étude à remarquer les fautes qu'on fait, tels que sont les Bouffons & les Poëtes Comiques; car en quelque façon on peut dire de ces gens-là, que ce sont des Médisans, & qu'ils publient tout ce qu'ils savent.

On aura honte encore en présence de Ceux de qui jamais on n'a été refusé, quelque chose qu'on leur ait demandée; à cause qu'en cet état on se regarde comme ayant part à leur estime. Et cela est si vrai, que c'est pour cette raison-là Que nous avons toûjours honte de refuser les personnes qui nous viennent prier de quelque chose pour la premiere fois, comme ne leur ayant point encore donné sujet d'avoir mauvaise opinion de nous. Au reste les personnes que nous avons ainsi honte de refuser sont de deux sortes; Premierement, *Ceux qui depuis recherchent nôtre connoissance & témoignent vouloir être de nos Amis*; puis qu'alors il semble qu'ils ne nous connoissent que par les

les bonnes qualitez qui paroissent en nous & par ce que nous avons d'éclatant : car c'est là-dessus qu'est fondée cette belle réponse d'*Euripide* au peuple de *Syracuse*. En second lieu, les personnes que nous avons honte de refuser pour la premiere fois sont *Ceux que nous connoissons depuis long-tems, & qui ne peuvent pas dire que jamais ils aient reconnu du mal en nous.*

Or non seulement on aura honte *des choses que nous avons dites être honteuses à faire*; mais encore de tout ce qui en aura l'apparence, & qui en donnera le moindre signe; par exemple, Non seulement on aura honte d'être trouvé couché avec une femme, mais encore de tout ce qui fera soupçonner qu'on couche avec elle: Et non seulement encore on sera honteux d'être surpris en faisant quelque chose de deshonnête, mais aussi d'être trouvé s'en entretenant. Il en sera de même à l'égard *des Personnes*; car non seulement nous aurons honte en présence de Ceux que nous avons remarquez, mais encore de quiconque leur ira redire, comme sont leurs Valets, & leurs Amis.

Après tout, jamais on n'a honte devant des gens de qui personne ne fait état pour le jugement, lors qu'il s'agit de connoitre une chose au vrai ; car on n'a point accoutumé de rougir devant des Enfans, ni devant des Bêtes.

Il n'arrive point encore non plus, Qu'on soit honteux pour de mêmes choses, Ni devant ceux qu'on connoit de longue main, Ni devant des Inconnus: Car enfin devant des personnes de connoissance, jamais on n'a honte que de ce qui véritablement est blâmable : A l'égard des Inconnus & des

Etrangers, d'ordinaire c'est pour des choses qui dépendent purement de l'opinion.

Les Personnes qui ont de la Honte.

AU reste Quiconque se trouvera en l'état que nous allons dire sera sujet à témoigner de la Honte ; premierement, *Tous ceux qui auront à paroître devant des personnes de la qualité de celles que nous avons remarquées à qui on porte du respect*, Tels que ceux chez qui on est en estime, ou qu'on estime soi-même, ou de qui l'on veut être estimé, ou de qui on attend quelque faveur que jamais on n'obtiendroit si on venoit à être mal dans leur esprit, & qu'ils perdissent la bonne opinion qu'ils ont de nous.

Or ces gens-là sont de deux sortes, savoir,

Ceux qui seront présens à tout ce qu'on fera & le verront de leurs yeux.

De-là vient que *Cydias*, lors qu'il s'agissoit d'envoyer des Colonies à *Samos*, & de donner les possessions des habitans, ayant dessein de retenir les *Atheniens* par la honte & les empêcher de rien déterminer mal-à-propos sur cette affaire ; Il les prie, avant que de passer outre, de se représenter en cette action tous les *Grecs* assemblez autour d'eux, & que non seulement ils entendront parler du Jugement qu'ils vont rendre ; mais même verront tout ce qui se passera dans ce Jugement.

Les autres, dont on a honte d'être vû, sont

Ceux qui seront si proche & si voisins qu'on ne pourra rien faire qu'aussi-tôt ils ne s'en apperçoivent.

Et

Et de fait, c'est pour cela que les personnes, qui ont été dans l'éclat & élevez à quelque fortune, lors qu'ils viennent à déchoir, font tout ce qu'ils peuvent afin de ne point paroître devant ceux qu'auparavant ils traitoient d'Egaux, & pour qui ils avoient de l'émulation ; car ceux pour qui on a de l'émulation & qu'on se propose d'imiter, sont gens que l'on estime.

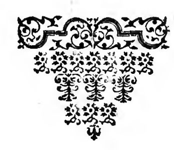
Nous serons encore disposez à avoir de la honte, lors qu'en nôtre propre personne, ou en celle de nos Ancêtres, ou en d'autres qui nous touchent de près, il se rencontrera des choses ou des actions qui nous feront du deshonneur. En un mot, nous deviendrons honteux & rougirons pour toutes les personnes en l'honneur de qui nous serons interessez, & dont l'affront réjaillira sur nous-mêmes. Or telles personnes sont, & Celles que nous venons de remarquer ; & tous Ceux qui dependent de nous en quelque façon, ou avec qui nous avons de la liaison ; par exemple, les personnes qui se seront toûjours servies de nôtre conseil, ou de qui nous aurons été les Maîtres.

Ceux-là encore seront sujets à avoir de la honte, qui auront des Pareils avec qui ils seront en contestation pour le rang ; car il est certain qu'en bien des rencontres la honte retient ces personnes-ici de faire beaucoup de choses que sans cela elles feroient : comme elle leur en fait faire beaucoup que jamais elles n'auroient faites.

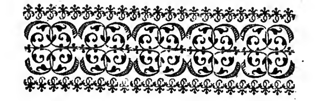
Enfin Ceux-là seront en état d'être beaucoup plus honteux que les autres, lors que leur étant arrivé de faire quelque chose de reprochable, ils auront à être vûs souvent de gens qui le savent. Aussi est-ce la raison qui

obligea le Poëte *Antiphon*, lors que, par l'ordre de *Denis* le Tyran, on le conduisoit au supplice, de dire à ceux qui devoient être executez avec lui, qu'il apperçevoit se cacher le visage au sortir de la prison; *Et qu'avez-vous*, dit-il, *à vous cacher? Est-ce que vous craignez que quelqu'un de ceux qui sont ici & qui vous regardent, ne vienne demain à vous reconnoître?*

C'Est-là ce que nous avions à remarquer touchant la Honte. Pour l'Impudence il n'est pas besoin d'en parler, puis qu'on saura assez ce que c'est en examinant le contraire de ce qui vient d'être dit.



CHA-



CHAPITRE VII.

Du Bienfait.

De savoir maintenant *Qui sont ceux à qui on a obligation*, & *Pour quelles choses*, & *Ce qui les a portez à cela* ; C'est une matiere qui paroîtra facile quand nous aurons montré en quoi consiste le *Bien-fait*, & donné sa definition.

Supposons donc que le Bien-fait soit, *Une chose à l'occasion de laquelle nous disons qu'un homme, qui a moyen d'obliger & est en puissance de faire du bien, en fait veritablement à un autre qui en a besoin ; Et cela non point par intérêt, ni parce qu'il en espere du profit ; mais simplement à cause qu'il est bien aise d'obliger cette personne-là & de lui faire du bien.*

Or il faut remarquer qu'un Bien-fait est considerable en quatre façons, Ou à raison des *Personnes que l'on oblige*, si ces personnes-là sont dans une extrême necessité ; Ou à raison des *Choses*, si elles sont importantes, ou difficiles à avoir; Ou à raison du *Tems*, si l'on vient à obliger en telle & telle occasion ; Ou enfin à raison de *Celui qui oblige*; par exemple, s'il est le premier, ou le seul qui

qui ait jamais fait une chose semblable ; ou si de sa part il y a plus contribué que pas-un.

Au reste, par le mot de *Nécessité* ou *Besoin*, on doit entendre tous les desirs de l'Appetit sensuel ; mais principalement ceux qui donnent de l'impatience, & qui fâchent toûjours lors qu'on n'a pas ce qu'on voudroit. Tels desirs sont celui de l'Amour ; ceux que d'ordinaire on a pendant les maladies, ou lors qu'on se trouve en danger ; car tout homme qui est en danger souhaite quelque chose en cet état ; & tout de même celui qui souffre : Aussi est-ce pour cette raison que les personnes qui sont dans une extrême necessité, ou en exil, pour peu de secours qu'on leur donne, pensent toûjours avoir beaucoup reçû : Et de cela il ne faut point d'autre exemple que ce Morceau de Natte qu'on donna dans le *Lycée* à celui qui en avoit si grand besoin.

Pour faire donc plaisir véritablement, on doit obliger dans les choses, & aux occasions que nous avons dites, sinon en d'autres, ou pareilles ; ou plus considerables.

OR puis qu'à présent nous connoissons non seulement, *Quelles sont les occasions & les choses où on oblige* ; mais encore *En quel état se trouvent ceux à qui le plaisir est fait* ; Il est évident, Que lors qu'on aura dessein de faire croire qu'une personne a obligation à une autre, il n'y a qu'à montrer, en se servant de ces mêmes Moyens, *Que cette personne a été en telle affliction, ou en tel besoin, & que celui à qui elle a obligation, en cet état-là lui a donné tel secours & telle chose afin de la soulager.*

On

On voit encore ce qu'il faudra dire lors qu'on voudra faire évanouir les Bien-faits d'une personne, & prouver qu'on ne lui a point d'obligation, puis qu'il n'y aura qu'à remontrer, *Que tout ce qu'elle a fait pour nous, ou fait présentement, n'est que par intérêt*: ce qui ne peut être reputé un Bien-fait, selon ce que nous avons remarqué. On pourra remontrer aussi, *Que tout ce qu'elle a fait, ç'a été par hazard, ou par force, ou même qu'elle n'a fait que ce qu'elle devoit, attendu que nous avions fait la même chose pour elle auparavant*; Et peu importera alors qu'elle l'ait sû, ou non; puis que, de quelque façon qu'on le prenne, il paroîtra toûjours Que c'est une chose donnée pour une autre, & un Prêté pour un Rendu; & ainsi l'on ne pourra pas dire Que ce soit un Bien-fait, à proprement parler.

Un autre moyen pour diminuer les Bienfaits d'une personne ou les anéantir, c'est de parcourir les *Categories*, & d'examiner ce qui sera en question par toutes ces circonstances: car enfin toute Obligation & tout Bien-fait supposent, Qu'une chose a été donnée, ou de telle nature; ou bien en tel tems, & en tel lieu.

Quant aux Signes simplement & aux Marques qui peuvent faire croire Qu'on n'a point d'obligation à une personne de ce qu'elle a fait, c'est de montrer, *Qu'en des occasions de bien moindre importance elle n'a jamais voulu rien faire pour nous, Ou qu'elle a fait la meme chose pour ses ennemis, en tous cas autant, ou davantage*; car on verra par-là Que tout ce qu'elle a fait de la sorte, n'a point été fait en nôtre consideration, ni à dessein

deſſein de nous obliger. Il en ſera de même de montrer, *Que les choſes que cette perſonne a données, elle ne les a données que parce qu'elles ne valoient rien & n'en ſavoient que faire*; vû que jamais perſonne n'eſt pour demeurer d'accord Qu'il ait pû avoir beſoin de choſes inutiles; ou qui ne valent rien.

Nous avons donc fait voir ce que c'eſt que le *Bien-fait*, & en quoi conſiſte ce que nous appellons *Obliger*, ou *ne pas Obliger*.



CHA-



CHAPITRE VIII.

De la Compassion.

MONTRONS ensuite, & *Quelles choses donnent de la Compassion*, & pour *Quelles personnes on en a*; & *En quel état il faut être pour en avoir.*

Supposons donc, Que la Compassion est, *Une certaine affliction qu'on a pour un mal qui semble menacer quelqu'un de sa perte, ou du moins de le faire beaucoup souffrir, quoi qu'il ne merite nullement qu'un tel malheur lui arrive. A condition pourtant que celui qui a de la compassion se trouve en tel état; que lui-meme apprehende qu'il ne lui en arrive autant, ou à quelqu'un des siens; comme n'en étant pas trop exempt, ni bien éloigné*: car, afin d'être capable de pitié, il est nécessaire qu'un homme soit tel; Qu'il croie qu'en l'état où il est, il lui peut arriver, où à quelqu'un des siens, un malheur de la qualité de ceux que nous avons remarquez dans nôtre Définition; en tout cas un semblable, ou quelque chose d'aprochant. Aussi est-ce la raison pourquoi ceux qui sont tout-à-fait perdus & très-miserables, n'ont jamais pitié de personne, à cause qu'en l'état où ils se voient, ils ne croient pas avoir plus rien à souffrir, pour l'avoir déja souffert. Il en est de même de

de Ceux qui pensent être arrivez au comble du bonheur; vû que d'ordinaire telles gens, loin d'avoir de la compassion, sont insolens & injurieux: Et de vrai puis qu'ils croient que rien ne leur manque, & qu'ils ont toutes sortes de biens à souhait; sans doute ils doivent encore s'imagnier qu'il ne leur peut arriver du mal; attendu que ce n'est pas un petit Bien que d'avoir cette pensée, ainsi que nous avons remarqué ailleurs.

A L'égard des personnes *qui croient avoir à apprehender pour elles-mêmes le mal qu'elles voient souffrir à d'autres*, Premierement ce sont Ceux qui déja ont éprouvé la même disgrace & en sont échappez; En second lieu les Vieillards, tant à cause de leur prudence, parce qu'ils ont une grande experience de la vie. De plus toutes les personnes sujettes à des infirmitez, ou extraordinairement craintives; Et même encore les Savans: car les Savans ont cela, qu'ils sont plus considerans que d'autres, comme gens qui connoissent les choses en elles-mêmes & par raison. On en doit dire autant de tous Ceux qui ont pere & mere, femmes, ou enfans; puis que ce sont personnes qui les touchent de près, & à qui il peut arriver de pareils accidens que ceux que nous avons remarquez.

Entre les autres qui sont à mettre de ce nombre, il est certain que ce ne peuvent être, Ni ceux qui se trouvent emportez de ces passions hardies qui donnent du courage, telles que sont la Colere & la Confiance; vû que ces passions-là ne font jamais faire de reflexion sur l'avenir; Ni encore les gens orgueil-

gueilleux & insolens, puis que telles personnes ne songent jamais aux malheurs qui leur peuvent arriver ; Mais bien tous ceux qui tiennent un milieu entre ces deux extremitez.

On en doit encore excepter Ceux qui seront dans une grande frayeur, à raison que tant qu'on est en cet état, jamais on n'est capable d'aucune pitié, pour être entierement possedez de cette passion, & n'avoir d'autres pensées que celles qu'elle donne.

Ceux-là enfin seront sensibles à la pitié, qui croiront Qu'il se trouve des gens de bien; puis que tout homme qui n'est pas dans ce sentiment, loin de compatir aux afflictions d'autrui, s'imagine que toutes les personnes qu'il voit souffrir n'ont que ce qu'elles meritent.

En un mot quiconque se trouvera en tel état, qu'il lui souviendra que les mêmes maux qu'il voit devant ses yeux, lui sont déja arrivez, ou à quelqu'un des siens ; Ou croira qu'ils peuvent leur arriver, ou à lui-même; toûjours en cet état celui-là aura de la Compassion.

Nous avons donc fait voir comment sont disposez pour l'esprit, & dans quels sentimens se trouvent ceux qui sont touchez de pitié.

Les choses qui donnent de la Compassion.

De savoir maintenant *A quelle occasion, & pour quelles choses on est touché de pitié,* c'est une matiere qui ne reçoit aucune difficulté, après la definition que nous avons donnée : Car, entre les choses qui sont fâcheuses & tristes à supporter, celles-là particulierement sont pitoyables,

Qui

Qui portent la corruption avec elles, ou menacent d'une totale destruction.

Comme encore,

Tous les malheurs considerables qu'on peut attribuer à la Fortune, & dont on croit qu'elle est la cause.

Les choses au reste qui portent avec elles la corruption ou détruisent entierement, sont,

Tous les genres de mort, les Blessûres, les Douleurs, & les autres incommoditez qui affligent le Corps;

Et encore,

La Vieillesse, les Maladies, & le Manque de nourriture.

Pour les Maux qui viennent de la Fortune, il faut mettre au premier rang,

Celui de n'avoir point d'Amis, ou peu;

De-là vient que d'être arraché d'entre les bras des personnes qu'on aime, ou avec qui on a accoûtumé d'être, est toûjours une chose digne de compassion.

En second lieu il faudra mettre,

La Laideur, la Foiblesse, la Mutilation des membres;

Comme encore,

Certaines avantures remarquables;

par exemple, lors qu'il se rencontre malheureusement pour une personne Que, du même endroit dont elle devoit attendre du bien, il ne lui en vient que du mal; sur tout si la chose n'arrive pas pour une fois, mais souvent.

Il en sera de même,

Lors que le malheur en voudra tant à quelqu'un, qu'ayant à esperer un Bien qui le pouvoit garantir du mal dont il se voit pressé, ce bien ne lui vient que quand il n'en

a

a plus que faire & que le mal est déja souffert.

Telle fut l'avanture de * *Diopithès* qu'on trouva mort dans le tems que les Présens du Roi de *Perse* lui furent apportez.

Enfin on aura pitié de toutes les personnes,

A' qui jamais il ne sera arrivé de bien en leur vie, ou leur en étant arrivé, qui n'en auront pû joüir.

Ce sont-là choses qui ordinairement donnent de la Compassion.

Les Personnes de qui on a compassion.

QUANT à Ceux qui font pitié, ce sont,

Toutes les personnes de connoissance & qu'on hante;

Pourvû que ces gens-là ne nous touchent pas de trop près ; car alors nous considererions leur malheur comme le nôtre propre, & il nous feroit aussi sensible qu'à eux-mêmes. De vrai l'on raporte d'*Amasis* †, Qu'il ne versa point de larmes, lors qu'il vit passer son

* On ne sait pas bien Quel est ce *Diopithès*; si c'est ce Général d'Armée des *Athéniens* de qui parle DEMOSTHENE dans sa troisiéme *Philippique*; ou ce Devin fameux, dont ARISTOPHANE fait mention. Tant y a que c'est un homme qui ayant été long-tems en très-grande nécessité, mourut justement lors que le Roi de *Perse* lui envoyoit dequoi vivre à son aise.

† Cette histoire est dans HERODOTE ; tout ce qu'il y a à dire, c'est qu'*Aristote* attribuë à *Amasis* ce qui n'est arrivé qu'à son fils *Psaménitus* : tellement qu'il faut, ou que ne s'en souvenant pas bien il ait pris l'un pour l'autre, ou qu'il ait suivi d'autres memoires que ceux d'*Herodote*.

ſon fils qu'on menoit au ſupplice, & que cependant il pleura à la vûë d'un de ſes Amis qu'il trouva demandant l'aumône. En effet, l'avanture de celui-ci étoit ſeulement pitoyable, au lieu que l'autre étoit effroyable pour un pere & pleine d'horreur; car il faut ſavoir Qu'il y a grande difference entre une choſe *qui fait horreur*, & une autre *qui ne fait que pitié*; puis que tout ce qui fait horreur, non ſeulement chaſſe la pitié d'un esprit, mais même aſſez ſouvent fait tout le contraire.

Et non ſeulement on aura pitié des perſonnes à qui il ſera arrivé quelque grand malheur; mais encore

De ceux qui en ſeront menacez & tout prêts d'y tomber.

Il eſt certain auſſi,

Qu'on aura toûjours pitié de ſes Semblables; Comme ſont toutes les perſonnes de même âge, de même humeur, qui ont contracté les mêmes habitudes, enfin qui ſont de même qualité, & de pareille naiſſance. Et de fait, en ces rencontres-là, nous avons toûjours plus grand ſujet de croire que leurs malheurs nous peuvent auſſi arriver; car c'eſt une maxime, *Que tout ce que nous craignons qu'il ne nous arrive, cela-même eſt ce qui nous donne de la compaſſion quand il arrive à d'autres.*

Et d'autant Qu'il n'y a que les choſes que nous voyons de près, ou qui ſemblent proches, qui donnent de la compaſſion; Et tout au contraire qu'un malheur très-éloigné, par exemple, qui eſt arrivé il y a mille ans, ou qui n'arrivera de mille ans d'ici, ſoit qu'on croie qu'il doive arriver en effet, ou ſimplement qu'on ſe ſouvienne qu'il eſt arrivé autre-

trefois, Ou ne touche point du tout, ou bien moins; Il est necessaire de tirer cette conséquence,

Que toutes les personnes qu'on viendra à representer ou du geste, ou de la voix, ou de l'habit; en un mot, qu'on imitera parfaitement, sans comparaison feront plus de pitié que d'autres; I.

A cause que mettant les choses devant les yeux, le malheur qui sera representé paroîtra comme tout proche; n'importe au reste Qu'il doive arriver, ou qu'il soit déja arrivé autrefois.

D'où il faut encore conclure,

Qu'un malheur qui sera arrivé il y aura fort peu de tems, ou qui sera sur le point d'arriver, en doit être beaucoup plus pitoyable; II.

Et cela pour la même raison.

Et non seulement un malheur de cette qualité sera plus pitoyable, mais encore,

Tous les Signes qu'on aura de lui, & toutes les actions qui donneront à connoître que véritablement il est arrivé à une personne. III.

Par exemple, les habits tout sanglans d'un homme qui aura été tué, & choses semblables; Ou encore les plaintes & les discours d'une personne extrémément affligée; Enfin tout ce qu'on aura pû dire lors que la douleur & le mal pressoient; telles que sont les dernieres paroles étant à l'article de la mort. Mais particulierement l'affliction d'une personne sera touchante, lors qu'on montrera Qu'elle a fait paroître une grande vertu & temoigné une haute constance au milieu de ses malheurs; parce que toutes ces circonstances faisant voir les choses de près, pour lors on a d'autant plus de compassion, qu'il semble que celui qu'on représente en cet état

état, n'avoit point merité qu'un tel malheur lui arrivât: Joint que ce malheur étant ainsi dépeint, on s'imaginera l'avoir devant ses yeux.



CHAPITRE IX.

De l'Indignation.

A La *Pitié*, est opposé principalement ce qu'on appelle, *Avoir de l'Indignation*; car sans doute *s'affliger du malheur d'autrui, lors qu'il arrive à une personne qui en est indigne*, est une passion en quelque façon opposée *au Déplaisir qu'un homme ressent lors qu'il voit arriver du bonheur à un qui ne l'a point merité*. De plus elle part d'un même esprit & suppose les mêmes mœurs. Ces deux passions au reste viennent d'un bon principe & font voir un bon naturel; car enfin il est d'un honnête homme *D'être touché de compassion pour Ceux qui sont affligez sans l'avoir merité*: Et tout de même, *D'avoir dépit & être indigné de voir dans la prosperité & en honneur des personnes qui ne le méritent pas.* La raison est, Que tout ce qui arrive sans qu'on l'ait merité, soit bien, soit mal, est une chose injuste & qui choque; & cela est si vrai, Que même c'est ce qui nous fait attribuer aux Dieux l'Indignation.

On pourroit s'imaginer ici Que l'Envie est aussi de la même sorte opposée à la Pitié, com-

comme étant une même chose que l'Indignation, ou du moins pour en approcher beaucoup; mais il y a bien à dire: Car quoi que l'Envie, aussi bien que l'Indignation, soit *Un certain regret accompagné de trouble, & un déplaisir de voir prosperer autrui*; néanmoins elle est differente de l'Indignation en ce point, Que jamais elle n'en veut à une personne; parce qu'elle est indigne du bonheur qui lui est arrivé; mais parce que c'est un Egal & un Pareil. A' la verité ces deux passions ont ceci de commun, que tous ceux qui se laissent toucher à l'Envie & à l'Indignation, jamais ne doivent être fâchez qu'il soit arrivé du bien à quelqu'un, parce que cela leur porte préjudice & qu'il peut leur en arriver du mal; mais simplement à cause de la personne à qui ce bien arrive, & qu'ils l'ont en aversion; car autrement si ce trouble & ce déplaisir leur venoient d'apprehension qu'il ne leur en arrivât du mal; pour lors ce ne seroit plus ni Envie, ni Indignation, mais une pure crainte.

En quoi la Pitié & l'Indignation sont semblables.

PAR-là nous voyons que la Pitié & l'Indignation seront toûjours suivies d'une passion contraire; car il faut de necessité, *Que quiconque s'afflige de voir arriver du mal à un homme qui ne l'a point merité*, ce qui est l'effet de la Pitié, *Le même ait de la joie, ou du moins ne soit point touché voyant arriver du mal à un autre qui le mérite.* Par exemple, jamais un honnête homme ne s'attristera de voir punir un Meurtrier, ni un Parricide; à cause que c'est une chose dont tout le mon-

de doit être bien aise. Et pareillement il ne s'affligera pas de voir prosperer les gens de mérite & récompenser la Vertu ; d'autant que l'un n'est pas moins juste que l'autre, & même que ce doit être toûjours un sujet de joie & de consolation pour un homme de bien ; puis qu'alors il a une juste occasion d'esperer *Que ce qu'il voit arriver à ses Semblables, lui pourra arriver aussi.* Telles passions au reste viennent d'un bon principe, & supposent les mêmes mœurs ; Comme les passions qui leur sont contraires viennent d'un principe contraire, & ont des mœurs opposées. En effet, *La même personne qui malignement se réjouit du mal d'autrui, La même est toûjours Envieuse*; Attendu qu'il faut par nécessité Que quiconque s'afflige de voir arriver du Bien à quelqu'un, ou de ce qu'il est en état de cela; de même ait de la joie lorsque ce bien-là viendra à être perdu ou à deperir. Ainsi ces passions sont incompatibles avec la Pitié, & l'empêchent d'avoir entrée par tout où elles se rencontrent. A' la verité elles sont differentes entr'elles pour les raisons qui ont été dites.

Donc toutes ces Passions-ici sont propres à endurcir le cœur & à empêcher qu'on n'ait de la Pitié.

Les choses qui donnent de l'Indignation.

FAISONS savoir premierement ce que c'est, qu'*Avoir de l'Indignation*; de plus *Contre quelles personnes on en a*; & *pour quelles raisons?* Et enfin, *En quel état on se trouve alors.* Ensuite de quoi nous traiterons des autres passions qui sont contraires à la Pitié. Au reste ce que nous avons dit jusques-ici éclair-

éclaircit beaucoup cette matiere : car s'il est vrai qu'*Avoir de l'Indignation*, ne soit autre chose qu'*Etre fâché, & avoir dépit qu'il soit arrivé du bien à une personne qui paroit en être indigne*, Il s'ensuit d'abord,

Qu'il n'est pas possible que toutes sortes de Biens soient capables d'attirer l'Indignation. I.

Car sans doute jamais personne ne sera choqué ni ne trouvera mauvais, si quelqu'un est honnête homme; s'il est vaillant, ou s'il a quelqu'autre bonne qualité en lui; puis qu'autrement, par la maxime des Contraires, les vices opposez à ces vertus donneroient de la commiseration, ce qui n'arrive jamais: Mais bien toûjours on sera porté d'indignation contre un homme, *S'il a des Richesses & qu'il ne les merite pas*, *S'il a de la Puissance* & autres choses semblables, qui toutes à vrai dire devroient être la recompense des honnêtes gens; & de Ceux encore à qui en naissant la Nature a donné certains avantages considerables, tels que sont la *Noblesse*, la *Beauté*, & ainsi des autres.

Ceux pour qui on a de l'Indignation.

ET parce que tout ce qui est ancien dans une Famille & qu'on possede depuis long-tems, semble comme naturel, & pour ainsi dire nous être dû; Il faut conclure necessairement,

Que de plusieurs qui possederont un Bien de même qualité, Ceux qui ne l'auront que depuis peu & qui par ce moyen-là arriveront aux plus hautes Charges & aux plus grands emplois attireront sur eux beaucoup plus d'indignation que d'autres; II.

A raison qu'on trouve bien plus à redire

& beaucoup plus de choses qui choquent dans la fortune des nouveaux Riches, qu'on ne fait pas en ceux qui éclatent de tout tems par leurs grands biens & les possedent de Pere en Fils.

On en doit dire autant,

III. *De tous ceux qui depuis peu seront venus à avoir du commandement, qui auront beaucoup de puissance ou d'amis, qui seront heureux en enfans, & ainsi du reste; particulierement si Ces avantages leur en ont procuré d'autres depuis;*

A' cause qu'on a beaucoup plus de peine à souffrir l'autorité des nouveaux Riches, quand leurs richesses viennent à leur donner du commandement, qu'on n'a pas des personnes qui ont toûjours été dans l'opulence: en un mot, il en est ainsi de tous les autres qui depuis peu auront aquis des choses qu'ils n'avoient pas auparavant. La raison est, Que ceux qui sont en possession d'un Bien, il y a fort long-tems, semblent le posseder legitimement & comme leur appartenant en propre; au lieu que les autres passent pour des Usurpateurs. Et de vrai il semble que ce qui n'a jamais changé, & qu'on a toûjours vû dans le même état, est tel qu'il doit être; de sorte que c'est ce qui fait croire toûjours de ceux qui ne possedent un Bien que depuis peu, Qu'absolument ce Bien-là ne leur appartient point.

Et d'autant encore qu'il se remarque, Que tous les biens généralement, à les prendre châcun en particulier, n'ont point été faits pour le premier venu, ni pour toutes sortes de personnes; & qu'en cela il y a je ne sai quel ordre & bienséance à garder: Par exemple, il est certain qu'une belle paire d'Armes ne

ne convient point à un homme de robe, mais à un homme d'épée; ni encore les hautes alliances aux nouveaux Riches, mais seulement aux personnes de condition & d'une naissance illustre; De-là il faut conclure, que c'est un sujet à donner de l'Indignation,

De voir arriver à un honnête homme toute autre chose que ce qu'il merite & qui est à sa bienséance. IV.

Comme encore,

De voir un Ignorant, ou un homme mediocrement habile vouloir l'emporter sur un plus habile homme que lui, particulierement si tous deux sont de même profession, & que leur contestation soit fondée sur quelque point qui la regarde. V.

D'où vient que le Poëte a dit de *Cebrion* le *Troyen*,

Tout brave qu'il puisse être au milieu des alarmes, HOM. *Il.* II.
Il fuit du fort Ajax *la rencontre, & les armes;*
Car Jupiter *s'offense, & ne sauroit souffrir*
Qu'un combat inégal vienne à ses yeux s'offrir.

Et non seulement ceci paroitra indigne; mais encore,

Toutes les fois qu'un Inferieur, & un qui ne sera pas tant qu'un autre prétendra faire comparaison, ou ne voudra pas ceder à un qui sera plus que lui, de quelque façon même que la chose puisse arriver; VI.

Comme si un simple Musicien ose s'attaquer à un homme de Justice, à cause que sans difficulté la Justice est bien autrement à considerer que la Musique.

On connoit donc maintenant par ce que

nous venons de dire, Quelles sont d'ordinaire les personnes qu'on regarde avec indignation, & pour quel sujet; car c'est à peu près ce qui se peut remarquer sur cette matiere.

Les personnes sujettes à avoir de l'Indignation.

ENTRE les personnes qui sont sujettes à avoir de l'Indignation, on doit mettre au premier rang,

I. *Ceux qui ayant des qualitez à posseder ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé, le possedent en concurrence avec d'autres qui n'ont pas le même merite;*

Puis qu'en effet il n'est pas juste que des personnes de cette suffisance voient tenir en même consideration & accorder les mêmes honneurs à des gens qui ne leur ressemblent point, & qui sont bien au dessous d'eux.

En second lieu il y faudra mettre,

II. *Les honnêtes gens, & tous ceux qui aiment la Vertu;*

A' cause que telles personnes savent juger du merite, & ne peuvent souffrir d'injustice.

Il faudra mettre encore de ce nombre,

III. *Ceux qui ont beaucoup d'ambition & qui briguent certains Emplois, afin de se mettre par-là en credit; sur tout s'il arrive que ces Emplois-là soient obtenus par d'autres qui en soient indignes.*

En un mot,

IV. *Tous ceux qui se croiront dignes de posseder des choses, dont ils jugeront que d'autres seront tout-à-fait indignes; ces gens-là, à l'occasion de semblables choses & contre telles personnes, seront toûjours portez d'indignation.*

Aussi

Aussi est-ce la raison pourquoi les ames basses & serviles, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui n'aiment point l'honneur, ne savent ce que c'est que cette passion; à cause qu'ils ne voient rien en eux qui leur puisse faire croire qu'ils soient dignes d'aucun rang considerable.

Par ce que nous venons de montrer, il est aisé de voir, Quelles sont les personnes de l'affliction de qui il se faudra rire, ou du moins n'être point touché quand quelque malheur leur arrivera, ou que leurs affaires n'iront pas bien, ou qu'elles seront décheuës de leurs esperances; puis que ce qui a été dit fait assez connoître son contraire.

De maniere donc que si nôtre Discours est tel qu'il porte l'esprit des Juges à croire Que ceux qui prétendent qu'on leur doit faire grace, non seulement en sont indignes, mais même que tout ce qu'ils exposent, loin d'y obliger, merite tout le contraire; pour lors il sera impossible aux Juges de pancher à la misericorde ni d'avoir aucune pitié d'eux.





CHAPITRE X.

De l'Envie.



A Présent il n'eſt pas difficile de connoître, *Ni quelles choſes d'ordinaire attirent l'Envie ; Ni quelles perſonnes ſont ſujettes a être enviées ; Ni enfin quel eſt l'eſprit d'un Envieux, & quelles diſpoſitions l'acheminent à cette paſſion.*

Les perſonnes qui ſont Envieuſes.

En effet, puis que l'Envie n'eſt autre choſe qu'*Un chagrin & un déplaiſir qu'on a de voir ſes Egaux joüir en apparence des biens & des avantages que nous avons remarquez ; Et cela non pas à cauſe qu'on y eſt intereſſé, mais ſeulement parce qu'on ne ſauroit ſouffrir que ces perſonnes-là ſe trouvent en cet état*, Il faut dire,

1. *Que tous ceux qui auront des Egaux, ou qui croiront en avoir, pour la plûpart ſeront Envieux.*

J'appelle *Egaux*, les perſonnes ou de pareille naiſſance, ou de même famille, ou de même âge, ou de même profeſſion, ou de même reputation, ou qui ont du bien également.

Ceux-là encore ſeront ſujets à porter envie,

A qui peu s'en faudra qu'ils n'aient tout ce qu'on peut avoir. II.

De-là vient que les personnes qui entreprennent les grandes choses & qui y reüssissent, sont ordinairement envieuses, à cause qu'elles s'imaginent que tout leur est dû, & qu'on ne peut rien donner aux autres sans leur faire tort.

Il faudra mettre encore au nombre des Envieux,

Ceux qui, pour quelque qualité recommandable, se voient traiter par tout avec grand honneur & respect; particulierement si c'est en consideration de leur sagesse, ou parce qu'ils sont dans une fortune à ne rien souhaiter au-delà & où l'on fait consister tout le bonheur de la vie. III.

Les Ambitieux encore sont beaucoup plus sujets à porter envie que les personnes qui n'ont point d'ambition. IV.

Et tout de même,

Ceux qui affectent de passer pour sages; V.
parce qu'ils mettent-là toute leur ambition.

En un mot,

Quiconque sera passionné pour quelque chose & qui voudra se faire valoir par-là, celui-là, à l'occasion de telles choses, sera toûjours sujet à porter envie. VI.

Il en faut dire autant,

De tous Ceux qui ont l'ame basse & petite; VII.
A' cause que tout ce qu'ils voient leur paroit grand.

Les choses qui attirent l'Envie.

POUR ce qui regarde les Biens qui attirent l'Envie, il en a été parlé. Car enfin toutes les choses où on veut avoir la gloire

d'exceller, les Ouvrages, les entreprises, & toutes les Actions par où l'on cherche à aquerir de l'estime & où l'on met toute son ambition; Comme encore toutes les bonnes fortunes & les rencontres heureuses qui arrivent; tout cela d'ordinaire est ce qui occupe l'Envie & où elle s'attache le plus. Mais sur tout l'Envie se fait remarquer dans une personne quand c'est pour des choses qu'elle souhaite avec passion, ou qu'elle prétend lui devoir appartenir, ou dont elle a un peu plus, ou un peu moins que les autres.

Les personnes à qui on porte Envie.

ON ne peut pas douter non plus Quelles sont les personnes à qui on porte Envie, puis qu'il en a été aussi déja parlé: car premierement ce sont Ceux de qui on est fort proche, soit à raison du tems, du lieu, de l'âge, de la reputation, & ainsi du reste. D'où est venu le Proverbe,

Qui dit Parent, dit souvent Envieux.

En second lieu on porte envie aux Personnes avec qui on est en contestation pour le rang, puis que c'est toûjours avec les gens que nous venons de dire & de qui on est proche, que cela arrive; Car pour ceux qui sont tout-à-fait éloignez, par exemple, qui vivoient il y a mille ans, ou qui ne sont pas encore au monde, ou qui sont morts, il est certain que jamais personne ne porte envie à ces gens-là; Non plus qu'à ceux qui habitent aux extremitez du Monde, comme aux Colomnes d'*Hercule*; ou qui, au jugement des autres, ou au nôtre propre, passent pour être, ou beaucoup au dessous de nous, ou beaucoup au-dessus. Et ce qui se dit ici

ici des personnes, se doit aussi entendre de toutes les choses où d'autres ont très-grand avantage sur nous, ou nous sur eux.

Et parce que jamais on n'est en contestation pour le rang qu'avec des Competiteurs ou des Rivaux, & enfin avec des personnes qui briguent & poursuivent les mêmes choses; Il faut dire encore Que telles gens seront particulierement Envieux les uns des autres; aussi est-ce ce qui a donné lieu au Proverbe,

Et toûjours le Potier porte envie au Potier. HESIOD. L. I.

Tous ceux aussi qui verront obtenir sans peine à d'autres les choses qu'ils n'auront obtenuës qu'avec grande difficulté, ou même qu'ils n'auront pû obtenir; telles gens seront toûjours portez d'envie contre ces personnes-là.

Ceux-là tout de même auront de l'Envie lors qu'il arrivera Que d'autres viendront à se procurer certains avantages, ou à reüssir en certaines choses, & que ce leur sera une honte de n'en pas faire autant, Tels que sont des Proches ou des Pareils; à cause qu'il leur paroitra Qu'il n'a tenu qu'à eux: Et comme c'est une chose qui les fachera, aussi les portera-t-elle à l'Envie.

On porte encore envie, Ou quand des personnes ont les mêmes choses qu'on a, Ou qu'elles en ont obtenu d'autres qu'il eût été beaucoup plus dans la bienséance qu'on eût eû qu'elles, Ou parce qu'elles ont à présent ce qu'autrefois on a eu; & de là vient que les Vieillards sont fort-sujets à porter envie aux jeunes gens.

Enfin tous ceux qui n'auront pû avoir certaines choses qu'en faisant une très-grande dépense, porteront toûjours envie aux au-

tres qui pour les avoir n'auront presque rien dépensé.

DE tout ce que nous avons dit on voit sans doute, *Et quelles choses donnent de la joie aux Envieux, Et à l'occasion de quelles personnes cette joie leur vient, & enfin de quelle sorte ils ont l'esprit fait en cet état.* Car si les Envieux s'affligent toûjours lors qu'il arrive à une personne toute autre chose que ce qu'ils lui souhaitent, assûrement ils doivent avoir de la joie quand tout le contraire arrivera.

Ainsi donc l'Orateur qui saura ménager avec telle adresse l'esprit de ses Juges qu'il les ameine au point où se trouvent les Envieux quand ils portent envie à quelqu'un ; Outre cela qu'il vienne à représenter les personnes qui tâchent à les toucher de compassion, ou veulent obtenir d'eux quelque faveur, tels que sont ceux qu'on regarde toûjours avec envie, & que nous avons remarquez; il est certain que les Juges en cet état n'auront aucune pitié d'eux.



CHA-



CHAPITRE XI.

De l'Emulation.

De savoir *Quel est l'esprit de ceux qui sont portez d'Emulation; & Pour quelles personnes ils en ont, Et à l'occasion de quelles choses*, c'est ce que nous allons montrer.

Donc s'il est vrai que l'Emulation soit *Un certain déplaisir de voir nos Pareils, & ceux à qui la Nature n'a pas eté plus liberale qu'à nous, obtenir des avantages qui les font considerer, que nous pourrions avoir aussi-bien qu'eux; Et cela non pas qu'en effet nous voulussions que cela ne leur fût point arrivé, mais parce que nous serions bien aises d'en avoir autant*; Si, dis-je, cette supposition est vraie, Il s'ensuit,

Que l'Emulation est une passion équitable, & qui jamais ne se rencontre que dans les honnêtes-gens; Et l'Envie au contraire une passion maligne, & qui ne peut venir que d'un méchant esprit & adonné au mal.

Et qu'ainsi ne soit, c'est que tout homme qui est touché d'Emulation, n'a jamais d'autre pensée que de se mettre en état de parvenir aux mêmes honneurs où il voit ses Pareils, sans du tout songer à leur faire tort: Au lieu que l'Envieux, par son envie, ne tâche & ne s'étudie qu'à les déposseder, & à leur faire perdre ce qu'ils ont.

Les Perſonnes qui ont de l'Emulation.

AU reste ceux-là feront enclins à avoir de l'Emulation, qui ſe jugeront dignes d'avoir certains avantages qu'ils n'ont pas; car cela ſuppoſe qu'ils les peuvent aquerir, puis que jamais perſonne ne vient à s'estimer digne d'une choſe quand il croit qu'il lui eſt impoſſible de l'avoir. Et de-là vient que les jeunes-gens, & les perſonnes qui ont quelque grandeur d'ame, ſont fort ſujets à cette paſſion; Comme encore tous ceux qui ſe voient poſſeſſeurs de certains Biens qui en effet ne devroient appartenir qu'au mérite, & à des gens conſiderables. Ces biens-là ſont, *les Richeſſes*, *le Credit*, *le Commandement*, & choſes pareilles; car comme ceux-ci ſe croient alors obligez de devenir honnêtes-gens, parce qu'en effet ces biens-là ne devroient point appartenir à d'autres; c'eſt auſſi ce qui les pique d'Emulation pour les avoir.

Il en faut dire autant de toutes les perſonnes que d'autres jugeront dignes de poſſeder de ſemblables avantages.

Enfin tous ceux de qui les ancêtres, ou les parens, ou les gens avec qui ils demeurent, ou même la Nation de laquelle ils ſont, ou la Ville, feront en eſtime pour quelque choſe; Ces gens-là d'ordinaire pour la même choſe témoigneront beaucoup d'Emulation. La raiſon eſt, que non ſeulement ils la regardent comme un bien domeſtique & qui leur appartient en propre, mais encore ils s'en croient dignes.

Les choses qui donnent de l'Emulation.

QUE si les avantages qui font considerer dans le monde & mettent en honneur, méritent qu'on soit touché pour eux d'Emulation, Il est necessaire premierement,

Que toutes les Vertus soient de cette qualité;

En second lieu,

Tout ce qui apportera de l'utilité aux autres, & nous mettra en état de faire du bien;

Puis que sur tout on honore les gens vertueux, & ceux qui sont bien-faisans:

Enfin,

Tous les Biens dont la joüissance n'est pas seulement pour ceux à qui ils appartiennent, mais qui s'étend encore aux proches;

Par exemple, les Richesses, & encore la Beauté beaucoup plus que la Santé.

Les Personnes pour qui on a de l'Emulation.

PAR ce que nous venons de dire il est aisé de voir Qui sont ceux de qui on doit être Emulateur; car d'ordinaire ce sera des personnes qui auront de pareils ou semblables avantages que ceux qui ont été remarquez, comme sont, *la Valeur*, *la Sagesse*, *les hautes Charges*; car sans difficulté tout homme qui est dans les hautes Charges & qui commande aux autres, peut obliger bien du monde.

Il faudra mettre encore de ce nombre les grands Capitaines; les Orateurs celebres; en

un

un mot tous ceux qui ont de semblables avantages.

On sera encore Emulateur de ceux à qui la plûpart du monde voudroit ressembler, ou être de leur connoissance, ou avoir leur amitié. Comme aussi des personnes qui seront dans une très-haute estime, ou que nous estimerons particulierement: ou dont le Nom retentira dans tous les Vers, & qui seront le sujet ordinaire des Panegyriques.

Or par la même raison qu'on a de l'Emulation pour les personnes que nous venons de dire; par la même raison aussi on a toûjours du mépris pour ceux qui ont des qualitez opposées; attendu que le *Mépris* de sa nature est contraire à l'*Emulation*, comme *Avoir de l'Emulation* est contraire à ce que nous appellons *Mépriser*; d'où il s'ensuit, Que quiconque sera en état d'avoir des Emulateurs ou de l'être lui-même, celui-là traitera avec mépris tous ceux qui auront des vices & des qualitez contraires aux qualitez excellentes & aux grands avantages qui donnent de l'Emulation. Et de fait voyons-nous assez souvent mépriser des personnes que la Fortune a comblé de biens, à cause qu'il ne se remarque rien en eux de considerable que ce qu'elle leur a donné.

Voila ce que nous avions à dire touchant les Moyens qui peuvent faire naître ou appaiser les passions afin d'être plus en état de persuader.

LES



LES MOEURS.

CHAPITRE XII.

Le Naturel des Jeunes Gens & leur Humeur.



FAISONS maintenant connoître l'humeur des personnes, Soit à l'égard des passions qui leur commandent, ou des habitudes qu'elles ont contractées, soit à l'égard de l'âge, & de la fortune où elles se trouvent. Au reste j'appelle *Passions*, la Colere, la Convoitise, & autres semblables dont nous venons de parler; Et j'appelle *Habitudes*, les Vertus & les Vices, dont il a été aussi déja parlé en un autre endroit, où nous avons fait voir *Toutes les choses, ausquelles chacun de nous se détermine particulierement, & Qu'on fait toûjours plus volontiers.* Les *Ages* sont, la Jeunesse, l'Age viril, & la Vieillesse. Par la *Fortune* j'entends, la Naissance, les grands Biens, l'Autorité, & tout ce qui leur est contraire; en un mot, La bonne & la mauvaise fortune.

DONC

DONC quant à l'humeur des Jeunes gens, d'ordinaire ils sont attachez à leurs plaisirs & fort sensuels, ne trouvant rien de difficile quand il s'agit de contenter leur passion & cette ardente convoitise qui les presse. Mais de tous les plaisirs qu'ils recherchent, il n'y en a pas un auquel ils soient plus adonnez qu'à celui des femmes qui les tient asservis tellement, qu'ils s'y portent avec excès. Au reste fort changeans de leur naturel, & qui se lassent aisément des choses mêmes qu'ils ont le plus desirées. Ce qu'ils souhaitent c'est toûjours passionnément; mais cela ne dure gueres; à cause que tels souhaits sont beaucoup plus aigus & plus pressans, que grands en effet ni de durée; car il en est de leurs souhaits, comme de la soif & de la faim des malades.

Les Jeunes gens sont encore fort sujets à se mettre en colere, & ne sauroient s'y mettre qu'ils ne s'emportent; & même est-il toûjours à craindre qu'ils ne suivent leur emportement & ne passent outre. Or ce qui fait que si aisément ils se mettent en colere, c'est qu'aimant l'honneur avec passion comme ils sont, ils ne peuvent souffrir qu'on les méprise; Et de fait, pour peu qu'ils se croient offensez, ils font éclater leur ressentiment.

Que si les Jeunes gens aiment l'honneur, ils aiment encore bien plus la victoire; car la jeunesse a cela, qu'elle est ravie d'exceller & d'avoir le dessus; ce qui se rencontre dans la Victoire particulierement, comme n'étant autre chose, *Qu'une certaine maniere d'exceller & de passer les autres.* Mais ce qui est d'autant plus louable en eux, c'est qu'ils ont encore beaucoup plus de passion pour ces deux choses qu'ils n'en ont pour les Riches-

cheſſes; & de vrai l'argent les touche ſi peu, qu'ils ne s'en ſoucient presque pas, à cauſe qu'ils n'ont point encore éprouvé ce que c'eſt que la neceſſité, comme il ſe peut voir dans l'Apophthegme de *Pittacus* contre *Amphiaraüs*.

Une autre bonne qualité des Jeunes gens, c'eſt qu'ils ne ſont point malicieux ; mais ſimples & francs, pour n'avoir pas encore vû beaucoup de méchancetez en leur vie. Ils ſont auſſi fort-credules, pour n'avoir pas non plus été trompez beaucoup de fois. D'ailleurs ils fondent toûjours des esperances ſur rien; car comme ils ſont dans un âge où on a le ſang chaud, la Nature alors fait en eux le même effet que le vin fait dans les yvrognes. Ajoûtez à cela que, ſi leur esperance les a trompez, cela ne leur eſt pas encore arrivé beaucoup de fois.

Or non ſeulement les Jeunes gens ſont prompts à esperer, mais même la plûpart du tems ils vivent d'esperance; Et ce qui en eſt la cauſe, c'eſt Que comme l'Esperance regarde l'Avenir, & la Memoire le Paſſé; les Jeunes gens venant à conſiderer l'avenir, trouvent qu'ils ont beaucoup à vivre; & trouvent au contraire, conſiderant le Paſſé, qu'ils ont très-peu vêcu; d'où il arrive Que ne tenant aucun compte du paſſé, & ne croyant pas même s'en devoir ſouvenir, comme ſi ce n'étoit encore qu'un petit commencement, & pour ainſi dire un des premiers jours de leur vie, ils viennent alors à fonder ſur l'avenir de grandes esperances & à s'en promettre toutes choſes; & c'eſt ce qui fait que ſi ſouvent on les trompe, à cauſe qu'il eſt aiſé de les amuſer & de leur faire esperer ce qu'on veut.

Les

Les Jeunes gens encore ont du cœur & sont vaillans, puis que non seulement la colere à laquelle ils sont sujets les y porte, mais encore cette facilité qu'ils ont à esperer & à croire que tout leur reüssira ; car d'un côté la Colere éloigne la crainte, & de l'autre l'Esperance assûre l'esprit, qui est tout ce qu'il faut pour avoir de la hardiesse. Et de fait quiconque est en colere ne craint rien ; comme de se voir dans l'attente de quelque Bien, est ce qui rend hardi & donne de la resolution.

Les Jeunes gens outre cela sont fort-sujets à témoigner de la honte; car comme ils n'ont point encore d'autre idée de l'Honneur ni de tout ce qui est louable, que ce que l'Education ordinaire & la Coûtume leur en ont appris, ils se tiennent à cela & croient blâmable tout le reste.

D'ordinaire encore ils sont genéreux & magnanimes, comme n'ayant point encore été humiliez par les disgraces de la vie, & ne sachant ce que c'est que de nécessité. Outre que la Magnanimité consiste à s'estimer capable de grandes choses, qui est le propre de ceux qui croient devoir tout esperer, comme font les Jeunes gens.

Les Jeunes gens aussi sont louables en ce point, Qu'ils préferent l'honneur au profit; parce que de la façon qu'ils vivent, ils suivent beaucoup plus la Coûtume, qu'ils ne font les choses par raisonnement. Or est-il que le Raisonnement va à l'Utile; au lieu que la Vertu, sur laquelle la Coûtume se fonde, ne propose de faire que ce qui est Honnête.

Dans cet âge-là encore il est certain Qu'on cherit beaucoup plus ses Connoissances & ses

ses Amis, qu'on ne fait pas dans les autres âges; ce qui vient de ce que les Jeunes gens aiment à vivre en compagnie, & qu'ils ne se sont pas encore avisez de considerer les choses par intérêt; de sorte que ce n'est non plus jamais par-là qu'ils considerent leurs Amis.

Les fautes aussi dans lesquelles tombent les Jeunes gens sont beaucoup plus lourdes & plus grandes que celles des autres, contre le précepte de *Chilon*: car il y a de l'excès à tout ce qu'ils font; lors qu'ils aiment, ils aiment trop; & quand ils haïssent, ils haïssent trop aussi; & de même en est-il de toutes leurs autres actions.

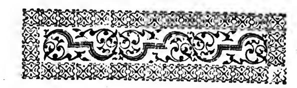
Les Jeunes gens encore ont une telle présomption, Qu'ils croient tout savoir, & même ils ne disent jamais rien, qu'ils ne l'assûrent comme vrai; ce qui vient encore de ce qu'ils font tout par excès.

Quand ils offensent, c'est toûjours plûtôt à dessein de faire affront que de nuire. Après tout ils sont fort pitoyables, à cause qu'ils ont bonne opinion de tout le monde, & meilleure même qu'il ne faudroit; car comme ils n'ont point de méchanceté, ils s'imaginent qu'on n'en a pas plus qu'eux; de sorte Qu'ils ne croient jamais qu'une personne ait merité le mal qu'ils lui voient souffrir.

Enfin les Jeunes gens sont de bonne humeur, & aiment à rire, d'où vient aussi Qu'ils sont railleurs: car la Raillerie n'est autre chose Qu'une certaine maniere galante de dire des injures sans offenser, & sans aller contre le respect.

Telles sont donc d'ordinaire les Mœurs des Jeunes gens.

CHA-



CHAPITRE XIII.

L'Humeur des Vieillards.

QUANT aux Vieillards & ceux qui n'ont plus cette vigueur accoûtumée, leurs Mœurs d'ordinaire sont oppofées à celles des Jeunes gens; Car parce qu'ils ont longtems vêcu, & qu'on les a trompez plufieurs fois, Qu'affez fouvent même ils fe font mépris aux chofes où ils croyoient le mieux reüffir; en un mot Que la plûpart des affaires qui fe font font mauvaifes; pour cela jamais ils n'affûrent de rien, & fe rendent fi difficiles, Qu'ils trouvent à redire à tout: Leur langage ordinaire, c'eft de dire, *Je penfe*, comme gens qui ne favent jamais rien; Et parce qu'ils font fort irrefolus dans toutes les affaires qu'ils traitent, ils ajoûtent toûjours *Il faudra voir*, *Cela fe pourroit bien faire*; & jamais ne difent autrement, de crainte de s'engager & de donner une parole affûrée.

Les Vieillards auffi ont l'efprit Malin, puis que la Malignité confifte à prendre les chofes en mauvaife part, & à faire un mauvais jugement de tout.

Ils font encore fort Soupçonneux, à caufe de la grande deffiance où ils font; & ils font deffians, parce qu'ils ont de l'experience. Ce qu'ils

qu'ils aiment, ils ne l'aiment guères; & par la même raison ce qu'ils haïssent ils ne le haïssent guères aussi, suivant en cela le precepte de *Bias*; car ils aiment une personne, comme si quelque jour ils la devoient haïr, & la haïssent, comme si quelque jour ils devoient l'aimer.

De plus les Vieillards ont l'ame basse & petite, pour avoir été humiliez plusieurs fois & ravalez par les miseres de la vie; aussi ne souhaitent-ils jamais rien de grand ni de superflu, mais seulement les choses nécessaires & dont on ne se peut passer.

Ils sont encore Avares & n'aiment pas à donner, à cause que le Bien est une des choses necessaires à la vie, outre qu'ils savent par experience, combien il est difficile d'aquerir; & combien au contraire il est aisé de perdre.

Les Vieillards outre cela sont fort-timides, & si timides même qu'ils ont peur de tout; car leur temperament est opposé à celui des Jeunes gens; les Jeunes gens ont le sang chaud & bouillant, & les Vieillards l'ont refroidi & glacé: de sorte qu'on peut dire de la Vieillesse, Que c'est elle qui la premiere a frayé le chemin à la Timidité & qui lui a donné l'entrée dans le monde; aussi est-il vrai Que la Crainte n'est qu'un certain refroidissement.

Les Vieillards encore aiment beaucoup la vie, sur tout lors qu'elle est sur le point de les quitter & qu'ils n'ont plus qu'un jour à vivre: Et la raison pourquoi ils aiment la vie & la souhaitent tant, c'est qu'il est de la nature du Desir de ne se porter qu'aux choses qu'on n'a pas & qui sont absentes. Joint que c'est l'ordinaire, Que plus une chose man-

manque & qu'on en a besoin, & plus témoigne-t-on de passion pour l'avoir.

Les Vieillards encore ont ce defaut, qu'ils se plaignent sans cesse, & même plus qu'il ne faudroit; ce qui fait voir Qu'ils ont l'ame petite.

Dans tout ce qu'ils font aussi, ils n'ont rien tant en recommandation que leur intérêt; car pour l'honneur, jamais ils ne s'en mettent trop en peine, comme gens qui n'aiment qu'eux-mêmes: aussi y a-t-il cette difference entre une action *Honnête*, & une qui est *Utile simplement*, que celle qui est utile n'est bonne d'ordinaire que pour celui qui la fait; au lieu que celle qui est honnête est bonne absolument.

Les Vieillards encore sont beaucoup plus sujets à n'avoir point de honte, qu'à en avoir; car comme en toutes choses ils font sans comparaison plus d'état du profit que de l'honneur; d'ordinaire ils se soucient fort peu Quelle opinion l'on ait d'eux, pourvû qu'ils fassent leurs affaires.

Difficilement aussi les Vieillards mettent-ils leur esperanee à quelque chose, à cause de l'experience qu'ils ont; car ils savent que la plûpart des affaires sont mauvaises, & qu'ainsi le succès n'en est pas toûjours si heureux qu'on s'imagine: Ce n'est pas que cela ne vienne encore en partie de leur timidité.

Davantage les Vieillards ont ceci de particulier, Qu'ils vivent beaucoup plus de memoire & de souvenir, qu'ils ne font d'esperance; & cela arrive ainsi, à cause que ce qui leur reste de vie est très-peu de chose à comparaison de ce qu'ils ont vêcu; Or est-il que l'Esperance regarde l'*Avenir* & la Memoire

moire le *Passé*. Et de fait c'est la raison pourquoi les Vieillards sont si grands parleurs ; car ils ont ce defaut-là Que jamais ils ne se lassent de raconter ce qu'ils ont vû & fait autrefois, tant ils ont de joie à s'en souvenir.

Pour leur Colere, elle a de la pointe & quelque aigreur, mais jamais elle n'est bien forte. Quant à leurs autres passions, une partie les a déja quittez, & l'autre qui reste est affoiblie: De maniere qu'il ne faut point considerer les Vieillards comme gens qui souhaitent les plaisirs de la vie, ni qui s'en mettent en peine; mais comme personnes attachées au gain & qui ne pensent qu'à cela: Et c'est aussi pourquoi l'on se trompe si souvent au jugement qu'on fait d'eux, & que cette insensibilité où l'Impuissance les a reduits passe pour une vertu & un effet de Temperance: car comme ils ne sont plus en état d'avoir encore ces desirs violens qui les pressoient dans la jeunesse, l'Argent alors prend un tel empire sur leur esprit, qu'ils en deviennent esclaves.

La vie des Vieillards encore est en ce point contraire à celle des Jeunes gens, Que dans tout ce qu'ils font ils suivent beaucoup plus leurs maximes particulieres & le raisonnement, qu'ils ne suivent la Coûtume, & la commune façon d'agir: Or est-il que tel raisonnement est interessé & tend à l'utile; au lieu que l'autre maniere est louable & tient de la Vertu.

Quand ils offensent c'est toûjours plûtôt par malice & à dessein de nuire, que ce n'est par bravade, ni pour faire affront. Au reste ils sont aussi pitoyables, mais par une autre raison, que les Jeunes gens; car quand

les Jeunes gens se laissent aller à la compassion, c'est toûjours par un veritable sentiment d'humanité & qu'ils sont d'un bon naturel; au lieu que les Vieillards n'y sont portez que par foiblesse. En effet cette foiblesse est si grande en eux, qu'ils ne sauroient voir de mal à personne, qu'aussi-tôt ils ne s'imaginent être à la veille d'en avoir autant; qui est une chose que nous avons remarquée entre les principaux motifs qui portent les hommes à la compassion. Et de-là vient aussi qu'ils se plaignent continuellement, & que tout au contraire des Jeunes gens, ils sont de mauvaise humeur & n'aiment point à rire: car il n'y a rien de plus opposé à l'esprit d'une personne enjouée & qui aime à rire, qu'une autre qui rechigne & se plaint sans cesse.

CE sont-là à peu près les Mœurs des Vieillards & des Jeunes gens. De maniere donc que, puis que tous les hommes sont ainsi faits qu'ils prêtent toûjours l'oreille & se rendent aux persuasions de ceux qui paroissent de même humeur qu'eux dans leurs discours & être de même sentiment; il n'est pas difficile de voir à présent, De quelle adresse il se faudra servir quand nous voudrons paroître tels qu'il vient d'être remarqué, & faire que nôtre Discours se trouve dans ce caractère-là.

CHA-



CHAPITRE XIV.

Les Mœurs de l'Homme fait & qui a atteint l'âge de perfection.

POUR ceux qui sont dans la vigueur & la force de leur âge, on voit sans doute Que leurs Mœurs tiennent le milieu entre celles dont nous venons de parler, retranchant d'ordinaire cet excès où tombent si souvent les Vieillards & les Jeunes gens.

Car premierement ils ne sont ni dans une trop grande confiance d'eux-mêmes, parce qu'alors ce seroit audace, qui est le vice des Jeunes gens; ni aussi dans une trop grande crainte, comme les Vieillards; mais d'ordinaire ils se gouvernent de sorte qu'ils gardent la mediocrité, & ne font que ce qu'un honnête homme doit faire.

Ce ne sont pas gens non plus, ni à croire indifferemment toute sorte de personnes, ni à se défier de tout le monde; mais plûtôt ils examinent châque chose en elle-même, & en jugent selon la verité.

Ils ne se piquent pas aussi tellement d'honneur qu'ils negligent tout-à-fait leur intérêt; mais ils ont soin de l'un & de l'autre.

Ils ont encore cela de bon, Qu'ils n'inclinent ni trop du côté de l'avarice, ni trop du côté de la profusion; mais ils font les choses à propos & dans la bienséance.

Ils ne sont pas moins judicieux à regler

leur colere & leurs desirs; leur moderation d'ordinaire étant si raisonnable, qu'elle ne les fait point manquer au devoir d'un homme de cœur; & quand ils font paroître du courage, c'est avec tant de conduite, qu'ils sont presque toûjours à louer pour leur moderation. Il nen va pas ainsi des autres âges, ces qualitez étant separées dans les Vieillards, & dans les Jeunes gens; car si d'un côté les Jeunes gens sont vaillans, ils sont le plus souvent débauchez & travaillez de leurs passions; & d'un autre côté, si les Vieillards ont les passions reglées, ils manquent de cœur & sont timides.

L. Enfin, pour dire la chose en un mot, Tout ce que la Jeunesse & la Vieillesse ont de bon separément, d'ordinaire ceux-ci l'ont à la fois: & de plus Tout ce qui péche dans ces deux âges, soit par defaut, soit par excès, le plus souvent se corrige dans celui-ci & est ramené à une certaine mediocrité qui est toûjours à louer.

Au reste il est à remarquer, Que le Corps commence à être dans sa vigueur depuis l'âge de trente ans jusques à trente-cinq: Pour l'Esprit, il se maintient plus long-tems & continuë dans sa force jusqu'à l'âge de quarante-neuf ans, ou environ.

VOILA ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui conviennent à châque âge en particulier, savoir à la Jeunesse, à l'Age viril, & à la Vieillesse.

CHA-

CHAPITRE XV.

L'Humeur des Nobles.

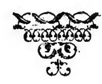
PARLONS après cela des Biens de la Fortune, sur tout de ceux qui sont cause ordinairement que les hommes changent d'humeur.

Et pour commencer par la *Noblesse*, il est certain Que la Noblesse rend ceux en qui elle se rencontre beaucoup plus ambitieux que d'autres: car les hommes ont cela lors qu'une chose est à eux, qu'ils veulent toûjours l'augmenter & y ajoûter de nouveau; Et comme la Noblesse est un certain honneur qui vient des Ancêtres, il ne faut pas s'étonner si les Nobles cherchent toûjours à être plus qu'ils ne sont.

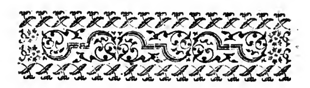
La Noblesse encore a ceci de mauvais, qu'elle porte les Nobles à mépriser les autres, sur tout ceux qui tiennent le même rang & ont les mêmes Charges que leurs peres avoient, ou qui sont en estime pour les mêmes choses: Car comme ces choses-là font plus d'honneur quand il y a long-tems qu'elles éclatent dans une Maison que lors qu'elles n'y sont que depuis peu; aussi portent-elles ceux qui en jouïssent, depuis long-temps, à trancher beaucoup plus des Grands & à s'en faire accroire.

Au reste il y a grande difference entre un *Noble simplement*, & un qui ne *Dégenere point*: Le premier doit tout à sa naissance & à la vertu de ses Ancêtres; mais le

fecond eſt encore conſiderable par lui-même, pour ne point s'écarter de la vertu de ſes peres & en ſoutenir l'éclat par ſes propres actions ; ce qui n'eſt pas ordinaire aux perſonnes qui ſe piquent le plus de nobleſſe, en qui la plûpart du temps il ne ſe remarque rien d'élevé, ni qui merite qu'on en faſſe état: Car enfin les grands hommes ont ce malheur, qu'ils ne mettent pas toûjours au monde des ſucceſſeurs qui leur reſſemblent; comme il n'arrive pas toûjours aux meilleures terres de produire d'excellens fruits. Quand une Race eſt bonne, d'ordinaire elle eſt quelque temps à porter des perſonnes rares & d'un haut merite; après quoi elle ſe laſſe & fait tout le contraire de ce qu'elle faiſoit. Ainſi voyons-nous Que les beaux Esprits & qui ont le plus de vivacité, d'ordinaire, après un certain temps, ne donnent plus que des Fxtravagans & des Frenetiques, témoin les enfans d'*Alcibiade*, & ceux du vieux *Denis* de *Syracuſe* ; & tout de même que les hommes de grand jugement & d'un esprit poſé ; la plûpart n'ont pour ſucceſſeurs que des ſtupides & des ſots ; telle a été la posterité de *Cimon*, de *Pericles*, & celle de *Socrate*.



CHA-



CHAPITRE XVI.

L'Humeur des Riches.

IL n'y a perſonne qui ne voie d'abord, Quelles ſont les Mœurs qui accompagnent d'ordinaire les Richeſſes.

Premierement les Riches ſont inſolens, & fort orgueilleux ; & le tout à cauſe des grands biens qu'ils poſſedent, ſe regardant en cet état comme des gens qui n'ont que faire de perſonne, & qui ont tout ce qu'on peut ſouhaiter : car comme les Richeſſes ſemblent renfermer en elles-mêmes le prix de toutes les autres choſes, ils s'imaginent qu'il n'y a rien qu'ils ne puiſſent avoir pour de l'argent.

Les Riches outre cela aiment à vivre délicatement, & ont une vanité ſi inſuportable, Qu'ils ne font que parler de ce qu'ils ont & de ce qu'ils doivent avoir. Ils aiment à vivre délicatement ; à cauſe du luxe où ils ſont, & même pour montrer qu'ils peuvent faire de la dépenſe & vivre comme il leur plait. Ils ſont pleins d'oſtentation & arrogans, à cauſe qu'on a accoûtumé de s'attacher aux choſes qu'ils aiment & qui ſeules ſont dans leur eſtime : car ils croient tout le monde de leur humeur, & qu'on n'eſt

n'est pas moins passionné qu'eux pour ces choses-là. Et véritablement ils ont quelque sujet de le croire ; puis qu'il se trouve tant de gens qui ne sauroient se passer de ceux qui ont du bien ; & pour cela tous les jours étant obligez de les rechercher. De-là vient aussi ce qui a été dit par *Simonide* à l'occasion des Riches & des Savans, car comme la femme du Roi *Hieron* lui eut demandé, *Lequel des deux étoit le plus à souhaiter, d'être Riche ou Savant ?* Il répondit, Qu'il valoit beaucoup mieux être Riche, *puis que*, dit-il, *tous les jours à la porte des Riches on ne voit autre chose que des Savans.* Pour preuve encore que les Riches sont fort arrogans, c'est que d'ordinaire ils s'imaginent qu'il n'y a personne qui soit plus digne de commander qu'eux ; & se l'imaginent ainsi, parce qu'ils croient avoir les choses, qui font qu'on est digne de commander aux autres.

Enfin, pour faire au vrai le portrait des Riches, Qu'on se figure un Fou à son aise & qui a tout à souhait.

Véritablement il y a cette difference entre les personnes nouvellement riches & celles qui l'ont toûjours été, Que les Mœurs des premiers sont sujettes à de plus grands défauts & péchent beaucoup plus en tout que les Mœurs des autres : Et de vrai, dire d'une personne Qu'elle est nouvellement riche, c'est comme si l'on disoit Qu'elle ne sait pas encore se servir de ses richesses.

Après tout, il arrive rarement que les Riches offensent par malice, mais bien comme ils sont fort sensuels & insolens, d'ordinaire c'est pour faire affront, ou pour joüir de-

de quelque plaisir; par exemple, ils feront donner des coups de bâtons, ou coucheront avec la femme de quelqu'un.



CHAPITRE XVII.

L'Humeur des grands Seigneurs.

IL n'est pas difficile de découvrir les Mœurs qui d'ordinaire accompagnent la Puissance, puis qu'en partie ce sont les mêmes que celles qui ont été attribuées aux Richesses, hormis que la Puissance en a d'autres beaucoup meilleures.

En effet il se remarque Que les personnes d'autorité & qui possedent les hautes Charges, sont plus attachées à l'honneur, & font paroître dans leurs Mœurs je ne sai quoi de bien plus grand & de plus noble que les Riches; car comme ils se voient en état de faire des choses considerables, ils ne forment point de desseins qui ne soient proportionnez à leur pouvoir.

On ne voit guères aussi les Grands vivre dans l'oisiveté comme font la plûpart des Riches; étant obligez d'avoir du soin à cause de leurs hauts emplois; & même pour se maintenir & conserver leur credit.

Leur façon encore de converser n'est pas si incommode, & a quelque chose de plus familier; pour agir d'un certain air qui tient plus du Majestueux que du Rogue

& du Fier ; car comme ils se voient beaucoup au-dessus des autres, pour cela ils sont bien aises de faire paroître de la modestie ; Or cette maniere d'agir n'est autre chose qu'une certaine gravité qui sied bien à la personne, & qui ne sent point son affectation.

Au reste il faut bien se donner de garde de choquer les grands Seigneurs, parce que quand ils desobligent ce n'est jamais en de petites choses, mais en des choses d'importance.

L'Humeur de ceux qui sont dans une haute prosperité.

POUR ce qui regarde la haute prosperité, c'est-à-dire cet état heureux où il semble que la Fortune ait pris plaisir à donner tout ce qui étoit en son pouvoir ; les Mœurs qui la suivent d'ordinaire sont les mêmes que celles que nous avons remarquées en particulier dans les Nobles ; dans les Riches, & dans les Puissans ; puis que les avantages que possedent ces personnes-là comprennent à peu près tout ce que la Fortune peut donner de plus considerable, n'ayant guères rien à y ajoûter, si ce n'est une Lignée heureuse & florissante, & ce qui sert à embellir le Corps, & à le contenter.

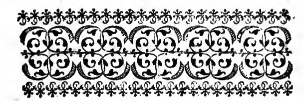
Au reste ces gens-ici sont d'ordinaire insupportables pour la gloire, & fort inconsiderez ; comme personnes qui se fient du tout à leur fortune. Une chose pourtant se trouve assez bonne en eux, c'est qu'ils aiment Dieu en quelque façon & sont portez à l'honorer ; ce qu'ils croient devoir faire à

cause

cause des grands biens qu'ils en ont receu, & de ce que la Fortune leur a été si liberale.

VOILA ce que nous avions à dire touchant les Mœurs qui regardent l'Age & la Fortune ; car pour les autres qui leur sont opposées, dont nous n'avons point parlé, Par exemple celle des Pauvres, des personnes tout-à-fait malheureuses, ou qui n'ont aucun pouvoir dans le monde ni aucun credit; il seroit inutile de s'y arrêter; puis que *les Contraires* ont cela que l'un fait connoitre l'autre.





LIEUX ET AUTRES PREUVES QUI REGARDENT LES TROIS GENRES EN COMMUN.

CHAPITRE XVIII.

Recapitulation Sommaire de ce qui a été dit jusques-ici, & De la necessité de ces Lieux.



DONC puis que tout Discours fait pour persuader, n'a d'autre Usage ni d'autre but que de porter l'Auditeur à donner son Jugement sur ce qui lui est proposé ; car une chose que nous savons bien & qui a passé par notre Jugement, n'a plus besoin d'être persuadée ni qu'on parle d'elle : Ceci au reste est aisé à prouver par tous les trois Genres, & de fait,

Qu'on ait à Déliberer, Il est certain, Que non seulement l'Auditeur est Juge dans les matie-

matieres d'importance & qui se traitent en public, mais même en châque rencontre particuliere ; soit qu'une personne entretenant un autre lui persuade de faire une chose, ou l'en détourne, comme font ceux qui remontrent à quelqu'un, ou qui l'exhortent de se porter à quelque action ; car il ne faut pas s'imaginer que, pour n'avoir à faire alors qu'a une personne, elle en soit moins Juge pour cela ; puis qu'absolument, Tout homme à qui on persuade quelque chose, est toûjours Juge de la chose qu'on lui veut persuader. Il en est de même encore du *Genre Judiciaire*, & cela generalement, soit qu'il s'agisse de se deffendre contre une Partie, ou de traiter quelque sujet inventé, vû qu'alors il n'est pas moins necessaire de bien établir son opinion & de refuter les raisons contraires, que si effectivement on avoit un Adversaire en tête. Enfin il en est de même à l'égard du *Genre Démonstratif* & des discours qui ne sont faits que pour louer, ou blâmer : car quoi qu'ici l'Auditeur n'ait aucun intérêt à tout ce qui se dit, & qu'il n'écoute que pour son plaisir ; le discours néanmoins qu'il entend est toûjours conceu de sorte qu'il semble alors que l'Orateur lui parle comme à son Juge.

Après tout néanmoins touchant l'Auditeur on peut dire, Qu'à proprement parler il n'y a de Juge que celui qui connoît des matieres civiles qui sont en contestation, & sur lesquelles il faut qu'il prononce ; puis que ce n'est que dans le Barreau & aux Assemblées où se font les déliberations que les choses sont examinées de près, & où l'on cherche à connoitre la verité.

ET d'autant Qu'en ces deux rencontres, mais fur tout quand il s'agit de déliberer, il eſt très-important à l'Orateur de paſſer pour honnête homme, & qu'il ne ſauroit donner cette opinion-là de lui qu'en faiſant paroitre des mœurs conformes à celles de l'Etat dans lequel il parle: Pour cela donc, en traitant du Genre Déliberatif, il a auſſi été traité des mœurs qui conviennent à châque Etat; de ſorte qu'à préſent on ne peut plus douter, ni de la maniere, ni des moyens qui doivent être employez pour donner bonne opinion de ſoi, & faire paroitre à l'Auditeur des mœurs qui lui agréent.

ET d'autant encore que châque Genre a un but & une Fin à part qu'il ſe propoſe, & qu'il a été donné des Lieux particuliers où ſe trouvent récueillies toutes les opinions & les propoſitions dont les Orateurs ſe ſervent & apportent toûjours pour preuve; ſoit qu'ils plaident, qu'ils louent, ou qu'ils déliberent; Enfin parce que tout ce qui regarde les Mœurs de châcun & l'adreſſe de les faire éclater dans le discours, a été ſuffiſamment expliqué; il ne nous reste plus qu'à parler des matieres & des Lieux qui ſont communs à tous les Genres.

Lieu touchant la Poſſibilité.

A L'égard du premier Lieu qui examine ce qui eſt *Poſſible* ou *Impoſſible*: il eſt certain Qu'il n'y a point d'Orateur qui ſe puiſſe paſſer des preuves qui font connoitre ſi une choſe eſt poſſible ou non. Les uns, comme ceux qui plaident, ayant toujours beſoin de montrer Que telle choſe eſt arrivée, ou a été

faite

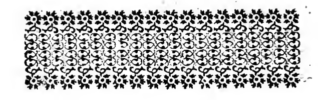
faite ; Les autres, comme ceux qui déliberent, ayant à faire voir Que telle chose se fera, ou arrivera infailliblement.

Lieu du Plus & du Moins.

A L'égard encore du second Lieu, qui est pour examiner, Si une Affaire est *Considerable*, ou *de peu d'importance*, il est certain que la matiere n'en est pas moins commune ni moins necessaire à tous les Genres, que la precedente : Car tout Orateur, soit Qu'il persuade ou dissuade ; Qu'il accuse ou deffende, Qu'il louë ou blâme, se sert toûjours d'Amplification, tantôt agrandissant une chose, & tantôt la faisant paroitre plus petite qu'elle n'est.

Au reste après que ces matieres-ici auront été expliquées ; nous tâcherons ensuite de traiter *des Enthymêmes en commun*, & *des Exemples* ; afin que passant au reste, il ne manque rien au dessein que nous nous sommes proposez dès le commencement, & que nous nous aquitions de nôtre promesse.

OR quant à ces deux Lieux communs dont nous venons de parler, il faut savoir Que celui de l'Amplification est plus necessaire au Genre Démonstratif, ainsi qu'il a déja été remarqué ailleurs. A l'égard de l'autre, comme il a deux parties, & qu'il embrasse deux tems, le *Passé* & l'*Avenir* ; La partie qui fournit des preuves pour connoitre *Si une chose s'est passée ou non* ? est plus propre au Genre Judiciaire ; l'autre qui donne des conjectures pour l'Avenir, & qui fait connoitre *Si une chose arrivera ou n'arrivera pas* ? celle-là sert davantage au Genre Déliberatif & lui est plus utile. CHA-



CHAPITRE XIX.

Lieux pour connoitre si une chose est Possible ou Impossible.

PARLONS premierement de ce qui est *Possible* ou *Impossible.* Pour prouver qu'une chose est possible, on raisonnera ainsi,

I. *Que de deux choses Contraires, si l'une peut être, ou être faite, l'autre aura la même possibilité.*

Par exemple, si un homme a pû revenir en santé, il a pû être malade; puis que telle est la nature des Contraires, Que même, en qualité de Contraires, un sujet qui est en puissance de recevoir l'un, est toûjours en puissance de recevoir l'autre.

Et tout de même,

II. *Que de deux choses Semblables, si l'une est possible, l'autre aussi le sera.*

De plus ce raisonnement aura lieu,

III. *Que si ce qui est plus difficile à faire, peut être fait; le plus facile aussi se pourra faire.*

On soûtiendra encore,

IV. *Que si on peut faire une chose fort bonne, ou fort belle; on pourra aussi la faire simplement,*

vû qu'il est plus facile de faire une simple Maison que d'en faire une belle.

Cette

Cette conséquence encore sera bonne,

Que si le commencement d'une chose se peut faire, aussi se pourra faire la fin;

attendu que ce qui est du tout impossible ne sauroit ni jamais être, ni jamais commencer; Par exemple, Que pour le diametre d'un Quarré on puisse trouver une mesure qui lui soit commune avec les côtez du même Quarré, c'est ce qui ne se fait jamais & qui jamais ne se fera.

Et tout de même au contraire,

VI. *Que si la fin d'une chose se peut faire, aussi se pourra faire le commencement;*

parce que rien ne se fait au monde sans commencer par quelque chose.

On pourra encore inferer,

VII. *Que si une chose, qui, dans l'ordre de l'être ou de la Generation, est posterieure à une autre, se peut faire; aussi se pourra la premiere.*

Par exemple, *Si l'Homme peut être, l'Enfant peut être*; à cause qu'on ne sauroit arriver à l'âge d'Homme, sans passer par l'enfance. Et reciproquement, *Si l'Enfant peut être, l'Homme peut être*; puis que l'Enfance est le commencement pour arriver à cet âge de perfection.

On mettra encore au nombre des choses possibles,

VIII. *Celles que nous aimons naturellement, & que nous souhaitons avoir,*

vû que d'ordinaire personne n'aime, ni ne désire ce qui est impossible.

Il sera vrai encore,

IX. *Qu'une chose pourra être ou se faire, qui sert d'objet à quelque Art ou à quelque Science.*

De plus une chose sera toûjours faisable à nôtre égard, Si

X. *Si ceux en qui reside l'adresse & le pouvoir de la faire, sont personnes que nous puissions contraindre à cela, ou du moins les y engager par nôtre persuasion.*

Or pour être en cet état il faut, ou que nous ayons avantage sur eux pour l'esprit, ou qu'ils dépendent de nous, ou soient de nos amis.

Il y aura lieu encore de soûtenir,

XI. *Que si une chose peut être faite en ses parties, elle pourra aussi l'être en son total; & si en son total, pareillement en ses parties.*

Car sans doute si on peut bien faire l'empeigne, le quartier, & la semelle d'un soulier, on pourra bien faire aussi une paire de souliers; Et si on peut faire une paire de souliers, on pourra faire en particulier la semelle, le quartier & l'empeigne.

On soutiendra encore,

XII. *Que si le Genre d'une chose se peut faire, aussi se pourra faire l'Espèce; & si l'Espèce, le Genre.*

Par exemple, si on peut faire un Navire, on pourra faire une Galere; & si une Galere, un Navire.

Ce raisonnement encore peut servir,

XIII. *Que, de deux choses Relatives & qui se regardent respectivement, si l'une peut être, l'autre peut être aussi.*

Par exemple, si le Double de quelque chose se peut faire, aussi se pourra faire la Moitié; Et si la Moitié, le Double tout de même.

Cette consequence sera encore bonne,

XIV. *Que si une chose se peut faire sans art, ou sans préparatif; à plus forte raison quand on y employera beaucoup d'art & de soin.*

De-

De-là vient qu'AGATHON a dit,

On voit beaucoup d'effets arriver par hazard;
Mais pour le Néceſſaire, on a recours à l'Art.

On pourra encore raiſonner ainſi,

Que ſi une choſe peut être faite par des perſonnes ou beaucoup inferieures, ou qui n'ont ni adreſſe ni jugement à comparaiſon d'autres; à plus forte raiſon le pourra-t-elle être par ceux qui ſeront à conſiderer tout au contraire. XV.

Et c'eſt en ce ſens-là qu'ISOCRATE diſoit; *Qu'il eut été bien étrange qu'un homme comme* Euthyme *eût pû apprendre une choſe, & que lui n'eût pas été capable de l'inventer.*

POUR prouver qu'une choſe eſt *Impoſſible*, il ne faut que prendre le contraire de ce que nous venons de dire.

Pour ſavoir ſi une choſe a été faite ou non.

A L'Egard du *Paſſé*, & de ſavoir, *Si une choſe aura été faite, ou non.* Voici comme on peut raiſonner: Premierement,

I. *Que ſi une choſe, qui naturellement n'eſt pas ſi faiſable qu'une autre, a pû être faite; ſans doute la plus faiſable l'aura auſſi été.*

On pourra encore tirer cette conſéquence,

II. *Que ſi ce qui n'a accoûtumé de ſe faire qu'après quelque autre choſe, à été fait; ce qui ſe fait toûjours auparavant, l'aura été auſſi.*

Par

Par exemple, il eſt vrai de dire, Que quiconque a oublié une choſe qu'il ſavoit, il l'avoit appriſe autrefois.

Et tout de même on ſoûtiendra,

III. *Que ſi quelqu'un a voulu faire une choſe, & qu'il l'ait pû faire, infailliblement il l'a faite;*

puis que, quand on peut quelque choſe & qu'on la veut faire, jamais on n'y manque; n'y ayant rien alors qui en empêche.

Il en ſera de même,

IV. *Si une perſonne a voulu faire une choſe, & que rien ne l'en ait empêchée au dehors.*

Et encore,

V. *Si pouvant la faire, elle s'eſt miſe en colere pour cela.*

Comme auſſi,

VI. *Si elle l'a deſirée, & qu'elle l'ait pû faire;* Vû que d'ordinaire les hommes ſe portent aux choſes qu'ils deſirent, quand ils le peuvent; Les vicieux, parce que la paſſion les emporte; Les gens de bien, parce qu'ils ſe plaiſent à faire de bonnes actions & que c'eſt tout leur contentement.

On pourra encore prétendre qu'une choſe a été faite,

VII. *Si tout s'eſt trouvé diſpoſé pour cela, & que quelqu'un ait été tout prêt de la faire;* étant vrai-ſemblable qu'un homme qui ſe prepare à faire une choſe ne change pas de deſſein.

Il y aura lieu d'en dire autant de toute autre choſe,

VIII. *Si ce qui de ſa nature ſe doit faire auparavant, ou à cauſe d'elle, a été fait.*

Par exemple, S'il a éclairé, on peut dire Qu'il a tonné; Et ſi quelqu'un s'eſt efforcé de

faire

faire quelque chose, cela a été fait assûrément.

Et tout au contraire,

Que si des choses, qui ne se doivent faire qu'après une autre, ont été faites, ou celles pour qui ces choses-là se font toûjours ; tout ce qui se fait auparavant ou à l'occasion de celle-ci, l'aura aussi été. IX.

Par exemple, S'il a tonné, on peut dire Qu'il a éclairé ; Et tout de même, Si quelqu'un a fait une chose, on peut assûrer Qu'il ne l'a pas faite sans auparavant s'en être mis en peine, ni avoir fait son possible pour en venir à bout.

Au reste touchant la qualité de toutes les propositions que je viens d'apporter, il faut savoir Qu'il n'y en a qu'une partie qui Prouve nécessairement, & que l'autre est purement probable.

POUR connoitre *Si une chose n'a pas été faite*, l'on voit Qu'il n'y a qu'à prendre le contraire de ce qui vient d'être dit.

Pour connoitre quand une chose arrivera.

A L'égard de l'*avenir*, les conjectures qu'on en doit tirer sont fondées sur les mêmes Propositions que nous venons d'apporter. Car enfin il sera vrai d'assûrer,

Que si un homme a la volonté de faire une chose & qu'il la puisse faire, il la fera assûrément. I.

Comme aussi qu'il la fera,

S'il la desire, & que la colere jointe au pouvoir, ou son interêt l'y portent. II.

Et tout de même on tiendra pour chose faite,

Tout

Tout ce qui sera sur le point de se faire, ou dans l'acheminement;

Parce que d'ordinaire les choses qui sont en tel état se font bien plûtôt que celles qui n'y sont pas; comme devant arriver, & les autres, non.

Il en faudra dire autant,

IV. *De tout ce qui n'a accoûtumé de se faire qu'après certaines choses, si ce qui se fait auparavant l'est déja;*

Par exemple, si le Tems est couvert, vraisemblablement il pleuvra.

Enfin cette conséquence sera bonne,

V. *Que si une chose qui ne se fait jamais qu'à cause d'une autre, est faite; apparemment celle pour qui elle est faite, se fera aussi.*

Par exemple, Si le fondement d'une Maison est déja fait, sans doute la Maison ne tardera guères à être faite.

Lieu Commun du Plus & du Moins.

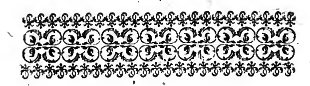
POUR ce qui est de la *Grandeur* d'une chose, & de la *Petitesse*; De ce que nous appellons *Plus grand* ou *Plus petit*; Et enfin de tout ce qui a la qualité de *Petit* ou de *Grand*; c'est une matiere qui maintenant n'a pas besoin d'être éclaircie après ce qui a été dit; puis que dans le Genre Déliberatif il a été donné des Lieux, non seulement pour juger de l'importance & de la grandeur de quelque Bien que ce soit, mais encore de tous ceux qui comparez a d'autres doivent être rejettez comme moindres, ou préferez comme plus considerables. Or cela étant, & de plus Puis que châque Genre se propose toûjours pour but un certain Bien, par exemple, ou ce qui est *Utile*, ou ce qui est *Juste* ou

ou ce qui est *Honnête* ; l'on voit manifestement Que quelque sujet qu'on ait à traiter où il faille user d'Amplification, on ne doit point consulter d'autres Lieux que ceux que nous avons donnez ; Car de vouloir chercher quelque chose au-delà, & de prétendre encherir sur ce qui a été dit de la Grandeur en général, & de tout ce qui peut faire considerer un Bien plus qu'un autre ; ce seroit parler en l'air & se donner de la peine inutilement, attendu que pour l'usage il vaut beaucoup mieux s'attacher à son sujet, & se restraindre au particulier, que de recourir au général.

DONC pour connoitre Si une chose est Possible, ou Impossible ; Si elle a été faite, ou non ? Si elle arrivera, ou n'arrivera pas ? De plus pour savoir en quoi consiste la grandeur d'une chose & sa Petitesse, ce que nous avons dit suffit.



CHA-



CHAPITRE XX.

De l'Exemple.



Près avoir traité des Preuves qui regardent châque Genre separément, il ne reste plus qu'à parler de celles qui sont communes à tous les Genres ensemble.

Or de ces Preuves-là qui sont générales il y en a deux; l'*Enthymême* & l'*Exemple*: Car pour la *Sentence*, comme ce n'est qu'une partie de l'Enthymême, elle n'est point à mettre au rang des Preuves. Parlons donc premierement de l'Exemple; puis que l'Exemple est semblable à l'Induction, & que l'Induction en est le commencement.

Ses Espèces.

L'*Exemple* donc comprend deux Espèces. La premiere est lors qu'on allegue pour preuve des choses qui véritablement sont arrivées. La seconde, quand on a recours à la fiction & qu'on en invente; Et celle-ci est encore de deux sortes: l'une s'appelle *Parabole*, & l'autre *Fable*, telles qu'en a fait Esope, & que sont *les Fables Africaines*.

Voici à peu près de quelle façon doit être un

un *Exemple*, comme si donc quelqu'un avoit à prouver aux GRECS, *Qu'il est de leur interêt de s'opposer aux desseins du Roi de* Perse *& d'empêcher qu'il ne se rende maître de* l'EGYPTE, premierement il montreroit, *Que* Darius *ne voulut point attaquer la* Gréce, *qu'auparavant il n'eût assujetti l'*Egypte, *& que si-tôt qu'elle fut à lui, en même tems il tourna ses armes contre les* GRECS. Il diroit la même chose de XERXE'S, *Que ce Prince n'osa rien entreprendre contre les* Grecs, *qu'il n'eût l'*Egypte, *& ne l'eut pas si-tôt qu'il passa en* Grece *avec une puissante Armée; de sorte*, ajoûteroit-il, *Qu'il ne faut point douter que celui-ci n'en fasse autant, si une fois il peut venir à bout de son dessein. Ainsi, Messieurs, c'est ce qu'il ne faut point souffrir.*

La Parabole.

LA *Parabole* est cette maniere de prouver dont *Socrate* se servoit si ordinairement. Comme si quelqu'un avoit à montrer *Qu'on ne doit pas tirer les Magistrats au sort*, Il diroit, *Que faire telle chose est tout de même que si un homme qui auroit affaire d'Athletes, au lieu de choisir les plus excellens, faisoit tirer au sort & prenoit les premiers venus.* Ou encore il pourroit dire, *Que c'est la même chose, que si un Maître de Navire ayant besoin de Pilote, pour en avoir un, faisoit tirer ses Matelots à qui le seroit; comme si c'étoit-là ce qu'il faudroit faire & non pas choisir un habile homme & le plus entendu à conduire un Vaisseau.*

La Fable.

ON peut juger de la *Fable*, par celle de *Stesichore* contre *Phalaris*, ou de cette autre d'*Esope* pour un Magistrat. Voici celle de *Stesichore*. *Stesichore* voyant que les *Himeriens* non seulement avoient élû *Phalaris* pour leur Général avec plein pouvoir, mais encore qu'ils étoient tout prêts de lui donner des Gardes pour sa personne ; après leur avoir remontré la faute qu'ils faisoient, il ajoûta cette Fable :

Autrefois, dit-il, *le Cheval avoit un Pré qui étoit à lui seul, le Cerf un jour y étant entré & gâtant tout le foin, il vient trouver l'Homme, & lui propose S'il n'y auroit pas moyen, se joignant ensemble, de faire repentir le Cerf de ce qu'il avoit fait. L'Homme répondit Qu'oui ; pourvû qu'il voulût souffrir un mords & permettre qu'il montât sur lui l'arc à la main & des fléches pour tirer. Ceci accordé, il arriva Qu'au lieu de punir le Cerf, le Cheval se vit assujetti & contraint depuis de servir l'Homme. Messieurs les* HIMERIENS, ajoûta STESICHORE, *prenez garde Qu'en voulant vous vanger de vos Ennemis, il ne vous en prenne comme au Cheval: Vous avez déja un mords, ayant élu un Général avec plein pouvoir ; que si avec cela vous lui donnez des Gardes, & lui permettez de monter sur vous, sâchez Que c'est fait de vôtre liberté, & qu'il faudra que vous reconnoissiez* Phalaris *pour vôtre Maître.*

Esope aussi étant à *Samos*, où il avoit à deffendre un des premiers Magistrats de l'Isle qu'on vouloit condamner à mort pour ses concussions, se servit de cette Fable:

Un Renard, dit-il, *traversant une Riviere tomba dans une fosse, d'où ne se pouvant tirer, il y demeura fort long-tems à beaucoup souffrir, certaines Mouches fâcheuses s'étant attachées à lui qui le piquoient de tous côtez. Un Hérisson qui passoit par-là, le voyant en cet état, en fut touché; & lui demanda s'il ne vouloit pas bien qu'il chassât ces Mouches qui l'incommodoient: Le Renard le remercia de sa bonne volonté, & ne voulut en aucune façon qu'il lui touchât. Le Hérisson étonné en voulut savoir la raison. C'est*, dit le Renard, *que ces Mouches-ici sont déja saoules & ne me piquent presque plus; or, si tu les chassois, il en viendroit d'autres affamées qui acheveroient de succer le peu de sang qui me reste. Messieurs de* SAMOS, ajoûta ESOPE, *ce que je viens de dire du Renard, se peut dire de vous aujourd'hui: Cet homme que vous voulez condamner, tout coupable qu'il est, est à présent en un état où il ne vous fait plus guères de tort; parce qu'il est riche & comblé de biens; Que si vous le faites mourir, il en viendra d'autres à sa place qui seront pauvres; & qui, pour s'enrichir, acheveront par leurs larcins d'épuiser vôtre Epargne.*

L'Usage de la Fable & de l'Exemple.

L'OCCASION au reste où la Fable est plus de mise, & où l'on s'en peut servir avec plus de succès, est lors qu'on a à parler devant le Peuple & qu'il s'agit de deliberer sur quelque grande affaire. De plus elle a ce-

ci de bon que l'Exemple n'a pas, c'est que comme il est difficile de trouver dans l'Histoire des choses qui aient un parfait rapport avec celles qu'on doit prouver; Tout le contraire se trouve de la Fable, qui de soi est aisée à inventer; puis qu'enfin pour feindre une Fable, il ne faut point s'y prendre autrement que pour feindre une Parabole, tout homme étant capable d'y réüssir qui saura connoître en quoi consiste une Ressemblance, ce qui n'est pas difficile à quiconque est un peu versé dans la Philosophie.

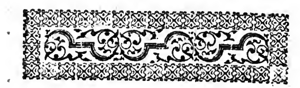
Il est donc constant que la Fable est plus aisée à trouver que l'Exemple; mais aussi l'Exemple la surpasse en ce point, Que les Preuves comme les siennes, qui sont fondées sur la verité de l'Histoire & qui alleguent des évenemens certains, sont d'un plus grand effet dans les Deliberations, & beaucoup plus propres à persuader; & cela à cause de la grande ressemblance qui se remarque dans la plûpart des choses qui arrivent, en sorte qu'on peut dire, Que le Passé d'ordinaire est un préjugé de l'Avenir, & que rien presque ne se fait que comme il s'est fait autrefois.

Ce qui est à observer touchant l'usage des Exemples, c'est que si l'on n'a point d'Enthymêmes pour sa preuve, mais des Exemples simplement; alors il s'en faudra servir au lieu d'Enthymêmes, & les faire valoir comme si c'étoient autant de Démonstrations & de preuves convainquantes. Que si l'on a des Enthymêmes, pour lors les Exemples leur doivent ceder la place & être mis après comme de simples Témoignages, afin de confirmer ce qui aura été établi: car de les mettre devant, il y auroit cela de mal, Qu'il sem-

sembleroit que ce fût une Induction; ce qu'il faut éviter avec d'autant plus de soin Que l'Induction n'est point propre à la Rhetorique, n'y pouvant être employée que rarement: Or cet Inconvenient n'arrivera pas, si l'on fait préceder les Enthymêmes, & que les Exemples soient mis après; étant, comme j'ai dit, pour servir simplement de Témoignage, & confirmer ce qui aura été prouvé; ce qu'on ne peut pas dire être une chose inutile, puis que le Témoignage est une preuve qu'on admet par tout & qu'il n'y a point de rencontre où un Témoin ne soit écouté. Ajoûtez à cela, Que si l'on mettoit les Exemples les premiers, on seroit obligé d'en apporter plusieurs; au lieu qu'étant après, un seul suffit; car enfin le Témoignage est considérable à ce point, que pourvû qu'il vienne d'une personne croyable, un seul même n'est pas de petite autorité.

Voilà pour ce qui regarde l'Exemple & ses espèces; Et de plus l'occasion & la maniere avec laquelle il s'en faut servir.





CHAPITRE XXI.

Des Sentences.



UANT à l'uſage *des Sentences* ; nous n'aurons pas plûtôt fait ſavoir ce que c'eſt que Sentence & donné ſa définition, qu'il ſera aiſé de connoître, non ſeulement Sur quelles matiéres elles s'appliquent, & en quel tems il s'en faut ſervir ; mais encore Quelles ſont les perſonnes à qui il eſt bien-ſéant de les employer dans le diſcours.

La Sentence donc proprement eſt *Une certaine maniere de dire les choſes affirmativement & en forme de verité*; non pas en particulier, comme de faire ſavoir *Quel homme c'eſt qu'*IPHICRATE ? mais en général ; & encore faut-il diſtinguer, puis qu'enfin cela ne ſe doit pas entendre de toutes ſortes de matieres en général, comme de dire, *Que tout ce qui eſt droit eſt contraire à ce qui eſt courbé*, mais ſimplement des choſes qui regardent les actions de la vie, & que les Hommes ſe propoſent dans tous leurs deſſeins, comme à fuïr, ou à rechercher. Or parce que tous les Enthymêmes presque ſont autant de Syllogiſmes qui s'appliquent ſur telles matieres ; il s'enſuit Que toutes les Concluſions des Enthymêmes, & les Propoſitions qui leur ſervent

vent de fondement, la forme du Syllogisme en étant separée, seront autant de Sentences; par exemple qui diroit ainsi:

L'Homme bien avisé qui se voit des enfans,
Doit empêcher sur tout qu'ils ne soient trop savans.

Euripid. in Medea.

Cela sans doute est une Sentence toute pure. Que si l'on vient à ajoûter la raison, & montrer pourquoi telle chose se doit faire; alors le tout pris ensemble sera un Enthymême; Par exemple,

Outre qu'ils sont oisifs tout le tems de leur vie,
De tout le monde encore ils s'attirent l'envie.

Il en sera de même du Vers qui suit,

Personne absolument ne se peut dire heureux. Euripid. in Hecub.

Et encore de cet autre,

Il n'est point d'homme libre en sa condition. Ibid.

Parce qu'à en demeurer là c'est une Sentence, mais y ajoûtant la suite, alors c'est un Enthymême: Par exemple,

Car chácun obéit à quelque passion,
Esclave de l'Argent, ou bien de la Fortune.

Qu'il y a plusieurs sortes de Sentences.

Que si la Sentence est ce que nous venons de dire, il s'ensuit Qu'il y en aura de quatre sortes, puis qu'il s'en trouve Qu'on ne sauroit alleguer *sans Preuves & sans donner une raison*; & d'autres Qu'on allegue *toutes seules sans rien ajoûter.*

Toutes les Sentences qui tiennent du Paradoxe, c'est-à-dire qui avancent quelque chose de contraire à l'Opinion commune, ou qu'on peut revoquer en doute; celles-là ont toûjours besoin de preuve & d'une raison.

Pour les autres qui ne contiennent rien de ſemblable & qui ne ſoit conforme au ſentiment de tout le monde, elles s'alleguent toutes ſeules, & n'ont que faire de preuve.

Or ces dernieres-ici ſont differentes entr'elles; car il faut de néceſſité *Qu'elles n'aient pas beſoin de preuve* pour deux raiſons, ou parce qu'elles avancent des choſes dont l'Auditeur étoit déja perſuadé & qu'il connoiſſoit auparavant; comme ſi quelqu'un venoit à dire,

Le plus grand avantage qu'un homme puiſſe avoir au mondë, c'eſt de ſe bien porter & d'avoir la ſanté;

car ſans doute il y a peu de gens à qui ceci ne paroiſſe vrai: Ou bien enfin *Elles n'ont que faire de preuve*, à cauſe qu'elles ſont ſi claires, qu'il ne faut qu'être attentif quand on les prononce pour en demeurer d'accord; comme celle-ci,

Ce n'eſt point bien aimer, que d'aimer pour un tems.

Les Sentences qu'on ne ſauroit alleguer ſans donner une raiſon, ſont auſſi de plus d'une ſorte; attendu qu'il y en a *qui ſont partie d'Enthyméme*; par exemple celle que nous avons déja alleguée,

L'homme bien aviſé qui ſe voit des enfans.

Et d'autres *qui valent preſque autant qu'un Enthyméme & qui n'en ſont point partie*; Et celles-là ſans difficulté ſont les plus eſtimées, à cauſe qu'elles contiennent la raiſon de ce qu'elles avancent, comme il ſe peut voir en la ſuivante,

Mortel, ne garde point une haine immortelle.

Car de dire ſeulement, *Qu'il ne faut pas toûjours garder ſa colere*, c'eſt une ſentence toute ſim-

simple; mais d'y ajoûter le mot de *Mortel*, pour lors cela augmente le sens & montre pourquoi la chose ne doit point être faite. En voici une pareille,

Il ne faut pas qu'une personne qui est sujette à la mort ait l'insolence d'aspirer à l'immortalité, ni qu'elle porte ses pensées aux choses qui sont tout-à-fait au dessus d'elle.

Par ce que nous venons de dire il se voit, non seulement Combien il y a d'espèces de Sentences, mais encore Quelle est la maniere de s'en servir. Car premierement pour celles qui sont douteuses ou paradoxes; il est certain Que jamais on ne les doit alleguer toutes seules & sans donner une raison; ce qui se peut faire en deux façons; Ou plaçant la raison devant, & se servant de la Sentence après en forme de conclusion; comme si quelqu'un venoit à dire ainsi,

Quant à moi, puis que je reconnois qu'il ne faut ni s'exposer à l'envie, ni vivre dans l'oisiveté; pour cela je soûtiens qu'on doit laisser là les Sciences, & ne s'y point amuser.

Ou tout au contraire cela se fait en mettant la Sentence devant, & la Raison après.

Pour les autres Sentences qui n'avancent rien d'extraordinaire ni de paradoxe, mais qui ont ce défaut-là seulement de n'être pas assez claires; il ne faudra pas manquer non plus en les alleguant d'apporter une raison, néanmoins avec adresse & d'une façon un peu fine; Et pour cela il sera bon d'imiter les *Lacedemoniens* dans leur maniere de dire les choses, Ou bien de se faire entendre en termes couverts & par énigme, à peu près comme fit *Stesichore* pour detourner les *Lo-*

crois de faire injure à leurs voisins; car voici de quelle façon il s'y prit:

Messieurs, leur dit-il, *Il n'y a pas lieu de faire tant les mauvais, ni d'attaquer personne;* de crainte qu'enfin les Cigales ne fussent contraintes de chanter à terre.*

L'Usage des Sentences.

APRE'S tout il ne faut pas penser Qu'il soit libre à tout le monde d'user de Sentences, attendu que cela n'appartient qu'aux personnes d'âge, & encore faut-il que ce soit sur des matieres qu'ils connoissent & où ils soient experimentez. Et de vrai, il n'y a rien de si indécent que de voir un jeune homme, & tout autre à qui l'âge ne donne aucune autorité, se mêler de dire des Sentences; & tout de même de faire application de Fables: Comme il n'y a rien de plus sot ni de plus impertinent, que d'en apporter sur des matieres où on est tout-à-fait nouveau & sans experience: ce que font assez voir les Villageois, qui entr'autres sont grands forgeurs de Sentences & en disent à tout propos.

Une seconde observation à faire touchant les Sentences, c'est que jamais on ne doit énoncer en termes généraux une chose particuliere; si ce n'est dans une plainte, ou quand il s'agit d'exagerer quelque crime; & pour lors il faudra que cela se fasse d'abord, ou après que la chose aura été prouvée.

Ce

* C'est-à-dire de crainte que faisant la guerre & ayant du pire, vôtre Païs ne soit si bien ravagé qu'il n'y reste pas seulement un buisson; & ainsi que les Cigales, qui aiment les buissons, ne soient contraintes de chanter à terre.

Ce qui doit être sû encore touchant les Sentences, c'est qu'on se peut servir des plus triviales & des plus communes, pourvû qu'elles soient utiles & fassent au sujet; car même d'être communes, c'est ce qui fera qu'elles en seront mieux reçuës, puis qu'on les prendra pour des veritez approuvées de tout le monde: Par exemple, un Capitaine qui auroit à attaquer les ennemis, n'ayant auparavant ni consulté les Augures, ni fait de sacrifices; pour ôter les scrupules de ses soldats & les encourager à bien faire, pourroit alleguer ce vers qui est si commun,

Defendre son Païs est un très-bon augure. HOM. *Il.* 12.

Un autre aussi qui voudroit combattre des ennemis plus forts que lui & en plus grand nombre, n'auroit qu'à dire à ses soldats, pour leur donner du cœur, *Les armes sont journalieres.*

Il en seroit de même d'un homme qui voudroit faire mourir les enfans de ses ennemis quoi qu'innocens & qu'ils ne lui eussent jamais fait de tort; car, pour trouver quelque prétexte à sa cruauté, il pourroit alleguer ce vers qui a passé en Proverbe,

Sot qui tuant le pere épargne les enfans.

Outre ces differentes sortes de Sentences que nous avons remarquées, il se trouve encore certains Proverbes qui sont de véritables Sentences, & dont on se peut servir en cette qualité. Par exemple, celui qui se dit communément à l'occasion des mauvais voisins, * *Voisinage d'*Athenien.

OR non seulement on se pourra servir des Sentences les plus communes & les plus tri-

* A' cause que les *Atheniens* chasserent ceux de *Samos* de leur Isle.

triviales, mais encore quelquefois il sera permis de les choquer & d'en alleguer de contraires ; à la verité il faudra bien prendre garde de le faire à propos, puis que cela n'a lieu que dans la passion, ou quand on cherche à paroître honnête homme en apportant de meilleurs sentimens que les autres. Au reste j'appelle Sentences proverbiales celles-ci,

Connoi-toi toi-même,
Rien de trop, & ainsi du reste.

Voici un exemple de ce qui se pourroit dire dans la passion. Comme si donc quelqu'un étoit en colere, il pourroit soutenir contre cette premiere Sentence que nous venons d'alleguer,

Qu'absolument il est faux de croire qu'il se faille connoitre soi-même, car, diroit-il, *si cela étoit, & que celui-ci* (en designant une certaine personne) *se fût bien connu, jamais il n'eut eu la hardiesse de demander la conduite de l'Armée qu'il commande à present.*

Pour ce qui est de donner bonne opinion de soi & de faire paroître de meilleurs sentimens que ceux qu'on a d'ordinaire, c'est comme si quelqu'un venoit à dire contre ce qui s'allegue communément de l'Amitié,

Qu'il faut aimer comme si quelque jour l'on devoit haïr. Mais bien plûtôt, diroit-il, *doit-on haïr comme si quelque jour l'on devoit aimer.*

Après tout quand on en viendra-là, il faut bien prendre garde à l'expression, afin de faire paroître que c'est du cœur qu'on parle & qu'on est persuadé de ce qu'on dit; autrement on seroit obligé d'apporter une raison & de faire savoir pourquoi? Par exemple de cette sorte,

Qui

Oui, Messieurs, j'avouë Qu'on doit aimer, mais non pas de la façon qu'il se dit d'ordinaire, Comme si quelque jour l'on devoit haïr; *Mais bien plûtôt comme si l'on devoit toûjours aimer; car sans doute aimer de l'autre sorte, est plûtôt aimer en Traitre, qu'aimer veritablement.*

Ou bien encore cela se pourroit dire ainsi,

Pour moi je ne saurois approuver ce qu'on dit d'ordinaire de l'Amitié, Qu'il faut aimer comme si quelque jour l'on devoit haïr; *Car tant s'en faut que cela soit, que je soutiens au contraire, Qu'un veritable Ami doit aimer son Ami avec la même tendresse, que si leur amitié devoit durer éternellement.*

Il pourroit aussi choquer l'autre Proverbe de la même sorte,

Tant s'en faut, diroit-il, *qu'on puisse assûrer* Qu'on ne doit rien faire de trop, & que l'excès est à condamner en tout, *Que je soûtiens au contraire, Qu'on ne sauroit jamais trop haïr les Méchans.*

L'avantage qu'apportent les Sentences.

Au reste, à bien considerer les Sentences, il s'y trouve deux avantages qui ne sont pas petits, pour faire valoir un Discours. Le premier vient de la sote vanité de l'Auditeur, qui est ravi quand disant une chose en général on vient à faire paroître Qu'on est de même opinion que lui touchant certaines choses dont il est persuadé. Mais sans doute que ce que je dis sera plus clair en l'expliquant d'une autre façon; Outre que par même moyen on saura com-

ment il se faut prendre à chercher des Sentences & à les trouver.

Donc, comme nous avons fait voir, la Sentence proprement est *Une sorte d'Enonciation ou maniere de s'exprimer, qui prononce absolument & dit les choses en general.* De plus nous avons remarqué, Qu'il n'y a rien qui donne davantage de joie à l'Auditeur, que quand il entend prononcer en général sur les choses qu'il croit vraies dans le particulier, & dont il a formé une opinion. Par exemple, si quelqu'un avoit de mauvais voisins, ou des enfans desobéissans; sans doute qu'il prêteroit volontiers l'oreille à quiconque viendroit à dire,

Qu'il n'y a rien de si importun que du voisinage;

Ou bien,

Que c'est la plus sote chose du monde d'avoir des enfans.

De-là il s'ensuit Que le veritable secret de trouver des Sentences, c'est de tâcher à découvrir les sentimens de ses Auditeurs, & les opinions particulieres dont ils sont prévenus; & quand on l'aura découvert, de faire après des maximes générales de ces opinions-là particulieres, & les alleguer comme si elles étoient vraies absolument. Voilà un des avantages qu'apportent avec soi les Sentences quand on sait bien s'en servir.

Un autre avantage encore qui s'y rencontre, mais beaucoup plus considerable que celui-ci, est que dans le discours elles laissent après elles un certain caractère des mœurs de celui qui parle, & font juger Quel il est. Ce caractère au reste est visible dans le discours, toutes les fois que l'Orateur donne à connoitre ses propres maximes, & les actions

que

que dans sa vie il propose de faire plûtôt que d'autres ; or est-il que c'est principalement ce que font voir les Sentences ; puisque tout homme qui dit une Sentence, en la disant ne fait rien davantage Que de prononcer en général sur les choses qui regardent notre choix dans la conduite de la vie, & que nous nous proposons de faire ou de ne pas faire. D'où il s'ensuit, Que si les Sentences qu'on apporte sont loüables pour le sentiment & tiennent des bonnes maximes, alors elles font paroître celui qui parle, homme de bien, & en donnent bonne opinion.

VOILA ce que nous avions à dire touchant la Sentence, non seulement afin de connoitre Quelle est sa nature, & Combien il s'en trouve d'espèces ; mais encore pour savoir Comment il s'en faut servir, & à quoi elle est utile.



CHA-



CHAPITRE XXII.

Des Enthymêmes en général.

PARLONS maintenant des Enthymêmes en général, & de la methode dont il se faut servir pour les trouver; Après cela nous donnerons les Lieux d'où ils se tirent; car ce sont matieres differentes, & qui doivent être traitées separément.

Au reste Que l'Enthymême ne soit une sorte de Syllogisme, non seulement c'est ce qui a déja été montré; mais encore nous avons remarqué de quelle façon la qualité de Syllogisme lui convient, & même en quoi il est different des a tres Syllogismes de la Dialectique. Car l'Enthymême a cela de particulier, Que jamais ses preuves ne veulent être tirées de loin; Non plus que pour venir à sa conclusion il ne faut pas énoncer toutes ses propositions, ni dire tout ce qui se pourroit dire; Le premier pour être obscur, à cause de sa longueur & de la suite d'Argumens qu'il traîne après soi; Et l'autre importun, pour dire des choses que tout le monde sait, & qui sont claires d'elles-mêmes. Aussi est-ce la raison pourquoi d'ordinaire nous voyons Que les personnes qui n'ont aucune étude, lors qu'il s'agit de parler en public, sont plus persuasifs, ou, pour parler aux termes des Poëtes, *ont un dis-*

cours plus harmonieux & gagnent plûtôt l'oreille, que ceux qui favent une infinité de chofes & qui ont beaucoup étudié. Et ce qui en eft caufe, eft Que les Savans ont recours à l'univerfel, & fe jettent dans les Lieux communs; au lieu que les autres ne s'écartent point de leur fujet, & ne parlent que de ce qu'ils favent.

Tellement que la veritable façon de prouver en Rhetorique, n'eft pas d'alleguer toute forte de preuves, quelques probables qu'elles foient, mais fimplement celles qui font receuës & approuvées, par exemple, Ou des Juges devant qui on a à parler, Ou de ceux dont ils font estime; & cela encore pourvû qu'il paroiffe que tous font pour en demeurer d'accord, ou la plûpart.

De plus ce qui eft à obferver touchant les Enthymêmes, c'eft que non feulement leur preuve doit être fondée fur des propofitions certaines & neceffaires, mais encore fur la Vraifemblance & ce qui n'eft vrai que pour l'ordinaire.

POUR raifonner donc fur une matiere & argumenter, premierement il faut favoir, Que quelque fujet qu'on ait à traiter où il foit befoin d'employer la force des Argumens, n'importe au refte de quel endroit foient tirez tels argumens, foit qu'ils foient tirez de la Politique, ou d'ailleurs; abfolument il fera néceffaire de connoitre toutes les chofes qui appartiennent à ce Sujet-là, ou du moins la plus grande partie; car enfin fi on n'a rien, le moyen de rien prouver & de fonder aucun argument? Je dis, par exemple, comment pourrions-nous faire connoitre aux ATHENIENS, *S'il eft à propos*

pos qu'ils fassent la guerre, ou non, si nous ne savons au vrai les forces qu'ils ont; Si c'est par Mer qu'ils sont puissans, ou par terre; ou tous les deux ensemble. Et non seulement cela, mais aussi si ne savons precisément le nombre de leurs Troupes, & de leurs Vaisseaux; l'Argent qui a accoûtumé d'entrer dans leur Epargne, & tous ceux qu'ils ont pour Alliez, ou pour Ennemis; Et même encore si nous ne sommes instruits de toutes leurs Guerres; de quelle façon ils s'y sont conduits, & avec quel succès, & ainsi du reste.

Ce sera la même chose si nous avons à les *Louër*; car comment en venir à bout? Si nous ne savons ce qui se passa à la journée de *Salamine*, & à celle de *Marathon*; ce qu'ils firent en faveur des *Heraclides*, & telles autres actions remarquables: Et de fait tous ceux qui louent ne font point autrement, & n'emploient pour louer que ce qu'ils trouvent de louable dans leur sujet, soit qu'en effet la chose soit telle, ou seulement qu'elle en ait l'apparence.

C'est encore la methode de tous ceux qui *Invectivent* & *Blâment*, horsmis que la matiere qu'ils traitent est opposée; puis que leur principal soin est de voir ce qu'il y a de blâmable dans leur sujet, soit qu'en effet ce soit la verité, ou qu'il y ait lieu de le croire ainsi. Par exemple, ayant à parler contre les *Atheniens*, ils leur reprocheront leur injustice, d'avoir assujetti les autres *Grecs*, sur tout les *Æginètes* & les *Potideates*, qui s'étoient montrez si secourables à repousser l'Ennemi commun, & qui avoient fait des merveilles. Et ainsi en feront-ils de leurs autres actions qui peuvent être blâmées, &

de

de tout le reste en quoi ils paroîtront avoir failli.

La même chose encore se pratique par tous ceux qui *Défendent* ou *Accusent*; parce que jamais ils n'entreprennent d'accuser ni de défendre quelqu'un, qu'après avoir examiné en lui ce qui est capable de le faire paroitre criminel, ou de le justifier; Enfin cela est si vrai qu'il n'importe quel sujet l'on traite, puis que la chose aura lieu également, soit qu'on ait à parler des *Atheniens*, des *Lacedemoniens*, d'un Homme, d'une Divinité, en un mot de quelque matiere que ce soit: car par exemple, Qu'on ait à donner conseil à *Achille*, ou si vous voulez Qu'on ait à le louer, ou le blâmer; à l'accuser ou le défendre; il est certain qu'il ne faudra se servir d'autre chose que de ce qui se rencontre effectivement en sa personne, ou du moins qui paroit s'y rencontrer. Ainsi pour le louer ou le blâmer, il faudra voir ce qu'il a fait de glorieux, ou de blâmable en sa vie; Pour le défendre, ou l'accuser, on prendra ses plus justes actions, ou les injustices qu'il a faites; Enfin pour lui donner conseil dans quelque entreprise, on regardera Quels sont ses intérêts? afin de lui faire connoitre si ce qu'il veut entreprendre lui est avantageux ou préjudiciable. Et ce que je dis ici d'*Achille* se doit entendre de tout autre sujet; par exemple, de la Justice, qui est une vertu: car pour savoir Si en effet c'est une bonne chose, ou non? il faudra avoir recours aux qualitez qui lui sont propres, ou à la nature du Bien en général.

CELA étant donc, & puis que, par la pratique de tous ceux qui se mêlent de prou-

prouver démonstrativement une chose & par argument, de quelque façon même qu'ils s'en aquittent, soit qu'ils le fassent avec plus d'exactitude, ou plus foiblement, (car on sait qu'il n'est pas au choix de l'Orateur de prendre tout ce que bon lui semble, mais seulement ce qui se rencontre dans son sujet) puis que, dis-je, c'est une methode approuvée & suivie par tout ce qu'il y a d'Orateurs, & même si certaine, que la raison nous montre qu'il est impossible d'en user autrement, Il s'ensuit Que, pour bien traiter une matiere, il sera nécessaire premierement, ainsi qu'il a déja été remarqué dans les *Topiques*, d'examiner châque partie de son sujet, & de faire choix des preuves qui y viennent le mieux & qui sont plus à propos. Et pour ce qui est des rencontres inopinées, où on est obligé de parler sur le champ, on doit encore s'y prendre de la même sorte ; puis qu'alors il ne faudra point recourir à des preuves vagues & indeterminées, mais regarder ce qui sera au sujet, & comprendre le plus de particularitez qu'on pourra: car plus on aura de choses de cette qualité, & plus il sera facile de prouver ce qu'on aura envie de prouver; & même plus ce qu'on alleguera sera précis & approchant de son sujet, & plus les preuves seront propres, & moins communes. J'appelle *Preuves communes*, par exemple, *De louer* Achille *de ce qu'il est homme*, *De ce que sa naissance l'éleve au rang des demi-Dieux*, *De ce qu'il a été de ceux qui furent au Siege de* TROIE; parce qu'en effet toutes ces choses-là lui sont communes avec beaucoup d'autres: de sorte que qui loueroit ainsi *Achille* ne diroit pas plus à son avantage que s'il par-

parloit de *Diomede*. J'appelle au contraire *Preuves particulieres & Propres*, tout ce qui n'est arrivé à pas-un autre qu'à lui; comme *D'avoir tué* Hector *le plus vaillant des* Troyens; *D'avoir tué ce fameux* Cycnus, *qui, pour être invulnerable, empêcha lui seul toute l'Armée des* Grecs *de descendre des Vaisseaux & de mettre pied à terre;* Comme aussi *D'être venu fort jeune à cette guerre; D'y avoir persisté jusqu'à la fin, quoi qu'il fût simple Volontaire*, & telles choses semblables.

Voilà donc un des Lieux à consulter pour le choix des Enthymêmes & des argumens en général; mais un Lieu si considerable, qu'il tient le premier rang entre ceux qu'enseignent les *Topiques*.

Elemens d'Enthymêmes.

VENONS maintenant aux Elemens des Enthymêmes. Par *Element* j'entends la même chose que ce que j'entends par le mot *Lieu*: mais avant que d'en venir-là, commençons par le plus nécessaire.

Il faut donc savoir Qu'il y a deux sortes d'Enthymêmes; Les uns pour prouver *Qu'une chose est ou n'est pas;* Les autres pour *Refuter simplement*; & sont à peu près differens entr'eux, comme dans la DIALECTIQUE l'Argument qu'on appelle *Elenque* est different du *Syllogisme*.

L'Enthymême Démonstratif & qui sert à prouver, fonde toûjours ses conséquences sur des propositions qu'on a accordées & qui passent pour vraies. *L'autre* au contraire *qui Réfute*, infere toutes conséquences absurdes, & n'assemble que des propositions qui se contredisent.

Or

Or touchant ces Elemens ou Lieux d'Enthymêmes il peut dire, Que c'est une matiere épuisée & traitée à fonds, puis qu'il a été donné des Lieux presque pour toutes les choses nécessaires à châque Genre ; car enfin il n'y en a pas un qui n'ait ses propositions à part & choisies : de sorte qu'à présent, quelque preuve dont on ait affaire qui regarde la matiere des trois Genres, & quelque Enthymême qu'il faille employer, il y a des Lieux pour cela, & choisis exprès; par exemple, pour savoir *Si une chose est Bonne*, ou *Mauvaise*; *Honnête* ou *Blâmable*; *Juste* ou *Injuste*. Et non seulement il y en a pour ces matieres-ci; mais encore pour les *Mœurs*, pour les *Passions*, & pour toutes sortes d'*Habitudes*.

CE qui nous reste à faire, c'est de parler encore de tous ces Lieux-là en général; mais d'une autre façon que nous n'avons pas fait; ayant dessein, à mesure que nous les examinerons, de faire remarquer ceux qui ne sont que pour refuter, & les autres qui servent à prouver. Et non seulement ceci, mais encore de donner à connoitre tout ce qu'il y a de Lieux d'Enthymêmes faux, c'est-à-dire de ces Enthymêmes qui n'en ont que l'apparence & le nom, puis que même la qualité de Syllogisme leur manque. Et après que nous aurons montré ces choses, nous traiterons des *Solutions* ensuite, & expliquerons ce que c'est qu'*Objet* & *Instance*, avec la maniere de s'en servir pour opposer à quelque Enthymême & argument que ce soit.

CHA-



CHAPITRE XXIII.

Lieux pour les Enthymêmes veritables & qui prouvent.

Donc *Un des Lieux* propres à établir une chose par raisonnement & à fournir d'Enthymême démonstratif & qui prouve, c'est *d'Argumenter par les Contraires*; & pour lors il faudra voir si l'un des Contraires n'est point compris dans son Contraire, c'est-à-dire si l'un ne s'ensuit pas nécessairement de l'autre. Que si la raison des Contraires a lieu, l'Argument servira à celui qui prouve; Sinon il ne sera propre que pour celui qui refute. Par exemple, ce sera bien raisonné de dire, I.

Que commander à ses passions, & mener une vie reglée, est une fort bonne chose; puis qu'enfin il n'y a rien de si nuisible ni qui fasse plus de tort, que d'être attaché à son plaisir & de suivre aveuglément ses passions.

Ou bien encore, comme il se lit dans l'Oraison intitulée *Le Messeniaque*,

S'il est vrai que la Guerre est cause de tous les desordres & de tous les maux que nous voyons à présent; assûrément il n'y a que

que la Paix qui puisse rétablir les Affaires, & remettre les choses en l'état qu'elles étoient auparavant.

Ou même, comme a dit un Poëte,

Si jamais on n'a droit de se mettre en colere,
Quand quelqu'un fait du tort, un malheur l'y forçant;
Nul ne doit d'un Bienfait être reconnoissant,
Si celui qui le fait, est contraint de le faire.

Et encore,

Si par fois un Discours est trompeur à ce point,
Que pour faux qu'il puisse être, on le croit veritable;
L'on peut dire au contraire être assez vraisemblable,
Qu'il est des Veritez souvent qu'on ne croit point.

II. UN *autre Lieu* est celui qu'on appelle *des Cas semblables*, autrement *des termes Conjuguez*; mais il faut bien prendre garde que ce qui se dira d'un seul de ces Termes se puisse dire de tous les autres; soit qu'on tienne l'Affirmative, ou la Negative. Par exemple, ayant à montrer, *Que tout ce qui est juste n'est pas toûjours un Bien ni une chose à souhaiter*; On diroit qu'il s'ensuivroit de là, *Que tout ce qui nous arriveroit justement seroit un avantage. Or est-il qu'il n'est point avantageux, de souffrir la mort justement.*

III. UN *troisiéme Lieu* est celui *des Relatifs*; car on pourra prétendre à l'égard de deux personnes,

Que

Que s'il a été juste ou glorieux à l'une, d'avoir fait une chose; il n'y aura pas moins de justice ni de gloire pour l'autre de l'avoir soufferte.

Et de même en sera-t-il,

De quiconque aura commandé de faire quelque chose, & d'un autre qui aura executé son commandement.

Car c'est ainsi que prétendoit se justifier *Diomedon* le Partisan, & avec lui tous ses Associez, lors qu'un jour le peuple lui reprochoit ses grands biens & l'appelloit Maltotier:

Quoi, Messieurs, disoit-il, *s'il ne vous est pas honteux de traiter avec nous, ni de nous vendre les choses que vous nous vendez; pourquoi faut-il qu'il nous soit honteux de les acheter & de traiter avec vous?*

Et tout au contraire sur ce même fondement on pourra dire,

Que s'il est juste & glorieux à une personne, d'avoir receu tel dommage; il le sera encore à celui qui le lui aura fait.

Et reciproquement,

S'il est glorieux & juste pour celui qui l'a fait, il le sera aussi pour celui qui l'aura receu.

A la Guerre c'est une chose également glorieuse de blesser ou d'être blessé.

Il faut pourtant remarquer que ce raisonnement-ici n'est pas toûjours si vrai, qu'il ne s'y trouve quelquefois de la fausseté: Car encore bien qu'on ne puisse pas nier, *Que tout homme qui est mort justement, n'ait souffert justement ce qu'il a souffert*, Néanmoins il se pourroit rencontrer que vous en particulier qui l'auriez fait mourir, auriez grand tort de l'avoir fait. Pour cela donc il sera bon d'examiner chacune de ces

choses separément, & voir d'un côté, *Si celui qui a souffert la mort, avoit merité de la souffrir*; & d'un autre côté, *Si celui qui la lui a fait souffrir avoit droit de le faire*; & après en venir à l'application selon qu'il sera jugé à propos & que cela sera à la Cause; car il est certain que ces choses-là ne s'accordent pas toûjours, puis que rien n'empêche que par fois il n'arrive ce qui se voit dans l'*Alcmeon* de THEODECTE. Et de vrai *Alphesibée* voulant persuader à *Alcmeon* Qu'il avoit bien fait de tuer sa mere, alleguant pour raison, *Que c'étoit une très-méchante femme*, *Que même il y avoit eu Arrêt de mort contr'elle*, & *Qu'enfin elle étoit haïe de tout le monde*; car c'est ainsi qu'elle parle: *Se voyoit-il quelqu'un qui n'eut ta mere en haine?* A cela *Alcmeon* répond, *Qu'elle a tort de vouloir ainsi confondre les devoirs*, & *de ne pas faire distinction des personnes*: Et comme là-dessus *Alphesibée* témoigne de ne pas entendre ce qu'il dit s'il ne s'explique, Il ajoûte,

Un Arrêt, il est vrai, demandoit son trépas,
Mais il n'ordonnoit point que ce fût par mon bras.

Il se trouve encore d'autres exemples sur ce sujet, Comme ce qui arriva au jugement de * *Demosthene* & de ceux qui avoient tué *Nicanor*; car ayant été jugé *Que*

* On ne croit point que ce *Demosthene*, dont il est parlé ici & en d'autres endroits de cet Ouvrage, soit ce fameux Orateur de qui nous admirons l'éloquence, contemporain d'*Aristote*; mais un autre considerable à *Athenes* pour les grandes affaires, & qui même a commandé des Armées.

Que leur action étoit juste, & qu'ils avoient eu raison de le tuer, Pour cela tout le monde crût depuis Qu'il étoit mort justement, & n'avoit eu que ce qu'il méritoit. La même chose encore s'est vûë au procès de celui qui avoit été tué à *Thebes*, où l'on ordonna, *Qu'il seroit informé si le Défunt avoit merité qu'on le fit mourir?* comme voulant donner à connoitre, Qu'absolument ce n'est point une injustice d'ôter la vie à un homme qui a merité la mort.

UN *autre Lieu* est d'argumenter *du Plus au Moins*: Par exemple qui raisonneroit ainsi, IV.

> *S'il est vrai que les Dieux mêmes, tout éclairez qu'ils sont, ne peuvent pas tout savoir; à plus forte raison les Hommes.*

Car ceci est le même Argument que de dire en termes plus généraux,

> *Que si une chose qui devroit plûtôt se rencontrer en certain sujet ne s'y rencontre pas; Elle se rencontrera bien moins ailleurs où elle ne doit pas si-tôt se rencontrer.*

Pour l'autre exemple qui suit,

> *Que quiconque a la hardiesse de battre son Pere, ne fera pas grande difficulté de battre ses autres Parens;*

C'est un Argument tiré *du Moins au plus*, & qui est pris de cette autre regle plus generale,

> *Que si une chose à l'endroit où elle se dévroit bien moins rencontrer, s'y rencontre; A plus forte raison se rencontrera-t-elle ailleurs, où elle doit bien plûtôt se rencontrer.*

Telle sorte d'Argument au reste peut servir *Pour* & *Contre*, & être aussi bien employé pour montrer *Qu'une chose est*, que pour montrer *Qu'elle n'est pas*.

V. *UN autre Lieu* est celui *de Parité*, lors qu'on argumente sur des choses égales entr'elles & où il ne se trouve ni *plus* ni *Moins*. D'où vient qu'un Poëte a dit,

* *Que si ton pere est plaint pour son sort rigoureux,*
D'avoir à regretter deux Fils si genereux;
Quoi! le triste OEneus ne sera pas à plaindre?
Lui qui pleure un trépas, qu'il ne pouvoit trop craindre,
De ce Fils, l'ornement & la gloire des Grecs.

Les raisonnemens qui suivent sont tous de cette qualité:

Si Thesée *ne peut être blâmé ni accusé d'injustice pour avoir enlevé* Helene; *Ni* Pâris *non plus pour avoir fait le même enlevement.*

Si Castor & Pollux *ne sont point à condamner pour l'enlevement des Filles de* Leucippe; *Ni* Pâris *non plus pour le ravissement d'*Helêne.

Si Hector *est louable d'avoir tué* Patrocle, *aussi le sera* Pâris *d'avoir tué* Achille.

Et tout de même Ceux-ci,

S'il ne se trouve pas que les autres Professions soient à blâmer, pourquoi blâmer celle des Philosophes?

Si un Général d'Armée ne perd rien de sa reputation pour avoir quelquefois du pire à la guerre; Un Sophiste non plus ne perdra rien

* Par-là il entend *Thestie* pere d'*Althée* affligé de la mort de *Toxée* & de *Plexippe*. *OEneus* est le pere de *Meléagre*. Voyez le 8. Livre de la Metamorphose d'*Ovide*.

rien de son estime, pour être quelquefois vaincu à la dispute.

Ou bien encore comme il fut dit en pleine Assemblée des *Atheniens*,

Que si, Messieurs, il n'y a point de Particulier qui ne soit obligé de faire son possible pour maintenir vôtre gloire & vôtre reputation, Sans doute aussi qu'il n'y a personne qui ait plus d'obligation de maintenir celle des Grecs, *& qui doive en avoir plus de soin que vous.*

UN *autre Lieu* est d'*Avoir égard au Temps.* VI.
C'est ainsi qu'*Iphicrate* en use dans l'Oraison contre *Harmodius*.

Quoi, Messieurs, dit-il aux ATHENIENS, *s'il est vrai que la Statuë que je demande aujourd'hui que vous m'erigiez, est une récompense si juste, que vous n'eussiez fait aucune difficulté de me l'accorder si je vous l'avois demandée avant que d'entreprendre ce que j'ai fait; Quoi, à present que l'action a réussi & que je vous en fais la priere, il sera dit que vous me refuserez? Certes, Messieurs, si cela est, Jamais ne promettez rien ayant à esperer quelque faveur, si en même tems que vous l'aurez receuë, vous ne faites état de tenir parole, & d'executer ce que vous aurez promis.*

Un autre exemple de ceci est, quand *Philippe* de *Macedoine* demanda passage aux *Thébains* par leurs terres pour entrer dans l'*Attique*; car afin de l'obtenir on se servit de ce raisonnement,

Que si ce que demande le Roi à Messieurs de Thébes *est une chose si juste, qu'elle lui eut été accordée sans difficulté; si, dans le temps qu'ils avoient besoin de son secours*

contre les Phociens, *il se fut avisé de la demander; Ne seroit-il pas étrange & ridicule à présent, à cause qu'en ce tems-là il a negligé de la demander, & qu'il s'est fié à eux; pour cela qu'ils voulussent aujourd'hui la lui refuser?*

VII. *Un autre Lieu* est, De *retourner contre l'Adversaire les choses mêmes qu'il aura avancées contre nous.* La maniere au reste en est excellente, comme il se peut voir dans *le* TEUCER. *Iphicrate* s'est servi de la même adresse contre *Aristophon* qui l'accusoit d'avoir trahi pour de l'argent la Flote qu'il commandoit, car il lui demande à lui-même, *S'il auroit été personne à faire une trahison de cette qualité?* Et comme l'autre eut répondu, *Que non, & qu'il étoit trop homme d'honneur.* Là-dessus *Iphicrate* repartit, *Quoi, vous qui n'êtes qu'*Aristophon, *vous ne l'auriez pas fait? & moi qui suis* Iphicrate, *je l'aurois pû faire?* Or il faut remarquer que, pour en venir-là, il est nécessaire d'avoir de la reputation, & être assûré que les Juges à qui on parle ne sont point en doute, Que si l'occasion se présentoit de commettre une injustice l'Adverse Partie ne fût personne à la faire plûtôt que nous; autrement la chose paroitroit ridicule: Par exemple, comme si ce qui vient d'être dit contre *Aristophon*, avoit été dit contre *Aristide*, supposé qu'il fût l'Accusateur; car enfin telle adresse n'a été inventée que pour empêcher qu'on n'ajoûtât foi aux paroles d'un Accusateur, & pour le rendre suspect; ce qui a d'autant plus de fondement, Qu'absolument tout Accusateur veut & doit paroitre plus homme de bien que celui qu'il accu-

accuse ; De sorte que ce que l'Accusé se doit proposer, c'est de tâcher de trouver à reprendre à ce qu'il dit ; & par-là donner à connoitre qu'il n'est pas si homme de bien qu'on le croit ; Et de vrai celui-là est bien impertinent qui veut se mêler de reprendre en autrui les choses mêmes qu'il fait, ou ne feroit pas difficulté de faire ; Ou encore de conseiller aux autres de faire ce qu'il ne fait pas, ou ne voudroit pas faire absolument.

Un *autre Lieu* est, *d'Argumenter par la Definition* ; Par exemple, comme ce qui a été dit à l'occasion du Démon de *Socrate* contre ceux qui l'accusoient d'être un Impie & de ne croire point de Dieux ; car se servant de la définition du mot de *Démon*, on argumentoit ainsi : VIII.

De deux choses l'une, Ou ce que vous appellez Démon, est un Dieu effectivement, Ou l'ouvrage d'un Dieu ? or est-il que quiconque admet l'ouvrage d'un Dieu, celui-là nécessairement croit Qu'il y a des Dieux.

On peut encore alleguer ce que répondit *Iphicrate* à un certain Noble de la famille d'*Harmodius* qui lui reprochoit la bassesse de sa Naissance.

Mon Ami, lui dit-il, *celui-là est le plus Noble qui est le plus Vertueux & le plus honnête homme ; Et de vrai* Harmodius, *dont vous faites vanité d'être descendu, &* Aristogiton *même, n'ont commencé à être Nobles, que depuis qu'ils ont commencé à faire de belles actions* : & ajoûta, *C'est bien*, dit-il, *plûtôt à moi à me vanter d'être de la race d'*Harmodius *& d'*Aristogiton, *que*

que non pas à vous; puis qu'enfin les actions que j'ai faites approchent bien plus de celles de ces grands hommes que les vôtres.

Où bien encore comme il se trouve dans l'Oraison intitulée *Alexandre*, où il est dit pour la justification de ce Prince,

C'est à dire *Pâris.*

Que cette forte inclination qu'il avoit à l'Amour, n'étoit point une passion brutale ni qui sortît des regles, comme quelques-uns se l'imaginent; puis que tout le monde doit demeurer d'accord Que l'Amour n'est dereglé dans un homme, que lors qu'il ne se peut contenter d'une seule Beauté & qu'il lui en faut plusieurs pour satisfaire sa passion.

C'est encore là-dessus qu'est fondée la réponse de *Socrate*, lors qu'il refusa d'aller trouver le Roi *Archélaüs* qui l'en sollicitoit par toutes sortes d'ofres;

Parce, dit-il, *qu'il n'est pas moins honteux à un honnête homme, d'être sans deffense contre les Bien-faits que contre les Injures, & de ne pas rendre la pareille.*

Car tous ceux que nous avons alleguez dans ces Exemples, ayant premierement établi la définition de la chose sur laquelle ils ont à raisonner, & montré ce que c'est; ils viennent ensuite à former leur Argument.

IX. *UN autre Lieu* encore est, *d'apporter les differentes Significations d'un mot quand il en a plusieurs*, comme il se peut voir dans nos *Topiques* sur le mot *Orthos*.

X. *UN autre Lieu* est, *d'user de Division.* Par exemple,

Il est certain que tous ceux qui font tort

ou

ou injure à quelqu'un, n'y sont jamais portez que par l'un de ces trois motifs, Ou par celui-ci, Ou par celui-là, Ou par cet autre. Or est-il qu'il est impossible que ma Partie ait pû faire ce qu'on prétend par aucun des deux premiers; Et pour le dernier, c'est ce que nos Adversaires même ne disent pas.

UN autre *Lieu* est, quand on se sert d'*Induction*, comme dans l'Oraison intitulée *Peparethias*, où il s'agit de connoitre, Si c'est aux Meres à qui il se faut rapporter pour savoir à qui appartient un Enfant. L'Orateur soutient par une Induction qu'il fait, Que c'est un usage receu par tout, & qu'il n'y a point de Lieux où cela ne se fasse. XI.

Car, dit-il, *à* Athénes, *lors que l'Orâteur* Manthias *prétendoit que l'Enfant qu'on lui vouloit faire prendre, n'étoit point à lui; pour lors on s'en rapporta à ce que dit la Meré. La même chose arriva à* Thébes, *lors qu'*Ismenias *&* Stilbon *étoient en contestation pour savoir à qui appartenoit* Thessaliscus; *car* Dodonis, *Mere de l'Enfant, venant à declarer qu'il étoit à* Ismenias, *alors celui-ci fut crû le veritable Pere & l'Enfant lui fut adjugé.*

Ou bien encore comme il se trouve dans *Theodecte* en l'Oraison pour *la Loi:*

S'il est vrai, dit-il, *qu'on ne se fie pas volontiers à un homme pour ses propres Chevaux quand on sait qu'il a eu peu de soin de ceux des autres. Et si encore personne ne veut donner ses Vaisseaux à conduire à celui qui en a deja fait échouer plusieurs. En un mot, s'il en est ainsi de tou-*

tes les autres choses, certainement on auroit tort de remettre le soin de son salut entre les mains de gens qui n'auroient servi qu'à faire perdre ceux qui se seroient fiez à leur conduite:

Et tout de même comme fait *Alcidamas* pour prouver que les Savans sont estimez & honorez de tout le monde:

Car, dit-il, *ceux de* Pare *ont honoré particulierement le Poëte* Archiloque, *quoique médisant. Autant en ont fait pour* Homere *ceux de* Chios, *bien qu'il fût étranger & né hors de leur Isle. Autant les* Mytilenéens *pour* Sappho, *encore que ce ne fût qu'une femme. Les* Lacedemoniens *même, quelque mépris qu'ils fissent des Lettres, furent touchez à ce point du merite de* Chilon, *que, pour l'honorer davantage, ils l'admirent au nombre de leurs Senateurs. De plus on sait quel honneur l'*Italie *a rendu à* Pythagore, *Et quel état ont fait d'*Anaxagore *les* Lampsaciens *tout étranger qu'il étoit; qui, non contens de lui dresser un tombeau magnifique après sa mort, ont encore aujourd'hui une particuliere veneration pour sa memoire.*

Il se trouve encore une autre Induction pour prouver Que les Etats sont heureux où les Philosophes commandent; car là il est remarqué,

Que les Atheniens *n'ont jamais été plus heureux ni leur Republique plus florissante, que tandis qu'ils ont été attachez aux Loix de* Solon. *Que la même chose est arrivée aux* Lacedemoniens, *quand ils ont exactement observé les Loix de* Lycurgue. *En un mot, que* Thebes *n'a commencé à être heureuse que depuis que les Philosophes*

phes lui ont commandé & ont eu les premieres Charges.

UN *autre Lieu* est, quand on se sert *De ce qui a été jugé*; Par exemple pour montrer, XII.

Ou que la même chose a déja été jugée, ou une semblable, ou tout le Contraire; Particulierement s'il se trouve que tout le monde l'ait jugée ainsi, & toûjours; sinon la plûpart, ou les plus habiles gens, Et cela soit que ç'ait été leur avis à tous, ou seulement du plus grand nombre, ou des plus gens de bien.

Ou encore pour montrer,

Que c'est la même chose que ce que les Juges à qui on parle ont déja jugé, ou ceux de qui ils suivent les sentimens en tout, ou à qui ils n'oscroient avoir contredit, Tels que sont leurs Souverains, & tous les autres à qui par respect il n'est pas bien-séant de faire paroître qu'on est d'avis contraire au leur; comme sont les Dieux, un Pere, un Maître, & ainsi du reste.

Aussi c'est là-dessus que se fondoit *Autocles* pour obliger *Menexides* à venir plaider à l'*Areopage*, dont celui-ci vouloit décliner la Jurisdiction; car il disoit,

Quoi, Messieurs, si des Déesses (parlant des *Eumenides*) *n'ont pas crû qu'il fût indigne d'elles de paroître devant ce Senat auguste & d'en subir le Jugement; Quelles raisons aujourd'hui peut avoir* Menexidès *pour ne vouloir pas faire la même chose?*

Ou bien encore comme raisonne *Sapho*, quand elle pretend prouver que la Mort est un mal:

Car, dit-elle, *c'est une chose si veritable, que les Dieux même l'ont ainsi jugé, puis qu'enfin pas-un d'eux n'a encore voulu mourir.*

 Ou

Ou bien de la maniere qu'*Aristipe* reprit un jour *Platon* lors qu'il lui entendit dire je ne sai quoi qui tenoit un peu du suffisant, à ce qu'il croyoit. *Oui, mais*, dit-il, *nôtre Ami n'a jamais parlé comme vous faites*, entendant par-là *Socrate*, qui avoit été leur Maître à tous deux, & de qui la façon d'agir étoit tout-à-fait éloignée de la suffisance & de la présomption.

Ce que fit encore *Hegesippe* est de même, lors qu'il fut à *Delphes* consulter l'Oracle, après avoir déja consulté celui d'*Olympe*; car il demanda à APOLLON, *S'il pourroit être d'un autre avis que son Pere touchant la difficulté qu'il avoit à lui proposer?* comme s'il eut crû que ce fut une honte à APOLLON, & paroître injurieux à *Jupiter*, d'avoir des sentimens opposez aux siens & d'avancer le contraire de ce qu'il auroit dit.

C'est encore une pareille preuve que ce qu'*Isocrate* écrit d'*Helene* lors qu'il la veut faire passer pour une personne très-vertueuse; *A cause*, dit-il, *que* Thesée *avoit porté d'elle ce jugement.*

Il en est de même de ce qu'il dit à l'avantage de *Pâris*,

> *Qu'il faloit que ce fut un excellent homme, puis que trois Déesses le voulurent avoir pour Juge de leur differend.*

De même en est-il encore de ce qu'il dit d'*Evagoras*,

> *Qu'assûrément ce devoit être un honnête homme; vû que* Conon, *dans le tems de sa disgrace & le malheur de ses affaires, aima mieux se retirer chez lui, que chez pas un autre Prince de ses Amis.*

Va

UN *autre Lieu* encore pour prouver est, *De prendre les Parties d'une chose*, comme il se peut voir dans nos *Topiques*, où il est examiné Quelle sorte de mouvement doit être attribué à l'Ame; XIII.

Car, disions-nous alors, *si l'Ame de soi n'est qu'un simple Mouvement, il faut de necessité que ce soit, ou celui-ci, ou celui-là.*

Un autre exemple est celui qui se trouve dans l'Apologie de *Socrate* faite par *Theodecte*; lors qu'il montre qu'on ne sauroit rien reprocher à ce grand homme touchant la Religion & le Culte qui est dû aux Autels:

Car, dit-il, *Quels Temples a-t-il profanez jamais? & Quels Dieux n'a-t-il point honorez de ceux qu'adore la Republique?*

ET parce que la plûpart des choses sont de telle nature, que toûjours elles sont suivies de quelque bien & de quelque mal; Il se trouve *Un autre Lieu* qui considere chaque chose par sa suite, & montre Qu'elles sont bonnes ou mauvaises par ce qui les accompagne d'ordinaire; Et ce Lieu après tout est de tel usage, qu'il est propre également à tous les trois Genres; soit pour Persuader ou dissuader; Louer ou blâmer; Accuser ou défendre. Par exemple, à cause que d'un côté la Science a ce malheur, Que ceux qui en font profession sont ordinairement enviez; Et d'un autre côté aussi, Que l'avantage en est si grand, qu'elle nous donne la connoissance d'une infinité de belles choses; & que sans elle il est impossible d'arriver XIV.

river à la Sageſſe; pour cela on pourra tirer ces deux conſéquences contraires:

Donc il ne faut point être ſavant, ni s'adonner à l'étude, puis qu'on doit éviter les occaſions d'être envié.

Et tout au contraire:

Donc il faut étudier & tâcher d'être ſavant, puis que la ſageſſe eſt ſi néceſſaire, que ſans elle un homme eſt malheureux & mépriſable.

Ce Lieu au reste eſt quaſi tout ce que *Calippe* enſeigne dans ſa Rhetorique, ſi ce n'eſt qu'il traite encore de quelques autres matieres particulieres, comme *De ce qui eſt Poſſible, ou Impoſſible*, & autres ſemblables dont il a été parlé.

XV. UN *autre Lieu* encore aſſez ſemblable au précedent eſt, *Quand de deux effets oppoſez qui s'enſuivent d'une même choſe, on a à ſe ſervir de tous les deux pour perſuader à une perſonne de faire la même choſe, ou de ne la pas faire*, & cela autant d'une part que d'autre, & en la même maniere qu'il a été remarqué pour l'autre Lieu. Véritablement il y a cette difference entre deux Lieux, que dans le premier les choſes y ſont oppoſées comme elles ſe trouvent; & dans celui-ci il faut toûjours qu'elles ſoient contraires & dans une parfaite oppoſition. Comme quand la Prêtreſſe voulut détourner ſon fils de parler en public & de ſuivre la profeſſion d'Orateur, elle ſe ſervit de ce raiſonnement:

Ou bien, dit-elle, *tu parleras pour la Juſtice, ou contre. Si tu es pour la Juſtice, les hommes t'en voudront du mal & te haïront: Et au contraire ſi tu défends l'injuſti-*

ce

ce ; tu auras les Dieux pour ennemis & attireras leur colere sur toi.

Et c'est pour cela, dit alors un autre à ce fils, *Que vous devez plûtôt faire ce que vôtre Mere ne veut pas ; car si vous parlez pour la Justice, vous aurez les Dieux pour Amis ; Et au contraire si vous deffendez l'Injustice, les hommes vous en aimeront & vous voudront du bien.*

Or telle maniere de raisonner est à peu près ce qui se dit en commun Proverbe, *Acheter l'huile & le sel.* Et c'est encore ce qui s'appelle *Donner le change* ou *Argument renversé*, par exemple lors qu'il arrive comme ici, Que deux choses étant contraires & se trouvant également suivies de bien & de mal ; ce Mal & ce Bien se trouvent aussi tous deux opposez également & contraires l'un à l'autre. **βλαίσωσις.**

ET parce que les hommes sont dissimulez à ce point, que le plus souvent le cœur dement la bouche, & que ce qu'ils louent en public & devant le monde n'est pas toûjours ce qu'ils louent dans le particulier : Par exemple, en compagnie ils feront les honnêtes gens & ne témoigneront de l'estime que pour la Justice & les sentimens d'honneur ; cependant dans l'ame ils seront attachez à leur interêt, & ne feront état que du profit ; Pour cela il y aura occasion de faire fondement là-dessus, & de montrer quelquefois par ce qu'un homme fait, que ses actions & ses sentimens ne répondent pas toûjours à ses paroles : *Et ce Lieu* après tout est de tel usage, que c'est un des plus forts moyens que nous ayons pour combattre des sentimens extraordinaires, & rendre ridicule XVI.

dicule un homme qui veut faire croire qu'il est bien plus vertueux & plus parfait que les autres.

XVII. UN autre Lieu, est de voir *Si de ce qu'on dit, d'autres choses ne devroient pas s'ensuivre à proportion?* Ainsi *Iphicrate*, voyant qu'à toute force on vouloit obliger son fils, qui n'étoit encore qu'un enfant, de faire les fonctions de Citoyen & d'avoir sa part des charges comme les autres; & le tout à cause de sa taille & qu'il etoit grand, repartit,

> *Que s'ils prétendoient qu'on dût faire passer pour des hommes faits les Enfans qui étoient grands; il faloit en même tems qu'ils déclarassent, Qu'à l'avenir les petits hommes ne passeroient plus que pour des Enfans.*

Ou bien encore comme il se trouve dans *Theodecte* en l'Oraison *pour la Loi*,

> *Que si, Messieurs, c'est avec raison que vous avez crû qu'il faloit recompenser les bons services & la fidélité de quelques Etrangers qui étoient à vôtre solde; comme d'un* Strabax *& d'un* Charidéme, *en les honorant de la qualité de Citoyens & leur donnant chez vous droit de Bourgeoisie. Pourquoi, je vous prie, en même tems ne pas punir & chasser honteusement de vos Etats tous ceux qui ont manqué à leur devoir & qui se sont mal comportez?*

XVIII. UN autre Lieu est *quand un même effet s'ensuit de deux Causes differentes, de montrer que ces Causes-là sont de même nature & ne different point.*

De-

De-là vient que *Xénophanès* assûroit,

Qu'il n'y avoit pas moins d'impieté à dire Que les Dieux prennent naissance, qu'à dire, Qu'ils mourront un jour; puis que, de quelque façon qu'on le prenne, il se trouvera un tems où il n'y aura point de Dieux.

En un mot, Tout ce qui s'ensuivra de l'une & de l'autre de ces deux Causes, pourra être pris pour un seul & même effet; ainsi qu'il se peut voir dans l'Apologie de SOCRATE:

L'Arrêt, Messieurs, que vous allez prononcer est de telle consequence, Qu'il ne s'agit pas ici simplement de la personne de Socrate, *mais de sa profession; & de savoir absolument si c'est une bonne chose de s'adonner à la Philosophie.*

C'est encore comme qui diroit,

* *Que donner Terre & Eau, est renoncer à sa liberté;*

Ou bien,

Que de se laisser comprendre dans les articles d'une Paix commune, est Recevoir la Loi, & faire ce qu'un autre commande.

Pour ce qui est de se servir de l'un ou de l'autre de ces deux raisonnemens, cela se fera selon qu'on le jugera à propos & qu'il viendra mieux à la Cause.

Un

* Ceci est fondé sur la demande que faisoient les Rois de *Perse* aux Peuples qu'ils avoient dessein d'assujettir, par là donnant à entendre Qu'ils vouloient être maitres par tout, aussi bien sur Mer que sur Terre.

XIX. *Un autre Lieu* eſt celui qui ſe fonde *Sur la bizarrerie de nôtre choix, qui fait que tantôt nous ne voulons plus ce que nous voulions bien auparavant; & tantôt tout le contraire.* L'Enthymême qui ſuit ſervira d'Exemple,

Que ſi, Meſſieurs, pendant tout le tems de nôtre exil, nous avons eu les armes à la main, combattant genereuſement afin de nous faire rétablir; Quoi, aujourd hui que nous nous voyons rétablis, il ſeroit dit que nous ſerions aſſez lâches pour nous exiler de nous-mêmes, de crainte de donner le moindre combat?

Car par cet Argument il paroît, Que tantôt ceux dont il eſt parlé, aimoient mieux en venir à un combat & mourir genereuſement, que de demeurer toûjours exilez; & tantôt au contraire, Qu'ils aimoient beaucoup mieux retourner en exil & ceder à leurs ennemis que de mettre leur vie en danger par un combat.

XX. *Un autre Lieu* eſt, *Quand ſimplement ce qui pourroit avoir été cauſe Qu'une choſe eſt, ou a été faite, quoi que cela ne ſoit pas; de l'alleguer néanmoins comme ſi elle en étoit la cauſe.* Comme ſi quelqu'un, par exemple, avoit donné quelque choſe à une perſonne, & que là-deſſus on voulût ſoûtenir,

Que telle choſe ne lui auroit été donnée, qu'à deſſein de l'attriſter davantage & lui faire plus de dépit, en la lui ôtant.

D'où vient qu'un Poëte a dit,

La Fortune ſouvent ne leur paroit Amie,
Et n'éleve d'abord aux ſuprêmes honneurs,

Que

Que pour précipiter avec plus d'infamie.

Ainsi en est-il de cet endroit du *Meléagre* d'Antiphon,

Non pas que leur dessein soit de percer le flanc
Du Monstre furieux, ni de verser son sang;
Mais de voir Meléagre *afin que son adresse*
Soit par tout publiée, & vantée à la Grece.

Theodecte, dans son *Aiax*, nous fournit encore un semblable exemple, lors qu'il dit,

Que si quelquefois Diomede *a choisi* Ulysse *pour compagnon dans une entreprise considerable, il ne faut pas croire que ce fût parce qu'il le preferât à d'autres, ni pour témoigner qu'il l'eut plus en estime; Mais simplement pour se faire honneur & n'avoir aucun Rival qui pût partager sa gloire avec lui.*

Car enfin il se pouvoit faire Que ce fût-là son veritable motif, & qu'il n'en eut point d'autre.

Un *autre Lieu* de grand usage dans le Barreau & dans les Déliberations est, *de prendre garde aux choses qui achevent de confirmer une personne dans son dessein, ou qui l'en détournent. Comme encore aux motifs qui sont ordinairement cause qu'on fait une chose ou qu'on évite de la faire;* car toutes ces choses-là sont de telle qualité, que lors qu'elles semblent favoriser une entreprise, jamais on ne doute qu'il ne s'y faille porter. Par exemple, XXI.

Quand telle entreprise est possible, ou facile à faire; Ou qu'il en doit revenir de l'avantage à celui qui la fait, ou à ses Amis; Ou du dommage & de la perte à ses Ennemis; enfin quand il y a beaucoup plus à gagner qu'à perdre.

Et

Et de vrai pour *Persuader*, jamais on n'allegue d'autres raisons que celles-ci ; comme pour *Dissuader*, on a recours aux raisons contraires. Et tout de même en est-il du Barreau pour accuser & pour Deffendre ; puis qu'enfin les mêmes raisons qui servent à *Persuader* servent encore à *Accuser* ; & les mêmes qui servent à *Dissuader* servent à *Deffendre aussi.* Ce Lieu au reste est tout ce qui se trouve de plus remarquable dans l'Art que nous ont donné *Pamphile* & *Calippe.*

XXII. *UN autre Lieu* est, *Quand pour preuve on apporte des choses qui semblent être à la verité ; & pourtant qui sont incroyables ; puis que jamais on ne les croiroit si elles n'étoient effectivement, ou du moins en état d'être bien-tôt.* Or c'est ce qui fera qu'on y ajoûtera d'autant plus de foi : vû qu'on ne croit les choses que pour deux raisons, ou parce qu'elles sont en effet, ou à cause qu'elles paroissent vrai-semblables. Si donc celles-ci dont nous parlons, tout incroyables qu'elles soient & contraires à la vrai-semblance, ne laissent pas d'être cruës, il faut dire Que c'est purement parce qu'elles sont veritables, puis que d'elles-mêmes elles ne sont ni probables, ni capables d'être persuadées. Un exemple de ceci est celui d'*Androclès Pitheus* lors qu'il vint à s'élever contre je ne sai quelle Loi : car voyant que le Peuple murmuroit, & trouvoit étrange qu'il eut dit,

> *Que de toutes les Loix qu'ils faisoient il n'y en avoit pas-une qui n'eut besoin d'une autre Loi pour la corriger* : Il ajoûta, *Qu'il ne s'en faloit pas étonner & que le poisson qu'on tire de la Mer a bien besoin de sel.*

Or

Or est-il qu'il n'y a rien à quoi la Raison resiste plus, ni qui soit moins vrai-semblablable; que de dire, Qu'un Poisson nourri & élevé dans la Mer ait besoin de sel. Et tout de même de dire, *Que les Olives ont besoin d'huile*, puis que c'est une chose assez difficile à croire Que ce qui produit l'huile en a besoin lui-même.

UN *autre Lieu* encore, mais qui n'est propre qu'à refuter, est *D'avoir égard aux choses qui sont incompatibles, & qui marquent de la contradiction.* Et pour cela il en faudra examiner toutes les circonstances, soit du Tems, des Actions, des Paroles, & voir s'il ne s'y rencontre rien qui choque & qui se démente. Ce qui premierement se pourra faire en la personne de l'Adversaire: Par exemple, XXIII.

Il dit, Messieurs, qu'il vous aime & est porté pour vôtre Bien; mais je voudrois savoir sur quoi seroit fondée cette affection, lui qui a été de la conjuration des Trente, & qui a fait tout ce qu'il a pû pour vous ôter la liberté.

En second lieu cela se pourra faire séparément en nôtre personne:

Il dit, Messieurs, que je suis un Chicaneur & que j'aime les procès; cependant il ne sauroit montrer que jamais j'aye plaidé en ma vie; ni que par mon moyen personne ait été appellé en Jugement.

Enfin cela se pourra faire conjointement & en nôtre personne, & en celle de l'Adversaire; Par exemple de cette sorte,

Pour lui, Messieurs, on sait que ce n'est qu'un vilain, & que jamais il n'a rien prêté à personne; Et moi au contraire j'ai été obligeant

obligeant à ce point, que plusieurs d'entre vous ne sauroient nier que s'ils sont sortis des mains des Ennemis, ce n'est que par mon moyen, & par l'argent que j'ai donné pour les racheter.

XXIV. UN *autre Lieu* est, *Quand une personne, ou qui que ce soit, viendra à être soupçonné d'une chose qu'on aura de la peine à croire; De faire voir sur quoi est fondé un soupçon si incroyable, & d'en apporter la raison;* car il est certain qu'il faudra qu'il y ait une raison de cela, puis qu'enfin un tel soupçon ne se fera pas formé de lui-même, ni sans qu'il y ait eu quelque fondement; par exemple, Une certaine femme transportée de joie de voir son fils, qu'elle n'avoit pas vû il y avoit long-tems, l'embrassa si amoureusement & de sorte que ceux qui la virent en cet état, & qui ne savoient pas que c'étoit la mere & le fils, s'imaginerent Qu'il y avoit du mal, & que c'étoit tout de bon qu'ils se baisoient; mais la raison n'en fut pas plûtôt dite, que la calomnie cessa. Ou bien encore comme il se trouve dans l'*Ajax* de *Theodecte*, où *Ulysse* rend la raison à *Ajax* pourquoi étant plus vaillant que lui, neanmoins on ne le croit pas tel.

XXV. UN *autre Lieu* est, *De juger de l'Effet par sa Cause*, comme de dire, *Que si la Cause est, l'Effet est; Et si la Cause n'est point, que l'Effet aussi n'est point:* attendu que toute Cause & tout Effet ne vont jamais l'un sans l'autre, & qu'absolument nul Effet ne peut être produit, qu'il n'y ait quelque Cause qui le produise. Par exemple, *Leodamas* ayant à se défendre contre *Thrasibule,*

bule, qui dans son accusation lui reprochoit, entr'autres choses, Qu'il étoit un infame, & que son nom se liroit encore sur le pilier de l'Hôtel de Ville, s'il n'avoit eu soin de le faire effacer pendant la Tyrannie, & du tems que les Trente étoient en autorité :

Cela, dit-il, *Messieurs, ne peut être, puis qu'enfin les Trente se seroient plus fiez en moi qu'ils n'ont fait, voyans par cette inscription la haine que toute ma vie j'étois obligé de porter au Peuple.*

UN *autre Lieu*, en matiere d'accusation, est *De voir, S'il n'eût pas mieux valu donner un tel conseil, que celui qui a été donné ou que l'on donne? Ou si telle chose qui a été faite, n'eût pas été mieux en la faisant d'une autre façon?* car il y aura lieu de prétendre. Que cela n'a point été fait absolument, puis que personne n'aime à faire mal une chose quand il sait qu'il la peut mieux faire. Il y a pourtant ici de la fausseté; puis qu'assez souvent il arrive, Qu'on ne s'apperçoit qu'une chose pouvoit être mieux, qu'après qu'elle est faite, ce qu'on ne connoissoit pas auparavant. XXVI.

UN *autre Lieu* est, *Lors qu'on sera prêt de faire quelque chose, de prendre garde si dans ce qu'on va faire il n'y aura rien qui soit contraire à ce qu'on a fait auparavant*; Ainsi *Xenophanès* consulté par les *Eleates*, Si sacrifiant à *Leucothée*, ils devoient la pleurer ou non? répondit, XXVII.

Si vous la croyez Déesse, il ne la faut point pleurer. Et si vous pensez que ce ne soit qu'une Femme, il n'est point besoin de sacrifices.

Un

XXVIII. Un autre Lieu eſt, *Quand une faute aura été faite, de s'en ſervir également pour défendre ou pour accuſer.* Comme dans la *Medée* de *Carcinus*, où certaines gens accuſent cette Princeſſe d'avoir tué ſes enfans, *A cauſe*, diſent-ils, *qu'on ne ſait ce qu'ils ſont devenus*; car en effet il ſe trouve que la faute qu'a faite *Medée*, eſt d'avoir fait partir ſes enfans ſans qu'on en ſût rien. A quoi elle répond pour ſa defenſe,

Qu'on a tort de l'accuſer d'une telle action, puis que ſi elle avoit à tuer quelqu'un, ç'auroit été bien plûtôt Jaſon *que non pas ſes propres enfans; en tout cas quand elle en ſeroit venuë à cette extremité, Que ce n'eſt point de cela qu'il la faudroit accuſer principalement, ni ce qui la rendroit coupable; mais bien plûtôt de n'avoir pas tué le pere après avoir tué les enfans.*

Or ce Lieu-là en particulier & telle ſorte d'Enthymême, eſt la ſeule choſe qu'enſeigne *Theodore* dans ſon premier Ouvrage de la Rhetorique.

XXIX. Un autre Lieu eſt, *Quand ſimplement on s'arrête aux mots & qu'on ſe ſert de leur Etymologie*: ainſi *Sophocle*, parlant d'une Dame cruelle qui s'appelloit *Sidero*, dit,

Elle eſt fort bien nommée, ayant un cœur d'acier.

L'uſage de ce Lieu au reste eſt très-frequent dans les Hymnes & dans tout ce qui ſe chante à l'honneur des Dieux. Ainſi *Conon* encore à l'occaſion de *Thraſibule* diſoit,

Que ſon nom lui venoit bien, puis qu'il étoit ſi hardi à ſuivre les Conſeils qu'on lui donnoit.

Autant

Autant en dit *Herodicus* à *Thrasymaque* touchant son nom, le voyant à son ordinaire s'emporter à la dispute:

> *Jamais*, dit-il, *vous ne serez autre que* Thrasymaque, *car vous aimez bien à quereller.*

Il fit encore la même allusion sur le nom de *Polus*, parlant à lui-même, qui veut dire *un Poulain*, à cause de sa maniere d'agir qui ressembloit assez à celle de cet animal. Une pareille allusion aussi a été faite sur le nom du Legislateur *Dracon* à l'occasion de ses Loix; car il fut dit,

> *Que les Loix qu'on avoit de lui n'étoient point les Loix d'un Homme, mais d'un Dragon & d'une Bête cruelle.*

Et le tout à cause de leur severité & de la difficulté qu'il y avoit à les observer. Et même encore comme il se trouve dans l'*Hecube* d'*Euripide* contre *Venus*,

> *Son nom commence bien par le mot de Folie.*

Ou comme *Cherémon*, parlant de *Penthée* & de son nom, qui sembloit l'avertir du malheur qui lui arriva,

> *Dire* Penthée, *est dire un mal-heureux.*

VOILA donc pour ce qui regarde les Lieux de châque Enthymême en particulier, Soit de ceux qu'on appelle *Démonstratifs* & qui prouvent, Soit de ceux qui *Réfutent* simplement. Or est-il à remarquer Que l'Enthymême qui refute est beaucoup plus estimé que celui qui sert à la preuve, ayant cet avantage de ramasser & de faire voir en peu de mots les choses qui ont de l'opposition & qui se contredisent; car les *Contraires* ont cela, lors qu'ils sont opposez,

 qu'il

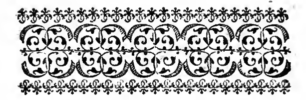
qu'il n'y a rien de si clair ni que l'Auditeur conçoive plus aisément.

De tous les argumens au reste, soit *Démonstratifs* ou pour *Réfuter*, ceux-là sans comparaison seront plus touchans & feront plus d'impression sur l'esprit, qui n'auront pas plûtôt été commencez qu'on devinera le reste; Ce qui doit venir, non pas de ce qu'ils seront superficiels & que la matiere en sera commune; mais de l'artifice de l'Orateur & de son adresse; vû que l'Auditeur alors sentira une joie en lui-même, de se voir si intelligent Que de concevoir même les choses avant qu'on ait achevé de les dire.

Les meilleurs, après ces Argumens-ici, sont ceux qui ne font point attendre l'esprit, & qu'on n'a pas si-tôt prononcez qu'on les comprend.



CHA-



CHAPITRE XXIV.

Lieux pour les Enthymêmes faux & qui ne prouvent qu'en apparence.



Mais d'autant que parmi les *Syllogismes* de la Dialectique il se trouve du mêlange; Que les uns font de vrais Syllogismes, & les autres n'en ont que l'apparence: Ainsi en est-il de la Rhetorique touchant ses *Enthymêmes*; puis qu'entr'eux il s'en voit de bons, & d'autres qui paroissent tels simplement; car enfin tout Enthymême n'est autre chose qu'une sorte de Syllogisme. Or les Lieux de tels Enthymêmes faux & qui n'ont que l'apparence, les voici.

Le premier est lors que la diction est si trompeuse *Que le tout consiste dans l'expression.* Ce Lieu au reste comprend deux Parties; I.

L'Une, ainsi qu'il se voit dans la Dialectique, *Quand, sans avoir fait d'Argument, on passe tout d'un coup à la conclusion*, Par exemple de cette sorte,

Que si, Messieurs, cela n'est point, ni cela non plus; donc cela sera nécessairement & cela aussi.

Car, en matiere d'Enthymêmes, dire les choſes avec certain détour & d'une façon oppoſée, eſt ce qui trompe particulierement ; auſſi eſt-ce là qu'il ſe plait & où il eſt le plus en jour pour faire ſon effet. Or cette ſorte de tromperie eſt à peu près ce que les Dialecticiens comprennent ſous le mot de *Figure de diction.* Au reste ce qui pourra beaucoup aider à cette tromperie & faire croire que véritablement on argumente, c'eſt de ramaſſer pluſieurs Chefs ou concluſions d'autres Syllogiſmes déja faits, & les dire de ſuite en cette maniere:

Il a ſauvé les uns, vangé les autres, & remis les Grecs *en liberté.*

Car, comme châcun de ces Chefs aura déja été prouvé, on s'imaginera Que les repetant ainſi tous à la fois, il en reſulte quelque choſe de nouveau & qui n'avoit pas été remarqué auparavant.

L'autre Partie de ce Lieu Captieux, eſt celle qui s'attache à l'Equivoque, comme ſi quelqu'un parlant à l'avantage des Souris, diſoit,

Qu'il faut que ces petits Animaux-là ſoient bien louables & aient quelque choſe en eux d'excellent, puis que la Fête des Myſteres, ſi ſolemnelle & ſi conſiderable entre toutes les autres Fêtes, a été appellée de leur nom; le mot de Myſtere *venant de* Mys, *qui ſignifie une Souris.*

Ou bien encore, comme ſi ayant à faire l'éloge du Chien, ſous ce mot l'on comprenoit cette Conſtellation qui en porte le nom; & tout de même le Dieu *Pan*, parce que *Pindare* l'appelle Chien dans l'une de ſes Odes, lors qu'il dit,

O toi

O toi heureux, que les Dieux immortels
Nomment le Chien de la grande Déesse!

Ou bien encore; à cause que le Proverbe dit, * *Qu'il est honteux de n'avoir chez soi ni Chien ni Chat*, de conclure de là,

Qu'il faut que le Chien soit quelque chose de bien honorable & bien plus digne d'estime. *

* * *

UN *autre Lieu*, est *de dire conjointement & ne faire qu'une chose, de ce qui doit être distingué & dit separément.* Ou II.

* J'ai fait application ici de nôtre Proverbe, quoique les termes d'*Aristote* portent un autre sens; mais comme on n'y voit goute, & que tout ce qu'on dit là-dessus ne signifie rien, j'ai mieux aimé biaiser un peu en cet endroit que de debiter du galimathias. Il y a deux Exemples ensuite que j'ai omis pour être fondez sur des équivoques qui n'ont rien de commun avec nôtre Langue. Le premier est à la louange de MERCURE, tirée simplement de ces deux mots Κοινωνικὸς & κοινὸς. *Koinonikos* au reste proprement veut dire *un homme communicatif* & qui volontiers fait part aux autres de ce qu'il a. Pour le mot *koinos* il signifie *Commun, avec qui on a communication*, terme particulierement attribué à MERCURE à cause de sa fonction, *Superis Deorum gratus & imis.* Le sens donc de ce Sophisme est, *Qu'il faut que* Mercure *possède éminemment au dessus des autres Dieux la qualité de Liberal & Communicatif, puis qu'il est le seul à qui l'Eloge de* Koinos *soit donnée.* L'autre Exemple est fondé sur les diferentes significations du mot λόγος, qui tantôt signifie *Discours*, & tantôt *Estime.* Voici le sens: *Qu'il faut que le mot λόγος marque quelque chose de bien excellent, puis qu'en parlant des grands Hommes on ne dit point d'eux, Qu'ils méritent d'avoir du bien ni d'être riches, mais que seulement ils sont ἄξιοι λόγου.* Or c'est ici qu'est l'équivoque; car en cet endroit le mot *Logos* change de signification pour dire, *Des personnes qui méritent d'être estimées.*

au contraire, *De dire à part, ce qui doit être dit conjointement & comme une même chose*; car puis que d'ordinaire on confond ces choses-ici & que le tout ne passe que pour un en apparence, quoi que souvent il y ait bien à dire; pour cela dans la rencontre il s'en faudra servir selon qu'on le jugera à propos & qu'il viendra mieux au sujet. Ceci au reste est toute la finesse d'*Enthymême* dans ce Sophisme si connu qui court de lui, lors qu'il prétend prouver, Qu'une certaine Galere est dans le *Pyrée*, quoi qu'elle n'y soit pas; à cause que celui à qui il parle sait en particulier, & ce que c'est que le *Pyrée*, & la Galere dont il entend parler.

Un raisonnement encore de cette qualité est comme si quelqu'un prétendoit, Parce qu'un homme connoîtroit les lettres d'un vers difficile, qu'il auroit aussi l'intelligence du vers à cause que ce vers-là ne seroit composé d'autre chose que des lettres qu'il connoitroit.

Il en seroit de même de soûtenir, Parce que le Double d'une chose ne vaudroit rien à un malade, Que la dose toute Simple ne lui vaudroit rien non plus:

> *Vû*, diroit-on, *qu'il est ridicule de croire, Que deux choses qui sont bonnes châcune à part, puissent devenir mauvaises étant ensemble.*

Or il faut remarquer Que ceci dit de la sorte ne peut servir qu'à Réfuter, au lieu que d'une autre façon l'Argument seroit bon pour Prouver; Par exemple,

> *Car certainement il n'est point vrai Que le Bien soit si changeant de sa nature, que d'une chose qui est bonne, quand elle est tou-*

te seule, on en puisse faire deux mauvaises en y mettant le double.

Tout ce Lieu au reste est captieux & plein de fausseté. De cette qualité encore est l'Argument de *Polycrate*, lors qu'élevant l'action de *Thrasybule* au dessus de celle des autres Liberateurs d'*Athénes*, il veut montrer Que, pour un Tyran que les autres ont détruit, celui-ci en a chassé trente tout à la fois; parce qu'en disant cela il assembloit en un seul homme ce qui ne se trouvoit qu'en trente, par ce moyen faisant trente Tyrannies d'une seule. *Theodecte* fait le contraire dans son *Oreste*, car il separe ce qui devoit être joint:

N'est-il pas vrai, dit-il, *Qu'une femme qui tuë son mari merite la mort? N'est-il pas vrai encore Qu'il est du devoir d'un fils de vanger la mort de son Pere? Et n'est-ce pas ce qui se rencontre dans l'action qui a été faite?*

Oui, mais peut-être arrivera-t-il que joignant ces deux choses, ce ne sera plus une action juste comme dans l'exemple présent. Un tel Argument encore est vicieux en ce point, qu'il peut être rapporté à cette autre sorte de Fallace que les Dialecticiens appellent *de Défaut*, quand on ne dit pas une chose qui devroit être dite; puis qu'ici il n'est point remarqué par qui l'action a été faite, ni que c'est un fils qui a tué sa propre mere.

UN *autre Lieu* est, quand on a à prouver une chose, ou à la refuter, *De l'exaggerer simplement & la faire plus grande qu'elle n'est*; Par exemple lors qu'accusant une personne d'avoir fait quelque mé- III.

chante action, sans néanmoins avoir prouvé Que c'est elle qui l'a faite, on vient tout d'un coup à agrandir le crime: Or, comme j'ai dit, cela est égal de part & d'autre; parce que si l'Accusé se sert de cette adresse, & que lui-même fasse voir l'énormité du crime dont on l'accuse, par-là on croira que ce n'est point lui qui l'a fait. Et au contraire si l'Accusateur s'emporte, & paroît passionné en parlant du même crime, on ne doutera nullement que l'Accusé ne soit coupable; cependant dans tout ce que je viens de remarquer il n'y aura ni preuve, ni argument qui fasse voir que la chose est. Or c'est en quoi consiste la tromperie, de dire que l'Auditeur puisse être abusé à ce point, de s'imaginer qu'une chose ait été faite ou ne l'ait pas été, encore bien qu'on n'en allegue aucune preuve.

IV. UN *autre Lieu* est, *Quand pour raison d'une chose on apporte un simple signe*; Car tout Enthymême de cette qualité est captieux, & ne conclud rien. Par exemple, c'est comme si quelqu'un disoit,

Que les Amoureux sont fort utiles aux Républiques & aux Peuples qui chérissent la liberté; puis que l'Amour que s'entreportoient Harmodius *&* Aristogiton *servit à détruire la Tyrannie, & à se défaire d'*Hipparque.

Ou bien encore c'est comme si quelqu'un prétendoit,

Que Denis *le Tyran est un Larron, à cause que c'est un méchant homme.*

Car sans difficulté un semblable argument ne concluroit rien, parce qu'il n'est point vrai Que tout méchant homme soit Lar-

Larron, quoi que tout Larron soit méchant.

Un autre Lieu est, Quand pour Cause d'un Effet on allégue une chose qui ne se rencontre là que par accident; comme ce que dit *Polycrate* à la louange des Rats & des Souris, VI.

Que l'Etat avoit une particuliere obligation à ces petits Animaux; puis qu'en temps de Guerre ils avoient été secourables à ce point que de desarmer les Ennemis, ayant rongé toutes les cordes de leurs Arcs.

C'est encore comme si quelqu'un soûtenoit,

Que le plus grand honneur qu'on puisse faire à un homme, c'est de l'inviter à un festin; attendu que ce fut-là le sujet pourquoi Achille *se mit si fort en colere contre les* Grecs *lors qu'ils firent ce grand festin à* Ténedos, *& qu'ils ne l'en prierent pas.*

Car enfin ce n'est point-là la raison pourquoi *Achille* se mit alors en colere, mais à cause qu'il jugea par là qu'on le méprisoit & que c'étoit lui faire affront. Que si maintenant la chose n'est arrivée que parce qu'il n'a point été prié à ce festin, ce n'est que par occasion.

Un autre Lieu est, d'Alleguer pour raison & pour cause d'une chose, ce qui n'en est que la suite, comme ce qui a été dit à la louange de *Paris*, VII.

Qu'il faloit que ce fût un Prince bien magnanime & d'une ame fort élevée au dessus du commun, puis que méprisant la Cour & le grand monde, il aima mieux vivre en Solitaire & se retirer au Mont Ida.

Car, parce que les personnes magnanimes & qui ont quelque grandeur d'ame, d'ordinaire aiment la solitude ; il semble à cause de cela que *Pâris* soit à louer pour cette vertu. Ce seroit encore le même argument de dire,

Qu'un tel est Adultere , parce qu'il fait le beau fils & court toute la nuit ; à raison que ceux qui ont ce vice font la même chose.

Comme aussi de soûtenir,

Que les Gueux & les Bannis sont les plus heureuses gens du monde; Les Gueux, *parce qu'ils ne font que chanter dans les Temples & sauter* ; Les Bannis , *parce qu'ils ne sont point obligez de demeurer en même lieu , pouvant aller par tout où bon leur semble.*

Car, à cause que ceux qui paroissent heureux aux yeux du monde se trouvent en liberté de vivre comme il leur plait & de faire toutes ces choses ; pour cette raison on s'imaginera qu'il y a bien du bonheur à cela, & qu'en effet ceux qui vivent ainsi sont très-heureux. Mais la question est de savoir comment les uns & les autres le sont; Et parce qu'on n'en fait aucune mention, telle sorte d'Argument peut être rapportée à cette autre maniere de tromper que nous avons appellée *Fallace d'omission* , qui consiste à ne dire qu'une partie de ce qu'il faut.

VII. UN *autre Lieu* est, *Lors qu'on attribuë la cause d'un Effet à une chose qui n'en est point la Cause* , & le tout parce que ces deux choses-là ou auront été faites en même tems , où l'une incontinent après l'autre. Et de vrai il est si ordinaire de confondre

dre des choses de cette nature, & de prendre ce qui s'est fait après pour un effet de ce qui s'est fait auparavant, sur tout dans les Etats & en matiere de Gouvernement, qu'on ne raisonne presque point d'une autre façon. Ainsi *Démades* accusant *Demosthene* soûtenoit,

Que son Gouvernement & sa Politique avoient été cause de tous les malheurs qui étoient arrivez depuis à l'Etat, parce qu'incontinent après on avoit eu la guerre.

VIII. UN *autre Lieu* pour tromper est celui qui a ce défaut *De ne pas dire ni Quand, ni Comment une chose a été faite;* car c'est comme si quelqu'un assûroit,

Que Paris *n'est point blamable pour l'enlevement d'*Helene; *à cause qu'*Helene *avoit permission de son pere de prendre pour mari qui bon lui sembleroit & celui qui lui plairoit le plus.*

Car peut-être n'est-il pas vrai que ce fût pour toûjours que ce choix lui eut été accordé; mais seulement pour le tems qu'elle seroit encore à marier; puis qu'enfin l'autorité d'un pere sur sa fille ne passe pas plus avant: Ou bien encore c'est comme si l'on disoit,

Que battre des personnes libres sans respect de leur condition & comme si c'étoient des Eslaves, est une insolence qui n'est point à souffrir.

Oui bien quelquefois, mais non pas toûjours; Par exemple quand celui qu'on frappe a offensé le premier & est l'agresseur.

IX. DAvantage, comme dans les disputes de l'Ecole & lors qu'on se soucie plus de la victoire que de la verité, d'ordinaire il arrive Que le raisonnement est faux & le Syllogisme captieux pour ne pas mettre de difference entre *Ce qui est absolument vrai-semblable*, & *Ce qui ne l'est que sous condition & d'une certaine façon*, Par exemple dans la Dialectique on soûtient quelquefois,

> *Que tout ce qui n'est point, est effectivement; puis qu'au moins peut-on assûrer de telles choses, Qu'absolument c'est ce qui n'est point.*

Et tout de même on soûtient,

> *Qu'on peut savoir, ce qui ne peut être Sû, vû qu'au moins connoît-on au vrai & a-t-on cette certitude Que cela ne peut-être sû absolument.*

Ainsi arrive-t-il dans la Rhetorique, où souvent l'Enthymême est captieux & le raisonnement faux, lors *Que ce qui est vrai-semblable absolument* est confondu avec *Ce qui ne l'est que je ne sai comment & sous condition*; car enfin telle sorte de Vraisemblance ne se doit jamais entendre universellement, comme a fort bien remarqué AGATHON,

> *A voir comme le Sort se plait au changement,*
> *Il paroit vrai-semblable avecque fondement,*
> *Que cent choses se font contre la Vraisemblance.*

Et de vrai on ne sauroit nier qu'il n'arrive beaucoup d'effets extraordinaires & contre toute apparence; si bien que la Vraisem-

semblance à cet égard peut être considerée comme s'étendant au de-là de ses bornes, jusqu'à se rencontrer dans les choses mêmes qui n'en ont point ; Et ainsi il y a lieu de soûtenir, *Que ce qui de soi n'est point vrai-semblable, ne laisse pas de l'être*; non pas à la verité absolument ni en général, mais simplement comme il arrive aux Ecoles & dans ces disputes de chicane où l'on ne songe qu'à avoir l'avantage sur son compagnon; car tout de même que là, pour oublier à remarquer certaines circonstances, par exemple, *De quelle part*, *Au respect de qui*, *En quel Lieu*, & autres semblables, on vient à être trompé, & que l'Argument est captieux : Ainsi en est-il de la Rhetorique, où souvent on se méprend Quand ce qui n'est vrai-semblable que je ne sai comment, est pris pour vrai-semblable absolument & sans condition. Et ce Lieu au reste a paru si considerable à *Corax*, que c'est la seule chose qu'il enseigne dans son Livre, & en quoi il fait consister tout le secret de la Rhetorique ; car c'est ainsi qu'il raisonne:

Qu'un homme, dit-il, *soit accusé d'en avoir battu un autre, qu'on ne puisse pas soupçonner de l'avoir fait, soit pour être infirme, ou très-foible de corps; sa défense est toute prête, puis que la chose de soi ne paroîtra nullement vrai-semblable. Que si tout au contraire le soupçon tombe sur lui, Par exemple pour être de beaucoup plus fort que celui qui aura été battu; la même raison revient encore, puis qu'on pourra dire à sa défense, Qu'absolument l'accusation est injurieuse & contre toute sorte de vrai-semblance & de verité; vû que cet homme*

ne pouvoit douter, étant fort comme il est, qu'on ne manqueroit point de s'en prendre à lui, la chose parlant d'elle-même & étant si vrai-semblable.

Et non seulement il disoit que cela avoit lieu en telle rencontre, mais en toute autre: car enfin, ajoûtoit-il,

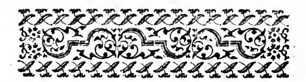
De deux choses l'une, Ou l'Accusé est coupable, ou il ne l'est pas, de maniere que, de quelque façon qu'on le prenne, la chose paroitra toûjours vrai-semblable.

Mais, comme j'ai dit, la difference est, que l'un sera vrai-semblable absolument & en effet, & l'autre sous condition simplement & d'une certaine façon. Et cette tromperie proprement est ce qu'on appelle, *Donner l'avantage au mauvais Parti*; ou *D'une méchante cause en faire une bonne*. Aussi est-ce avec juste raison Que *Protagore* étoit si mal voulu à cause de la profession qu'il faisoit; parce qu'il n'y avoit rien de si faux ni de si éloigné de la verité que ce qu'il enseignoit; toute sa doctrine n'ayant pour fondement qu'une certaine Vrai-semblance trompeuse & une fausse apparence, qui n'a lieu dans pas un Art, si ce n'est dans le Rhetorique & parmi des Sophistes.

Pour ce qui regarde donc les Enthymêmes particuliers, tant faux que véritables, voilà ce que nous avions à dire.



CHA-



CHAPITRE XXV.

Des Solutions.

IL eſt à propos maintenant de traiter des *Solutions*.

Pour ce qui eſt de donner *Solution à un Argument*, cela ſe fait en deux manieres, ou argumentant contre ce qui a été dit, ou apportant une Inſtance. Touchant la façon d'*Argumenter & d'oppoſer Argument à Argument*, c'eſt une matiere qui à préſent ne peut pas recevoir de difficulté; puis que les mêmes Lieux que nous avons donnez pour établir une opinion & en faire la preuve, les mêmes peuvent ſervir à parler contre & à la détruire. Et de fait tous les Argumens que la Rhetorique emploie ne ſont fondez que ſur la Vrai-ſemblance; or eſt-il que la Vraiſemblance eſt de telle nature, qu'il s'y trouve beaucoup de choſes qui ſe choquent & qui ſemblent contraires.

A l'égard *des Objections, & d'apporter une Inſtance*, cela ſe peut faire en quatre façons, ainſi qu'il a été montré dans nos *Topiques*; Car toute Objection eſt tirée,

Ou de la Choſe qui eſt en queſtion;
Ou d'une Semblable;
Ou du Contraire;
Ou de ce qui a été jugé.

Je dis que l'Objection est tirée du Sujet que l'on traite. Par exemple, s'il s'agissoit de *l'Amour*, & qu'on eut fait cet Argument,

Qu'absolument c'est la plus belle de toutes les Passions & sur tout celle des honnêtes gens.

A' cela on pourroit faire deux réponses. La premiere en general,

Que tout ce qui témoigne du besoin, est mauvais.

La seconde en particulier,

Que s'il étoit vrai que tout Amour fût legitime & honnête, il s'ensuivroit Qu'on auroit eu tort de parler si mal de l'amour de Biblis *pour* Caunus, *jusqu'à l'avoir fait passer en Proverbe, si veritablement il ne se trouvoit des Amours infames & à condamner.*

L'Objection est tirée du *Contraire*, comme si l'Argument étoit,

Qu'absolument on n'est point honnête homme si l'on ne fait du bien à ses Amis.

A cela on pourroit repartir,

Qu'un méchant homme n'a point accoûtumé de mal-traiter ses amis ni de leur faire du mal.

L'Objection est tirée d'une chose *Semblable*; par exemple, Si on avoit fait cet Argument,

Que toute personne qui a été mal-traitée d'un autre, ne lui pardonne jamais, & l'a en haine toute sa vie.

On pourroit opposer,

Que les gens qu'on a le mieux traitez & qui nous ont le plus d'obligation, ne sont pas toujours ceux qui témoignent davantage de reconnoissance, ni qui continuënt le plus long-tems a nous aimer. On-

On se sert de ce qui *a été jugé*, quand ceux de qui vient ce jugement sont personnes de reputation & qui font autorité, comme si quelqu'un argumentoit ainsi,

Qu'on doit pardonner aux Yvrognes les fautes qu'ils font, puis qu'ils pechent par ignorance.

L'Objection seroit,

Et quoi, Pittacus *n'étoit-il pas un grand homme, & à louer pour le Jugement? Cependant, dans les Loix qu'il a laissées, il ne se montre point plus severe que contre ceux que l'yvrognerie fait tomber dans quelque faute.*

Voilà pour répondre en general à quelque Argument que ce soit.

POUR y répondre en particulier, il faut se souvenir, Qu'il n'y a que quatre choses sur lesquelles soient fondez tous les Enthymêmes qui se font; savoir, Voyez ce qui a été dit à la fin du 2. Chap. du I. Liv.

Le *Vrai-semblable*,
L'*Exemple*,
Le *Signe nécessaire* ou *Tecmerion*,
Le *simple Signe*.

Tout *Enthymême* qui étabit sa preuve sur ce qui arrive ou semble arriver d'ordinaire, est celui qu'on dit être tiré du *Vrai-semblable*.

L'*Enthymême* fondé sur l'*Induction*, qui pour preuve allegue une ou plusieurs choses toutes semblables; & cela lors que remontant à l'Universel on en fait application au Particulier; tel Enthymême est celui qui est tiré de l'*Exemple*.

L'*Enthymême*, qui pour preuve apporte un effet nécessaire, & tel qu'on ne peut pas nier

nier que la chose ne soit, est celui que nous disons être tiré du *Signe nécessaire*.

Enfin lors que, pour sa preuve, on se contente d'alleguer des choses ou très-générales ou tout-à-fait particulieres, soit qu'elles soient vraies ou non; cette sorte d'Enthymême est celui qui est fondé sur le *simple Signe*.

CECI donc présuposé, & de plus puis que *le Vrai-semblable* de sa nature est tel, Que jamais il ne regarde les choses qui arrivent toûjours de la même façon, mais simplement celles qui arrivent pour l'ordinaire; il s'ensuit, Que de tous les Enthymêmes que nous venons de remarquer, il n'y en a pas un à qui l'on ne puisse donner solution en apportant une Instance. J'avouë que telle Instance ne sera pas toûjours une veritable solution, & qu'elle aura plus d'apparence que d'effet; mais aussi ne sera-t-elle pas inutile, puis qu'encore qu'on ne puisse pas toûjours montrer, *Qu'une chose n'est pas Vrai-semblable*, ce qui pourtant est la seule solution qu'il faudroit apporter pour ruiner l'Argument; néanmoins on ne laissera pas d'y donner atteinte & de l'affoiblir, en faisant voir, *Que la preuve n'est point convainquante, & n'enferme aucune necessité.* Aussi est-ce pour cela que celui qui se défend a toûjours bien plus d'avantage que celui qui Accuse, à cause de cette fausseté qui se glisse dans le raisonnement & qui trompe l'esprit. Et de fait, puis que tout Accusateur fonde sa preuve sur la Vrai-semblance, & que quelque difference qu'il y ait entre montrer, *Qu'une chose n'est pas vrai-semblable*, ou simplement *Qu'elle n'est pas nécessaire*; le Vrai-semblable cepen-

cependant eſt de telle nature, Qu'abſolument il y a toûjours lieu d'y répondre & d'apporter quelque objection, attendu que ſi cela n'étoit, ce ne ſeroit plus alors vrai-ſemblance, mais une choſe de pure néceſſité & qui ſe feroit toûjours de la même façon. De-là il arrive que le Juge, qui n'eſt pas des plus fins en ces matieres, lors que de cette ſorte il entend répondre à un Argument, & qu'il voit ſoûtenir, *Qu'il n'y a aucune neceſſité d'ajoûter foi à ce qu'on avance*, auſſi-tôt il s'imagine, Ou que la choſe abſolument n'eſt pas vrai-ſemblable, Ou en tout cas qu'elle excede ſon pouvoir, & que ce n'eſt point à lui à en juger; trompé, comme j'ai dit, par la qualité de cette Réponſe: Cependant il a tort, donnant par-là à connoitre Qu'il ne ſait pas jusqu'où s'étend ſa Jurisdiction, puis que tout Juge n'a pas ſeulement à prononcer ſur les choſes de neceſſité abſoluë, mais encore ſur celles qui ne ſont que vrai-ſemblables; ce qui eſt ſi vrai, que même c'eſt là proprement ce qu'on appelle, *Juger en conſcience & dans l'Equité.*

Ainſi donc, pour donner ſolution, il ne ſuffira pas de montrer, *Que la preuve n'eſt pas convainquante, & n'enferme aucune neceſſité*; mais encore il ſera beſoin de faire voir, *Qu'abſolument elle n'eſt pas vrai-ſemblable.* Ce qui ſera évident ſi l'objection qu'on apporte eſt fondée ſur des choſes qui arrivent bien plus ordinairement que celles qui ſeront alleguées.

Or il ſe trouve toûjours qu'une réponſe eſt de cette qualité pour deux raiſons, Ou à cauſe *du Temps*, ou à cauſe *des Choſes.* Que ſi ces deux conditions ſe rencontrent à la fois,

fois, pour lors il n'y aura rien de si fort; étant certain Que plus une chose arrivera souvent de cette maniere, & plus elle paroitra vrai-semblable.

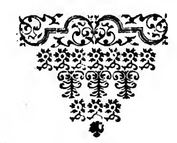
POUR ce qui est *du Simple Signe* & des Enthymêmes que nous avons dit qui en sont tirez, quelque vrais même qu'ils soient, toûjours on y peut donner solution, ainsi qu'il a été remarqué au commencement; car tant s'en faut qu'ils fassent preuve, que même il n'y en a pas un qui puisse servir à tirer la moindre conséquence; Et cela est une chose évidente par nos *Analytiques*.

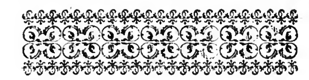
QUANT aux Enthymêmes tirez de *l'Exemple*, la solution qu'on leur doit donner est la même que celle qu'on donne aux Enthymêmes tirez du vrai-semblable; car pour peu qu'on ait à leur opposer qui fasse connoitre *Que la chose n'arrive pas toûjours de la sorte que l'Adversaire prétend*, cela suffit; puis qu'au moins verra-t-on par-là Qu'il n'y a aucune necessité d'y ajoûter foi; & cela quand bien même, de la part de l'Adversaire, il auroit été montré que de l'autre façon la même chose fut arrivée & plus de fois & plus souvent.

Que si la preuve de l'Adversaire est telle, que, sans lui pouvoir rien opposer, il ait fait voir, *Que non seulement la chose est comme il dit*, mais encore *Que plusieurs fois elle est arrivée de la même façon & très-souvent*: Ce qu'il y aura à répondre, est de soûtenir, *Ou qu'il ne s'agit pas du même Fait*; *Ou qu'il y a d'autres circonstances à remarquer*; *Ou qu'il se trouve quelque difference de l'un à l'autre.*

A

A L'égard du *Signe necessaire*, & des Enthymêmes qui en sont tirez; comme ce n'est pas y satisfaire, ni leur donner solution, Que de nier simplement la conséquence, ainsi que nous l'avons fait voir dans nos *Analytiques*; le seul moyen qui reste pour y répondre, c'est de montrer *Que ce qu'on dit n'est pas vrai, & qu'absolument la chose ne se trouvera point*: Que si effectivement la chose est vraïe, & de plus qu'on ne puisse pas douter que la conséquence qu'on en tire ne soit nécessaire, pour être fondée sur un Signe infaillible & certain; l'Argument alors sera sans réponse, attendu que le tout paroitra aussi clair que si l'on avoit apporté une Démonstration.





CHAPITRE XXVI.

De l'Amplification.

QUANT à l'*Adresse d'Agrandir une chose, ou la faire paroitre plus Petite qu'elle n'est*, elle ne doit point passer pour Element d'Enthymêmes: Par *Element* au reste, j'entends la même chose que ce que j'entends par le mot de *Lieu*; puis qu'enfin *Element* & *Lieu* servent tous deux de fondement à plusieurs Enthymêmes & sont comme un Reduit où ils viennent tous à se rencontrer.

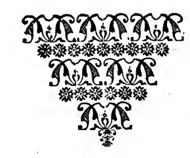
L'Adresse donc d'agrandir une chose ou de la faire paroître petite, n'est autre que d'apporter certains Enthymêmes pour montrer, *Que tel effet en particulier est Grand ou Petit, de grande ou de peu d importance*; Tout de même qu'il y en a pour prouver *Qu'une chose est Bonne ou Mauvaise*; *Juste ou Injuste*; & ainsi du reste, car tout cela est pure matiere de Syllogismes & d'Enthymêmes. Tellement que si pas-une de ces preuves-ici ne doit être considerée ni comme Lieu d'Enthymêmes, ni comme Element; il en faut dire autant de l'Amplification.

ON doit faire le même jugement des *Enthymêmes propres à Réfuter*, puis qu'ils ne sont point d'une autre espèce que ceux qui servent à la Preuve : Et de vrai tout homme qui Réfute & qui prétend donner solution à un Argument, n'a que deux voies pour y parvenir; L'une est, de Prouver; & L'autre, d'apporter une Instance. *On agit par preuve* quand on montre tout le contraire de ce que l'Adversaire dit, comme si l'Adversaire prétend *Qu'une chose a été faite*; Et si l'autre prouve *Qu'elle ne l'a pas été.* Celui qui réfute montre *Qu'elle ne l'a pas été.* Celui-ci soûtient le Contraire, & montre *Qu'elle a été faite véritablement.* De maniere qu'il n'y a aucune difference entre l'un & l'autre; puis que tous deux également se servent des mêmes moyens, & que chacun dans son Parti apporte aussi bien des Enthymêmes pour montrer Qu'une chose est, que pour montrer qu'elle n'est pas.

A L'égard de *l'Instance*, il est certain Que la qualité d'Enthymême ne lui convient point : & de vrai *Faire une Instance*, ainsi qu'il a été remarqué dans nos *Topiques*, n'est autre chose Que d'avertir & donner tel avis sur une matiere, que par-là on vienne à connoitre, Ou que la conséquence qui a été tirée n'est pas bonne, Ou que dans l'Argument on s'est servi d'une proposition fausse.

Touchant donc ce que nous nous étions proposé de traiter sur la fin, savoir *des Exemples*, *des Sentences*, *des Enthymêmes*, & enfin de tout ce qui appartient *à la maniere de concevoir & de prendre les choses* : & cela non seu-

ſeulement afin d'avoir à choiſir toute ſorte de Preuves & d'Argumens, mais encore pour nous voir en état de répondre à tout ce qui pourroit être allegué contre nous, & y donner Solution ; C'eſt à peu près ce que nous croyons devoir être remarqué là-deſſus. Il ne nous reste plus qu'à parler de *la Diction*, & de *l'Ordre* ou *Diſpoſition* qui eſt à obſerver dans le Diſcours.



LA



LA RHETORIQUE D'ARISTOTE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Recapitulation sommaire.



ARCE que dans tout Discours trois Choses sont à considerer, & dont il faut que la Rhetorique traite;

La premiere,

De quel endroit on doit tirer ses Preuves;

La seconde,

Ce qu'il y a à observer pour l'Elocution;

La troisième,

Comment il faut que chaque Partie soit placée?

Présentement pour ce qui est de la Preuve, c'est une matiere que nous avons exa-

 minée

minée à fonds & dans toutes ses parties: car non seulement il a été remarqué Qu'il y avoit trois sortes de Preuves, & specifié Quelles elles étoient; mais encore la raison a été donnée pourquoi il n'y en avoit pas davantage. Et de vrai, pour montrer Qu'il n'y en peut avoir que trois, c'est que les Juges jamais ne viennent à être persuadez ni à croire ce qu'on leur dit, que pour l'une de ces trois raisons-ici; car c'est toûjours,

Ou parce qu'ils se sont laissez émouvoir & prévenir de quelque passion;

Ou pour avoir eu bonne opinion de celui qui parle;

Ou enfin à cause que ce qui a été dit a été bien prouvé.

Et tout de même encore il a été parlé des Enthymêmes & montré où il les faloit chercher; ayant fait savoir Qu'il y en a de deux sortes: les uns *Specifiques* & particuliers à châque Genre; les autres communs à tous les Genres ensemble, appellez *Lieux Communs.* Maintenant nous avons à traiter de *l'Elocution*, car sans doute il ne suffit pas de connoitre ce qu'il faut dire, mais encore il est nécessaire de le dire comme il faut; & d'autant plus que c'est un moyen qui ne contribuë pas peu à faire éclater les Mœurs, & à donner bonne opinion de celui qui parle.

De l'Action.

ET d'autant que l'Eloquence, pour éclater, dépend de trois Points principalement; Savoir,

des

des *Choses*,
des *Paroles*,
de l'*Action*.

A' leur égard on peut assûrer que jusques-ici l'ordre qui étoit le plus naturel à été suivi: car d'abord, comme c'est ce qui s'offre le premier, on a recherché *Quelles étoient les choses qui peuvent persuader?* Après on est venu à examiner *Comment il faloit dire ces choses-là pour les dire bien, & dans quel ordre?* Quant au dernier Point, *qui consiste dans l'Action*, & qui est d'un très-grand effet; c'est à quoi l'on n'a point encore travaillé; & même ce n'a été que fort tard qu'on s'en est avisé pour le Théatre, & pour Reciter les Poëmes Epiques; car auparavant c'étoient les Poëtes eux-mêmes qui representoient leurs propres Tragedies; de maniere qu'aujourd'hui il ne faut point douter que ce ne soit une Partie à cultiver dans la Rhetorique, aussi-bien qu'elle l'a été dans la Poësie; car pour la Poësie, on sait que beaucoup s'en sont déja mêlez, entr'autres un certain *Glaucon* de *Teos* en *Ionie*. Ῥαψῳδίι.

Au reste tout ce secret-là dépend de la Voix, pour savoir comment il s'en faut servir dans chaque Passion; par exemple, *Quand il faut l'élever ou l'abaisser, ou parler à l'ordinaire.* Et tout de même à l'égard *des Tons differens*, qui sont l'Aigu, le Bas & le Médiocre; & encore à l'égard du Nombre, afin de les bien ménager dans chaque mouvement particulier: car il est certain que tous ceux qui s'étudient à la Prononciation ont accoûtumé d'observer ces trois choses, *Le Corps ou la force de la voix, l'Harmonie, & le Nombre.* Et de vrai cela est si important, que, de tous les Orateurs qui parois-

sent en public, il n'y a presque que ceux qui ont la prononciation belle, & qui recitent bien, qui remportent le prix ; & il ne s'en faut pas étonner : Car par la même raison que présentement pour le Théatre les Comediens ont un avantage considerable sur les Poëtes ; de même en est-il de ceux qui recitent en public ; & le tout parce que le siecle est corrompu, & qu'aujourd'hui dans les Republiques on ne fait estime que de ce qui plait.

Touchant l'*Action* donc, comme j'ai dit, c'est une matiere qui n'a point encore été traitée ni reduite en Art ; & d'autant plus que ce n'est que depuis peu qu'on a songé à l'Elocution & à en donner des préceptes. Aussi, pour en bien parler, il semble que l'Elocution soit peu de chose & qu'on ne devroit point s'y arrêter ; néanmoins, parce que la Rhetorique elle-même, à la bien considerer, ne contient rien de solide, & ne gît qu'en opinion ; on ne doit pas laisser d'en traiter, non pas à la verité comme d'une chose qui mérite qu'on en fasse état, mais comme nécessaire de la sorte qu'on vit à présent.

En effet, il seroit à desirer Que, pour le Discours, on ne s'amusât point à tant de vaines adresses comme on fait, puis que tout l'agrément qu'on y devroit chercher, seroit de faire en sorte Qu'il ne pût pas tout-à-fait déplaire, ni aussi donner trop de plaisir ; étant de la justice de ne s'attacher qu'à son Sujet & de travailler fortement à faire connoitre la verité ; tout le reste, hors la Preuve, étant inutile. Pourtant, comme j'ai dit, le malheur du siecle est tel, qu'aujourd'hui ces Adresses-là sont de très-grand effet,

effet, à cause que l'Auditeur n'est pas comme il dévroit être, & que tout est perverti. Pour l'Elocution, véritablement il y a quelque exception à faire, vû qu'elle est nécessaire en quelque sorte, dans les Sciences; parce que dans les Sciences il importe que vous vous exprimiez de telle ou de telle façon; mais cela n'approche point de l'excès où nous voyons la Rhetorique quant à ce point; car enfin toute son expression n'est que pure phantaisie & n'a été trouvée que pour s'accommoder au goût de l'Auditeur: Et de fait son langage est si étrange à l'égard des Sciences, que personne ne s'en sert pour enseigner la Géometrie.

POUR revenir à l'*Action*, il est certain Qu'aussi-tôt qu'elle sera reduite en Art, elle produira le même effet que fait aujourd'hui le Théatre pour la Représentation. Or que cela ne se voie quelque jour, c'est dequoi il ne faut point douter, puis que même il se trouve déja des Auteurs qui ont essayé d'en toucher quelque chose, comme *Thrasymaque* dans le Livre qu'il intitule, *Des Moyens d'exciter la Pitié*. Après tout il y a cette difference entre l'*Action* & l'*Elocution*, Que l'*Action*, pour ainsi dire, emprunte tout de la Nature & du Genie, & fort peu de l'Art; l'*Elocution* au contraire emprunte tout de l'Art, & fort peu du Genie. Aussi est-ce la raison pourquoi aujourd'hui la gloire de l'Eloquence est partagée entre les Orateurs, & qu'on donne le prix aussi-bien à ceux qui réüssissent pour l'*Elocution*, qu'aux autres qui éclatent par l'*Action*; car tout Discours sur le papier a cela, lors que la diction en est belle, qu'il se fait beaucoup

plus valoir par l'expression que par les pensées.

De l'Elocution.

OR les premiers qui se sont mis en peine de cultiver l'*Elocution*, ont été les Poëtes, comme effectivement l'Ordre & la Raison vouloient que ce fussent eux qui commençassent; n'y ayant rien de si propre à seconder le dessein du Poëte, qui est d'Imiter, que les Paroles, qu'on fait être les vives images des Choses; & de fait il se trouve Que, de toutes les Parties que la Nature nous a données, il n'y en a pas une qui soit plus propre à imiter ce que nous voulons, que la Voix; d'où vient aussi qu'ensuite de l'*Elocution* on a vû paroitre ces Arts qui servent purement à la Representation, comme celui *des Comediens*, celui de reciter les *Poëmes Epiques*, & quelques autres.

Et d'autant qu'il fut remarqué touchant l'*Elocution*, Que, de tous les Poëtes qui étoient en reputation, la plûpart sembloient n'être estimez, que parce que leur expression étoit riche, & qu'ils faisoient de beaux vers, atendu que pour le sens ils ne disoient que des niaiseries; c'est pour cela aussi que la Diction Poëtique d'abord a été en usage chez les Orateurs, témoin celle de *Gorgias*: car elle a plû à ce point, qu'encore aujourd'hui les Ignorans & ceux qui n'ont point de goût s'imaginent qu'un homme fait merveilles quand il s'en sert. Cependant tant s'en faut que cela soit, Que la Prose a une diction toute differente de celle de la Poësie: Et pour le faire voir, c'est que ce qui est arrivé dans la Poësie depuis peu, le justifie

tifie clairement; car il se trouve que, de tous les Poëtes qui travaillent pour le Théatre, il n'y en a pas un qui présentement se serve de la même Diction dont on se servoit autrefois. En effet comme premierement des vers *Tetrametres*, ils ont passé aux *Iambiques*, à cause que de tous les vers l'*Iambique* est celui qui approche le plus de la Prose: Aussi de tous les Mots, ils ont quitté ceux qui s'éloignent de la façon ordinaire de parler, laissant-là tout ce qui auparavant servoit à embellir leur Diction: en quoi ils ont été suivis par tous les autres qui font des vers *Hexametrès*. Ainsi donc de vouloir encore imiter les Poëtes en ceci, ce seroit une chose ridicule, vû qu'eux-mêmes ne s'en servent plus. Si bien qu'il se voit par-là Que nous ne sommes point ici obligez de traiter exactement de toute sorte d'Elocution; mais de celle qui fait à nôtre sujet & que nous avons remarquée être propre à l'Orateur; car pour l'autre qui regarde la Poësie, il en a été parlé dans notre *Poëtique*.





LA DICTION.

CHAPITRE II.

De la belle Elocution.

ENsuite des Reflexions que nous venons de faire, ſuppoſons Que la beauté de l'Elocution conſiste *A être claire d'elle-même, & intelligible.* Et pour marque de cela c'eſt que tout discours qui ne ſe fait pas entendre ne fait point ſon effet. De plus elle ne doit être ni trop Baſſe, ni trop Noble; mais Propre au Sujet. Car j'avouë bien que peut-être, en ſe ſervant de la diction Poëtique, on évitera cette baſſeſſe que nous condamnons: mais auſſi en le faiſant ce ſeroit tomber dans l'excès, puis que cette ſorte d'expreſſion ne convient point à la Proſe.

Au reste ce qui contribuë le plus à rendre le Discours intelligible & clair, ſont les mots *Propres*; mais ce qui lui ôte la baſſeſſe, & lui donne de l'ornement, ce ſont tous ces autres termes dont il a été fait mention dans notre *Poëtique.* Car ſans doute changer les mots d'une certaine maniere & les déguiſer, fait paroitre la Diction toute autre & la rend majeſtueuſe. En effet comme on éprouve je ne ſai quoi à la vûë des Etrangers qu'on n'éprou-

n'éprouve pas à la vuë de ceux qu'on voit tous les jours; de même en est-il de la Diction. Pour cette raison-là donc il sera à propos de déguiser un peu sa façon de parler, & l'habiller pour ainsi dire à l'étrangere; car tout ce qui vient des Etrangers paroit admirable; or tout ce qui est admirable, plait & réjouït. Véritablement les Vers ont cet avantage qu'il se trouve beaucoup de choses en eux qui produisent cet effet; & même qui y viennent fort bien, à cause que tout ce qui s'y traite est incomparablement plus noble & plus grand, soit pour les personnes, soit pour les matieres. Il n'en va pas ainsi de la Prose, où les occasions de le faire sont bien moins fréquentes, attendu que les sujets qu'elle traite sont ordinaires & beaucoup au dessous de ceux de la Poësie. Et pour montrer qu'il est nécessaire que la Diction soit proportionnée au sujet, c'est que si dans la Poësie même, toute noble qu'elle est, la bien-séance ne permet pas toûjours qu'elle se soutienne par la grandeur de l'expression: car enfin ce seroit une impertinence, ayant à faire parler un petit garçon, ou un valet, d'employer ce qu'il y a de plus beau dans la Langue; & tout de même en traitant de petites choses. Ainsi en doit-il être de la Prose, où cette même bien-séance veut, Que tantôt on fasse plus, & tantôt moins; Tantôt qu'on étale & tantôt qu'on resserre, à mesure que le Sujet le permettra; mais pourtant de sorte, que l'artifice en soit caché, & qu'au lieu de paroitre étudié, il semble que cela se dise naturellement; car l'un est propre à persuader, & l'autre produit un effet tout contraire: & de vrai quand l'Auditeur s'en apperçoit, il se tient sur ses gardes,

comme si l'on avoit dessein de le surprendre, ne se défiant pas moins d'un Discours de cette nature, qu'on se défie des vins mixtionnez. Aussi peut-on dire qu'il y a autant de difference de l'un à l'autre, qu'il s'en remarque entre la voix de *Theodore*, cet excellent Comedien, & celle de ses Compagnons ; parce que la sienne est si naturelle & si trompeuse, qu'il ne semble pas que ce soit un Comedien qui parle, mais la personne même dont l'action est representée ; au lieu que celle des autres paroit forcée & contrefaite. Au reste le vrai moyen de tromper & de cacher son artifice, c'est de choisir les mots qui viennent le plus en usage, comme fait *Euripide* qui le premier a trouvé ce secret, & l'a découvert aux autres.

Des Metaphores.

MAis parce que tout Discours n'est composé d'autre chose que *de Noms* & *de Verbes*; de plus Qu'il se trouve autant d'espèces de Noms qu'il en a été remarqué dans notre *Poëtique*: pour cela il faut que l'Orateur prenne garde à se servir le plus rarement & en moins de lieux qu'il pourra, tant des mots pris des autres Langues, que nous appellons *Etrangers*, que des mots *Doubles*, ou *Feints*. De savoir maintenant quand l'occasion se présentera de le faire, c'est ce que nous dirons un peu après; Pour la raison qui defend de s'en servir, elle a déja été donnée; attendu que tels mots changent trop la façon de parler ordinaire, & la déguisent au de-là de

ce

ce qu'il faut. Il n'en va pas ainsi des mots *Propres* & *Usitez*, ni des *Metaphores*, qui seuls sont utiles à la Prose & y viennent bien. Et une marque que cela est ainsi, c'est que tout le monde ne se sert d'autre chose, n'y ayant personne qui, dans l'entretien & en parlant familierement, n'emploie & les Metaphores, & les noms usitez, & les mots Propres. Tellement qu'il se voit, Que si l'on fait se servir à propos de tous ces termes dont nous avons fait mention, non seulement il y aura dans l'expression je ne sai quoi d'extraordinaire qui frappera, mais encore l'artifice en sera si caché, qu'il ne paroitra pas que ce soit une chose travaillée, & même il n'y aura rien de si clair; qui sont trois conditions en quoi consiste la plus parfaite Elocution de l'Orateur.

De tous les mots au reste qui entrent dans la Prose, il est à remarquer Que les *Equivoques* sont plus d'usage pour les Sophistes, à cause que c'est-là où ils mettent leur finesse & ce qui leur sert le plus à tromper. Quant aux *Synonimes*, les Poëtes en ont plus de besoin. J'appelle mots *Propres* & *Synonymes*, par exemple, *Marcher*, & *Cheminer*, d'autant que ces deux mots sont propres également pour ce qu'ils signifient, & qu'ils signifient la même chose. De savoir maintenant ce que c'est que chacun de ces Termes-là en particulier? de plus Combien il se trouve d'espèces de Metaphores, & l'effet merveilleux qu'elles font, soit dans les Vers, soit dans la Prose? est ce qui a été dit en traitant de la Poëtique.

Après tout l'Orateur sera d'autant plus obligé de rechercher les Metaphores & de se mettre en peine d'en trouver, Qu'absolu-

ment la Profe a beaucoup moins de chofes qui viennent à fon fecours que les Vers : car outre que la Metaphore a cela de propre, Qu'elle eft claire, agréable, & qu'elle frappe par je ne fai quoi de nouveau ; c'eft qu'il la faut trouver de foi-même & ne l'emprunter de perfonne. Au reste , foit qu'on fe ferve d'Epithétes ou de Metaphores, il faut bien prendre garde de n'en point choifir qui ne foient tout-à-fait au fujet ; ce qui arrivera, s'il s'y trouve de l'analogie & une juste proportion dans le fens, autrement la chofe ne vaudroit rien & feroit impertinente ; car les Contraires ont cela, que jamais ils n'éclatent davantage & ne fe font mieux connoitre que lors qu'ils font oppofez. Or le moyen d'éviter cette faute, c'eft de confiderer le rapport que les chofes ont entr'elles, & de quelle façon elles fe regardent : Car tout de même qu'au Jeune homme nous voyons que l'Ecarlate fied bien, & au Vieillard une autre couleur; ainfi en eft-il de tout le reste.

OR s'il s'agit de louange & que vous vouliez embellir la matiere que vous traitez, alors il faudra tirer vôtre Metaphore de ce qui fe trouvera de plus noble dans le même genre; Et au contraire voulant en donner mauvaife opinion, il la faudra tirer du pire endroit & de ce qui s'y rencontrera de plus méprifable. Je m'explique, par exemple, Attendu que ce font deux chofes contraires & comprifes fous même genre, de dire d'un homme qui en prie un autre, *Que c'eft qu'il gueufe* ; Et tout au con-

contraire d'un qui gueuse effectivement, *Que c'est qu'il prie*; à cause que faire l'une ou l'autre de ces deux choses c'est *Demander*, qui est le genre; cela proprement est pratiquer ce que nous venons de dire. Ainsi *Iphicrate* voulant un jour faire dépit à *Callias* contre qui il avoit prise, l'appella *Metragyrtès* & non pas *Dadouchos*, qui étoit sa veritable qualité. *Metragyrtès* au reste veut dire simplement un Quêteur de Confrairie ou Porte-bassin, & *Dadouchos* un Porte-cierge, A quoi *Callias* repartit, *Qu'on voyoit bien par ce qu'il disoit qu'il n'étoit guère entendu aux Mysteres de la Déesse & que jamais il n'avoit eu l'honneur d'être admis au nombre des Initiez*; *puis qu'enfin s'il eut sû ce que c'étoit*, *il n'auroit eu garde de l'appeller* Metragyrtès *comme il faisoit*, *mais* Dadouchos. Car quoi que sous ces deux noms soient comprises deux fonctions qui regardent les ceremonies qu'on fait pour la Mere des Dieux; la difference néanmoins en est si grande, que l'une est sans honneur & l'autre très-honnorable. Ainsi en est-il encore de ceux qui étoient à la Cour de *Denis* le Tyran, que tout le monde appelloit *Dionysiocolacas*, *les Flateurs du Tyran*, car entr'eux ils se nommoient *les Adroits & les gens de Cour*; or est-il que ces deux mots sont dits avec Metaphore, mais l'un est infamant & reproche un vice honteux; l'autre au contraire est pris en bonne part. Les Voleurs font la même chose, car pour couvrir d'un nom honnête le mêtier qu'ils font, ils s'appellent *Avanturiers & gens de Fortune.* Par cette raison l'on voit qu'il n'y aura rien qu'on

ne puisse tourner en bonne ou mauvaise part ; car qu'un homme ait commis un crime, on dira simplement, *Qu'il a failli, & que c'est par malheur qu'il est tombé dans cette faute*: Et tout au contraire qu'un autre n'ait fait qu'une simple Faute, par cette adresse on le traitera de criminel, faisant passer son Action pour un *Attentat*. Ainsi en sera-t-il ayant à parler d'un qui n'aura que derobé ; car, pour rendre son action plus odieuse, on se pourra servir des termes qui marquent le plus de violence, par exemple, *Qu'il a ravi, Qu'il a enlevé, Qu'il a ravagé.* Pour ce qui est de ce que dit *Telephe* dans *Euripide* touchant certains Rameurs,

> *Qu'avec leurs Rames, faisant les Rois sur la Mer, & commandant aux flots afin d'arriver plûtôt en* Mysie;

La Metaphore de cela n'est pas bonne, à raison que le mot de *Roi* en cet endroit, & celui de *Commander*, sont trop nobles pour être attribuez à l'exercice de la Rame, qui est vil. De maniere que comme ces sortes de Metaphores ne sont point naturelles, l'artifice n'en peut être caché.

On peut encore pécher contre les Metaphores au choix des mots, quand les syllabes en sont rudes & ne rendent pas un son agréable à l'oreille, ainsi que fait, dans ses Elegies, le Poëte *Dionysius*, surnommé *l'Homme à l'airain*: comme quand il appelle la Poësie *le Cri de Calliope*, à cause que le mot de *Poësie* & celui de *Cri* signifient chacun une sorte de Voix : car non seulement la Metaphore est méchante en ce que le mot de *Cri* est rude; mais encore parce que ce qu'il signifie n'a aucun rapport avec la douceur de la Poësie.

Il fut surnommé ainsi, à cause de l'avis qu'il donna aux *Atheniens* de ne se servir d'autre monnoie que de celle d'airain.

Tou-

Touchant les Metaphores encore il faut prendre garde Qu'elles ne soient point tirées de loin, mais de choses proches & de même espèce, afin que venant à nommer ce qui n'a point de nom, ce soit de sorte qu'on ne doute point alors qu'il ne soit très-bien nommé, à cause du parfait rapport; comme dans cet Enigme qui a tant couru,

J'ai vû, chose admirable! un homme avec du feu
Qui colloit de l'airain dessus la chair d'un homme.

Car comme la maniere d'appliquer les ventouses n'a point de nom, & que *Coller* & telle sorte d'application sont tous deux des moyens pour faire tenir une chose à un autre; celui qui a composé l'Enigme s'est servi exprès du mot de *Coller*, afin de mieux expliquer la façon avec laquelle on applique les ventouses.

En un mot qui veut avoir de bonnes Metaphores, doit recourir aux Enigmes bien-faits; & de vrai puis que ce qui fait l'Enigme sont les Metaphores, il s'ensuit Qu'un Enigme ne sauroit jamais être bien fait, que les Metaphores n'en soient excellentes.

Les Metaphores encore ont ceci, Qu'elles veulent être tirées de choses honnêtes, & qui portent une belle idée. Or comme a fort bien remarqué *Lycimnius*, un mot peut être *honnête* ou *deshonnëte*, en deux façons; ou à cause du son, ayant simplement égard à l'oreille, ou à cause de sa signification. Il se trouve outre cela une troisième façon qui sert de réponse à l'Argument Sophistique allegué communement pour prouver le contraire: Car la raison qu'apporte *Brysson* afin de montrer Qu'il n'y a rien de sale dans les pa-

paroles, & que personne ne sauroit jamais rien dire de deshonnête en parlant, *A cause*, dit-il, *que de quelque maniere qu'on s'exprime, c'est toûjours dire la même chose*; absolument cette raison est fausse, puis qu'enfin il se remarque des termes & plus propres les uns que les autres pour ce qu'ils signifient, & même bien plus expressifs & beaucoup plus capables de faire la peinture d'une chose & la mettre devant les yeux. Joint qu'il ne faut pas s'imaginer Que tout ce qui signifie une même chose, la signifie également & de la même façon; de sorte que, quand il n'y auroit que cela, ce seroit assez pour faire demeurer d'accord Qu'effectivement il y a des termes & plus honnêtes & plus sales les uns que les autres; car quoi que deux termes signifient une chose honnête & une chose sale tout ensemble, néanmoins ce n'est jamais ni comme sale precisément qu'ils la signifient, ni comme honnête; ou si cela est, il s'y trouve du plus & du moins.

Donc pour ce qui est des Metaphores, il les faudra choisir de sorte, Qu'elles ne contiennent rien que d'honnête & qui ne plaise, soit pour le mot, soit pour l'expression; & de plus Qu'elles ne présentent rien à la vûë ni aux autres Sens qui les puisse choquer. Et pour montrer que le choix dont nous parlons est nécessaire, c'est qu'enfin il y a bien de la difference entre dire, *l'Aurore aux doigts de rose*, & *l'Aurore aux doigts d'écarlate*, & bien pis encore que tout cela *l'Aurore aux doigts rouges*.

Des Epithetes.

A L'égard des *Epithetes* ou *Adjectifs*, on en peut encore user ainsi que des Metapho-

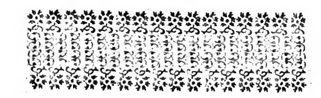
phores, & les choisir à l'avantage, ou au desavantage d'une personne; à sa honte, ou à sa gloire. Par exemple, ayant à parler d'*Oreste*, d'un côté on dira, *Que c'est un Parricide & un abominable qui a tué sa propre Mere*: Et d'un autre côté prenant la chose en bonne part, on l'appellera *Le Fils genereux*, *le Vangeur du sang*, *& du meurtre de son Pere*. Ou bien encore comme fit *Simonide* quand *Anaxilas*, celui qui à la course des Mules gagna le prix, le vint prier de faire des vers; car voyant qu'il lui offroit trop peu, il fit semblant qu'il n'en vouloit pas faire, *Comme étant indigne*, disoit-il, *d'avoir à louer des demi-Baudets*. Mais quand il lui promit davantage, alors il fit ces vers:

Qu'on vous aime en tous lieux, par tout qu'on vous caresse,
O Filles de Chevaux plus legers que le vent.

Cependant il les pouvoit encore appeller *Filles d'Anesses* s'il eût voulu.

Les Diminutifs font encore le même effet. J'appelle mot *Diminutif*, celui qui fait paroître quelque Bien ou quelque Mal plus petit qu'il n'est; ainsi en use *Aristophane* dans ses *Babyloniens* lors qu'il raille, car, au lieu de nommer quantité de choses comme on a accoûtumé de les nommer; Par exemple *de l'Or*, *une Robe*, *une Injure*, *une Maladie*; à la place il se sert de diminutifs. Néanmoins, quand on les employera, il faut prendre garde de n'en pas abuser, & se tenir toûjours dans les bornes de la mediocrité.

CHA-



CHAPITRE III.

De l'Elocution froide.



Uatre choses rendent l'Elocution Froide. Premierement les mots *Doubles* ou *Composez*, comme quand Lycophron dit, * *Le Ciel Porte-flambeaux*, *La Terre Porte-montagnes*, *&c.* Ou comme Gorgias lors qu'il se sert des termes *de Vrai-Jureurs*, *& Faux-Jureurs*. Et encore comme fait Alcidamas † en beaucoup

* Au Grec il y a τ̃ πολυπρόσωπον ὀρανὸν, *Le Ciel à plusieurs faces*; mais comme de rendre ainsi ce n'étoit point apporter un mot composé, qui est ce qu'*Aristote* reprend en cet endroit, je me suis servi de l'Epithete de *du Bartas*, si connu en nôtre Langue & qui d'ailleurs ne s'éloigne gueres de ce que j'avois à dire. J'ai sauté στενοπόρον & πτωχόμουσος qui suivent un peu aprés pour n'être point propres à être imitez. Le premier est de *Lycophron* qu'il attribuë à un certain rivage, voulant marquer Qu'il étoit d'un abord difficile & fort étroit. L'autre est de *Gorgias*, dont il se sert afin de mieux exprimer l'esprit d'un Flateur, comme qui diroit en un seul mot, *Gueux-adroit*, *Qui guense avec esprit*.

† J'ai mis *en beaucoup de Lieux*, afin qu'on ne s'apperçût pas du vuide que j'ai laissé pour ne pouvoir imiter supportablement les Exemples vicieux qu' *A-*

ristote

coup de lieux. Car ſans doute tous ces termes-là, & telles autres manieres de parler qu'ils affectent, ſentent beaucoup plus la Poëſie que la Proſe à cauſe de leur compoſition. C'eſt donc-là une des raiſons pourquoi l'Elocution eſt froide.

Secondement l'Elocution paroit froide, lors qu'on ſe ſert de mots *Etrangers*, ainſi que *Lycophron*, qui voulant faire ſavoir Que *Xerxès* étoit de grande taille, l'appelle * *Pelorion.* ALCIDAMAS encore eſt un de ceux qu'on peut reprendre en ceci particulierement.

En troiſième lieu, la Diction paroît froide à raiſon *des Epithetes*, quand ils ſont grands, ou qu'ils ne viennent pas à propos, ou qu'il y en a trop: Car je demeure bien d'accord Qu'en Poëſie les Epithetes inutiles ont lieu quelquefois, & qu'il eſt permis de dire

riſtote allegue de cet *Alcidamas.* Les mots donc que j'ai paſſez & qu'il reprend, ſont Premierement πυρίχρων, que cet *Alcidamas* employe pour exprimer la colere ardente & furieuſe d'un certain homme qu'il décrit, *Il avoit*, dit-il, *l'Ame pleine de fureur & les yeux tout en feu.* En ſecond lieu il reprend τελεσφόρον, que ce même Auteur employe en deux endroits, dont *Aristote* apporte ici les Exemples, comme qui diroit *Porte-fin*, c'eſt-à-dire qui fait arriver à la fin & au but qu'on ſe propoſe. Le premier exemple eſt tel, *Il s'imagina que leur promptitude & cette gayeté qu'ils témoignoient, les feroient venir à bout de leur deſſein.* Dans le ſecond Exemple, le même mot eſt donné pour Epithete à la Perſuaſion. Enfin le dernier mot qu'il condamne pour la compoſition, eſt Κυανόχρων, que ce même *Alcidamas* attribuë à la Mer, ce que les *Latins* appellent *Color cæruleus*, c'eſt-à-dire de couleur bleuë comme le Ciel.

* Πελώριον: Ce mot étoit étranger à *Athenes*, & ſeulement en uſage chez les *Theſſaliens.* L'Exemple qui ſuit immédiatement & que j'ai paſſé, eſt du même

dire, *Du Lait blanc*; mais dans la Prose, non seulement il n'y a rien de si impertinent que de s'en servir; mais encore d'en mettre trop, est un défaut si visible, qu'il n'y a personne qui ne prenne cela pour de la Poësie. Or parce que dans la Prose on ne sauroit s'en passer; car les Epithetes ont cet avantage, qu'ils annoblissent merveilleusement la Diction, lui donnant je ne sai quoi d'extraordinaire & d'étranger qui frappe; il faut pourtant être reservé là-dessus, afin de ne pas tomber dans l'excès; puis qu'alors ce seroit un plus grand vice que de parler sur le champ & sans préparation. Et de vrai le pis qu'on pourroit dire d'un discours qui n'auroit pas été préparé, c'est qu'il ne seroit pas bien, au lieu que l'autre ne vaudroit rien absolument. Aussi est-ce une des raisons pourquoi tout ce qu'a fait *Alcidamas* est si froid & si dégoûtant; car il a ce défaut, Qu'il se sert des Epithetes, non pas comme d'un simple assaisonnement propre à reveiller l'appetit: mais comme d'une viande à saouler, tant il se plaît à les faire venir souvent, à les choisir grands & longs, & à les employer sans necessité. Par exemple, Il ne se contente pas de dire *la Sueur*, il ajoûte *l'humide Sueur*. Il ne dit pas *les Jeux de l'Isthme*, mais *la solemnité des Jeux de l'Isth-*

même *Lycophron*; c'est lors qu'il appelle *Sciron*, ce fameux voleur que tua *Thesée*, σίννις ἀνὴρ, qui veut dire, en Langue étrangere, *un homme pernicieux & qui ne fait que du mal*. Les autres Exemples vicieux sont d'*Alcidamas*, premierement quand parlant de la Poësie il se sert du mot ἄθυρμα, voulant marquer que ce n'étoit qu'un simple divertissement & un jeu d'esprit. Secondement lors qu'il employe le terme ἀτασθαλία, pour dire *une faute*, *un peché*. Et encore τεθηγμένον pour représenter *un homme si transporté de colere qu'il ne sait ce qu'il fait*.

l'Isthme. De dire *les Loix* tout simplement, ce seroit trop peu pour lui, il ajoûte *les Loix Reines des Etats*. Il ne se sert pas du mot de *Course* tout seul; il l'appelle *Ce mouvement impetueux de l'Ame qui porte à la Course*. * * * *

Jamais il ne dira, *le Chagrin*; mais toûjours, *le triste Chagrin de l'Esprit*. Pour faire savoir *Qu'un Orateur a de la grace en parlant*, au lieu de cela il dit, *Qui a une grace à charmer tout le monde, répandant la joie & le plaisir dans l'esprit de tous ceux qui l'écoutent*. S'il faut dire *Il cacha telle chose sous des branches*, il ajoûte *Sous des branches d'Arbres de la Forêt*. Il ne dira pas, *Il couvrit sa Nudité*; mais, *Il couvrit la honteuse Nudité de son corps*. * * * De même en est-il quand il parle de la Convoitise, qu'il appelle *la Contrémulatrice de l'Ame*, ἀντίμιμον car ce mot est ici d'autant plus à condamner qu'il est à la fois & Epithete inutile, & mot Double; de sorte que cela sent tout à fait sa Poësie. †

Tous ceux donc qui affectent un Stile Poëtique, non seulement font une chose messéante & qui ne convient point à la Prose; mais encore tout ce qu'ils disent paroit froid & ridicule; & même alors il arrive,

* L'étoile de cette Page est pour faire savoir qu'il y a un Exemple sauté. C'est du mot *Μουσεῖον*, qui signifie ce Lieu à *Athenes* dedié aux Muses & aux Sciences. Or cet *Alcidamas*, qu'*Aristote* traite ici plus mal que jamais, n'avoit garde de se contenter d'un mot si simple, mais pour l'embellir, il faut qu'à son ordinaire il ajoûte *de la Nature*.

† Le vuide, que j'ai laissé ici, est rempli dans le Texte d'un autre Exemple vicieux d'*Alcidamas* touchant le mot *ἔξεδρον*, &c. Le sens est, *Un débordement de mechanceté qui n'a ni fonds ni rive.*

ve, que, pour dire plus qu'il ne faut, ils en deviennent obscurs ; car c'eſt une maxime Que depuis qu'une choſe eſt claire, tout ce que vous ajoûtez après ne ſert plus qu'à l'obscurcir & à l'embrouiller.

L'occaſion au reste où dans la Proſe l'on peut ſe ſervir de mots Doubles & Compoſez, eſt quand on manque de mot Propre pour ſignifier ce qu'on veut, & que d'ailleurs la compoſition s'en trouve naturelle, Χρονοτριϐεῖν. par exemple comme eſt le mot de *Paſſetems*; mais il faut bien prendre garde de n'en pas abuſer, puis que, s'il y en avoit trop, cela paſſeroit pour de la Poëſie. En effet pour montrer que l'uſage dès mots *Doubles* eſt purement Poëtique, c'eſt qu'il n'y a rien qui vienne mieux à la Poëſie Dithyrambique, ni qui l'embelliſſe davantage ; atendu que ſon ſtyle eſt enflé & qu'elle ſe plait à faire du bruit. Pour les mots *Etrangers* & d'une autre Langue, ils ſont plus propres au Poëme Heroïque & à l'Epopée, à cauſe que l'Epopée eſt majeſtueuſe & aime le Grand. Enfin la *Metaphore* s'accommode mieux aux vers Iambiques & au Théatre, puis que, comme il a été remarqué, l'uſage de ces vers eſt receu dans le Dramatique, & qu'on ne ſe ſert plus à préſent des autres.

La quatrième choſe où il ſe remarque de la froideur dans *les Metaphores*, eſt lors qu'on ne les fait pas bien choiſir. Car il faut ſavoir qu'il y a deux ſortes de Metaphores qui ne valent rien pour le ſujet qu'on traite; Les unes, parce qu'elles ſont un effet ridicule, d'où vient que dans la Comedie les Poëtes s'en ſervent ſouvent; Les autres au contraire, parce qu'elles ſont trop graves & tiennent du Tragique. Cette même froideur ſe ren-

rencontre dans les Metaphores si elles sont obscures, & elles seront obscures si on les tire de loin, comme fait *Gorgias*, qui tantôt appelle certaines affaires *Pâles & Défaites*, & tantôt *Rubicondes & hautes en couleur*. Et encore qui dit en un autre endroit, *Et comme tu n'avois semé qu'à ta honte, aussi la recolte que tu as faite, à été bien triste pour toi*; car tout cela est trop Poëtique. Ou bien comme fait *Alcidamas* qui ose appeller la Philosophie *la Forteresse & le Boulevard des Loix*; & tout de même l'Odyssée, *Le parfait miroir de la vie humaine.* * Car effectivement toutes ces choses-là ne sont point propres à persuader pour les raisons que nous avons dites. * * *

A l'égard du mot de *Gorgias* lors que cette Hirondelle en volant fit son ordure sur lui, sans doute il auroit été excellent dans la bouche d'un Poëte serieux, car il lui dit, *Vraiment, Philomele, cela n'est guère honnête.* Or il faut remarquer que s'il lui eût parlé comme à un Oiseau, la chose n'eut rien valu, puis qu'il n'y avoit rien de honteux dans cette action; mais bien lui parlant comme à une Fille il y avoit de la honte; De sorte qu'alors sa reprimende fut très-spirituelle parlant à cet Oiseau, comme ne considerant point ce qu'il étoit présentement, mais ce qu'il avoit été autrefois avant sa metamorphose.

CHA-

* L'Exemple que j'ai omis ici est du même mot ἄθυρμα, que j'ai deja expliqué. Ce qu'il y a à savoir, c'est qu'*Aristote* la premiere fois le reprend comme mot etranger, & maintenant comme mauvaise Metaphore. Le sens d'*Alcidamas* dans ce passage ici, est *Ne se trouvant*, dit-il, *rien de semblable dans sa Poësie qui pût divertir.*



CHAPITRE IV.

De l'Image.



UANT à *l'Image* ou *Comparaison*, c'est encore une Metaphore, ou peu s'en faut; & de fait quand le Poëte representant *Achille*, dit de lui,

Il va comme un Lion,

alors c'est une simple Image; mais quand il dit du même,

Ce Lion s'élançoit,

pour lors c'est une Metaphore: car à cause que le Lion est un animal courageux & fort, & qu'*Achille* est principalement remarquable par ces deux qualitez; pour cela le Poëte parlant de lui, & voulant montrer quelle étoit sa valeur, par Metaphore l'apelle un Lion.

Après tout, quoi que la Comparaison ne nuise pas dans la Prose, & même qu'elle y soit utile; néanmoins il ne s'en faut pas servir trop souvent; à raison de son caractere qui est poëtique. Toute Comparaison au reste se doit tirer du même endroit que les Metaphores; puis qu'il n'y a point d'autre difference entr'elles, que celle que nous avons remarquée. En voici quelques-unes.

Par

Par exemple, la raillerie d'*Androtion* contre *Idrieus*,

Qu'il étoit ſemblable à ces Chiens d'attache qu'on a deliez, qui mordent tous ceux qu'ils rencontrent, car, diſoit-il, *cet* Idrieus *eſt devenu ſi fâcheux depuis ſa priſon, qu'il attaque tout le monde.*

Ou bien comme fait Theodomas, *quand il compare* Archidamus, *tout ſavant qu'il étoit en Géometrie, à* Euxenus *qui n'y ſavoit rien; & le tout pour montrer Qu'ils étoient tous deux ſi ſemblables en méchanceté & en laideur; qu'on pouvoit prendre l'un pour l'autre; car la façon avec laquelle il le fait eſt ſi juste que même on la peut renverſer; & de fait; S'il eſt vrai d'aſſûrer de cet* Archidamus *Que c'eſt un autre* Euxenus, *mais qui eſt ſavant en Geometrie, il s'enſuit à proportion Que ce même* Euxenus *eſt un autre* Archidamus, *mais qui n'eſt pas Geometre.*

Platon *auſſi*, *dans ſa* Republique, *parlant de ceux qui dépouillent les Morts par vangeance, les compare à ces Chiens qui mordent la pierre, ſans faire rien à ceux qui l'ont jettée.*

Le même encore, à propos du Gouvernement populaire, compare le Peuple en cette rencontre à un Pilote fort & robuste, mais qui a l'oreille dure & qui n'entend pas bien.

Ce qu'il dit auſſi contre les Verſifications n'eſt pas à omettre, quand il fait comparaiſon de la Beauté des Vers à cet éclat qui rend un viſage agréable, quoi que de lui-même il ne ſoit pas beau; Car, dit-il, *cet éclat n'eſt pas plûtôt paſſé, que ce n'eſt plus le même viſage, & qu'on a de la peine à le reconnoître; Ainſi en eſt-il des Vers, ſi vous*

leur ôtez ce nombre & cette justesse qui leur donnent l'agrément qu'ils ont.

La comparaison aussi contre les Samiens *de* Periclès *est remarquable, Qu'ils ressembloient les petits Enfans, qui pleurent quand on les veut faire manger, & pourtant qui ne laissent pas de prendre ce qu'on leur donne.*

Et tout de même ce qu'il dit contre les Bœotiens, *à l'occasion de leurs dissentions & de ce qu'ils ne faisoient que s'entrebattre; Qu'ils étoient comme ces sortes de Chênes qui venant à s'entreheurter se cassent & se brisent.*

Ou bien encore comme Demosthene *qui, pendant la guerre, voyant que les* Atheniens *rejettoient sans cesse les bons avis qu'on leur donnoit, les compare à ces gens qui ne sauroient souffrir le branle d'un Vaisseau, ni être sur Mer, sans avoir envie de vomir.*

Ou comme Democrate *encore, qui, pour mieux faire connoitre la malice des Orateurs à fourber le Peuple, les compare aux Nourrices, qui, sous prétexte de mieux préparer l'aliment qu'elles ont à donner à leurs Nourrissons, le succent si bien, que tout ce qu'elles tirent après de leur bouche n'est plus que de la salive dont elles les barbouillent.*

Et encore comme Antisthene *qui comparoit* Cephisodote *en chartre à de l'encens; car comme l'encens en se consumant donne du plaisir; aussi lui tous les jours allant en deperissant, chacun en avoit de la joie; parce que c'étoit un homme qui ne faisoit que du mal.*

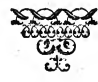
Tous ces Exemples-ici peuvent donc être employez également & comme Images & comme Metaphores: d'où il s'ensuit, Que tout ce qui sera bien receu en qualité de Me-

Metaphore pourra encore servir de Comparaison; puis que toute Comparaison n'est autre chose qu'une Metaphore, hormis qu'elle doit être accompagnée d'une raison.

Or il faut savoir que toute Metaphore qui est fondée sur une Analogie, ne sauroit être bonne, que ces deux conditions-ici ne s'y rencontrent: car premierement il faut Qu'elle se puisse renverser, & que les termes transportez de part ou d'autre se répondent également: Et de plus elle doit être fondée sur des choses de même genre & de même nature. Par exemple *, S'il est vrai de dire de la Vieillesse, *Qu'elle est l'Hiver de la vie*, Il faudra, par la même raison, qu'on puisse dire de l'Hiver, *Que c'est la Vieillesse de l'année.* Et tout de même encore, Si l'on peut dire de BACCHUS, *Que la Coupe qu'il tient à sa main est son bouclier*, suivant la même analogie, on pourra dire aussi du Bouclier de MARS, *Que c'est sa Tasse & son Goblet.*

Voilà donc ce qui a accoûtumé d'entrer dans le Discours, & de quoi il est composé.

* J'ai ajoûté cet Exemple, afin de faire mieux entendre celui qu'apporte *Aristote*, comme ne nous étant pas assez familier pour en goûter la beauté.





CHAPITRE V.

De la Pureté de l'Elocution, & pour Parler correctement.

LE principal fondement de l'Elocution est de parler purement sa Langue, ce qui dépend de cinq choses : Premierement des *Conjonctions* & des *Particules*, quand on les fait placer à propos & dans leur ordre naturel ; Que ce qui doit préceder, est mis devant ; & ce qui doit suivre, aprés ; ainsi qu'il se voit de quelques-unes où telle observation est indispensable. Par exemple, *Encore que* veut aprés soi, *Néanmoins* ; *Que si* veut avoir *Donc*. Il est pourtant à remarquer touchant ces Conjonctions, qu'afin que la Reddition en soit juste & qu'elles se répondent parfaitement, il les faut disposer de sorte, qu'elles n'embarrassent point l'esprit, & qu'on se puisse souvenir de la premiere quand on viendra à la seconde. Pour cela donc on aura soin de ne les pas trop écarter ; & quand il s'en trouvera qui voudront se suivre nécessairement, de n'en pas mettre d'autres entre-deux qui en fassent perdre la suite ; car enfin il se rencontre peu d'occasions où cela se puisse faire, & être bien. Ce seroit donc fort mal parler que de dire,

Or pour moi, si-tôt qu'il m'eut dit cela, car Cleon *arriva là-dessus qui me conjuroit, & me prioit instamment de venir; Je partis donc & m'en allai avec eux.*

Car il se voit ici plusieurs Conjonctions interposées avant que de venir à celle qu'on attend, & qui doit suivre la premiere; de sorte que, pour peu que l'Interposition fût plus grande entre, *Je m'en allai*, & ce qui est mis au commencement à quoi il se rapporte, la chose paroîtroit si obscure qu'on n'y verroit goute. Une des puretez donc de la Diction consiste à savoir bien placer les Particules & les Conjonctions.

La seconde chose qu'il faut observer, est de s'attacher aux mots *Propres*, & de ne point se servir de *Circonlocution*.

La troisième est d'éviter l'*Ambiguité* & tout ce qui peut faire Equivoque, si ce n'est qu'on se proposât le contraire & que ce fût à dessein; comme font ordinairement ceux qui n'ont rien à dire & pourtant veulent faire croire qu'ils disent quelque chose; car telles gens alors ne manquent jamais d'user de Circonlocution & d'Equivoque; comme fait *Empedocle*. Et de vrai il n'y a rien de si propre à tromper que le circuit des paroles, quand il y en a beaucoup; car enfin la même chose arrive à l'Auditeur, que nous voyons arriver à la plûpart de ceux qui vont au Devin, qui prennent pour verité tout ce qui enferme équivoque & porte un double sens, témoin *Crœsus* quand l'Oracle lui dit,

> Crœsus *passant* Halys, *doit perdre un grand Empire.*

Car non seulement les Devins ont accoûtu-

mé de se servir d'Equivoques, mais encore ils ont cette finesse de ne dire les choses qu'en général, à cause que venant à se tromper, leur faute en paroit plus petite: & de fait Qu'un homme joué *à Pair & à Non*, il est certain qu'il manquera bien moins à répondre toûjours ou *Pair* ou *non Pair*; qu'à dire précisement *tel Nombre*, & combien il y en a. Il en va de même des Prédictions, puis qu'il est bien plus sûr de dire en général, *Qu'une chose arrivera*, que de marquer le *Temps auquel elle doit arriver*. Aussi est-ce pour cela que les Devins ne s'arrêtent point aux circonstances, & que dans tout ce qu'ils prédisent jamais ils ne disent *Quand*. Toutes ces choses-là donc que nous venons de remarquer sont également vicieuses; de sorte qu'on les doit éviter autant qu'on pourra, si ce n'est, comme j'ai dit, qu'on ne le fît à dessein & pour raison.

La quatrième chose à observer pour la pureté de la Langue, est ce qu'enseigne *Protagore* touchant les genres des Noms, qu'il divise en *Masculins*, *Feminins* & *Neutres*; car c'est à quoi il faut bien prendre garde, afin de n'y pas manquer & de rendre toûjours genre pour genre. Par exemple, ayant à parler d'une Femme, on ne doit rien mettre de tout ce qui se rapportera à elle, qui ne soit au Feminin; ainsi on sera obligé de dire, *Cette Femme étant arrivée, elle s'arrêta quelque tems à causer, & puis elle s'en alla*, & non pas, *Il s'en alla*; parce qu'il est là parlé de Femme, & que le mot de *Femme* est du genre feminin.

La cinquième chose est d'avoir égard au *Nombre*, pour savoir s'il est parlé d'une seule personne, ou de deux, ou de plusieurs; cela

la veut dire, en un mot, Qu'il faut observer la construction du *Singulier*, du *Duel* & du *Pluriel*. Ainsi il faudra dire en parlant de plusieurs, *Ils ne furent pas plûtôt de retour qu'ils me battirent*; & non pas *qu'il me battit*.

EN général tout ce qui s'écrira doit être & aisé à lire, & aisé à prononcer; ce qui ne dépend que d'une même observation. Or c'est ce qui ne se rencontrera pas s'il y a trop de Conjonctions, ou que la ponctuation soit difficile à trouver, comme dans les Ouvrages d'*Heraclite*; car en lisant *Heraclite*, ce n'est pas un petit secret que d'y bien faire la ponctuation; parce que le plus souvent on ne sauroit dire à quoi se rapporte le Devant ni le Derriere, par exemple comme dans ce qu'il a mis tout au commencement de son Livre, où il parle ainsi: *Or de cette raison divine, & qui subsiste toûjours les hommes en sont incapables*; car on ne sauroit dire ici à quoi se rapporte le mot de *Toûjours*, si c'est devant qu'on doit mettre une virgule, ou si c'est après.

Une autre faute encore très-grande dans l'Elocution & qui est un Solécisme, est quand, au lieu d'un mot qui devroit convenir également à deux autres de differente signification, on en met un qui ne leur convient point, ou ne convient qu'à un. Par exemple, ce seroit une incongruité de faire rapporter le mot de *voir* au Son & à la Couleur, à cause que ce n'est pas un terme qui leur soit commun.

Après tout, ce qui rend la Diction obscure, est lors qu'ayant plusieurs interpositions à faire, & que le premier sens commencé ne pourra être entendu, si ce qui en dépend

n'eſt mis de ſuite; d'attendre cependant à le mettre après toutes ces interpoſitions. Par exemple, il y auroit de l'obſcurité à s'exprimer ainſi,

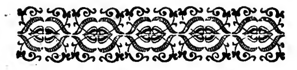
Pour moi, ma reſolution étoit, ſi-tôt que j'aurois eu dit à un Tel telle & telle choſe, & que je lui aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon; de partir en même tems & de me mettre en chemin.

Ce qui feroit beaucoup mieux de cette autre ſorte,

Or pour moi, ma reſolution étoit de partir & de me mettre en chemin, ſi-tôt que je me ſerois entretenu avec un Tel ſur telle & telle choſe, & que je lui aurois fait comprendre que l'affaire eſt de telle façon.



CHA-



CHAPITRE VI.

De l'Enflure.

Pour ce qui est de l'*Enflure* & de grossir la Diction, premierement ce qui peut y contribuer, c'est au lieu du mot simple, de prendre la definition; par exemple, au lieu du mot de *Cercle*, de dire *Une surface qui de tous côtez est également distante de son Centre.* Pour serrer la diction au contraire & abreger, il faudra, au lieu de la definition, se servir du mot simple. Cette même adresse encore pourra être d'usage toutes les fois qu'une chose ne sera pas honnête ou bien-séante à dire; car s'il arrive qu'on ne puisse donner sa définition sans exprimer quelque saleté, alors il faudra se servir du mot simple; Et tout au contraire, si le mot simple est sale, on prendra sa définition.

Un second moyen pour grossir la Diction, est d'user de Metaphores & d'Epithetes; prenant bien garde néanmoins que cela ne sente pas sa Poësie. Comme encore d'une seule chose en faire plusieurs, c'est-à-dire de se servir du Pluriel au lieu de Singulier, ainsi que font ordinairement les Poëtes: car qu'il ne s'agisse que d'un seul Port de Mer, ils ne laisseront pas de dire au Pluriel,

*Dans les Ports d'*Achaïe.

Et tout de même,

* *Ces Lettres de regret & de plaintes remplies;*

quoi qu'il n'y ait qu'une Lettre en tout.

Un autre secret de grossir la Diction, est quand deux mots, qui devroient être joints & mis de suite, viennent à être separez par le moyen de l'article qu'on repete; Par exemple, au lieu de dire tout de suite, *De notre Servante*, de repeter ainsi, ‡ *De la Servante de notre Logis.* Pour abreger on fera le contraire.

τῆ γυναικὸς τῆ ἡμετέρας.

Pour grossir encore la Diction, il n'y aura qu'à se servir de Conjonctions; & si on veut abreger on les omettra; à condition pourtant que la chose ne paroisse pas décousuë & sans liaison. Se servant donc de conjonction, on dira ainsi, *Après que je fus arrivé-là, & que je lui eus parlé*: Et tout au contraire sans conjonction, *Arrivé que je fus, je lui parle.*

Il ne sera pas encore mal à propos pour grossir la Diction, de faire comme *Antimaque*, qui est, en parlant d'une chose, de s'amuser à dire ce qu'elle n'a pas; ainsi qu'il fait lors qu'il veut louer *Teumessus*, petite Montagne de *Bœotie*:

Un certain petit Mont toûjours battu du vent,
Se voit &c.

Le reste de cet Exemple est perdu; ce qui fait qu'on n'en voit point l'aplication.

Car

* *Ricobon* donne un autre sens à ce vers qu'il prend de *Lampridius*, & que je croirois bien être le veritable; mais comme ce sens n'a rien de beau, & qu'on n'en pourroit faire qu'un vers ridicule; j'ai mieux aimé m'attacher a celui de *Victorius*, & d'autant plus que tous les bons Traducteurs s'en sont servis.

‡ Ceci ne vaut rien en nôtre Langue, dans le *Grec* la chose a lieu & est bien reçuë.

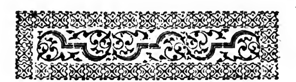
Car à s'y prendre de la forte, la chofe peut être continuée à l'infini. Or cette adreffe eft commode en ce point, qu'elle peut fervir également de part & d'autre, & être auffi bien employée dans les bonnes chofes que dans les mauvaifes. Et de fait c'eft delà que les Poëtes ont pris occafion d'inventer tant de fortes d'Epithetes & de termes Negatifs; comme quand faifant mention d'un Concert de voix feule, ils l'appellent *Melos Achordon*, *Alyron*, comme qui diroit *un Concert où il ne fe trouve ni Luths ni autres Instrumens à corde*; car tout cela marque fimplement privation. Après tout, quoi que ces termes Negatifs ne difent rien d'eux-mêmes, néanmoins ils ne laiffent pas d'être beaucoup eftimez dans les Metaphores qui font fondées fur une analogie. *

* Ce qui manque à la fin de ce Chapitre eft l'Exemple qu'*Aristote* apporte de ces termes négatifs, qu'il dit être eftimez lors qu'ils contiennent une Metaphore analogique. Il finit donc ainfi: *Par exemple, comme de dire de la Trompette, que c'eft τὸ ἄλυρον μέλος.* Pour faire entendre ceci, je fuppofe qu'on fait ce que c'eft que *Proportion* & *Analogie*. Pofons donc quatre termes, *la Trompette* d'une part, & enfuite *le Son qu'elle rend*, qui n'a point de nom propre; Et d'un autre part *le Luth* que les *Grecs* appellent *Lyra*, & encore enfuite *fon Harmonie*, que l'on diftingue par le nom *Melos*. Cela pofé, je dis que, puis que ces termes font analogiques, le même rapport qu'il y aura du *Son* de la Trompette, à la *Trompette*; le même fera du *Luth* à fon *Harmonie* appellée *Melos*: Et par conféquent il s'enfuit Que chacun de ces termes pourra reciproquement être transferé de l'un à l'autre, c'eft-à-dire, Qu'il fera permis d'attribuer par metaphore à la Trompette le nom *Melos*, ainfi que fait le Poëte duquel *Aristote* cite ici l'exemple: Mais comme

Melos exprime quelque chose de trop doux pour être dit de la Trompette si absolument ; le même Poëte voulant moderer cette hardiesse & trouver quelque temperament à sa metaphore, s'est servi du mot *Alyron* terme négatif, afin de corriger ce qu'il sembloit avoir dit trop licencieusement ; Or ce terme de soi ne signifie rien de positif, & ne sert qu'à montrer Que lors que le mot *Melos* est attribue à la Trompette, on ne doit point croire pour cela que son harmonie soit aussi douce ni aussi délicate que celle du Luth ; & c'est en quoi consiste la grace qu'*Aristote* remarque, à cause de l'analogie.



CHA-



CHAPITRE VII.

De la Diction propre au Sujet.

AFin que la Diction convienne au Sujet, il faut trois choses;

Qu'elle soit *Pathetique*;

Qu'elle *donne à connoitre les Mœurs de celui qui parle*;

Qu'elle soit *Proportionnée à la matiere que l'on traite.*

La Diction sera *Proportionnée au Sujet*, si le Sujet étant grand & noble, on ne l'avilit point par une bassesse d'expression, Ou si au contraire étant bas & commun, on ne le releve point par des termes graves & majestueux; Enfin, si un Mot étant simple & de petite signification, on n'y cherche point d'ornement, puis que cela sentiroit sa Comedie; ainsi que fait *Cleophon*, qui le plus souvent exprime les choses de sorte, que ce qu'il dit est à peu près comme si parlant de Figues, il les appelloit *Venerables*.

La Diction sera *Pathetique*; si s'agissant d'offense & d'injure receuë, le discours paroit comme venant d'un homme en colere; Ou si ayant à faire mention d'impieté ou d'une chose sale, il semble que ce soit avec aversion & à regret qu'on en parle; Ou au contraire s'agissant de quelque belle Action,

si c'est avec ravissement & témoignant une grande joie; Enfin si la matiere étant triste & digne de compassion, le discours est triste lui-même & accompagné d'une certaine humilité; & ainsi en est-il de toutes les autres passions. La Diction aussi qui est accommodée au sujet, ne sert pas peu à persuader; attendu que l'esprit trompé par-là vient à faire ce faux raisonnement en lui-même, *Qu'effectivement ce qu'on dit est vrai*, à cause que tous ceux qui sont touchez des mêmes passions, jamais ne disent les choses autrement; de sorte qu'il arrive Qu'encore qu'il ne soit rien de tout ce qu'on dit, & que ce ne soit qu'une pure feinte; néanmoins la chose paroit si vraie, qu'on ne doute point qu'elle ne soit telle que l'Orateur l'a dit. Ajoûtez à cela la propre foiblesse de l'Auditeur, qui ne peut entendre parler un homme passionné, sans éprouver en même tems & ressentir quelque chose de sa passion, quand bien même il ne diroit rien: Et c'est aussi pourquoi nous voyons que tant de gens ne laissent pas d'émouvoir & de jetter dans le trouble, seulement à force de tempêter & de faire du bruit.

La Diction *exprime les Mœurs* quand on s'attache à certains Signes qui les font connoitre; car il faut savoir Qu'à châque genre de personnes, aussi bien qu'à châque habitude, est affecté je ne sai quel caractère en parlant qui les accompagne toûjours. Par ce mot de *Genre* au reste j'entends la difference des Ages, du Sexe, & de la Nation; par exemple, *De l'Age*, si c'est un Enfant, un Homme fait, ou un Vieillard qui parle. *Du Sexe*, si c'est un Homme, ou une Femme. *De la Nation*, si c'est un *Lacedemonien*,

ou

ou quelqu'un de *Thessalie*. Par le mot d'*Habitude* j'entends ce qui distingue châque Particulier, eu égard à la vie qu'il mene; car sans doute toute habitude ne met pas de la diférence dans la vie des Hommes & ne change pas les Mœurs. De maniere donc que si l'on fait faire le choix à propos des termes particuliers & propres à châque habitude, infailliblement le Discours sera dans le caractère que nous disons, & donnera à connoitre les Mœurs de l'Orateur; car enfin autre est le langage d'un Païsan & celui d'un homme Savant; & de fait si deux personnes de cette qualité avoient à parler sur un même sujet, jamais elles ne diroient les mêmes choses, ni de la même façon.

Une autre adresse qui touche assez & fait impression sur l'esprit, est ce qui se lit aujourd'hui si communement, & même avec importunité, dans les Ouvrages de ceux qui écrivent, lors qu'il s'agit de faire recevoir quelque proposition douteuse; par exemple quand ils disent, *Et qui est l'Ignorant qui ne sait pas cela? N'est-ce pas une chose que tout le monde connoit?* car l'Auditeur, qui a bonne opinion de lui-même, & qui auroit honte d'avouer son ignorance, se range aussi-tôt de vôtre Parti, afin de n'être pas seul qui semble ignorer ce qu'il croit que tous les autres savent. A l'égard du tems auquel il sera à propos de s'en servir, ou non; c'est une chose qui suppose du jugement, & qui a cela de commun avec le reste des autres adresses de la Rhetorique.

Que s'il se trouve de l'hyperbole à ce qu'on dit, & qu'on soit passé à quelque excès; le remede est ce qui se fait aujourd'hui

ſi ordinairement ; car alors il faudra que l'Orateur ſe blâme lui-même, & ſe reprenne d'avoir failli, vû que par-là il fera croire que tout ce qu'il dit eſt vrai, puis que, quand il ſe méprend & vient à manquer, il ſait bien s'en appercevoir.

Une autre obſervation à faire, eſt pour les choſes qui doivent être proportionnées & qui demandent quelque ſorte d'uniformité, afin de n'y être pas en tout ſi exact ; car c'eſt un moyen qui ne contribuë pas peu à tromper l'Auditeur. Je m'explique & dis par exemple, Que ſi les mots dont on ſe ſert ſont durs & rudes, de faire en ſorte qu'il ne ſe remarque rien ni dans le viſage, ni dans la voix, ni dans tout le reſte de l'action, qu'on fait devoir être conforme, qui réponde entierement à cette dureté ; parce qu'autrement telle affectation ſeroit bientôt découverte. Que ſi au contraire on prend l'un & qu'on laiſſe l'autre, pour lors l'artifice demeurera caché, & pourtant on ne laiſſera pas de produire le même effet ; à condition néanmoins que cela ne ſe faſſe pas ſi groſſierement, qu'on paſſe d'une extremité à l'autre ; car ſi quelqu'un étoit ſi peu judicieux que de prononcer avec dureté ce qui veut être prononcé doucement ; Ou tout au contraire qui prononceroit doucement ce qui doit être dit d'un ton rude & fort : ſans doute il n'y auroit rien ni de ſi méchant, ni qui fût moins propre à perſuader.

Au reſte dans la Paſſion il eſt permis de ſe ſervir de toutes ſortes de termes, ſoit Epithetes, Mots compoſez & en grand nombre, & même Etrangers ; parce qu'enfin on pardonne à un Homme en colere qu'il faſſe

les

les choses plus grandes qu'elles ne sont, & qu'à l'occasion de quelque petite offense receuë il se serve des mots les plus extraordinaires, comme de celui de *Pelorion*, mot étranger à *Athénes*, de celui d'*Ouranomekes* mot double, qui veulent dire, *Enorme*, *Epouventable*, *Qui monte jusqu'au Ciel.*

Πελώριον. οὐρανομήκης.

Cette licence encore est permise dans le temps que l'Orateur s'est rendu tout-à-fait maître de l'esprit de ses Auditeurs, & qu'il les a transportez comme hors d'eux-mêmes; soit par les louanges qu'il leur aura données, ou au fort d'une invective, ou au milieu de sa colere, ou dans la joie & les mouvemens d'une affection qui s'emporte; comme fait *Isocrate* sur la fin de son Panegyrique,

> *A vôtre avis, Messieurs, quelle peut être la gloire & la reputation*, &c.

Et encore,

> *Ceux donc, Messieurs, qui, pour la gloire & le salut de leur Patrie, ont bien voulu souffrir*, &c.

Car sans doute tous ceux qui sont dans le transport ont apris de dire des choses semblables; & c'est aussi ce qui fait qu'on est reçû à les dire, à cause qu'en ces rencontres l'Auditeur lui-même ne se posséde plus, & participe au même transport: & de fait c'est la raison pourquoi telle maniere convient particulierement à la Poësie, a cause que la Poësie a quelque chose d'extraordinaire & de divin.

Ces façons-là de parler & autres termes, peuvent donc être employez, ou de la maniere que nous venons de dire, ou avec Ironie & en raillant comme fait *Gorgias*, & comme il se voit dans le *Phedre* de *Platon.*

CHA-



CHAPITRE VIII.

Du Nombre.

TOUCHANT *la Forme* & *le Tour* de la Diction, il ne faut pas qu'elle soit Ni nombreuse & mesurée comme les Vers ; Ni aussi sans nombre : car d'un côté d'être trop nombreuse, outre qu'elle ne seroit point propre à persuader ; c'est qu'elle paroîtroit étudiée, & ôteroit l'attention ; parce qu'alors on ne songeroit qu'à ce nombre, & que l'esprit sans cesse seroit à épier, quand la même cheute auroit à revenir : & cela justement comme il arrive aux petits Garçons qui voient mettre un Esclave en liberté. Car à cause que l'Huissier, qui fait la proclamation, repete plusieurs fois la même chose, où le nom de celui que l'Affranchi élit pour son Procureur, par exemple, *Cleon*, revient toûjours dans le même ordre : ces petits Garçons, dis-je, attentifs à la même cheute & au mot de *Cleon*, y sont tellement préparez, qu'ils ne manquent point à chaque fois de le repéter avant l'Huissier. D'un autre côté aussi de n'observer aucun nombre, la chose seroit vague & n'auroit point de fin ; or est-il Qu'il faut que la Diction soit finie & ait des bornes, mais non pas comme les vers ; attendu que n'étant point finie, il n'y auroit rien de si desagréable,

ni

ni même si confus & si difficile à comprendre.

Et de vrai toutes choses veulent être renfermées dans quelque nombre; or le nombre que demande la Prose lui est particulier qui s'appelle *Rithmos*; & les Vers sont comme des portions & des parties qu'on en a coupées. Ainsi donc il faudra toûjours que la Prose soit nombreuse, mais non pas mesurée comme les Vers; puis que cela passeroit pour un Poëme; & nombreuse encore de sorte que ce nombre ne soit pas si exactement observé; mais seulement en quelque façon, & sans y apporter trop de scrupule.

Les Espèces du Nombre.

QUANT aux Nombres, ils sont de plusieurs sortes.

Premierement il y a l'*Heroïque*, qui est grand, plein de son, & qui veut être harmonieux.

En second lieu nous avons l'*Iambe*, qui est comme on parle d'ordinaire; d'où vient aussi qu'en parlant on fait souvent des vers Iambiques; or celui-ci n'est point du tout propre à la belle Prose, à cause qu'il est bas; & que la Prose, pour être belle, a besoin de quelque chose qui lui donne de la majesté & la releve.

A l'égard du *Trochée*, il n'est bon que pour la Danse; ce que font assez voir les vers Tetrametres qui en sont composez; car il n'y a point de nombre plus sautillant ni plus enjoué que celui-là.

Il reste le *Pæan* dont, depuis *Trasimaque*, on a seulement commencé à se ser-

vir,

vir, & pourtant de forte que ceux qui s'en servoient alors eussent été bien empêchez de dire ce que c'étoit. Pour savoir donc au vrai ce que c'est, *Le Paan* est un troisième nombre qui suit immédiatement les deux premiers que nous venons de remarquer; attendu que la * proportion qui se trouve en lui, est de trois à deux; au lieu que celle des autres, par exemple de l'Heroïque, qui comprend le Spondée & le Dactyle, n'est jamais que d'un à un; Et celle de l'*Iambe* & du *Trochée*, qui sont la même chose en valeur, n'est que de deux à un seulement. De ma-

* *Proportion* veut dire ici le rapport des tems qui se trouve dans châque Nombre. Par le mot de *Tems*, il faut entendre la syllabe bréve; deux breves au reste valent une longue. *Aristote* donc en cet endroit remarque trois sortes de proportions dans les Nombres. La premiere du *Paan*, qui est de trois à deux; puis que tout *Paan* est composé d'une longue & de trois bréves, ce que CICERON nomme *Ratio sesquiplex*, ou *sesqui altera*, proportion du double & demi. La seconde est du nombre *Heroïque*, qui est d'un à un simplement, que CICERON appelle *Par ad Par*, c'est-à-dire où il y a autant d'un côté que d'autre; soit que la chose soit telle en effet comme dans le *Spondée*, où le rapport est d'une longue à un autre longue; ou simplement par équivalence, comme dans le *Dactyle*, où le rapport est d'une longue à deux bréves. La troisième proportion qui est de deux à un, que CICERON appelle *Duplex*, est celle qui oppose une longue à une bréve, ainsi qu'il arrive dans l'*Iambe* & dans le *Trochée*. Voyez CICERON là-dessus dans son Livre *de Orat. ad Brut.* Touchant ce qu'*Aristote* dit vers la fin de la Page précedente, *Que le* Trochée *n'est bon que pour la Danse*; le *Grec* porte κορδακικώτερον, ce mot vient de *kordax*, qui étoit une sorte de Danse lascive & pleine d'agitation, à quoi étoit fort propre le *Trochée*. Tout ceci après tout n'a rien de commun avec nôtre Langue, qui n'a d'autre Juge pour le nombre que l'oreille, & qui ne s'arrête point à mesurer les syllabes comme font les *Grecs* & les *Latins*.

maniere qu'il ne peut plus rester que la proportion du double & demi; & cette proportion eſt proprement ce que nous appellons *Paan*.

Tous les autres Nombres donc ſont à rejetter, tant pour les raiſons qui ont été dites, que parce qu'ils ne ſont propres que pour les Vers. Et ainſi l'on doit ſeulement retenir le *Paan*; à cauſe que, de tous les nombres dont il a été fait mention, c'eſt le ſeul qui s'accommode le moins avec les Vers., & même qui n'y puiſſe pas entrer: tellement que de s'en ſervir c'eſt le vrai moyen de cacher ſon artifice & de faire croire que ce qu'on dit n'a point été préparé.

Or il faut ſavoir que préſentement on ne ſe ſert que d'une ſorte de *Paan*, & encore eſt-ce pour le commencement de la Periode: mais ce n'eſt pas aſſez, parce qu'il ne faut pas que la fin reſſemble au commencement. Si bien qu'il doit y avoir deux ſortes de *Paan*, & tous deux oppoſez; Le premier, pour mettre toûjours au commencement de la periode, & comme on s'en ſert aujourd'hui; dont la premiere ſera longue, & les trois dernieres breves, tels que ſont les ſuivans:

Δαλογενὲς εἴτε λυκίαν, &c.

C'eſt-à-dire,

Car ſoit que de Delos, *où tu pris ta naiſſance*,
Soit que de Lycien *le nom te ſoit plus cher.*

Χρυσεοκόμα ἕκατε παῖ Διὸς, &c.

C'eſt-à-dire,

Et toi, brillant Phœbus, *avec tes cheveux d'or*,
Race de Jupiter.

L'au-

L'autre au contraire aura les trois premieres breves, & la derniere longue, comme il se peut voir dans cet autre vers-ici,

Μετὰ δὲ γᾶν ὕδατά τ' ὠκεανὸν ἠφάνισε νύξ.

C'est-à-dire,

La nuit venant après cacha la Terre & l'Onde.

Et c'est celui qui doit terminer la periode & être mis à la fin; car comme la syllabe breve est imparfaite d'elle-même & finit trop court, cela feroit que le Discours paroîtroit estropié: Ainsi pour bien faire il faudra toûjours que la periode soit coupée par une longue, afin qu'on ne soit point en doute que c'est-là qu'elle finit; & cela sans avoir égard ni à la ponctuation, ni à l'ordre observé dans l'écriture; mais simplement à la cadence & au nombre.

IL a donc été montré, non seulement Que la Diction doit s'accommoder à l'oreille & n'être pas privée de nombre; mais encore il a été remarqué en particulier Quels sont les pieds qui la doivent rendre nombreuse, & même de quelle façon il faut que ces pieds-là soient disposez & quelle est leur vraie place.





CHAPITRE IX.

Qu'il y a deux ſortes d'Elocution.

IL y a deux ſortes d'Elocution, car il faut de neceſſité, Ou que la Diction ne s'arrête point & qu'elle ſoit une par ſa liaiſon continuelle ; comme les *Anaboles* & ces longues traînées des Poëtes Dithyrambiques ; Ou bien il faut qu'elle ſoit renfermée dans de certaines bornes, & ſemblable aux *Antistrophes* des vieux Poëtes.

Quant à la premiere, elle eſt ancienne, & même nous voyons qu'*Herodote* s'en eſt ſervi ; car c'eſt ainſi qu'il commence ſon Histoire : *Ceci eſt l'Expoſition de l'Histoire compoſée par* * Herodote *natif de* Thurium, *&c.* Et de vrai il ſe trouve qu'autrefois il n'y avoit autre Diction en uſage, que cellelà : maintenant elle eſt abandonnée & peu de gens la goûtent.

Au reste j'appelle *Diction continuée* celle qui ne finit point d'elle-même, ſi ce n'eſt que la matiere qu'on traite vienne à finir ; or eſt-il qu'il n'y a rien de ſi desagréable ni de ſi laſſant, à cauſe qu'on n'y voit point de fin ; car les hommes ont cela, Qu'en toutes cho-

* *Demetrius* aſſûre qu'il étoit d'*Halicarnaſſe*, mais *Plutarque* reſout cette difficulté dans ſon Liv. *de l'Exil*, où il dit, Que véritablement *Herodote* étoit natif d'*Halicarnaſſe*, mais depuis qu'il quitta ce Lieu avec les autres habitans pour aller demeurer à *Thurium*,

choſes ils veulent voir une fin : d'où vient que ceux qui courent pour le prix, lors qu'ils arrivent aux Tournans & perdent le but de vûë, ſemblent comme hors d'haleine & manquer de forces tout à coup : ce qu'ils n'eprouvoient pas auparavant, lors qu'ils voyoient le but. Telle eſt donc la Diction continuée & qui ne s'arrête point.

L'Elocution bornée au contraire eſt celle qui conſiste en periodes. J'appelle *Periode* toute Diction qui de ſoi a un commencement & une fin; & de plus qui eſt de grandeur à être vûë tout d'un coup ſans donner de peine à l'eſprit. Or telle ſorte de Diction non ſeulement eſt agréable, mais encore aiſée à comprendre. Elle eſt agréable, ſans doute; puis qu'étant finie comme nous la ſuppoſons, elle ſe trouve tout au contraire de l'autre qui n'eſt ennuyeuſe que parce qu'elle ne finit point; joint que l'Auditeur alors croit ſans ceſſe remporter quelque choſe de ce qui ſe dit, à cauſe que telles periodes contiennent toûjours je ne ſai quoi de fini & un ſens achevé; au lieu que d'écouter un diſcours ſans eſperance d'y voir de fin & ſans que jamais rien s'acheve pour le ſens; c'eſt une choſe très-deſagréable. Telle ſorte de Diction encore ſera facile à comprendre, pour être aiſée à retenir; parce qu'il n'y a point de Periode qui n'ait du nombre, & que le nombre eſt la choſe du monde qui ſe retient le mieux : Et de fait c'eſt la raiſon pourquoi on ſe ſouvient bien plûtôt des Vers que de la Proſe, à cauſe que dans les Vers le nombre eſt ſi exact, que même c'eſt ce qui ſert à les meſurer. Au reſte il faudra toûjours bien prendre garde que la Periode ſe trouve

Aristote cite ce Vers comme étant de *Sopho-*

trouve finie aussi bien pour le sens, que pour le nombre; & ne pas faire comme *Sophocle* dans ses Vers, qui interrompt un sens tout-à-coup & très-mal à propos, ce qui se voit dans le suivant: *cle, cependant il est d'Euripide.*

C'est cette Calydon, *Terre au* Peloponnese.

Car enfin telle occasion pourroit se rencontrer, où, pour avoir ainsi coupé sa Periode mal-à-propos, il s'en tireroit un sens tout contraire à celui de l'Auteur, comme dans le Vers que nous venons de citer, qui donne lieu de prendre *Calydon* pour une Ville du *Peloponnese*, bien que ce soit une Ville d'*Ætolie.*

De la Periode.

POUR ce qui est de la Periode, il s'en trouve de deux sortes, l'une *Composée de membres*, & l'autre *Qui n'en a point & qui est simple.*

La Periode composée de Membres peut être définie *Une sorte d'Elocution achevée; parfaite pour le sens; qui a des parties distinguées, & qui est facile à prononcer tout d'une haleine*; Facile, dis-je, à prononcer, non pas à cause de ses parties, ni parce qu'elle est divisée comme pourroit être la Periode vicieuse dont nous parlions incontinent; mais à la prendre entiere & dans toute son étenduë.

Le *Membre* est une des parties de la Periode.

J'appelle *Periode simple* celle qui n'est que d'un membre.

Quant à la juste mesure des Periodes & de leurs Membres, il ne faut pas ni Qu'el-

les soient trop courtes, ni aussi qu'elles soient trop longues; car d'un côté d'être trop courtes, c'est une chose qui embarrasse l'Auditeur & qui l'arrête à chaque pas; parce que, comme il s'attend d'aller plus loin, & trouver cette longueur qu'il s'est figurée; si le contraire arrive & que l'Orateur cesse, pour lors il recule en arriere, de la même façon qu'il feroit si une pierre s'étoit rencontrée en son chemin contre laquelle il se fût heurté. D'un autre côté aussi d'être trop longue, c'est une chose lassante & qui fait demeurer derriere; car il en prend ici comme à la promenade quand on est de compagnie, où ceux qui veulent passer outre, abandonnent les autres qui les laissent aller.

De même en est-il des Periodes lors quelles sont trop longues, qu'on prend plûtôt pour un discours entier que pour une simple Periode; outre qu'il n'y a rien qui ressemble mieux à ces longues & ennuyeuses *Anaboles*, dont nous avons déja parlé; si bien qu'à l'égard de ceux qui affectent une pareille longueur, on pourroit user de la même raillerie dont se servit *Democrite* de *Chios* contre *Melanippide*, qui, au lieu d'*Antistrophes*, avoit fait de ces longues *Anaboles* ou *Prolongues* traînez des Poëtes Dithyrambiques. Cette Raillerie au reste est fondée sur deux Vers sententieux d'*Hesiode*, où il change peu de chose. Les vers d'*Hesiode* sont,

Celui-là se fait mal, qui fait du mal aux autres;
Mais tout mauvais conseil est bien pis pour l'Auteur.

Et lui, par sa raillerie, les détourne ainsi,

Celui-là se fait mal, qui fait du mal aux autres;
Mais tout Prolongue long est bien pis pour l'Auteur.

Or

Or ce que nous venons de dire contre ceux qui font de trop longues Periodes, peut être dit encore des autres qui leur donnent de trop longs Membres.

Pour les Periodes qui ont les membres trop courts, c'eſt encore pis; car même on ne peut pas dire que ce ſoient des Periodes; parce que la choſe paſſe ſi vîte & avec tant de précipitation, que l'Auditeur n'a pas le loiſir de ſe reconnoître.

L'Elocution ou *la Periode compoſée de pluſieurs membres* eſt de plus d'une ſorte; car il y en a Une qui ſe contente de les avoir diſtinguez entr'eux, & ſans oppoſition: & Une autre au contraire qui les oppoſe.

Celle qui ne les oppoſe point eſt comme qui diroit,

> *Pour moi, j'ai ſouvent admiré en moi-même & Ceux qui ont été cauſe que ces grandes & illustres Aſſemblées ont commencé; & Ceux qui ont été les Instituteurs de ces Jeux & de ces Exercices célèbres.*

Celle qui ſe fait avec oppoſition, eſt lors que dans l'un & dans l'autre membre un contraire eſt oppoſé à ſon contraire; ou qu'une même choſe eſt jointe à deux contraires à la fois; comme qui diroit,

> *Ils ont également profité aux uns, & aux autres; & à Ceux qui ſont demeurez, & à Ceux qui les ont ſuivis. A ceux qui les ont ſuivis; puis qu'ils leur ont fait aquerir plus de bien qu'ils n'avoient chez eux: Aux autres qui ſont demeurez; parce qu'ils leur ont laiſſé ſuffiſamment dequoi vivre à leur aiſe dans leurs familles.*

Ici on voit de l'oppoſition dans tous ces membres, en ce que *Demeurer* eſt contraire

à *Suivre*; & *Suffisamment* à *Plus*. Et tout de même dans ce qui suit après:

De sorte qu'ils ont pleinement satisfait à tous, & à Ceux qui ne songeoient qu'à amasser, & à Ceux qui vouloient jouir de ce qu'ils avoient.

Car dans ces deux membres l'on voit encore de la contrarieté, en ce que ces deux mots *Amasser* & *Jouïr* sont opposez. Voici quelques exemples encore semblables:

Souvent il arrive en de telles rencontres Que les plus Avisez sont les plus malheureux, & Que des Etourdis réüssissent.

D'abord ils se maintinrent dans leur Païs par leur valeur qui est la gloire des Braves; & peu de tems après ils se firent Maîtres de la Mer.

Et tout de même celui-ci, lors qu'il est parlé de la puissance de XERXE'S,

*Mais ce qui est étonnant, c'est qu'il fit voile sur terre, & fit marcher à pied sec ses troupes sur la Mer; de ses Vaisseaux couvrant tout l'*Hellespon, *& perçant le Mont* Athos.

De même en est-il encore des exemples qui suivent:

Quelle apparence, Messieurs, que des gens que la Nature a fait Citoyens de la même Ville, en soient chassez par la Loi?

Car les uns sont péris misérablement, & les autres ne se sont sauvez qu'avec honte.

N'est-ce pas une chose honteuse que dans le particulier nous nous servions des Barbares pour Esclaves? & que dans le general nous voiyons un grand nombre de nos Alliez, qui sont Grecs *comme nous, être faits Esclaves de ces mêmes Barbares?*

Ou

Ou ils les auront vivans, ou ils ne les abandonneront que morts.

Ou encore comme il fut dit en plein Barreau contre *Pitolaüs* & *Lycophron*;

Ces gens-ici, quand ils étoient chez eux, vous vendoient; & depuis qu'ils sont venus chez nous, ils se sont laissez acheter.

Tous ces exemples-là donc font voir ce que nous avons dit touchant l'opposition. Au reste telle maniere d'Elocution est agréable en ce point, que comme les Contraires sont très-connus d'eux-mêmes, on les connoit encore bien davantage quand ils sont approchez & qu'on les oppose: Joint qu'alors il se remarque je ne sai quelle apparence de Syllogisme dans ce qui se dit, avec d'autant plus de fondement, que l'*Elenque*, qui est cette espèce de Syllogisme dont on se sert pour réfuter, met toute son adresse à ramasser dans sa conséquence les choses où il se trouve de l'opposition & qui sont contraires. L'Opposition donc ou l'Antithese est proprement ce que nous venons de dire.

QUANT aux autres manieres de figurer les Periodes, le tout consiste, Ou à faire que la Periode soit composée de membres égaux, ce qui s'appelle *Parisose*: Ou bien par le moyen de la *Paromœose*, de faire que les extremitez de châque membre se ressemblent pour la terminaison. Or ceci arrive en deux façons, car il faut de necessité ou que cette Ressemblance se rencontre au commencement de châque membre, ou seulement à la fin; Si c'est au commencement, toûjours il faudra que les mots entiers se ressemblent; & Si c'est à la fin, ce sera assez que la ressemblance se trouve dans

les dernieres syllabes ; ou qu'un Nom soit mis en divers Cas, ou que le même mot soit repeté.

* Un exemple donc de cette ressemblance, qui se doit faire au commencement, est comme qui diroit en parlant d'un Avare friand,

Le coût lui ôta le goût des viandes.

On doit savoir que ces manieres de figurer la Periode sont particulieres aux *Grecs* & aux *Latins*.

† Pour la fin c'est une chose qui est claire d'elle-même.

A l'égard d'un même Nom repeté en divers cas, c'est comme si l'on disoit,

‡ *Les Charges les plus belles ne sont pas sans de grandes charges.*

Un

* Quoi que la plûpart des manieres figurées qui finissent ce Chapitre soient ridicules en nôtre Langue, je n'ai pas laissé de vouloir faire entendre mon Auteur. Le premier exemple donc que j'ai apporté est pour répondre à celui d'ARISTOTE, ἀγρὸν ἔλαβεν ἀργὸν παρ' αὐτοῦ, ce que le *Latin* explique assez heureusement, aussi bien que l'autre exemple qui le suit, *Agrum accepit agrum ab ipso*, ce qui veut dire en *François* pour le sens, *Il eut de lui une méchante terre.* Dans le second exemple, qui est pris d'HOMERE, il y a δωρητοί τ' ἐπέλοντο, &c. ce qui est rendu ainsi dans le Latin, *Placati donis pacatique ore fuerunt.* „ On ne les contenta pas seulement de „ paroles, mais encore on les renvoya avec des pre- „ sens. „

† Je me suis servi de cette expression pour sauter deux autres Exemples qui sont dans le texte, à cause que, quand j'aurois pû les imiter parfaitement, c'eut été rimer en Prose, ce qui chez nous est insupportable. Au premier Exemple il y a οὐκ ᾠήθησαν, &c. ce qui veut dire, *On ne croyoit pas que veritablement il en fût le Pere, mais bien que sans lui jamais l'Enfant n'eut été au monde.* L'autre Exemple est tel, ἐν πλείσταις φροντίσι &c. dont le sens est, *Ils avoient assez de chagrin, mais peu d'esperance.*

‡ Cet Exemple tient la place de celui qu'apporte ARISTOTE. Le voici ἄξιος δὲ σταθῆναι χαλκοῦς, &c.

Τα

Un exemple d'un même mot repeté eſt de dire,

Pour toi, tandis que ce pauvre homme a été vivant, tu en as toûjours dit du mal, & maintenant qu'il eſt mort, tu ne laiſſes pas encore d'en écrire du mal.

Enfin un exemple de reſſemblance pour la derniere ſyllabe, eſt comme de dire,

Et que te ſeroit-il arrivé de fâcheux, pour avoir vû un pareſſeux?

Après tout rien n'empêche qu'une même Periode ne puiſſe avoir tout ce que nous venons de dire, & qu'il ne s'y rencontre à la fois & *Antitheſe*, & *Egalité de membres* & *Reſſemblance de terminaiſons*. Pour ce qui eſt du commencement de châque Periode, c'eſt une matiere qui a été traitée exactement dans nos Livres de la Rhetorique à *Theodecte*. Au reste il faut remarquer qu'il ſe rencontre des Antitheſes fauſſes auſſi bien que de veritables; témoin celle qui ſe voit dans *Epicharme*, quand il dit,

Or tantôt nous étions enſemble
Et tantôt j'étois avec eux.

Tu veux paſſer pour habile homme, & qu'on te rende de grands honneurs, cependant tu n'és qu'un ſot & un coquin.





CHAPITRE X.

La façon de dire les choses Spirituellement.

APRE'S avoir parlé de tout ce qui regarde l'Elocution, & fait savoir ce qu'on doit observer pour l'oreille; il est à propos maintenant que nous traitions *De la maniere de dire les choses agréablement & avec esprit*; A' la verité j'avouë Que pour telle adresse il faut du Genie, ou s'y être exercé de longue main; mais de le faire à propos & d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhetorique, & c'est d'elle seule qu'il le faut apprendre. Examinons cette matiere à fonds & dans toutes ses Parties.

Posons pour fondement Qu'*Apprendre avec facilité est une chose qui naturellement plait à tout le monde.* Cela étant, je dis Que puis que les mots sont instituez pour signifier quelque chose, il s'ensuit, Que ceux-là seront très-agréables qui porteront une nouvelle connoissance à l'esprit & lui apprendront ce qu'il ne savoit pas; d'où j'infere, Qu'absolument les mots *Etrangers* ne peuvent être considerez en cette qualité, comme n'étant pas assez connus d'eux-mêmes; Ni

Ni encore les mots *Propres*, puis qu'ils n'apprennent rien de nouveau. Mais bien la *Metaphore* aura cet avantage & produira l'effet que nous disons. Et de vrai qu'un homme, en parlant de la Vieillesse, l'appelle par metaphore *de la Paille*; il est certain que ce mot alors nous apprend je ne sai quoi que nous ne savions pas; nous faisant connoitre ces deux choses par leur genre & par ce qu'elles ont de commun; attendu que le mot de *Paille* & celui de *Vieillesse* disent tous deux une chose dont la fleur est passée & qui n'a plus cette beauté ni cette vigueur qu'elle avoit auparavant.

Les *Images* ou *Comparaisons* des Poëtes sont aussi de ce nombre & font le même effet; puis qu'une Comparaison employée à propos a beaucoup de grace, & paroit très-spirituelle; car, comme il a déja été remarqué, toute Comparaison de soi est une Metaphore, n'en étant differente que par ce je ne sai quoi qu'on ajoûte qui la met dans le caractère d'une Comparaison; & c'est pourquoi même elle n'en est pas si agréable, à cause qu'elle fait attendre plus long-temps; joint qu'elle a encore ce défaut, de ne dire jamais d'une chose, Ce qu'elle est, mais à quoi elle ressemble; qui n'est point du tout ce que notre esprit cherche, ni ce qu'il veut savoir.

Toute Diction donc & tout Enthymême auront l'agrément que nous venons de dire, qui portant une nouvelle connoissance à l'esprit seront compris d'abord. D'où il s'ensuit Que jamais on ne pourra faire état, ni d'aucun de ces Enthymêmes superficiels, c'est-à-dire, connus de tout le monde & qu'il ne faut point chercher pour trouver;

ni de tous ceux encore qui étant achevez de prononcer ne seront point entendus: Mais au contraire on prendra grand plaisir à ceux qui n'auront pas plûtôt été prononcez, que sans que l'esprit alors soit retardé en rien, ou fort peu, en même tems on comprendra ce que c'est; quoi que ce fût une connoissance qu'on n'eut pas auparavant: car de cette façon il semble qu'on apprenne quelque chose, au lieu qu'avec les autres cela n'arrive point.

Pour ce qui regarde donc purement la *Pensée* & le sens dans les Enthymêmes, ce que nous venons de dire est ce qui agrée & qui les fait estimer par dessus les autres. Quant à *la grace de leur Expression*, elle dépend de trois points.

Premierement de la *Figure*, s'il s'y trouve de l'Antithese, par exemple,

> *Et ce qui étoit une Paix pour tous les autres, ceux-ci le regardoint comme une plus belle occasion de leur faire la Guerre en particulier.*

En cet exemple l'on voit que le mot de *Paix* est opposé à celui de *Guerre.*

En second lieu cette grace se rencontrera dans les mots; s'ils sont mis avec *Metaphore*; pourvû que telle Metaphore ne soit ni tirée de loin, puis que d'abord il seroit difficile de l'entendre; ni aussi trop connuë & trop commune, à cause qu'elle ne toucheroit point.

Enfin il s'y remarquera de la grace, si la diction est *Energique* & met la chose devant les yeux; car enfin tout ce qui est representé dans l'action, se fait beaucoup mieux voir & toucher bien davantage que ce qui n'agit pas encore.

AFIN

Afin donc qu'il paroisse de l'esprit dans ce qu'on dit, ces trois choses sont à rechercher, *la Metaphore*, *l'Antithese* & *l'Energie*, autrement *la Peinture*. Mais parce qu'il y a quatre sortes de Metaphores, il sera bon de choisir celles qui auront de l'analogie; comme étant les plus estimées & les plus belles. De cette qualité est celle de *Pericles* quand il dit,

Que tant de brave Jeunesse périe à la derniere bataille, étoit une perte si considerable pour l'Etat, qu'on pouvoit assûrer Que l'Année n'en feroit pas une plus grande si on lui ôtoit le Printems.

Ou encore comme ce que dit *Leptinée* en faveur des *Lacedemoniens*, afin de faire conserver leur Ville,

Qu'il ne faloit pas permettre qu'on fit ce tort-là à la Grece *de lui arracher un œuil.*

Ou bien de la façon que fit *Cephisodote* à *Charès*, voyant qu'à toute force il vouloit rendre compte aux *Atheniens* de son administration, quoi que la guerre d'*Olynthe* durât encore; car ne pouvant souffrir cette injustice, il lui dit avec indignation,

Qu'il le faisoit beau voir en l'état qu'étoient les affaires, * *& tenant le peuple comme dans un four, de vouloir rendre compte.*

* La beauté de cette metaphore consiste en ce point, Que comme ceux qui se trouvent enfermez dans un four se mettent peu en peine de tout le reste, pourvû seulement qu'ils puissent sortir du lieu où ils sont; ainsi alors en étoit-il du peuple d'*Athenes* embarrassé dans la guerre d'*Olynthe*, qui apparemment ne devoit être guere attentif en écoutant ce compte pour ne songer qu'aux moyens d'être delivré de cette guerre.

Ou comme le même dit encore quand il voulut porter les *Atheniens* à paſſer dans l'*Eubée* pour y fourrager,

Qu'il faloit bien que le Decret de Miltiade *ſortit enfin ſon effet.*

Une Metaphore ſemblable eſt le mot d'*Iphicrate*, lors que les *Atheniens* conclurent la Paix avec les *Epidauriens*, & tous ceux de la même côte ; car il leur dit en colere,

Qu'ils pouvoient bien ſerrer leurs armes & ne plus ſonger à faire la guerre, puis qu'ils s'étoient ôté les vivres pour leurs Armées.

Il en eſt de même de ce que diſoit *Pitholaüs*, appellant ce fameux Vaiſſeau des *Atheniens* nommé *Paralos*, *la Maſſuë du Peuple.*

Comme chez nous la *Beauſſe* eſt appellée *le Grenier de la* France.

Et tout de même la Ville de *Sestos*, *le Grenier du* Pyrée.

Cette même analogie auſſi ſe rencontre dans ce que dit *Pericles* lors qu'il conſeilla de raſer l'*Ægine*, l'appellant la *Chaſſie du Pyrée*, à cauſe qu'elle en gâtoit la vûë *.

La

* J'ai omis ici deux Exemples. Touchant le premier, de m'amuſer à rapporter ce que les autres diſent, ce ſeroit tems perdu; puis qu'ils ne donnent que des conjectures vagues, & qu'après tout ils avouënt eux-mêmes qu'ils ne l'entendent point. Le ſecond Exemple eſt compris dans un vers d'*Anaxandridas*, lors qu'il parle de ſes filles comme trop âgées pour ſonger au mariage. La metaphore eſt fondée ſur le mot ὑπερήμερος, terme analogique en cet endroit, & qui proprement veut dire *un homme qui ſe laiſſe condamner faute de comparoître en Jugement.* Le ſens donc du Poëte eſt, *O mes Filles qui avez laiſſé paſſer ce beau jour, lors qu'Hymen vouloit que vous comparuſſiez afin d'ordonner de vos Nôces.*

La même adresse se peut remarquer dans cette raillerie de *Polyeucte* contre un certain *Speusippe* travaillé d'Apoplexie, qui aimoit à brouiller l'Etat,

Qu'il étoit étrange qu'un Homme comme lui ne pût se tenir en repos, lui que la Fortune tenoit arrêté par une maladie pire que la Pentesyringue.

C'est ainsi que par Mataphore il appelloit l'Apoplexie, à cause que cette maladie & la *Pentesyringue* ont de commun, d'empêcher le Corps de se pouvoir remuer.

La *Pentesyringue* étoit un certain Instrument de bois à cinq trous, dont on se servoit pour les Criminels, par où on leur faisoit passer la tête, les bras, & les jambes, afin qu'ils ne se pûssent remuer.

Et tout de même en est-il de ce que disoit *Cephisodote* lors qu'il appelloit les Galeres des *Atheniens*, *des Moulins peints & enjolivez*; à raison que chez les *Atheniens* un Coquin étoit envoyé aux Galeres pour punition, comme chez les particuliers un Esclave étoit envoyé au Moulin quand il avoit fait quelque friponnerie. ‡

Ou encore comme *Æsion* parlant de l'ardeur des *Atheniens* à s'armer contre la *Sicile*, & du grand nombre d'hommes qui s'embarqua pour y aller, car il disoit d'eux,

Qu'ils avoient répandu leur Ville dans la Sicile;

S 7 car

‡ J'ai sauté ici le mot de *Diogene*, lors qu'il taxe d'yvrognerie les *Atheniens*, appellant leurs Cabarets *Attica Phiditia*. La gentillesse de cette metaphore dépend de l'intelligence de *Phiditia*. Ce mot donc signifie ces Repas publics & sobres des *Lacedemoniens*, qui étoient d'institution & fort fréquens. Maintenant il est aisé de faire l'Analogie, car ce que *Phiditia* étoient aux *Lacedemoniens*, le *Cabaret* l'étoit aux *Atheniens*; toute la difference est, Que les Repas à *Sparte*, appellez *Phiditia*, ont toûjours été louables pour la sobrieté, & ceux des *Atheniens* au Cabaret étoient blâmables pour l'excès.

car tout cela en effet, & contient Metaphore & met la chose devant les yeux.

Il en est de même de cet autre endroit, *En sorte que la* Gréce *s'écria*, parce qu'à s'exprimer ainsi, il semble en quelque façon qu'on voie la chose, & si de plus c'est une Metaphore.

Et tout de même encore lors que *Sephisodote* disoit aux *Atheniens*, à l'occasion de leurs Assemblées seditieuses,

Qu'ils prissent garde qu'autant de fois qu'ils s'assembleroient, ce ne fût autant de jours de batailles.

Isocrate a dit quelque chose d'approchant, parlant de ceux qui couroient avec tant d'empressement aux assemblées publiques.

Ou bien encore comme il se lit dans l'Oraison funèbre de *Lysias*,

Que la Grece *pouvoit bien aller pleurer sur le tombeau de ceux qui étoient morts à* Salamie, *& là se faire raser ; puis que sa Liberté se trouvoit ensevelie avec la Valeur de tant de braves gens.;* car si simplement il eût dit,

Que la Grece *avoit sujet de venir pleurer sur ce tombeau, puis que sa valeur se trouvoit ensevelie avec tant de vaillans Hommes;*

Sans doute il y auroit eu de la Metaphore, & même c'étoit faire une peinture & mettre la chose devant les yeux ; mais d'avoir opposé, comme il fait, la *Liberté* à la *Valeur*, en cela il se trouve une sorte d'Antithese qui encherit de beaucoup & qui donne à l'expression toute une autre grace.

On pourroit aussi alleguer ce que dit un jour *Iphicrate*,

Le discours, Messieurs, que j'entreprends, se va ouvrir un chemin au travers des grandes actions de Charès.

Car ici la Metaphore est d'autant plus belle, qu'elle est fondée sur une Analogie; joint que ce mot *au travers* fait une peinture & représente la chose comme si on la voyoit.

Il en seroit de même de dire,

Que pour sortir d'un Danger, il faut appeller au secours un autre Danger;

car c'est encore une metaphore qui met la chose devant les yeux.

On peut aussi rapporter ce qu'allegua *Lycoleon* lors qu'il defendoit *Chabrias*,

Quoi, Messieurs, disoit-il, *n'aurez-vous aucun respect pour cette Figure de bronze qui semble maintenant interceder en sa faveur & vous demander grace?*

parce que, dans le tems qu'il disoit cela, c'étoit une belle metaphore, quoi qu'en un autre tems elle n'eut rien valu; & non seulement c'étoit une metaphore, mais encore une peinture qui représentoit la chose même. En effet *Chabrias* étant en danger de sa vie, il y avoit de l'esprit à feindre, que sa Statuë, qui étoit là présente, demandoit grace pour lui, & de cette chose sans vie d'en faire une animée.

Et encore quand parlant de la même Statuë & des autres, il dit,

Que c'étoit-là véritablement l'Histoire d'Athenes, *où l'on apprenoit ce qu'elle avoit fait de beau.*

Il en est de même de cet endroit d'*Isocrate*,

Ces gens-là s'étudiant tous les jours, par toutes sortes de moyens, à devenir plus bêtes & plus stupides; car

car ici le mot de *s'Etudier* est mis par metaphore, n'étant jamais pris qu'en bonne part, & voulant dire proprement, Le soin qu'une personne prend d'ajoûter aux avantages qu'elle a, & de devenir plus parfaite de jour en jour.

De dire encore;

Que l'Entendement de l'Homme est un flambeau que Dieu a allumé dans son ame afin de le conduire,

assûrément c'est une très-belle Metaphore, en ce que ces deux choses-là sont faites pour éclairer.

Un endroit encore ingenieux est celui-ci,

Par cette Paix, Messieurs, nous ne finissons pas la Guerre, mais nous la diferons;

Parce qu'ici le mot de *Delai* & celui de *Paix*, de la façon qu'*Isocrate* l'entend, sont pris tous deux pour une chose qui regarde l'Avenir.

Il en est de même de dire,

Que les Traitez de Paix sont des Trophées plus glorieux pour un Etat que ceux qui se remportent à la Guerre; puis que les Trophées d'ordinaire ne sont fondez que sur de legers avantages & quelque petit bonheur arrivé dans une rencontre; au lieu que les Traitez de Paix desarment l'Ennemi, & ne se font jamais sans mettre fin entierement à la Guerre;

car sans doute la metaphore est très-juste, en ce que *Traité de Paix* & *Trophée* sont tous deux des marques de victoire.

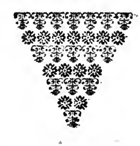
Ce seroit aussi une belle Metaphore de dire,

Que ce n'est pas une petite punition aux Etats de faire des actions qui les mettent en mauvaise reputation;

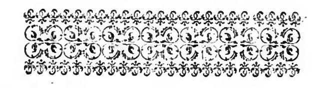
car

car ici le mot de *Punition* eſt d'autant plus beau, qu'il ſignifie proprement, Un certain dommage qui eſt fait avec juſtice.

IL a donc été montré Que tout ce qui eſt dit avec grace conſiſte particulierement aux Metaphores qui ont de l'Analogie, Et de plus à repréſenter les choſes comme ſi on les avoit devant ſes yeux.



CHA-



CHAPITRE XI.

Ce que c'est qu'Energie & mettre une chose devant les yeux.

IL s'agit maintenant de montrer, ce que c'est que *Mettre une chose devant les yeux*, & ce qu'il faut observer pour cela. Je dis donc Que tout terme sera Energique & mettra une chose devant les yeux, qui marquera de l'action. Par exemple, qui diroit simplement de l'homme de bien,

Que c'est ce Quarré & ce Cube immobile qui demeure toûjours en même assiette;

assûrément c'est une Metaphore, puis que tous deux donnent à connoître une chose qui est dans un état parfait; cependant il ne s'y voit aucune Energie, ni rien qui marque de l'action; mais au contraire qui diroit ainsi,

Non pas d'un homme de mon âge, & cassé comme je suis; mais d'un homme encore en sa vigueur & dans un âge florissant;

pour lors ce seroit marquer de l'action.

Ce seroit encore marquer de l'action de dire de quelqu'un,

Que c'est un vrai Cheval échappé;

Ou bien, ainsi que fait EURIPIDE,

Les

Les Grecs *donc sans tarder aussi-tôt s'élançant*; *Eurip.* Sen.

car dans le mot de *s'élançant* se trouve & action & metaphore tout ensemble. *Iphig.* in *Aul.*

Ou bien encore de la façon qu'*Homere* s'en sert en plusieurs endroits ; car, par le moyen de la Metaphore, il anime toutes les choses qui n'ont point de vie. En effet donner de l'action à ce qui n'en a point, a beaucoup de grace & se fait toûjours estimer ; comme dans les vers suivans, lors qu'*Homere* représente cette lourde pierre de *Sisyphe* qui retomboit toûjours,

Il a beau l'élever jusqu'au haut du sommet, *Odyss.* 11.
Quoi que dans ce travail le malheureux succombe,
Ce Rocher impudent en même tems retombe.

Et encore lors qu'il parle d'une Flêche qu'on tire,

La Fléche s'envola. *Iliade* 13.

Et ailleurs encore parlant d'une autre Flêche,

Impatiente de frapper. *Ibid.*

Et tout de même, lors qu'il dit,

Les Dards fichez en terre & par tout herissez, *Iliad.* 11.
Sembloient ne respirer que sang & que carnage.

Ou comme il dit encore en un autre endroit,

Et la pique ennemie, avide de son sang, *Iliad.* 15.
Vient à lui de fureur & lui perce le flanc.

Car à cause que dans ces exemples le Poëte parle de toutes ces choses comme si véritablement elles étoient animées ; aussi semblet-il que d'elles-mêmes elles agissent & se portent à quelque action. En effet le mot d'*Impudent*,

pudent, qui est attribué à la Pierre ; celui d'*Avide* qui est donné à la Pique ; & tous les autres sont autant d'actions qui viennent de choses qui ont de la vie. Or le Poëte, qui est adroit, a sû à propos s'en servir par Metaphore, à cause de l'analogie qui s'y rencontre : Et de vrai l'on peut dire que ce que la Pierre fait à l'égard de *Sisyphe*, l'Impudent le fait à l'égard de celui qu'il choque par son impudence. Le même Poëte ne manque pas den faire autant dans ses plus belles comparaisons lors qu'il les tire des choses inanimées, comme dans ces vers ci :

Iliade 13. *Et les Flots recourbez tout blanchissans d'écume,*
Alloient & revenoient d'un cours impetueux.

car *Homere* a cela, qu'il anime & donne de l'action à tout ce qu'il décrit ; & véritablement il a bien raison de le faire, puis que la Poësie étant une pure imitation, comme elle est, il n'y a rien de si propre à représenter ni qui imite plus parfaitement que l'Action.

Au reste afin qu'une Metaphore soit bonne, ainsi qu'il a déja été remarqué, on la doit tirer de choses proches ; & pourtant qui ne soient pas trop connuës, mais à peu près comme on fait en Philosophie quand il s'agit de trouver quelque ressemblance. Pour ce qui est de trouver de la ressemblance dans les choses éloignées, cela n'appartient qu'aux personnes qui ont beaucoup d'esprit ; comme quand *Archytas* soûtenoit,

Qu'il n'y avoit point de difference entre un Arbitre & un Autel ; parce que tous deux servent d'azile à l'Affligé.

Ou

Ou encore de dire,

Qu'une Ancre de Navire & une Cremaliere sont la même chose pour l'usage ; puis que l'une est faite pour retenir par en haut & l'autre par en bas.

Ou bien de dire en parlant de Villes,

Qu'on les auroit égalées.

car sans doute c'est trouver de la ressemblance en des choses bien éloignées, de transporter ainsi le mot d'*Egal*, & le faire passer des Surfaces à l'Autorité & à la Puissance.

Après tout la plus grande partie des bons mots & de ce qui se dit avec esprit, dépend de la metaphore ; Et encore de je ne sai quelle tromperie adroite qui surprend l'esprit & lui fait prendre l'un pour l'autre ; attendu que par cette tromperie il reconnoit d'autant plus évidemment avoir appris quelque chose, qu'il voit que c'est tout le contraire de ce qu'il s'étoit imaginé d'abord ; comme si l'esprit alors se disoit à lui-même, *Effectivement c'est ainsi qu'il le faloit entendre, & j'ai tort de l'avoir pris autrement.*

QUant aux *Apophtegmes*, ceux-là aussi ont de la grace qui font entendre toute autre chose que ce qu'ils signifient, comme ce que dit *Stesichore* aux *Locrois* pour les détourner de faire la guerre,

Que s'ils en venoient-là, les Cigales chez eux pourroient bien chanter à terre.

LEs *Enigmes* bien faits, sont aussi très-agréables pour la même raison ; car outre qu'on y apprend quelque chose qu'on ne savoit pas, c'est que la Metaphore s'y rencontre.

IL se trouvera encore de la grace dans la maniere que nous enseigne *Theodore*, qui est *De dire des choses nouvelles*. Or cela arrive quand ce qui se dit est surprenant, & comme il s'explique lui-même, quand ce qui se dit n'est nullement ce qu'on attendoit; ainsi qu'il se voit dans le Ridicule lors qu'un mot vient à être tant soit peu changé. Toutes les Railleries qui sont fondées sur quelque allusion font le même effet; car c'est une chose qui trompe, même dans les Vers; vû que ce qui se dit alors n'est rien moins que ce que l'Auditeur pensoit d'abord, ni ce qu'il s'imaginoit qu'on dût dire, comme dans le Vers qui suit,

Il marchoit à son rang les Mules aux talons.

Et de vrai l'Auditeur en cet endroit ne s'attendoit à rien moins qu'à entendre parler de Mules aux talons, mais de quelque maniere de Chaussûre. Or il faut bien prendre garde qu'en le disant la chose s'entende tout d'un coup, autrement cela ne vaudroit rien.

Pour ce qui est de l'*Allusion*, sa grace consiste, non pas à dire ce qui est exprimé en apparence, mais ce que porte le mot sur lequel l'allusion est fondée; comme ce que *Theodore* dit un jour par raillerie à un certain *Nicon* Joueur d'Instrumens, *Thrattei se*; car il semble d'abord qu'il le prenne à la lettre, comme qui diroit, *Il te trouble*; cependant c'est où est la tromperie, parce qu'il lui donne tout un autre sens. Or c'est ce qui est plaisant à ceux qui l'entendent, car qui ne sauroit pas que celui à qui il parle est venu de *Thrace*, & que sa Mere étoit Escla-

ve,

re, la chofe n'a plus de grace. De même en eft-il de cette allufion *, *Boulei auton Perfai.* Ce qu'il faut favoir ici touchant ces Allufions, eft que l'application en doit être jufte dans tous les deux fens.

IL y aura auffi de la grace aux termes *Equivoques*; ainfi à l'égard du mot *Arché*, qui fignifie à la fois & *Commandement* & *Commencement*, il a été dit.

Athenaiois ten tes Thalaffes Archen, *Que le Commandement & l'Empire de la Mer aux Atheniens*, me Archen einai ton kakon, *n'a pas été le commencement de tous les maux qui leur font arrivez, comme on prétend; parce qu'ils y ont fort bien fait leurs affaires.* Ἀθηναίοις τὴν τῆς θαλάσσης ἀρχὴν μὴ ἀρχὴν εἶναι τῶν κακῶν.

Ou bien encore de l'autre façon que s'en eft fervi *Ifocrate* contre les *Lacedemoniens*, quand il dit,

Archen te Polei, *Que le Commandement & l'Empire qu'ils s'étoient aquis fur la Mer*, Archen einai ton kakon, *avoit été le commencement de tous les malheurs qui leur étoient arrivez depuis*;

parce que, dans l'une & dans l'autre façon, la chofe à quoi perfonne ne s'attendoit, a été ce qu'on vouloit dire, & qui après tout s'eft trouvée veritable. En effet fi *Ifocrate*, & l'autre, qui ont ufé de ces termes équivoques, ne lui avoient donné qu'une fignification, & qu'en

* *Βούλει αὐτὸν πέρσαι.* Cette raillerie n'eft pas connuë. On fait bien à la verité que *Perfai* vient de *Pertho*, qui veut dire, *Je ravage*, *Je pille*; & qu'apparemment c'eft à un homme de *Perfe* qu'on parle, ce qui fait l'allufion; mais de paffer plus avant, *Mare undique & undique Pontus.*

qu'en disant *Archen einai Archen*, ils eussent entendu simplement, *Que le Commandement & l'Empire qu'ils s'étoient aquis sur la Mer, étoient un Empire & un Commandement*, sans doute il n'y auroit pas eu grande finesse à cela; mais ce n'est point là du tout ce qu'ils veulent dire: car quand pour la seconde fois ils repetent le même mot, ce n'est plus *ce Commandement* & *cet Empire* qu'ils entendent, mais toute autre chose. En telles rencontres donc, de savoir à propos se servir d'un terme équivoque; ou d'une metaphore, c'est ce qui est beau. Voici d'autres Exemples, mais d'un caractère diferent; car au lieu de se jouer sur un terme équivoque, ici l'on nie qu'il y ait équivoque dans le mot. Ainsi il a été dit à l'occasion d'un Médisant,

* *Que celui qui s'appelloit* le Muet, *n'étoit pas trop* Muet.

Et tout de même d'un autre,

Que le nommé Anaschetos, *n'étoit rien moins qu'*Anaschetos; *pour donner à entendre Que son humeur étoit insupportable.*

Au reste en toutes ces rencontres, afin que la chose ait de la grace, il faut que le même mot soit toûjours repeté deux fois, comme dans les Exemples que nous venons d'apporter; & dans les suivans,

Ce n'est pas être soldat, que de vivre ainsi en Soldat.

Ou

* J'ai ajoûté cet Exemple, de même que le suivant, *Ce n'est pas être Soldat*, &c. pour faciliter l'intelligence de ceux qu'*Aristote* rapporte ici.

Ou bien,

Pour être Soldat, on n'est pas toûjours plus Soldat.

Comme encore,

Pour être Etranger dans une maison, il ne faut pas vivre si fort en Etranger.

Ou bien,

Pour être Etranger céans, vous n'en serez pas plus traité en Etranger.

Car on voit ici que le même terme qui est repeté renferme plus d'une signification.

La même grace encore se rencontre dans cet excellent mot d'*Anaxandridas* qui a été tant loué,

Qu'il est beau de mourir avant que d'avoir rien fait qui merite la mort.

Car c'est la même chose que de dire, en d'autres termes,

Qu'il est juste de mourir lors qu'il n'est pas juste que l'on meure;

Ou bien,

Qu'un homme alors est digne de mourir qui n'est pas digne de la mort, ou encore autrement, *qui n'a rien fait qui mérite la mort;*

Parce que tout cela est un même tour, & la même maniere d'exprimer. Mais ce qui est pour donner la derniere grace & faire tout-à-fait estimer une chose, c'est de la dire succintement & avec opposition. La raison est, Qu'on la comprend, & beaucoup mieux, à cause de l'opposition; & plûtôt, à cause qu'elle est renfermée en peu de mots.

Ce qu'on doit encore observer dans ces beaux Sentimens-ici, est de prendre garde que ce qu'on dit convienne à la personne de qui on parle, & même qu'il soit heureuse-

ment exprimé; au moins si l'on veut que ce sentiment-là passe pour verité, & non point pour une chose dite en l'air & à l'ordinaire; car ces deux conditions ne se rencontrent pas toûjours ensemble, & l'une est quelquefois sans l'autre; Et de fait qui diroit tout simplement,

Qu'il est juste de mourir lors qu'on n'a point encore fait de mal;

sans doute que le sentiment seroit fort beau & le même que celui que nous avons allegué; cependant cela n'auroit point de grace. Ce seroit aussi un bon conseil à donner, que de dire,

Qu'une Fille de condition ne doit point s'allier qu'à un homme de sa condition;

mais une expression de cette qualité ne toucheroit point & n'auroit pas l'agrément que nous cherchons; mais bien la chose aura de la grace si l'un & l'autre s'y rencontrent; que l'expression soit belle, & que le sentiment convienne à la personne; comme de dire,

Qu'il n'est jamais plus juste de mourir que lors qu'il n'est pas juste que l'on meure.

Et pour montrer qu'on ne sauroit ici trop prendre de peine après son élocution, c'est que même plus il s'y rencontrera d'ornemens de ceux que nous avons remarquez, & plus la chose aura de grace; je veux dire si tout ensemble les mots y sont mis avec metaphore, & que cette metaphore renferme une analogie; De plus s'il s'y trouve de l'Antithese, si les membres sont égaux; enfin si le sens est Energique & plein d'action.

POUR

POUR les *Images* encore ou *Comparaisons*, on ne peut pas douter non plus qu'elles n'aient beaucoup de grace, puis qu'en quelque façon, comme il a été déja montré, elles tiennent rang entre les metaphores les plus excellentes, pour être toûjours fondées sur deux choses qui ont même rapport, ainsi que la metaphore analogique : car on sait que toute metaphore ne l'est pas, & qu'il y en a de simples ; Par exemple de dire,

Que le Bouclier de Mars est sa Coupe ;

Ou bien,

Qu'un Arc est une Harpe sans corde.

Sans doute cette expression n'est pas simple & comprend un double sens, qui est ce que la comparaison cherche ; mais de dire simplement,

Qu'un Arc est une Harpe ;

Ou,

Qu'un Bouclier est une Coupe ;

alors la metaphore est simple, & telle que jamais elle ne se rencontre dans les bonnes Comparaisons.

Quelque fois pourtant il se fait d'autres Comparaisons, par exemple de cette sorte ;

Qu'un Joueur de Flute ressemble à un Singe *, *à cause de leur posture ramassée.*

* J'ai passé l'autre comparaison qui est dans le Texte, si difficile après tout, que, quoi que j'y entrevoye je ne sai quoi, néanmoins c'est trop peu pour entreprendre de l'expliquer. Au Texte donc il y a ainsi de suite, *Qu'un Joueur de Flute ressem-*

Mais pour bien faire il faut toûjours qu'il s'y trouve de la metaphore, car assûrément c'est une fort belle comparaison de dire,

Que le Bouclier de Mars est sa Coupe;

Ou

Qu'une Masure est la robe déchirée d'une Maison;

Ou encore, comme il fut dit de *Nicerate*,

† *Que c'étoit le* Philoctete *mordu par* Pratys;

car c'est la comparaison qu'en fit *Thrasymaque* voyant ce *Nicerate* avec de grands cheveux & tout negligé, depuis que *Pratys* eut remporté le prix pour savoir beaucoup mieux Reciter des Vers que lui. Ainsi il faut bien prendre garde d'être juste dans ses Comparaisons; car la chose est de telle conséquence, qu'il n'y a rien qui rende un Poëte plus ridicule que d'y manquer, quelque habile homme qu'il soit d'ailleurs; comme quand ils apportent de ces comparaisons;

Ainsi que le Persil ses jambes sont tortuës.

Ou bien,

‡ *Ainsi que* Philammon *&* Coricus *ensemble,*

Quand

ble à un Singe; Et un Chassieux à une Lampe qui dégoute Λύχνῳ ψεκαζομένῳ, d'autres lisent λύκῳ ψακαθομένῳ, *un Loup mouïllé.*

† Cette metaphore est fondée sur l'avanture de *Philoctete* lors qu'il fut mordu par un Serpent.

‡ On tient que ce sont les noms de deux Athletes fameux. A l'égard de *Corycus* néanmoins, *Ricobon* apporte une explication tirée de *Mercurialis* dans son 2. liv. *De arte Gymnastica*, où il est montré Que *Corycus* étoit une sorte de Balon que dans les Academies on attachoit au plancher avec une corde pour exercer la Jeunesse.

Quand sous un même joug ils regimbent si bien.

Car tout cela c'est autant de Comparaisons. Or donc que les Comparaisons ne soient des metaphores, c'est une matiere qui a été rebattuë assez de fois pour n'en plus parler.

QUANT aux *Proverbes*, il est certain que ce sont encore des metaphores, mais de ces metaphores qui passent d'une espèce à l'autre, comme si quelqu'un, par exemple, dans l'esperance de profiter, venoit à transporter chez lui une chose qui lui fût après très-dommageable, & que là-dessus on allât dire,

Que c'est le Carpathe *avec son Lièvre;*

car pour lors ce seroit une metaphore, à cause que l'avanture de cet homme seroit pareille à celle des habitans de *Carpathe* lors qu'ils voulurent avoir des Lièvres dans leur Isle. Pour ce qui est donc de la belle maniere de dire les choses, & ce qui fait qu'on y remarque de l'esprit; je pense qu'il y a peu de raisons à ajoûter à celles que j'ai apportées.

IL n'y a point de doute encore que les *Hyperboles*, lors qu'elles sont belles, ne soient des metaphores; comme celle qui fut faite à l'occasion d'un certain homme qui avoit le visage plein de boutons & tout bourgeonné,

Vous eussiez dit, à voir son visage que c'étoit un panier plein de Meures.

Car ce qui fait la ressemblance en cette rencontre, est que tout bouton qui vient au vi-

visage est rouge, mais il faut avouer qu'il y a un peu trop d'excès à cela.

Ce qui est à remarquer touchant l'*Hyperbole*, est Qu'il ne s'en trouve point dont on ne puisse faire une comparaison en ajoûtant simplement les particules necessaires, comme de dire, *Tout de même*, *Tout ainsi*, &c. ce qui est si vrai, qu'il se voit beaucoup de comparaisons de cette sorte; la difference n'étant que dans le caractère & la maniere de s'exprimer; comme sont les suivantes que j'ai déja apportées,

Ainsi que Philammon *&* Coricus *ensemble*, &c.

car enfin il n'y a qu'à changer de caractère pour en faire une Comparaison; & de fait en voici une,

Vous eussiez dit à le voir que c'étoit Philammon *qui étoit aux prises avec* Coricus.

Et de même en est-il de l'autre Vers, car à s'exprimer comme fait le Poëte,

Ainsi que le Persil ses jambes sont tortuës;

alors c'est une Comparaison; mais de le dire d'une autre sorte, c'est une pure Hyperbole, par exemple,

Pour moi je ne croyois point que ce fussent de veritables jambes d'homme qu'il eût, mais des jambes de Persil qu'on lui eût faites exprès, tant elles étoient tortuës.

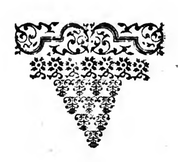
Après tout il se trouve que les Hyperboles sont pueriles, quelque bonnes même qu'elles soient, à cause qu'il y a de l'excès dans tout ce qu'elles disent; aussi est-ce la raison pourquoi ceux qui sont en colere s'en servent principalement comme dans HOMERE,

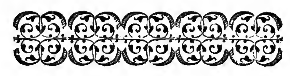
Me donnât-il autant que la Mer a de sable, *Iliad. 9.*
Et la Terre de points.

Et encore en un autre endroit,

Jamais Agamemnon *ne m'aura pour son* *Iliad.*
Gendre,
Quand sa Fille en attraits plus riche que
Venus
Etaleroit aux yeux des charmes inconnus;
Quand elle égaleroit Pallas *même en sagesse.*

Veritablement j'avouë qu'à *Athenes* cette figure a grand cours, & que là les Orateurs s'en servent d'ordinaire; mais quoi qu'on veuille dire, l'usage n'en est pas bon pour toutes sortes de personnes, puis qu'enfin il n'y a rien de si messéant dans la bouche d'un Vieillard.





CHAPITRE XII.

Qu'il y a deux sortes d'Elocution.

Aprés tout il ne faut pas ignorer, Qu'à chaque Genre ou nature de Discours convient une sorte de diction ; car sans doute il y a grande diférence entre un Discours qui est fait pour être lû, & un autre qui doit être recité ; & grande diférence encore entre le style d'un Plaidoyé, & celui d'une Harangue, c'est-à-dire d'un Discours fait pour parler devant tout un Peuple & dans les grandes Assemblées. Or quant à ces deux diférences, & d'écrire & de parler, c'est ce qu'il faut savoir. Celle donc qui regarde l'Action, consiste à parler purement sa Langue ; & pour L'autre, c'est de se voir en tel état qu'ayant à donner quelque chose au Public on ne soit pas contraint de se taire, ce qui arrive à tous ceux qui ne savent pas écrire.

Au reste il y a une telle difference entre ces deux Styles, que la Diction, qui doit être lüë, veut être très-exacte ; & L'autre au contraire, qui doit être recitée, ne s'attache qu'à l'Action. Or de celle-ci il s'en trouve de deux sortes ; car l'Une s'étudie à faire connoître les mœurs ; & l'Autre est Pathetique. Aussi est-ce pour cela que les Comediens sur tout recherchent les Ouvrages où éclate l'un ou l'autre de ces deux caractères ;

com-

comme les Poëtes de leur côté ne s'oublient pas à choisir des Comediens qui réüssissent à représenter ces choses & à les faire valoir par l'action.

Pour l'autre Style, il ne laisse pas encore de donner de la réputation aux Poëtes quand ils y excellent, comme *Cheremon*; car celui-ci dans sa diction est aussi exact que le plus scrupuleux de nos Auteurs qui écrivent en Prose; *Lycimnius* encore de tous les Dithyrambiques est le premier en cela.

ET pour montrer combien la diférence est grande de ces deux Styles, c'est qu'il ne les faut que comparer ensemble. Et de fait qu'on vienne à reciter quelqu'un de ces Discours qui paroissent si beaux sur le papier, pour lors il n'y aura rien de si maigre ni de si sec: Et tout de même il n'y aura rien de plus plat que ces Discours si merveilleux quand on les prononce, si-tôt qu'ils sont entre les mains & qu'on les lit. La raison est que ceux-ci ne sont propres que pour l'action, de sorte que ce qui est fait pour l'action & qui doit emprunter toute sa force de-là, en est separé; pour lors il arrive que ne faisant plus son effet, la chose paroit ridicule. Et ceci se remarque particulierement dans les *Asyntheton*, c'est-à-dire lors qu'on omet les Conjonctions; car c'est avec raison qu'on ne les peut souffrir sur le papier; non plus que de voir repeter & rebattre souvent la même chose; cependant il n'y a rien qui fasse tant valoir l'action que cela, & enfin tous les Orateurs s'en servent.

AU reste il faut avoir soin, en repetant la même chose, de ne pas employer les mêmes termes, mais les varier & changer autant de fois de façon de parler; attendu qu'il n'y a rien qui aide tant l'action, ni qui y achemine davantage, par exemple, —

C'est lui, Messieurs, qui vous a volez, c'est lui qui vous a trompez, c'est lui enfin qui a fait son possible pour vous trahir & vous livrer à vos Ennemis.

Pour d'autres exemples de telles repetitions, il n'y a qu'à se souvenir de ce qu'on a vû faire au Comedien *Philemon* dans la Pièce d'*Anaxandridas*, intitulée la *Gerontomanie* ou *Les Vieux Fous*; lors que *Rhadamante* & *Palamede* paroissent sur le Théatre. Et encore dans le Prologue *des Pieux*; où le mot de *Moi* est si souvent repeté; car qui n'animeroit cela de l'action & ne le feroit valoir, ce seroit une chose aussi maussade, *Que de voir à un homme porter une poutre*, comme il y a au Proverbe.

Le même se doit entendre des Conjonctions; par exemple de cette sorte,

J'arrive donc sur le lieu, Je l'aborde, Je le prie &c.

car il faut de necessité que cela soit animé, & ne le pas prononcer tout d'une piece ni du même ton, comme si c'étoit la même chose. De plus l'Omission des Conjonctions a cela de particulier, que dans le même tems il semble qu'on dit beaucoup de choses à la fois. En effet, puis que le propre de la Conjonction, de plusieurs choses est de n'en faire qu'une; sans doute l'omettant, le contraire arrivera, si bien que d'une seule & mê-

me

me chose il s'en fera plusieurs : Ainsi l'on voit que de s'en servir, c'est une espèce d'Amplification. Par exemple,

Je m'en viens à lui, Je lui fais entendre l'affaire, Je le prie;

parce qu'il semble alors que ce soient plusieurs actions qu'on fasse à la fois. Et encore comme de dire,

Mais, Messieurs, quelque chose que je lui dise, quelque chose que je lui puisse remontrer, il semble qu'il n'en tienne compte.

Aussi est-ce sans doute ce qu'*Homere* a voulu faire dans cet endroit de l'*Iliade*,

Nirée *natif de* Samos..... *Iliad.* 2.
Nirée *le fils d'*Aglaias.....
Nirée *la beauté même*.....

car puis qu'on ne sauroit dire beaucoup de choses d'une personne sans que cette personne-là ne soit nommée plusieurs fois; il s'ensuit Que disant peu d'elle & la nommant plusieurs fois, il semblera qu'on en dise beaucoup de choses; de sorte qu'*Homere*, qui connoissoit l'effet de cette tromperie, a si bien fait par cette adresse, que la seule fois qu'il parle de ce *Nirée*, il le rend remarquable & en conserve le souvenir, quoi que, dans tout le reste de son Poëme, il n'en fasse plus de mention.

Que chaque Genre a sa Diction.

Touchant la Diction qui convient à chaque Genre, on peut dire Que celle du Déliberatif ressemble proprement à ces peintures ombrées, qui d'autant plus qu'elles sont grossieres & confuses, & mieux les voit-on de loin; si-bien que dans l'une &

dans l'autre non seulement il est inutile d'être si exact, mais même encore il n'y a rien de si méchant.

A l'égard du Genre Judiciaire, la Diction en doit être plus exacte & plus travaillée; & beaucoup plus même quand on n'aura à faire qu'à un Juge, que quand on auroit à faire à plusieurs; parce qu'alors, la Rhetorique se trouvant à l'étroit, ses adresses servent de peu, étant aisé en ces rencontres de remarquer si ce qui se dit fait à la Cause ou non: outre que les matieres y sont traitées paisiblement & sans chaleur, ce qui est cause aussi que d'ordinaire les Jugemens qui s'y rendent en sont beaucoup plus épurez & plus juridiques.

Ainsi toute Diction ne convient pas à toute sorte de Discours; & il y en a une qui est pour l'action, & l'autre pour être lûë; Et c'est aussi la raison pourquoi les Orateurs qui excellent en l'une, n'excellent pas en l'autre. Car là principalement où il est besoin de beaucoup d'action, là toûjours il faut que la diction soit moins exacte; c'est-à-dire aux occasions où la voix doit être élevée, & particulierement lors qu'il faut crier de toute sa force; comme quand on a à parler devant un grand Peuple.

LA Diction donc la plus exacte de toutes & la plus propre à être mise sur le papier, est celle du Genre Démonstratif, car elle est faite principalement pour être lûë. L'autre qui vient après, est la diction du Genre Judiciaire. De croire maintenant, comme quelques uns veulent, qu'il faille ajoûter à cette division ce qu'ils disent, *Que la Diction doit être agréable & magnifique*, cela

la est superflu : car pourquoi ne pas dire encore, *Qu'elle doit être sobre, liberale*, & ainsi du reste des autres Vertus qui regardent les Mœurs ? En effet supposé *Qu'elle soit agréable*, il est certain que rien ne lui manquera de tout ce qui a été remarqué pour la rendre parfaite, si tant est que la definition que nous avons donnée de sa veritable perfection ait été bien établie. Car je vous prie, pourquoi avoir dit, *Qu'elle doit être Claire; Qu'elle ne doit rien avoir de bas, mais que tout y doit être convenable & proportionné au sujet ?* Parce que d'un côté s'il y a trop de paroles, assûrément elle ne sera pas claire ; non plus que s'il n'y en a pas assez. Tellement qu'il se voit que, pour bien faire, l'on doit toûjours garder un certain milieu & se tenir dans les bornes de la Mediocrité. Joint que ce que nous avons dit ailleurs n'est que trop suffisant pour lui faire avoir cet agrément dont il est question ; par exemple, Si on fait faire le mélange à propos de ce qui est en usage & de ce qui est Etranger ; outre celà Si le nombre s'y rencontre, & ce je ne sai quoi qui persuade toûjours quand on dit les choses avec la décence requise & dans ce caractère qui convient à la personne qui parle.

Voilà ce que nous avions à dire touchant l'Elocution, tant pour ce qui regarde les trois Genres en commun, que chacun en particulier. Il nous reste à parler de l'ordre qui est à observer dans le Discours & de l'arrangement de ses Parties.



LES PARTIES DU DISCOURS.

CHAPITRE XIII.

Que tout Discours, à le bien prendre, n'a que deux Parties.



OUT Discours a deux Parties, car premierement il faut faire savoir dequoi il s'agit, & ensuite en venir à la Preuve. En effet proposer une chose, sans la prouver; ou la prouver sans avoir dit auparavant ce que c'est, ni l'avoir proposée, c'est ce qui est impossible: parce que tout homme qui prouve, nécessairement prouve quelque chose, & tout homme qui propose une chose, la propose toûjours à dessein d'en montrer la verité & d'en faire la preuve après. Or de ces Parties-là, l'une s'appelle *Proposition*, & l'autre *Preuve*; comme si quelqu'un empruntant d'autres termes disoit, Que l'une est *la Question*, & l'autre *la Demonstration*.

Je

Je sai bien qu'aujourd'hui la division s'en fait autrement, mais elle est ridicule. Premierement quant à la Narration, il est certain qu'elle n'a lieu que dans le Genre Judiciaire: car pour les autres Genres, savoir le Démonstratif & le Déliberatif, comment pourront-ils faire voir qu'elle s'y rencontre, de la façon qu'ils disent? Non plus que cette autre Partie qu'ils veulent pour répondre aux raisons de l'Adversaire & les refuter? Ni enfin leur Peroraison, s'il s'agit de Panegyrique? Véritablement j'avouë Que, dans la Déliberation, l'Exorde quelquefois a lieu; Qu'on y fait voir l'opposition de ses raisons & celles de l'Adversaire, & même Qu'on se sert de Récapitulation; mais jamais cela n'arrive que lors qu'il y a contestation formée; (car on fait qu'il n'est pas nouveau de voir contester en ces occasions, ni que des Particuliers s'accusent & se défendent de part & d'autre;) Ainsi quand cela se fait, ce n'est point la Déliberation qui y oblige; c'est par rencontre. On en peut dire autant de la Peroraison, à l'égard du Genre Judiciaire; étant certain Qu'elle n'est pas toûjours nécessaire dans le Plaidoyé, par exemple si le Discours est fort petit, ou l'affaire de telle nature, qu'elle se puisse retenir aisément; car enfin l'usage de la Récapitulation n'a été introduit Que pour soulager la memoire, & faire voir sommairement ce qui a été dit fort au long.

ABSOLUMENT donc il ne se trouve que deux Parties nécessaires dans le Discours, savoir *la Proposition* & *la Preuve*; ces Parties-là au reste sont essentielles & lui appartiennent en propre. Que s'il en faut ajoûter

ter d'autres; au plus il n'y en aura que quatre, favoir *l'Exorde*, *la Propofition*, *la Preuve* & *la Peroraifon*; car pour ce qui fe dit en repartie contre l'Adverfaire, cela eft de la Preuve & ne peut faire un corps à part; non plus que tout ce qui s'allegue quand on compare fes propres raifons avec celles de la Partie averfe, puis que ce n'eft qu'une amplification & pour faire valoir ce qu'on a dit; de forte que cela ne peut être confideré que comme une partie de la Preuve; attendu que celui qui s'en fert ne fait rien davantage que d'établir fa preuve plus fortement. Il n'en va pas de même de l'Exorde ni de la Peroraifon qui ont leurs fonctions à part; étant instituez particulierement pour rafraichir la memoire du Juge & l'avertir des chofes à quoi il pourroit ne pas prendre garde.

Quiconque donc s'amuferoit à divifer le Difcours comme nous venons de dire, celui-là feroit la même chofe que les Sectateurs de *Theodore*; qui, non-contens d'admettre une *Narration*, veulent encore une autre Partie qui la précede, qu'ils appellent *Avant-Narration*; & une autre incontinent après qui la finiffe, qu'ils appellent *Après-Narration*. Et de même en font-ils de la *Refutation*, qu'ils prétendent devoir être fuivie d'une autre Partie qui foit comme un furcroît de Réfutation, & une forte d'encheriffement. Or tous ces gens-là ont tort en ce point, Que, pour impofer un nouveau Nom, il faut établir une nouvelle efpèce, & apporter une différence effentielle; à moins de cela, tout ce qu'on fauroit alleguer eft vuide, & badin: Témoin ce qu'a fait *Lycimnius* dans fa Rhetorique, lors que par-

parlant de la Preuve il la divise en je ne sai combien de Parties frivoles & ridicules, à qui il donne divers noms ; appellant l'une *Irruption*, l'autre *Digression* ; d'autres, *Rameaux* ; & ainsi du reste.

CHAPITRE XIV.

De l'Exorde.



Pour ce qui est de l'*Exorde*, c'est ce qui commence le Discours ; & est la même chose que ce qu'en Poësie on appelle *Prologue*, ou *Prélude* en matiere de Flutes & de Hautbois : parce que tout cela n'est qu'un commencement, & pour ainsi dire une Entrée qui ouvre le chemin afin de passer outre. Et véritablement on peut dire qu'il n'y a rien qui ressemble davantage aux Exordes, dont on se sert dans le Genre Démonstratif, que les Préludes de ceux qui en Concert jouent de la Flute ; car s'ils ont quelque Pièce qu'ils sâchent le mieux, ils ne manquent point de s'en servir comme de Prélude, passant insensiblement de cette Pièce à celle par où ils ouvrent leur Concert. Or ainsi en doit-on user dans le Genre Démonstratif, puis que quelque matiere qu'on traite dès l'entrée, cela sera toûjours bien receu ; pourvû qu'on ait l'adresse de passer de-là à son sujet & le faire venir à propos ; ce que tout le monde pratique aujourd'hui, apportant pour exemple l'Exorde d'*Isocrate* dans le Panegyrique d'*He-*

d'*Helene*; Et de fait tout ce qu'il dit d'abord contre les Sophistes, n'a rien de commun avec son sujet qui est de louer *Helene*, outre qu'à s'écarter ainsi de sa matiere, il en revient cet avantage, que le discours ne paroit pas si uniforme, & est plus diversifié.

AU reste les Exordes du Genre Démonstratif peuvent être fondez indifferemment sur le blâme ou la louange. Sur la louange, par exemple comme fait *Gorgias* dans l'Oraison intitulée l'*Olimpique*,

Ces personnes-là, Messieurs, sont dignes d'admiration, & sans doute meritent une louange toute particuliere, &c.

car d'abord il loue ceux qui ont été cause que dans la *Grece* il s'est fait de célèbres Assemblées & des Jeux publics. *Isocrate* fait le contraire dans son Panegyrique, blâmant ces personnes-là d'avoir voulu qu'il y eût des prix pour les simples adresses & les exercices du Corps; & qu'il n'y en eût point pour les habiles gens & pour les qualitez excellentes de l'esprit.

Il s'en trouve qui font autrement, & qui commencent leurs Panegyriques comme s'ils donnoient un conseil, par exemple,

Puis qu'il n'y a rien de si juste, ni à quoi nous soyons plus obligez que d'honorer les honnêtes gens, c'est pour cela, Messieurs, qu'aujourd'hui j'entreprens de louer Aristide;

Ou bien de cette sorte,

Les personnes qu'on doit louer ne peuvent être, ni les Méchans, ni Ceux dont les louanges sont dans la bouche de tout le monde: mais bien ceux-là qui ayant été honnêtes-gens toute leur vie, ne sont pas

pas reconnus tels, & dont la vertu demeure cachée; ainsi qu'il se trouve d'un Alexandre *fils de* Priam.

Car cela proprement est donner un avis touchant ce qu'il faut faire quand on a à louer quelqu'un.

On peut même encore dans ce Genre imiter la maniere du Barreau, c'est-à-dire se servir des choses qui regardent l'Auditeur; comme de l'avertir, Si la matiere qu'on a à traiter est incroyable, ou difficile, ou trop commune, afin de lui en faire des excuses, ainsi qu'en use *Chœrile* au commencement de son Poëme:

> *Or puis que maintenant les autres ont tout dit*, &c.

Les Exordes donc du Genre Démonstratif se tirent tous de ces cinq Lieux,

> De la Louange, ou du Blâme;
> De la Persuasion, ou Dissuasion;
> Enfin de tout ce qui regarde l'Auditeur.

Ce qui sera toûjours à observer en ces rencontres, est de prendre garde que ce qu'on dira, avant que d'entrer en matiere, soit ou tout-à-fait au sujet, ou tout-à-fait éloigné.

Touchant le Genre Judiciaire, ses Exordes font le même effet que les Prologues dans les Pièces de Theâtre; & les Préfaces ou Entrées dans le Poëme Epique; car pour le Lyrique ou Dithyrambique, ses Entrées sont semblables aux Exordes du Genre Démonstratif, comme il se peut voir dans l'Exemple suivant,

L'Original de ceci eſt perdu & c'eſt tout ce qui nous en reste.

Pour toi ſeul, ô Bacchus *, pour tes dons, pour ta proie......*

Or dans le Dramatique & dans l'Epopée, l'Exorde eſt toûjours comme une montre qu'on fait des choſes qu'on a à dire; afin que par avance l'Auditeur ſâche dequoi il s'agit, & qu'il n'ait pas toûjours l'eſprit en ſuſpens; parce qu'il n'y a rien de ſi importun qu'un Diſcours vague & indeterminé; l'eſprit alors s'égarant ſans ceſſe & ne ſâchant où il eſt : de ſorte que, pour remedier à cet inconvenient, on ſe ſert toûjours d'entrée & de commencement, comme ſi c'étoit un fil qu'on mît à la main & qu'on donnât à tenir par un bout, afin que l'Auditeur retenu par-là puiſſe ſuivre jusqu'à la fin. Auſſi eſt-ce pour cela qu'*Homere*, dans tous ſes Poëmes, & premierement dans l'*Iliade*, dit,

*Muſe, raconte moi la colere d'*Achille.....

Et encore dans ſon *Odyſſée*,

Muſe, di-moi celui.....

Ou même comme un autre Poëte a commencé,

Muſe, encore une grace, appren-moi le ſujet
De ce courroux puiſſant mêlé de jalouſie,
*Qui fit contre l'*Europe *armer toute l'*Aſie.

Les Poëtes Tragiques encore ont ſoin d'obſerver la même choſe pour leurs Pièces; & quoi que ce ne ſoit pas toûjours d'abord comme *Euripide*, néanmoins jamais ils ne manquent de le faire en quelque endroit de leurs Prologues; ainſi en uſe *Sophocle* dans l'*Oedipe*,

Polybe *étoit mon Pere.*

Il en eſt de même de la Comedie.

Constamment donc l'ouvrage le plus néceſſaire de l'Exorde & ſa fonction particuliere conſiſte à faire ſavoir dequoi il s'agit dans tout le Discours, & le but qu'on ſe propoſe : C'eſt pourquoi ſi l'affaire eſt claire d'elle-même, ou qu'il y ait peu de choſe à dire, jamais alors il n'eſt beſoin d'Exorde. Pour toutes les autres choſes qui entrent dans l'Exorde du Genre Judiciaire, ce ſont des ſecours ſimplement & des remedes au beſoin; & de plus elles ſont communes à toutes les autres parties du Discours: Au reste ces choſes-là ſont toûjours tirées,

Ou de la Perſonne qui parle;
Ou de celui qui écoute;
Ou de la choſe qui eſt en question;
Ou de la partie averſe.

De la Perſonne qui parle & *de la Partie averſe*, e peuvent dire toutes les choſes qui ſervent à ſe justifier d'un crime ou à en changer un autre. Véritablement la façon de le faire eſt diférente en ces perſonnes-là; parce que celui qui ſe défend doit toûjours dire d'abord ce qui peut ſervir à ſa justification; l'Accuſateur au contraire doit ſe reſerver pour la fin, & ne faire ſon invective qu'à la Peroraiſon. La raiſon eſt évidente, puis qu'il eſt néceſſaire à quiconque ſe défend, afin de rétablir ſa reputation & s'inſinuer dans l'esprit du Juge, d'ôter ce qui l'embarraſſe & l'arrête en chemin; ſi bien que ce qu'il a à faire d'abord c'eſt de ſe purger. Il n'en va pas ainſi de l'Accuſateur, qui toûjours doit attendre à la Peroraiſon à invectiver, afin que les Juges aient la memoire plus fraîche de ce qu'il a dit, & qu'ils s'en puiſſent mieux ſouvenir.

Les

Les choses qui regardent l'Auditeur, c'est-à-dire le Juge, consistent d'une part, A gagner sa bienveillance; & de l'autre, A aigrir son esprit contre la Partie averse; Quelquefois même à le rendre attentif, & quelquefois au contraire à le détourner d'avoir de l'attention; car il faut savoir Qu'il n'est pas toûjours bon que les Juges soient si attentifs; d'où vient qu'il s'en trouve beaucoup qui tâchent simplement à les faire rire & à les divertir.

Pour ce qui est de rendre son Auditeur docile & prêt d'ajoûter foi à tout ce qu'on lui dira, outre que ce que nous venons de remarquer y est propre si l'on veut; il faudra encore tâcher de lui donner bonne opinion de soi & faire paroître qu'on est honnête-homme; parce qu'il n'y a gens au monde qu'on écoute plus volontiers que ceux-là.

Ce qui rend les Auditeurs attentifs, est de promettre Qu'on a de grandes choses à leur dire; ou qui les regardent particulierement; ou qui sont merveilleuses, ou même plaisantes à entendre; & pour cela il les faudra avertir d'abord que c'est de semblables choses qu'on a à les entretenir. Que si au contraire on veut qu'ils ne soient pas attentifs, il n'y aura qu'à leur faire savoir, Ou que la chose ne mérite pas d'être écoutée, ou que cela ne les regarde point; ou qu'il n'y a rien de si ennuyeux. Or il est à remarquer que tout ceci est hors d'œuvre & ne fait rien au sujet; car enfin cela suppose que le Juge qui écoute n'est pas comme il faut, mais d'humeur à prêter l'oreille à tout ce qu'on lui dira. Et de fait s'il n'étoit tel, jamais on n'auroit besoin d'Exorde, si ce

n'est

n'est autant que la matiere de soi l'exigeroit, & encore seroit-ce sommairement, afin que le Discours ne parût pas estropié & comme un corps sans tête.

Après tout, ceux-là se trompent fort, qui pensent que l'adresse de rendre l'Auditeur attentif appartienne principalement à l'Exorde; car tant s'en faut que cela soit, Que même elle est commune à toutes les autres parties du Discours, étant libre de s'en servir par tout où il est besoin; Et de vrai il se remarque Que par tout ailleurs l'Auditeur est beaucoup plus languissant & écoute bien moins qu'il ne fait pas au commencement; Ainsi il est ridicule de vouloir que ce soit au commencement qu'on travaille à gagner l'attention, puis que c'est le tems principalement où l'Auditeur est plus attentif & plus curieux d'écouter. Quand donc l'occasion se présentera d'exciter l'attention, & qu'il sera à propos de le faire, on pourra dire ainsi,

Messieurs, Je vous prie d'être attentif, car il ne s'agit pas plus ici de mon intérêt que du vôtre.

Ou bien de cette sorte,

Messieurs, je vous prie de me prêter ici vôtre attention; car de vôtre vie vous n'avez entendu parler d'une chose si étrange ni si admirable.

Et c'est-là ce que vouloit faire entendre *Prodicus*, lors qu'il racontoit Que quand ses Auditeurs s'endormoient, pour les réveiller, il n'avoit qu'à leur toucher quelque chose de cette Question curieuse qu'il n'enseignoit pas à moins de cinquante Dragmes.

Que l'Exorde donc n'ait point été fait pour l'Auditeur, précisement en qualité d'Auditeur, cela est clair & ne reçoit au-

cune

cune difficulté ; car enfin tout ce qui s'y traite aboutit simplement, ou à donner mauvaise opinion de son adversaire & le rendre odieux; Ou à faire voir aux Juges qu'on n'est point coupable, & qu'on n'a rien à craindre du côté de leur Jugement; car c'est ce que fait *Sophocle*, dans son *Antigone*,

Sire, je vous dirai, non pas avec quel soin.....

Et tout de même *Euripide*, dans son *Iphigenie*,

Pourquoi cette Préface & ce long Préambule?

Quant aux autres qui se servent encore d'Exorde, ce sont ceux, ou qui en effet ont mauvaise cause, ou du moins qu'on croit telle : car le mieux pour ces gens-là, est de s'arrêter plûtôt à parler de toute autre chose, que de leur affaire ; d'où vient aussi que les valets, lors qu'ils ont fait quelque friponnerie, jamais ne répondent à ce qu'on leur demande; mais prennent de longs détours, & font certains préambules qui n'aboutissent à rien.

De savoir ce qu'il faut faire afin de se bien mettre dans l'esprit de son Auditeur, & gagner sa bienveillance & choses semblables; c'est une matiére qui a déja été traitée & dont il ne reste plus rien à dire. Mais parce qu'il n'y a rien de si judicieux que ce qu'*Homere* fait dire à son *Ulysse* lors qu'il invoque *Minerve*,

Déesse, accorde moi qu'au Païs des Phæaques
Je trouve ou la faveur, ou du moins la pitié.

Pour cela, en parlant à ses Juges, il faudra toûjours prendre garde à ces deux choses, ou à leur faire pitié, ou à gagner leur affection.

A

A L'Egard du Genre Démonstratif, l'adresse dont on se doit servir pour les Exordes, c'est de faire en sorte que l'Auditeur croie avoir part à la louange de ceux qu'on louë; soit qu'alors il soit touché quelque chose de lui, ou de sa race, ou de sa profession, enfin de quelque façon que ce soit: & c'est pourquoi aussi ce que dit Socrate, dans Platon, est très-veritable,

> *Qu'il n'y a rien de si aisé que de louer les* Atheniens *en parlant aux* Atheniens; *mais que la difficulté seroit de le faire en parlant aux* Lacedemoniens.

Pour ce qui est du Genre Déliberatif, d'ordinaire ses Exordes sont empruntez du Genre Judiciaire, à cause que de lui-même il n'en a pas; car premierement l'Auditeur sait de quoi il s'agit, & de plus c'est que la matiere n'y porte point, & n'en a que faire; de sorte que si alors on est obligé d'user d'Exorde, il faut toûjours que ce soit, Ou en sa propre consideration, Ou à cause de ceux qui contredisent, Ou parce qu'enfin on ne prend pas les choses du biais qu'on voudroit, soit pour les croire bien moindres qu'elles ne sont, ou de plus grande importance: tellement que quand cela arrive, de nécessité il faut en venir aux prises; il faut accuser, se défendre, agrandir les matieres, ou les diminuer.

Voilà donc pourquoi d'ordinaire dans le Genre Déliberatif l'on se sert d'Exorde, si ce n'est qu'on le fasse encore par ornement, & afin que le discours en soit mieux; de crainte que n'en ayant point, & tout d'un

V coup

coup entrant en matiere, la chose ne paroît trop précipitée; car c'est à peu près la faute que *Gorgias* a faite dans son Panegyrique pour les *Eliens*, où, sans avoir encore rien dit qui préparât les esprits, d'abord il commence ainsi, O Elis, *Ville fortunée, &c.*



CHAPITRE XV.

Moyens pour se défendre dans une Accusation.

I. TOUCHANT l'Accusation, *un Moyen*, pour se purger, est De recourir aux choses qui peuvent faire perdre la mauvaise opinion qu'on aura de nous; Peu importe au reste que cette mauvaise opinion vienne des invectives de l'Adversaire, ou d'ailleurs; car le précepte est général & ne reçoit aucune restriction.

II. *UN autre Moyen* encore est, De repartir comme on fait dans les contestations lors qu'un Fait n'est pas bien établi; par exemple d'alleguer,

> ou *Que ce qu'on avance n'est point vrai;*
> ou *Que la chose ne fait tort à personne;*
> ou *Que celui qui s'en plaint n'y a point d'intérêt;*
> ou *Que le mal n'est pas si grand qu'on le fait;*

ou

ou *Qu'il n'y a aucune injustice à cela, ou bien peu;*

ou *Que dans ce qui a été fait il n'y a rien de honteux, ni contre l'honneur;*

ou enfin *Que c'est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler.*

Car c'est là-dessus qu'on conteste d'ordinaire. Ainsi *Iphicrate* se défendant contre *Nausicratès*, demeuroit d'accord avec lui, Que ce qu'il disoit étoit vrai, & qu'il lui avoit fait tort; mais en même temps il soûtenoit Qu'il n'avoit rien fait qu'il ne dût faire. On pourroit encore répondre autrement, & montrer Qu'il y a eu quelque sorte de compensation, comme de dire,

Que veritablement la chose a été dommageable, mais en recompense Qu'elle a été glorieuse; ou si elle a été fâcheuse, Qu'elle a apporté du profit; & ainsi du reste.

UN *troisième Moyen*, pour se purger ayant fait quelque tort, est de dire, III.

ou *Qu'on n'y pensoit pas;*

ou *Que cela est arrivé par malheur;*

ou *Que c'est la necessité qui y a contraint.*

De cette sorte en usa *Sophocle* à l'endroit de celui qui l'accusoit de feinte en le voyant trembler, car il lui dit,

Que s'il trembloit, ce n'étoit point pour faire pitié aux Juges, ni pour paroitre vieux comme il prétendoit faussement; mais qu'il y étoit forcé par son âge; puis que c'étoit bien malgré lui qu'il avoit quatre-vingts ans.

On pourroit encore ici répondre autrement en forme de satisfaction, déguisant l'inten-

tion avec laquelle une chose aura été faite; comme de dire,

Son dessein, Messieurs, n'étoit point de l'offenser; mais seulement de faire telle chose.

Ou bien

Certainement, Messieurs, il ne se trouvera point que j'aye rien fait de ce que prétend l'Accusateur; à la verité il est arrivé que cela lui a fait du tort, mais je n'en suis pas la cause, & ce n'étoit point à ce dessein-là que je le faisois: Que si j'en avois eu seulement la pensée, je meriterois que jamais personne ne me regardât & qu'on me tint pour le plus méchant homme du monde.

IV. *UN autre Moyen* est, De voir si l'Accusateur lui-même n'est point envelopé dans le crime dont il nous accuse, soit pour être complice, ou pour en avoir fait autant autrefois; si non lui, du moins quelqu'un des siens.

V. *UN autre* encore, est de prendre garde de quelle maniere l'accusation est conceuë, & si elle ne donne point lieu en même temps d'accuser d'autres personnes que l'Adversaire prétend être très-innocentes de ce côté-là: Comme si quelqu'un étoit accusé d'être un Adultere, à cause qu'il aime les beaux habits & fait le gentil, il pourroit objecter à son Accusateur,

Que si ce qu'il dit, étoit vrai; il s'ensuivroit que Tels & Tels, qu'il n'accuse point, seroient adulteres aussi-bien que lui.

UN

UN *autre Moyen*, est De voir si celui qui nous accuse n'en a point déja accusé plusieurs auparavant, comme en faisant mêtier; Ou si lui-même n'a point été déja accusé par d'autres; ou enfin si, sans accusation, il ne s'est point trouvé de personnes qui autrefois pour le même crime aient été soupçonnées, comme l'on est, dont l'innocence ait été reconnuë. VI.

UN *autre moyen*, est De repousser la calomnie par la calomnie, & d'accuser qui nous accuse, afin d'empêcher par-là que l'Adversaire ne soit crû; puis qu'enfin il seroit ridicule qu'on ajoûtât foi à ses paroles, lui qui n'est pas digne de foi. VII.

UN *autre* encore, est De voir si l'affaire dont il s'agit n'a point déja été jugée, comme fit *Euripide* contre *Hygienon*, qui, sous prétexte * d'action d'*Antidose*, le poursuivoit criminellement comme un Impie, pour avoir enseigné dans une de ses Pièces à être Parjure, à cause de ce Vers qui s'y trouve, VIII.

J'ai juré de parole, & non pas de pensée. In Hippo coronato.

Car *Euripide* alors ne se justifia point autrement, qu'en disant à cet *Hygienon*,

Qu'il étoit un Chicaneur, & que c'étoit faire injure à ces Messieurs établis pour Commissaires aux Jeux de Bacchus, *de renouveller ainsi en plein Barreau des affaires qui avoient passé par leur jugement. Qu'au reste*

* Voyez les Commentaires de *Budée*.

non seulement il avoit sû en rendre compte dans leur assemblée, mais qu'il étoit encore tout prêt de le faire, au cas que l'Accusateur voulût intenter son action par-devant eux.

IX. UN *autre moyen*, est De laisser là l'Affaire, & de se mettre à parler contre la calomnie; montrant en général ce qu'elle est, & combien il est dangereux de l'écouter; & d'autant plus, Qu'elle trouble tout l'ordre des Jugemens; & que jamais un homme ne s'en sert que lors qu'il voit que sa Cause n'est pas bonne.

X. UN *Lieu* encore *utile de part & d'autre*, & pour accuser, & pour se défendre, est d'Avoir recours à certaines marques ou apparences, comme dans *le Teucer.* Car *Ulysse* d'un côté, qui veut montrer Que ce Prince est suspect & qu'on ne doit point se fier à lui, n'allegue autre preuve sinon,

Qu'il est Allié & proche parent de Priam, *comme étant fils d'*Hesione *sœur de ce Roi.*

D'un autre côté *Teucer*, qui veut prouver le contraire, se sert de ces autres apparences,

Premierement, *Qu'il est fils de* Telamon *le plus capital ennemi qu'ait* Priam. En second lieu, *Qu'on se peut souvenir qu'en d'autres rencontres il a fait preuve de sa fidelité, comme quand on envoya des Espions à* Troie, *dont jamais il ne découvrit le secret.*

UN *autre moyen*; mais qui n'eſt propre qu'à l'Accuſateur, eſt De louer d'abord quelque petite choſe en la perſonne de l'Accuſé, & après d'invectiver fort au long contre lui; en tout cas ſi c'eſt quelque choſe de grand dont on le louë, de paſſer legerement deſſus & n'en dire que deux mots. Cela ſe pourra faire encore d'une autre façon, qui ſera D'alleguer quantité de bonnes choſes que cette perſonne-là aura faites, qui pourtant ne font rien au ſujet, & auſſitôt d'en blamer une qui ſera très-importante à la Cauſe, & portera coup. Or ces ſortes de moyens ſont les plus adroits & les plus malicieux qui ſoient dans toute la Rhetorique, puis qu'alors mêlant artificieuſement le Bien avec le Mal, on eſt injuſte à ce point, de ſe ſervir même de ce qu'une perſonne a de plus louable, afin de lui nuire. XI.

ET parce qu'une même action peut être faite par diférens motifs, & rapportée à pluſieurs fins; il ſe trouve encore *Un autre moyen* qui peut ſervir en commun & à Celui qui ſe défend, & à Celui qui accuſe; mais avec cette difference, Que comme l'Accuſateur doit toûjours parler mal de ſa Partie, auſſi interpretera-t-il toûjours en mal ce qui viendra d'elle; Au contraire celui qui ſe défend fera prendre en bonne part & donnera le meilleur ſens qu'il lui ſera poſſible à toutes les choſes qu'il aura dites ou faites qui lui feront objectées. Par exemple, s'il étoit question de porter jugement du choix que *Diomede* fit d'*Ulyſſe*, lors qu'il le voulut avoir pour compagnon dans une certaine entre- XII.

prise; un qui auroit à parler à l'avantage d'*Ulysse*, diroit,

Que s'il fit ce choix, c'est qu'il connoissoit sa valeur, & étoit assûré que c'étoit un des plus grands Capitaines qui fût.

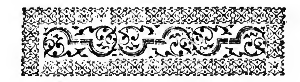
Un autre au contraire qui auroit à parler contre, prenant la chose au pis, pourroit dire,

Que tant s'en faut que Diomede *eut cette opinion d'*Ulysse, *qu'il ne le préfera à tant d'autres que parce qu'il le jugeoit moindre de tous, étant bien aise, dans une occasion de cette importance, de n'avoir point de Rival qui lui donnât de jalousie, ni qui partageât sa gloire.*

Cela soit dit touchant la Calomnie & les Moyens de s'en défendre.



CHA-



CHAPITRE XVI.

De la Narration, & de quelle maniere on s'en doit servir dans chaque Genre.

Pour ce qui est de *la Narration*, jamais dans le Genre Démonstratif elle ne se fait de suite; mais à diverses reprises, & partie à partie. Parce que, comme la louange est fondée sur les actions qu'une personne a faites, on doit s'arrêter sur châcune, & les prendre les unes après les autres. Car tout Panegyrique est composé de deux Parties, L'une qui ne dépend point de l'artifice de l'Orateur, comme sont les Actions; puis qu'enfin on ne peut pas dire que l'Orateur soit cause en aucune façon des actions qu'il louë. L'autre au contraire dépend purement de son adresse, & emprunte tout de l'art; ce qui consiste à montrer, ou *Que cette action-là en particulier a été faite, au cas qu'elle soit difficile à croire*; ou *Qu'elle est telle qu'on la représente*; ou *Considerable au point qu'on prétend*; ou *Tout cela ensemble.* De savoir maintenant pourquoi, il n'est pas à propos quelquefois de Narrer tout de suite, on en peut apporter deux raisons; La premiere, à cause que ce feroit

une chose embarrassante & difficile à retenir que d'avoir ainsi à faire sa Preuve:

Par ces actions donc, Messieurs, vous voyez combien il étoit sage; par celles-là combien il étoit vaillant; par ces autres, combien il étoit amateur de la Justice, & ainsi du reste.

L'autre raison est qu'un Discours en cet état paroîtroit simple; au lieu que de l'autre maniere, il sera diversifié, & aura plus de corps.

Au reste il y a cette diférence à observer entre les actions connuës, & les autres; que pour les connuës il suffit d'en faire ressouvenir & en rafraîchir la memoire; d'où vient que beaucoup de gens qu'on louë n'ont que faire qu'on dise rien de leur vie, ni de leurs actions. Par exemple, si vous vouliez louer *Achille*; parce que tout le monde sait ce qu'il a fait, il faudroit simplement se servir de ses actions, sans s'arrêter à en faire le recit. Il n'en seroit pas de même de *Critias*; car en lui tout seroit à particulariser, à cause que peu de monde le connoit. *

Touchant la longueur de la Narration, il se trouve des personnes assez ridicules pour dire; *Qu'il faut qu'elle soit courte.* Mais à mon avis on pourroit leur faire la même réponse que fit un certain homme à son Boulanger, qui, avant que de pétrir, lui étant venu demander, Comment il feroit sa pâte? s'il la feroit molle ou ferme? *Et quoi*, dit-il, *Est-ce que c'est une chose impossible de bien faire de la Pâte?* Il en est de même

** Ce que l'on ajoûte ensuite qui a été dit au 9. Chap. du 1. Liv. est hors de propos; puis qu'il s'agit ici de la Narration en particulier, & non pas de l'adresse de louër. Outre que ce n'est point la coûtume d'*Aristote *de r'habiller ses Ouvrages de pieces rapportées, ni de repeter mot pour mot en un endroit, ce qu'il a dit en un autre; car comme il est le plus methodique de tous les Maîtres, chez lui chaque chose est placée en son lieu, où après il renvoye toûjours les Lecteurs.*

même ici, car on ne doit pas être trop long à Narrer, non plus qu'à faire un Exorde, ou une Preuve; puis que ce qui fait, qu'une chose est bien en ces rencontres, ne vient point précisément, ni de ce qu'elle ne dure guères, ni de ce qu'elle est abregée; mais de ce qu'on a sû garder la mediocrité. Or ceci à l'égard de l'Accusateur consiste, ou *A ne rien omettre de ce qui peut éclaircir l'Affaire*; ou *A se servir des choses qui donneront opinion qu'effectivement ce qu'il dit a été fait*; ou *A montrer que sa Partie lui a nui en telle rencontre*, ou *fait telle injustice*; ou enfin *A grossir le mal & à le faire paroitre aussi grand qu'il voudra.* Celui qui se défend en usera de même, horsmis qu'il dira tout le contraire.

Ce qu'on doit principalement se proposer dans la Narration, est d'affecter en parlant de dire des choses qui fassent paroitre Qu'on est homme de bien; & la Partie adverse au contraire un méchant homme, & porté au mal, Par exemple de cette sorte,

> *Pour moi, Messieurs, j'ai toûjours fait ce que j'ai pû pour l'obliger à faire ce qui étoit de la Justice & de son devoir, lui remontrant sans cesse Qu'il ne devoit point abandonner ses enfans ainsi. Mais pour lui, toute la réponse qu'il me faisoit là-dessus étoit, Que quelque part qu'il fût il trouveroit assez à avoir d'autres enfans;*

qui est la réponse, à ce que dit *Herodote*, que firent les *Egyptiens* à leur Roi quand ils quitterent l'*Egypte*, & ne voulurent plus lui obeïr.

Un autre point encore à observer est, De tâcher de dire des choses qui plaisent aux Ju-

ges. Au reste, en matiere de Narration, celui qui se défend doit toûjours être bien plus court que celui qui accuse; car comme c'est l'Accusateur qui pose le Fait, tout ce qui reste à l'Accusé c'est de contester, Par exemple, ou *De nier le Fait absolument*, ou *Que la chose ait porté préjudice*, ou *Qu'il y ait de l'injustice à l'avoir faite*; ou *Que le mal soit si grand qu'on dit*. Si bien qu'alors il n'est point besoin de s'arrêter sur les choses dont on demeure d'accord, à moins que cela ne fit à la Cause; comme si étant demeuré d'accord du Fait, on eut à montrer, *Que l'action n'est point injuste*; & ainsi du reste.

A' quoi doit prendre garde encore celui qui se défend en narrant un Fait, est de ne point dire de choses qui lors qu'on les fait donnent de la compassion, ou peuvent irriter les Juges. Un exemple de ceci est le recit que fait *Ulysse* de ses avantures à *Alcinoüs*, qu'il fait long exprès afin de donner de la pitié à ce Roi, & qui est reduit ailleurs en trente vers, lors qu'il raconte la même chose à *Penelope*. Cela se peut voir encore dans le Poëme de PHAILLE, intitulé *le Cercle*. Et tout de même dans le Prologue de l'*Oeneus* Tragedie d'EURIPIDE.

LA Narration au reste doit toûjours donner à connoitre les Mœurs de celui qui parle; ce qui arrivera si nous connoissons l'effet qu'elles font d'ordinaire. Un de leurs effets donc, & ce qui donne toûjours à connoitre les Mœurs d'une personne à l'entendre parler, est quand par ce qu'elle dit on juge de son choix dans les actions qui regardent la conduite de la vie. Or selon que ce choix est diferent, ce qui se recon-

reconnoit au but & à la Fin qu'elle se propose, ses mœurs aussi changent, & se trouvent differentes; Et c'est pour cette raison que les discours de Mathematique ne sont point dans ce caractère-là, à cause que ce choix dont nous parlons ne s'y rencontre nullement; puis qu'on ne voit point ni quel est le but en cela du Mathematicien, ni la fin qu'il se propose. Mais bien ce choix éclate particulierement dans les discours que fait *Socrate*; car-là il n'est parlé d'autre chose que de la Fin qu'on se doit proposer en cette vie.

On peut encore faire connoitre les mœurs à remarquer simplement les choses qui montrent le caractere de chacun & en sont des suites; Par exemple,

> *Or en disant cela, il ne laissoit pas toûjours de marcher & de continuer son chemin.*

Car sans doute remarquer telle particularité d'une personne, fait voir je ne sai quoi de rogue & de rustique dans ses mœurs.

Cela se peut faire encore autrement, qui est de dire une chose, non pas comme venant de la Raison qui dicte qu'il la faut faire parce qu'elle est utile, ainsi qu'en usent aujourd'hui tous nos Orateurs; mais comme venant d'inclination & de son propre choix, par exemple,

> *Quant à moi, Messieurs, c'est tout ce que je souhaitois, & j'ose dire que, quand il n'y auroit autre chose à esperer pour moi, je ne laisserois pas de le faire.*

Car l'un simplement fait voir un homme qui raisonne sur ce qu'il fait, & qui prend garde à ses interêts; au lieu que l'autre est d'un homme de bien & qui fait les choses

par un principe de vertu. Que si ce qu'on dit semble hors d'apparence & difficile à croire, il en faudra donner la raison. SOPHOCLE nous en fournit un exemple dans son *Antigone*; car cette Princesse, qu'il suppose aimer tendrement son Frere, voulant montrer que ce Frere lui devoit être plus cher, ni que son Mari ni que ses propres Enfans; elle ajoûte en même tems cette raison, Que son Mari & ses Enfans venant à mourir, elle en peut avoir d'autres;

Mais mon Pere & ma Mere étant dans le tombeau,
De qui d'orénavant pourrois-je attendre un Frere?

Que si l'on n'a point de raison à donner, il n'y aura qu'à dire,

Véritablement je sai bien que ce que j'avance-là est une chose extraordinaire & qui peut sembler incroyable; mais c'est que je suis fait ainsi, & que c'est mon humeur.

Or cela sera d'autant plus nécessaire à dire alors, Qu'on ne croit pas volontiers qu'un homme puisse faire une chose de lui-même, sur tout de cette nature, qu'il n'y sente du profit.

EN Narrant encore il sera bon de s'attacher au Pathetique, remarquant les choses, & qui sont une suite de la passion, & que les Juges savent, & qui nous sont particulieres, ou à la Partie averse; par exemple,

Il s'en alla en me jettant un regard de travers,

Ou bien, comme fait *Æschinès* en parlant de *Cratyle*,

Que

Que sifflant & frappant des mains.
Parce que toutes ces sortes de circonstances sont propres à persuader, attendu que les Juges viennent a faire fondement là-dessus, & tirent de ces signes qui leur sont connus, des consequences & des conjectures pour le reste qu'ils ne connoissent pas. *Homere* est plein de semblables exemples, comme quand il dit,

La Vieille de ses mains se cachoit le visage;

à cause que ceux qui se prennent à pleurer, ordinairement portent les mains à leurs yeux.

Au reste tâchez toûjours d'abord de donner une telle impression de vous & de votre Partie, que les Juges ne la perdent point; ce qu'il faudra faire adroitement, & sans qu'on s'apperçoive de l'artifice. Or que cela ne soit aisé, il ne faut que jetter les yeux sur ceux qui apportent des nouvelles : Car à leur mine seulement & à leur contenance, d'abord nous nous doutons de ce que c'est à peu près.

Ce qu'il y a encore à remarquer pour la Narration, est que dans le Discours, elle n'a point de lieu affecté, pouvant être placée en divers endroits ; ce qui est si vrai, que même il n'est pas quelquefois à propos de narrer dès le commencement.

QUANT au Genre Déliberatif, il n'a que faire de Narration, parce que-là il s'agit de l'Avenir dont on sait qu'il n'y a rien à raconter. Que si quelquefois il s'y en fait, ce ne peut être que du passé & de ce qui est arrivé ; afin que s'en ressouvenant on puisse prendre une meilleure resolution.

lution touchant les choses qu'on se propose de faire à l'avenir. N'importe au reste que ce qu'on dit alors soit apporté comme des exemples louables & à suivre, ou comme des exemples à fuïr & honteux. Ce qu'il y a à savoir, c'est que l'Orateur alors sort de ses bornes, & ne fait plus la fonction de Conseiller ni d'une personne qui delibere.

Que si le Fait qu'on narre est étrange & difficile à croire, il faudra promettre d'en faire voir la preuve sur le champ; ou offrir aux Juges de s'en rapporter à eux, & d'en passer par où ils voudront. Ainsi *Jocaste* dans l'*Oedipe* de CARCINUS promet sans cesse à celui qui cherchoit son Fils & le vouloit avoir, de le faire venir incontinent. De même en fait *Æmon* dans SOPHOCLE.



CHA-



CHAPITRE XVII.

De la Preuve.



Ouchant *la Preuve* elle doit être Demonstrative & fondée sur la force des argumens. Et comme il n'y a que quatre Chefs sur lesquels on conteste, il faudra que celui qui prouve n'ait en vûë que ce qui est en Question & fait le diferend, afin d'y rapporter ses preuves;

Par exemple dans le Barreau, s'il s'agit du Fait & qu'on prétende,

Que la chose n'a point été faite.

Sur quoi il faudra insister, c'est de montrer aux Juges *Qu'elle ne l'a point été effectivement.*

De même en est-il des autres Chefs, quand on aura à prouver,

ou *Qu'on n'a point fait de tort;*

ou *Que le tort est moindre qu'on ne dit;*

ou *Qu'on n'a fait que ce qu'on devoit;*

Et ce que je viens de dire ici touchant la *Negative* pour se Défendre, se doit aussi entendre de l'*Affirmative* pour Accuser: par exemple pour montrer *Qu'une chose a eté faite, Qu'elle a porté préjudice*; & ainsi du reste des autres Chefs. Or il ne faut pas ignorer que la Question de Fait est la seule des quatre que nous venons de remarquer, ou il faut de necessité que l'une des Parties soit malicieuse

cieuse & de mauvaise foi ; car enfin si l'on conteste mal à propos en ces rencontres, ce n'est point l'ignorance qui en est la cause, ainsi qu'il arrive dans un point de Droit & lors qu'il s'agit de savoir si une chose est juste ou injuste. Et parce qu'il n'y aura rien de si décisif dans la Cause, c'est pour cela qu'il faudra s'y arrêter & insister particulierement dessus; ce qu'il n'est pas permis de faire dans les autres Contestations.

A L'égard du Genre Démonstratif, au lieu de Preuve on ne se sert que d'amplification, faisant voir simplement, Que telles & telles actions ont été utiles à l'Etat, ou glorieuses pour la personne qui les a faites; car comme dans le Panegyrique on doit supposer que le sujet est vrai, pour cela rarement en vient-on à la Preuve, si ce n'est que la chose fût difficile à croire, ou qu'un autre passât pour l'avoir faite.

QUANT à la Déliberation, toutes ses contestations aboutissent à dire,

ou *Que ce qu'on prétend devoir arriver, n'arrivera pas*;
ou *Que cela seroit injuste*;
ou *Qu'il n'en reviendrà rien*;
ou *Que l'avantage ne sera pas bien grand.*

A quoi il faut avoir l'œil dans la Déliberation, c'est de voir si celui qui est contre nous, n'allegue rien de faux dans les choses qui ne sont point de son sujet; car si une fois on le peut convaincre de fausseté là-dessus, ce sera un préjugé pour tout le reste & qui fera croire que tout ce qu'il aura dit ailleurs n'est guères plus vrai.

En général, touchant les Preuves, on doit savoir

savoir Que, dans le Genre Déliberatif, Les Exemples sont de grand usage, & y sont plus d'effet qu'ailleurs. Pour les Enthymêmes, ils sont plus propres au Genre Judiciaire. La raison est que dans le Deliberatif il s'agit de l'Avenir ; ainsi nécessairement il faut avoir recours à l'Histoire pour sa preuve, & montrer par les exemples du Passé, que ce qu'on dit s'est toûjours fait de la même façon. Mais quant au Judiciaire, il est besoin d'Enthymêmes, à cause que-là il s'agit de Fait, & de savoir: *Si une chose a été faite*, ou *si elle ne l'a pas été* ; ce qui gît davantage en demonstration & est d'une plus grande certitude : car le Passé est de telle nature qu'il emporte une certaine necessité avec soi ; étant impossible que ce qui a été fait ne l'ait pas été.

En fait d'Enthymêmes au reste, afin de s'en bien servir, c'est de ne les pas mettre de suite ; mais les entremêler ; puis qu'autrement ils se nuiroient : Et de plus il n'en faut pas trop apporter ; car en ceci il y a des bornes : d'où vient qu'HOMERE fait dire à *Menelas*, lors qu'il louë le jeune *Pisistrate* d'avoir parlé à propos,

Puis que donc, mon cher fils, vous avez sû nous dire Odyss. l. 4.
Autant qu'un habile homme, ou plus âgé diroit.

Notez qu'il loue le fils de *Nestor* d'avoir dit *Autant* qu'auroit fait un homme judicieux, & non pas d'avoir dit *de pareilles choses* ; pour montrer qu'on peut pecher par excès, même en ne disant rien que de bon.

Une autre observation à faire pour les Enthymêmes, est de n'en pas apporter sur tout ; sinon vous tomberiez dans la même faute

faute que certains Philosophes d'aujourd'hui, qui s'amusent à prouver des choses beaucoup plus connuës & plus probables que celles qu'ils apportent pour preuve.

De plus ayant à toucher quelque passion, donnez vous bien de garde de faire aucun argument : car de deux choses l'une, ou il empêcheroit l'effet de la passion, ou ce seroit comme si vous n'en faisiez point; parce qu'enfin deux Mouvemens ne peuvent compatir ensemble ni se souffrir ; ou ils se détruisent, ou ils s'affoiblissent.

Il en sera de même des Mœurs lors que vous voudrez donner bonne opinion de vous : car l'Argument n'a rien de commun avec les mœurs, & ne fait point connoître si vous êtes homme de bien, ou si vous ne l'êtes pas.

À L'égard des *Sentences*, on s'en doit servir également & dans la Narration & dans la Preuve, à cause qu'elles découvrent les Mœurs & font voir qui l'on est; Par exemple,

Pour moi je n'ai pas laissé de lui donner ce qu'il me demandoit, quoi que je sûsse fort bien qu'il est dangereux de se fier à toutes sortes de gens.

Que si l'on veut y mêler de la passion & dire la chose pathetiquement on pourra ajoûter,

Cependant, Messieurs, je ne m'en repens point, quelque tort que cela me fasse; car enfin si le profit lui en demeure, au moins ai-je la satisfaction d'avoir fait ce qu'un honnête homme doit faire.

APRE'S

APRE'S tout, si la matiere du Genre Déliberatif est plus difficile à traiter que celle du Judiciaire, il ne s'en faut pas étonner; puis que là il s'agit de l'Avenir, qu'on sait être une chose fort obscure; au lieu que dans le Judiciaire il s'agit simplement du Passé, qui est aisé à connoitre, & si aisé que les Devins fondent principalement leur science là-dessus, au rapport même d'*Epimenide* de *Crete*; car celui-ci avouë franchement que les prédictions qu'il faisoit n'avoient point du tout en vûë l'Avenir, mais le Passé; à la verité en des choses un peu cachées & que tout le monde ne connoissoit pas. Ajoutez que dans le Genre Judiciaire on a cet avantage, que la Loi y sert de fondement; or est-il que quiconque a un fondement & un principe, celui-là n'a pas grand peine à argumenter, ni à trouver les preuves qu'il cherche. Outre cela même il s'en faut beaucoup qu'on ait tant de liberté dans le Genre Déliberatif qu'on en a dans le Judiciaire, où tantôt il est permis de tourner son discours contre sa Partie; tantôt de parler de soi avantageusement; tantôt d'exciter les passions & d'émouvoir ses Juges; Ce qui se fait rarement dans la Déliberation, & moins qu'en pas un autre Genre; encore cela n'arrive-t-il point que l'Orateur alors ne sorte de son sujet.

Telles libertez donc ne sont jamais à prendre dans le Genre Déliberatif, si ce n'est que la matiere vienne à manquer, & que l'Orateur ne sache plus que dire; comme en usent aujourd'hui ceux qui éclatent à *Athenes* pour l'éloquence, sût tout *Isocrate*; car jamais il ne traite un sujet de deliberation, qu'il

qu'il n'invective & n'accuse quelqu'un; tantôt les *Lacedemoniens*, comme dans son Panegyrique; tantôt un *Charès*, comme dans son Oraison *pour les Alliez.*

A L'égard du Genre Démonstratif, les digressions y doivent être frequentes, tout Panegyrique aimant à se grossir de louanges étrangeres; Ainsi en use *Isocrate*, qui n'y manque jamais; car il a toûjours quelqu'un à louer, à quoi on ne s'attendoit pas; Or c'est-là proprement ce que vouloit dire *Gorgias* lors qu'il se vantoit *Que quelque discours qu'il eût à faire, il étoit assûré de jamais ne demeurer court, faute de matiere.* En effet qu'il ait à parler d'*Achille*, aussi-tôt il loue *Pelée*, puis *Æaque*, après il vient à *Jupiter*; il en fait autant s'il a à parler de la valeur; car ensuite il fait venir à son sujet une telle chose, puis une autre; qui est la même maniere.

Que si l'on a des argumens & de bonnes preuves, afin de les entremêler, tantôt on affectera de paroître honnête homme; & tantôt on reviendra à ses argumens. Mais si l'on n'en a point, il faudra se tenir à la qualité d'homme de bien, & ne faire valoir son discours que par-là; attendu qu'il est beaucoup plus séant à un homme de bien de faire paroitre qu'il est tel, que d'apporter le discours le plus achevé.

De la Réfutation.

DE tous les Enthymêmes au reste, ceux qui servent à refuter sont incomparablement meilleurs que ceux qui servent à la preuve. La raison est que tout ce qui refute, pres-

presse davantage, & fait qu'on s'apperçoit beaucoup mieux de la force de l'argument; parce qu'il n'y a rien qui se fasse mieux connoitre que les Contraires lors qu'ils sont opposez.

Or il faut savoir que tout ce qui sert à répondre à un Adversaire, ne fait point une espèce à part, mais est de la Preuve; puis qu'enfin on ne refute jamais, ou qu'en apportant une objection, ou opposant argument à argument.

Après tout en matiere de Preuve, soit dans le Conseil ou dans un Barreau, celui qui parle le premier doit toûjours dire ses raisons d'abord; & ensuite prévenir les Objections qu'on lui pourroit faire, y donnant solution, & tâchant de montrer qu'il n'y en a pas une qui ne soit vaine & mal fondée. Que si ce qui se dit contre est embarrassant & d'une longûe discussion, comme ayant plusieurs Adversaires en tête; alors il y faudra répondre d'abord comme fit *Calistrate* à l'Assemblée de *Messine*; car la premiere chose qu'il fait, c'est de détruire ce qu'on pouvoit dire contre lui, & après il expose ses raisons. Pour celui qui parle le dernier, il faut toûjours qu'il refute d'abord, apportant solution & argumens contraires; particulierement s'il voit que ce qui a été dit ait été réçû & ait fait impression: car tout de même que l'esprit ne sauroit souffrir un homme qui passe pour infame & a déja été accusé de crime; ainsi en est-il d'un Discours, quand la Partie averse a fait goûter ses raisons & qu'on croit qu'elle a dit la vérité. Ce qu'il y aura donc à faire en telle rencontre, c'est de tâcher à trouver place dans l'esprit de l'Auditeur afin d'y faire recevoir ce qu'on aura à dire; ce

qui

qui arrivera si vous arrachez de son esprit ces premieres impressions dont il est préocupé, & qui ferment l'entrée aux raisons que vous avez à déduire: Et ainsi il sera à propos de combattre ou tout ce que la Partie aura dit, ou les principales choses, ou les plus touchantes, ou les plus aisées à refuter; après quoi on alleguera ses propres raisons, qu'on tâchera de rendre les plus probables qu'il sera possible. De là vient qu'on a dit,

Des Déesses d'abord je prendrai la défense.....

Car j'honore Junon.....

qui est un Exemple tiré d'Euripide dans ses *Troades*, lors qu'*Hecube* chez *Menelas* veut répondre aux raisons d'*Helene*; car ce qu'elle touche là d'abord & par où elle commence à refuter son discours, c'est ce qui s'y trouve de plus foible. Voilà ce que nous avions à dire touchant la Preuve.

Pour ce qui est des Mœurs, atendu qu'il se remarque certaines choses qu'on ne sauroit dire de soi sans s'exposer à l'envie, ou sans ennuyer, ou sans se mettre en état d'être choqué: Et tout de même encore qu'on ne sauroit dire d'un autre sans encourir quelque blâme, ou passer pour impertinent; En telles occasions il sera bon d'introduire quelqu'un qui le fasse pour nous, ainsi que fait Isocrate dans l'Oraison qu'il envoye à *Philippe*, & dans l'autre appellée *l'Antidose*. Ou encore comme Archiloque, quand il veut parler mal de la fille de *Lycambe*; car alors il introduit le propre Pere qui dit,

Il n'est rien qu'on ne doive attendre,
Ni rien dont on puisse jurer.

Et

Et comme fait le même encore ailleurs ſous le nom d'un certain Artiſan nommé *Caron*. La Pièce commence ainſi,

Je n'ai pas la fortune & le bien de Gygès....

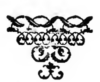
De même en uſe Sophocle, quand *Æmon* eſt repreſenté parlant pour *Antigone* à ſon Pere, à qui il fait dire pluſieurs choſes, comme ſi c'étoient d'autres qui les diſſent & non pas lui.

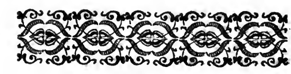
Une derniere Obſervation à faire pour la Preuve, eſt De déguiſer de telle ſorte ſes argumens, que d'un Enthymême quelquefois on en faſſe une Sentence. Par exemple ce ſeroit une pure Sentence de dire,

Que tout bon Politique ne doit jamais diſérer à faire la Paix lors qu'il a l'avantage ſur ſes Ennemis, puis que c'eſt le moyen d'aſſûrer ſes conquêtes & de faire ſes conditions beaucoup meilleures;

Mais en forme d'Argument on diroit ainſi:

Que ſi le vrai tems de faire la Paix avec les Ennemis eſt lors que les conditions en doivent étre & plus utiles à l'Etat & plus glorieuſes; Sans doute c'eſt quand on a l'avantage ſur eux & qu'ils ſont contraints de recevoir la loi.





CHAPITRE XVIII.

De l'Interrogation.

TOUCHANT l'*Interrogation*, le vrai tems de s'en servir, est lors que de deux choses, dont l'une aura été accordée par la Partie Averse, vous ne pourrez l'interroger sur l'autre que de sa Réponse il ne s'ensuive une absurdité. Ainsi en usa *Pericles* quand il interrogea *Lampon* sur ce qui s'étoit passé aux mysteres de *Cerès*, appellée *la Déesse Salutaire*; car celui-ci ayant répondu,

Que ce n'étoit pas une chose qui se revelât à tout le monde, & qu'il faloit être Initié pour cela; PERICLE'S là-dessus lui demanda, *Si lui-même savoit bien ce qui s'y étoit passé?* Et comme il lui répondit Qu'*oui, qu'il le savoit bien.* PERICLE'S ajoûta en même tems, *Et comment le pouvez-vous savoir, vous qui êtes aussi peu initié que moi?*

Secondement il y aura lieu de se servir d'Interrogation, Quand de deux propositions l'une sera très-claire, & l'autre de telle qualité Qu'on ne fera point en doute que la Partie averse n'en demeure d'accord si on vient à l'interroger dessus: Avec cette précaution pourtant, de laisser-là celle qui est claire d'elle-même & ne l'interrogeant que

sur

sur l'autre ; de passer droit à la conclusion ; comme fait SOCRATE dans l'*Apologie*; car *Melitus* soûtenant,

Qu'il étoit un Impie & ne croyoit point de Dieux. Mais quoi? dit SOCRATE, *au moins ne reconnois-je pas Qu'il y a quelque Nature spirituelle au dessus de l'Homme & quelque Démon particulier?* MELITUS étant obligé d'en demeurer d'accord, parce que *Socrate* avoit toûjours fait savoir Qu'il avoit un certain Démon ou bon Genie qui prenoit soin de sa conduite & l'avertissoit de tout ce qui étoit à propos qu'il fît ; chose au reste connuë de tout le monde ; *Socrate* ensuite lui fait une interrogation: *Mais ces Natures-là spirituelles*, dit-il, *& ces Démons, ne faut-il pas qu'ils soient, ou de la race des Dieux & leurs propres enfans, ou quelque chose de divin?* Et comme l'autre l'eut aussi accordé ; *Socrate* en même tems passant à la Conclusion, *Que dites-vous-là*, Melitus? *quoi vous pensez qu'il y ait des gens qui puissent croire qu'il se trouve quelques enfans des Dieux, & pourtant qu'il n'y ait point de Dieux?*

De plus il sera bon de se servir d'Interrogation lors que, par la réponse de la Partie averse, on pourra montrer, Ou qu'elle dit tout le contraire de ce qu'elle a dit auparavant, Ou qu'elle avance une chose incroyable & contre le sens commun.

Enfin l'interrogation portera coup, lors que la Partie ne pouvant satisfaire entierement à nôtre demande, elle ne fera qu'une réponse captieuse & de Sophiste; car par exemple si elle répondoit ainsi,

Que sans doute il y a quelque fondement

à ce que nous disons, & pourtant que cela n'est pas vrai. Qu'en partie la chose est, & qu'en partie elle n'est pas. Qu'en un sens cela se peut soûtenir, mais non pas en l'autre.

Pour lors telle sorte de réponse troubleroit si bien les Juges qu'ils ne sauroient où ils en seroient.

Hors ces quatre occasions, l'Interrogation est tellement inutile, que même il ne faut pas essayer de s'en servir: puis que, pour peu qu'on resistât, on passeroit pour vaincu: car enfin on ne peut pas faire plusieurs interrogations de suite, à cause de la foiblesse de l'Auditeur & de son peu de capacité; Et c'est pourquoi aussi il est important de ramasser ses argumens & de n'en faire aucun qui ait une longue suite.

Pour répondre à une Interrogation.

Quant à la *Maniere de répondre à une Interrogation*, Si celle qu'on nous fait est captieuse & enferme un double sens; alors on doit user de distinction; mais non pas en si peu de paroles qu'on ne la comprenne. Que si l'interrogation qu'on fait nous engage à dire des choses contraires en apparence; le remede est, en même tems de la réponse, d'apporter la solution avant que la Partie ait le loisir de poursuivre ses interrogations, ni de tirer aucune conclusion à nôtre desavantage: car ce ne sera pas une chose bien difficile que de prevoir la raison qu'il faudra apporter. Tout ceci au reste à été expliqué nettement dans nos *Topiques*, aussi bien que ce qui regarde la matiere des Solutions.

Que si celui qui nous interroge tire quelque

que conclusion de nos réponses qu'il change en interrogation ; ce qu'il faut faire, c'est d'accorder sa demande & d'en donner la raison en même tems, comme fit *Sophocle* à *Pisandre*, car *Pisandre* l'interrogeant,

S'il n'avoit pas été d'avis, aussi bien que les autres, de changer la forme de l'Etat & d'établir la domination des Quatre Cens? Il en demeura d'accord. *Mais quoi*, ajoûta Pisandre, *ne saviez-vous pas que c'étoit mal-fait? Je l'avouë*, répondit-il. *Comment*, dit l'autre, *vous l'avouez? c'est donc avouer en même tems que vous saviez fort bien que vous faisiez mal? Cela est encore vrai*, dit-il, & ajoûta, *Mais je ne voyois pas alors Qu'il y eut rien à faire de mieux.*

Ou bien encore comme ce *Lacedemonien* rendant compte de son administration de la charge d'*Ephore* ; car ayant à répondre sur certain Decret qui étoit cause qu'on avoit fait mourir ses compagnons, & interrogé,

S'il ne trouvoit pas qu'on avoit eu raison de les faire mourir? Il répondit qu'*Oui*. Interrogé ensuite, *S'il n'avoit pas été d'avis avec eux que ce Decret passât & si l'affaire ne s'étoit pas faite de son consentement* ; Il avoua encore que cela étoit vrai. *Et bien*, ajoûta-t-on, *ne croyez-vous pas aussi qu'il est juste qu'on vous fasse mourir comme eux? Non pas*, dit-il, *car eux ce qu'ils en ont fait c'est qu'ils étoient gagnez par argent, & moi je l'ai fait, parce que c'étoit mon avis, & que je pensois bien faire.*

Par ces exemples-là donc nous voyons Que jamais il ne faut interroger après la conclusion tirée, ni de la Conclusion en faire une Interrogation, si ce n'est que la chose fût très-certaine d'ailleurs, & qu'il restât encore

affez de verité pour convaincre celui qu'on interroge.

Du Ridicule.

A L'égard du *Ridicule*, à caufe qu'il peut être dans quelque ufage dans les contestations, & comme dit GORGIAS, *Qu'il eſt bon quelquefois de tourner le ferieux d'un Adverfaire en raillerie; & fa raillerie en ferieux*; ce qui n'eſt pas mal obſervé : pour cela on n'a qu'à voir ce que nous avons dit dans nôtre *Poëtique* touchant le Ridicule & fes espèces, où nous avons fait voir, Qu'il y a certaine Raillerie qui fied bien à un honnête homme, & une autre qui en eſt indigne. C'eſt donc-là qu'il faut avoir recours pour y choifir les matieres dont on aura affaire & qui viendront au fujet.

L'Ironie au reste à cela au deffus de la Bouffonnerie, Qu'elle fent plus fon honnête homme; puis que tout Railleur ne fe fert du Ridicule que pour lui-même & par divertiffement; au lieu que le Bouffon & le Plaifant s'en fervent pour faire rire les autres.



CHA-



CHAPITRE XIX.

De la Peroraison.

La Peroraison est composée de quatre choses, puis qu'il est néceſſaire,

De ſe mettre bien dans l'esprit des Juges, & y mettre mal ſa Partie;

D'agrandir & de diminuer les raiſons alléguées de part & d'autre;

D'émouvoir les Juges & les porter à quelque paſſion;

Et enfin de les faire reſſouvenir de ce qu'on a dit.

Car ſans doute il n'y a rien de ſi naturel, après avoir montré Que ce qu'on a dit eſt vrai; & au contraire Que ce qu'a dit l'Averſe Partie eſt faux, il n'y a rien, dis-je, de plus naturel alors, Que de ſe faire valoir auprès des Juges & d'inſulter à ſa Partie, & pour ainſi dire, à la maniere des Artiſans, de repaſſer ſur ſon Ouvrage & y donner la derniere main.

Pour ce qui eſt *De ſe mettre bien dans l'esprit des Juges*, il faut avoir en vûë l'une de ces deux choſes; Ou de tâcher qu'ils nous conſiderent comme gens de bien abſolument, ou tels à leur égard; Et quant à la Partie Averſe, de leur donner d'elle une

opinion toute contraire. Or le moyen d'y réüssir c'est de consulter les Lieux qui ont été apportez pour faire paroitre les personnes qu'on voudra, bons ou méchans.

Ensuite de ceci; & qu'on présuppose, Que la Cause a été bien prouvée; pour lors il est naturel d'*Agrandir* & de faire valoir ses raisons; & au contraire d'abaisser & de traiter de mépris celles de l'Averse Partie : ce qui ne se pourroit pas faire si la chose ne passoit pour constante : Car il en est comme des Corps, qui ne sauroient croître ni s'augmenter s'ils ne sont premierement. De savoir maintenant comment on peut faire paroitre une chose plus grande ou plus petite qu'elle n'est, il a été donné des Lieux exprès pour cela.

Les Juges donc étant persuadez que ce qu'on a dit est vrai, & ne doutant plus ni de la qualité de l'affaire ni de son importance; après on tâche à les émouvoir & à les porter à quelque passion. Les passions sont *la Pitié*, *l'Indignation*, *la Colere*, *la Haine*, *l'Envie*, *l'Emulation*, *l'Animosité*, dont il a déja aussi été donné des Lieux.

Tellement qu'alors il ne reste plus Que de faire une *Recapitulation* & toucher sommairement les raisons qu'on a apportées afin d'en rafraîchir la memoire, ce qui se fera de la maniere que quelques-uns l'enseignent pour l'Exorde, quoi que ce ne soit point là le lieu. Je sai bien qu'ils disent Que c'est afin que le Juge soit plus instruit de l'affaire qu'ils recommandent de la rebattre souvent: mais cette raison-là ne vaut rien, puis que si l'Orateur au commencement est obligé d'exposer le Fait, c'est simplement afin que le Juge n'ignore pas dequoi il s'agit, ni sur quel-

quelles matieres il a à prononcer. Il n'en va pas de même ici, où la Recapitulation n'est nécessaire que pour soulager la memoire du Juge & lui faire voir en abregé ce qui a été prouvé fort au long. Au reste le commencement d'une Récapitulation se pourra faire de cette sorte;

Que jusques-ici l'on pense s'être aquité de sa promesse, & là-dessus il faudra faire savoir Qu'on a dit telle & telle chose pour telle & telle raison.

Cela se pourra faire encore autrement, qui est de comparer ce qu'on a dit avec ce qu'a dit l'Averse Partie. Ce qui se fait en deux façons, Ou en prenant toutes les choses qui ont été dites pour & contre & les opposant; ou sans les opposer, de dire tout naturellement,

L'Averse Partie donc, Messieurs, a dit telle & telle chose touchant cela; & moi j'ai dit cela pour telle & telle raison.

On peut même se servir d'Ironie, & dire en raillant,

Certainement, Messieurs, on ne sauroit nier que la Partie Averse n'ait très-bien prouvé ce qu'elle a dit, lors qu'elle a apporté telle & telle chose pour ses raisons; pour moi, je n'ai dit que cela & cela simplement.

Ou bien encore de cette maniere:

Et je vous prie, Messieurs, que ne feroit point à present la Partie Averse si elle avoit montré telle & telle chose, & non pás cela & cela comme elle a fait?

On pourra aussi user d'interrogation.

Or Messieurs que n'ai-je point fait voir, & quelles preuves pourroit-on ajoûter à celles que 'ai apportées?

Ou bien en parlant de sa Partie,

Or, Messieurs, qu'a-t-il fait voir dans tout ce qu'il a dit?

La Récapitulation donc se peut faire en deux façons, ou de la sorte que nous venons de remarquer, rapportant ce qui a été dit pour & contre & l'opposant l'un à l'autre; ou bien encore plus naturellement & sans rien changer à l'ordre, De repeter châque raison comme elle a été dite, premierement ses propres raisons, & ensuite à part, si l'on veut, celles de l'Adversaire.

Pour finir, il sera bon d'éviter les conjonctions afin que les Juges s'apperçoivent que le discours n'a plus à être continué, par exemple,

Je vous ai dit mes raisons, vous les avez entenduës, vous savez, Messieurs, de quoi il s'agit, c'est à vous maintenant à prononcer & à donner votre Jugement.



TA-



TABLE DES MATIERES.

A.

X 6 Allu-

C.

Critias,

Enigmes,

Etats

Faire

G.

Gor-

I. & J.

Lieux

M.

N.

O.

Opi-

Q.

R.

S.

X.

Y.

Z.

FIN.

